

Université de Montréal

**« Believe it or not, this is Afghanistan! »
La mise en scène « culturelle » de la guerre dans
les entraînements militaires aux États-Unis**

par Alexandra Martin

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en sociologie

Septembre 2019

© Alexandra Martin, 2019

Cette thèse intitulée

« Believe it or not, this is Afghanistan! »

**La mise en scène « culturelle » de la guerre dans
les entraînements militaires aux États-Unis**

Présentée par
Alexandra Martin

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Deena White
Présidente-rapporteure

Sirma Bilge
Directrice de recherche

Tamara Vukov
Membre du jury

Krista Lynes
Examinatrice externe

Résumé

La thèse porte sur la mise en scène de la guerre dans les entraînements militaires aux États-Unis. Elle étudie des faux villages moyen-orientaux qui servent pour l'entraînement de pré-déploiement en Irak et en Afghanistan. On retrouve ces villages sur diverses bases militaires, comme au National Training Center (NTC) de Fort Irwin (Californie), où une douzaine de faux villages afghans et irakiens ont été construits depuis 2007 dans le contexte de la contre-insurrection afin de préparer les troupes aux guerres de type urbaines et asymétriques. Dans ces environnements immersifs, l'armée américaine tente de reproduire les paysages socioculturel et religieux où se tiennent les missions : mosquées, salons de thé, marchés extérieurs, maisons traditionnelles forment le décor. Afin de préparer les soldats au terrain humain, une rencontre culturelle est simulée entre eux et la population locale à travers des jeux de rôle. Des acteurs, qui sont parfois d'origine afghane et irakienne, sont embauchés pour jouer la population locale, ce qui servirait à prévenir un certain « choc culturel » anticipé sur le terrain et augmenter la sensibilité culturelle des soldats. Des experts de l'industrie du cinéma comme des pyrotechniciens et des artistes-maquilleurs participent également à ces simulations pour les rendre plus « réalistes » à travers leurs effets spéciaux.

La thèse étudie les rationalités et les technologies à l'œuvre dans les faux villages et les manières dont elles soutiennent cette mise en scène « culturelle » de la guerre. Elle examine les pratiques matérielles et discursives des performances qui s'y déroulent. En quelles instances les exercices de simulation s'inscrivent-ils dans un régime de représentation racialisé? Comment l'orientalisme américain est-il articulé dans ces espaces? Quels mythes politiques et discours dominants circulent dans ces géographies fictives? La thèse problématise la représentation et la production de savoirs sur l'autre. Ce faisant, elle participe à la discussion sur l'altérité entamée par plusieurs courants théoriques et champs disciplinaires dont elle s'inspire, notamment les *cultural studies*, les *critical race theories* et la critique postcoloniale. L'analyse est basée sur une observation de courte durée au NTC. Le Centre offre des visites guidées de la base qui permettent au public d'assister à une journée d'entraînements dans les faux villages. J'ai participé à deux reprises à ces « NTC Box Tours ».

J'ai également mené des entrevues semi-dirigées avec plus de vingt vétérans d'Iraq et d'Afghanistan afin de discuter avec eux de leur expérience d'entraînement de pré-déploiement et du rôle de la culture dans les simulations militaires.

Mots-clés : entraînement militaire, guerre contre le terrorisme, contre-insurrection, guerre d'Irak, guerre d'Afghanistan, performance et performativité, simulations militaires, orientalisme, gouvernamentalité

Abstract

The thesis looks at the performance of war in military training in the US. It studies the mock Middle Eastern villages that are used for Iraq and Afghanistan pre-deployment training. These villages are found on several military bases such as the National Training Center of Fort Irwin (California), where a dozen of oriental towns were implemented since 2007 in order to prepare the troops for urban and asymmetrical type of warfare in the context of counterinsurgency. In these immersive environments, the US military tries to reproduce overseas sociocultural and religious landscapes: mosques, tea rooms, street markets, traditional houses and so on form the set. To prepare the soldiers to the human terrain, a cultural encounter between them and the local population is simulated through role play. Actors, sometimes from Iraq and Afghanistan, are hired to enact the local population. This is said to prevent an anticipated “culture clash” on the ground and raise cultural awareness amongst the soldiers. Experts from the filmmaking industry such as pyrotechnics and makeup artists also take part in these simulations – working to make them more “realistic” through their special effects.

The thesis examines the rationalities and technologies at stake in the mock villages, and the way they sustain the « cultural » *mise en scène* of war. The research interrogates the material and discursive practices of the performances taking place in the mock towns. In what instances are the simulation exercises anchored in a racialized system of representation; how is the American orientalism being rearticulated in these spaces; what political myths and hegemonic discourses are circulating in these fictive geographies? The thesis problematizes the ways of knowing and representing the other. Therefore, the research takes part to the discussion on otherness initiated by diverse theoretical accounts and academic fields, such as cultural studies, critical race theories, and postcolonial critique. The analysis is based on a short observation at NTC. The Center offers guided tours of the base, allowing the general public to attend to one day of training in the mock villages. I participated twice in these “NTC Box tours”. I also conducted semi-directed interviews with more than twenty Iraq and Afghanistan veterans, in which they share with me their experiences of pre-deployment training and their thoughts on the place of culture in military simulations.

Keywords : military training, war on terror, global war on terrorism (GWOT), counter-insurgency, Irak war, Afghanistan war, performance and perfomativity, war games, orientalism, governmentality

Table des matières

Résumé	i
Abstract.....	iii
Table des matières	v
Liste des figures.....	ix
Liste des acronymes et des abréviations.....	xii
Remerciements	xv
Préambule	1
Introduction Mirages dans le désert : de faux villages afghans et irakiens aux États-Unis	3
« Pourquoi photogénique? », une critique artistique de la guerre	4
Interroger la mise en scène culturelle de la guerre	11
Plan de la thèse	12
Chapitre 1 L'éthique des guerres contemporaines : Interventionnisme humanitaire et militarisation des sciences sociales	16
1.1 Interventionnisme humanitaire	19
1.1.1 De l'idéal de paix au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale à l'interventionnisme moral qui suit la guerre froide	19
1.1.2 Sécurité des populations : de la légalité à la légitimité des interventions militaires	21
1.1.3 Gouvernement humanitaire et politiques de compassion	23
1.1.4 Souverainetés effritées, urgence humanitaire et exception permanente.....	25
1.2 Les discours de la guerre contre le terrorisme.....	28
1.2.1 Une « guerre juste » pour défendre les droits de l'homme et surtout, le « droit des femmes »	28
1.2.2 L'effacement de la violence au sein des politiques du contre-terrorisme	34
1.3 La militarisation des sciences sociales	41
1.3.1 La création du Human Terrain System (HTS)	41
1.3.2 Création du Network of Concerned Anthropologists (NCA).....	47
1.3.3 Instrumentalisation des sciences sociales, une nouveauté?	50
1.4 La recherche sur le « virage culturel » des entraînements.....	53

1.5 Approche épistémologique et champs disciplinaires de la recherche : Sociologie et savoirs contre-hégémoniques	56
Chapitre 2 Mise en scène de la guerre : Démarche théorique et conceptuelle	60
2.1 La performance : une pratique culturelle et un concept théorique	62
2.1.1 Performance dans les faux villages	64
2.1.2 La question de la performativité	65
2.2 Rationalités et technologies : les deux axes de la gouvernementalité	67
2.2.1 Rationalités et technologies à l'œuvre dans les villages orientaux	69
2.3 Représentation : rapports de pouvoir et production de sens	71
2.3.1 Représentation de la guerre et des populations locales	75
2.3.2 Régime de représentation de l'autre	76
2.3.3 L'orientalisme	79
2.4 Rencontre culturelle : une stratégie d'intervention sur les corps	81
2.4.1 Sensibiliser les soldats aux populations locales : rencontre culturelle organisée au sein des simulations	83
Chapitre 3 Méthodologie : Une recherche qualitative de type ethnographique	86
3.1 Outils de la collecte de données	88
3.1.1 Visite exploratoire	88
3.1.2 Ethnographie visuelle : l'image comme démarche d'enquête	91
3.1.3 Données secondaires	97
3.1.4 Entretiens semi-dirigés	98
3.2 Analyse des données	104
3.2.1 Grille d'observation	104
3.2.2 Analyse thématique des entretiens semi-dirigés	105
3.2.3 Travail synergique entre les données	106
3.3 Considérations éthiques	106
3.3.1 Observation/données visuelles	106
3.3.3 Entretiens semi-dirigés	108
3.4 Limites et difficultés méthodologiques	108

3.4.1 Changement radical dans la collecte de données : d’une observation participante à un engagement polymorphique	109
3.4.2 Interviewer des vétérans: l’enjeu du TSPT	113
3.4.3 Opinions et politiques divergentes	115
Chapitre 4 « Welcome to Afghanistan » : Genèse des villages orientaux aux États-Unis et voyage sur une base militaire	116
4.1 Construction de villages ennemis : regard historique sur les entraînements immersifs	118
4.1.1 Des villages « allemands » et « japonais » aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale	118
4.1.2. Guerres urbaines et « MOUT training »	122
4.1.3 Construction de villages orientaux	124
4.2 Les « NTC Box Tours »	127
4.2.1 Accès au site	127
4.2.2 Description de la simulation	134
Chapitre 5 Les « NTC Box Tours » : Un spectacle interactif et une expérience civile de la guerre	163
5.1 De la guerre du Vietnam à la guerre du Golfe : changement d’orientation dans la médiatisation des conflits	166
5.1.1 Du « syndrome du Vietnam » au langage poétique de la guerre du Golfe.....	167
5.2 De la guerre spectacle à la guerre interactive	172
5.3 Les « NTC Box Tours » comme expérience civile de la guerre.....	176
5.3.1 Entrer sur le champ de bataille en toute sécurité	177
5.3.2 Politique et esthétique de la simulation : le rôle de la photographie dans la performance	188
Chapitre 6 Exposer le « terrain humain » : Poétiques et politiques des représentations culturelles	199
6.1 Poétiques et politiques de représentation	201
6.2 Le rôle du mythe.....	205
6.3 Le sens préféré de l’entraînement.....	207
6.3.1 Réduire le nombre de victimes	208
6.4 Moyen-Orient et (moyen)orientalité : dénotation et connotation.....	212

6.5 Les sujets de la rencontre culturelle organisée	223
6.6 Corps et territoires racialisés	224
6.6.1 Corps « authentiques » : les « <i>Foreign Language Speakers</i> »	227
6.6.2 « Arab face » et mascarade raciale	236
6.6.3 Les simulations langagières et le « Mock Arabic ».....	247
6.7 Suspicion racialisée et justification de la violence d'État	256
Conclusion La volonté de savoir de l'armée	260
Bibliographie	275
Annexe 1: Page web du « NTC Box Tour » en 2013	i
Annexe 2: Guide d'entretien	ii
Annexe 3: Grille d'observation thématique	v
Annexe 4: Feuillelet synthèse.....	viii
Annexe 5: Certificat du CER-SC	xii
Annexe 6: Formulaire de consentement	xiv
Annexe 7: Confirmation de réservation au NTC Tour	xvii
Annexe 8: Emplacement de <i>Medina Wasl</i> sur Google Maps	xviii

Liste des figures

Figure 1.	Première station, « Pourquoi photogénique? »	4
Figure 2.	(gauche) début du parcours d'exposition; (droite) première station.	5
Figure 3.	deuxième station, <i>Mirages</i> (2010).	6
Figure 4.	Plateforme d'observation <i>Medina Wasl</i>	7
Figure 5.	Chambre d'hôtel, <i>Medina Wasl</i>	8
Figure 6.	série photo Bagdads	10
Figure 7.	Entrée du village principal	116
Figure 8.	Soldat gardant l'entrée	117
Figure 9.	En route vers Fort Irwin	129
Figure 10.	Entrée du National Training Center, Fort Irwin.....	129
Figure 11.	Painted Rocks (1)	132
Figure 12.	Painted Rocks (2)	132
Figure 13.	<i>Role players</i> au marché (1)	136
Figure 14.	<i>Role players</i> au marché (2)	136
Figure 15.	<i>Role players</i> au marché (3)	136
Figure 16.	Façade d'un des bâtiments du village	137
Figure 17.	<i>Role player</i> devant la boulangerie (<i>Makhbaz aleraq</i> : boulangerie d'Irak) (1)....	137
Figure 18.	<i>Role player</i> devant la boulangerie (<i>Makhbaz aleraq</i> : boulangerie d'Irak) (2)....	138
Figure 19.	Panneau annonçant une boutique de fleurs	138
Figure 20.	<i>Role players</i> dans la simulation	139
Figure 21.	Intérieur domestique	139
Figure 22.	Princesse parthe, réplique d'une statue de l'ancienne Hatra (Irak).....	140
Figure 23.	Mosquée de <i>Medina Wasl/Ertebat Shar</i>	140
Figure 24.	Les visiteurs sont invités à prendre des photos dans « The Box » (mes accompagnatrices se prêtent au jeu sous un faux arrêt d'autobus)	141
Figure 25.	Groupe qui entre dans « The Box »	141
Figure 26.	Visiteur interagissant avec deux <i>role players</i>	142
Figure 27.	<i>Role player</i> interpellant le public	143

Figure 28. Visiteurs sollicités pour prendre des photos en compagnie des <i>role players</i> et se prêtant au jeu	143
Figure 29. Interaction entre les <i>role players</i> et le public	144
Figure 30. Les entraîneurs invitent le public prendre des photos en leur compagnie (nous nous prêtons au jeu)	144
Figure 31. Plateforme d’observation et entraîneurs	146
Figure 32. Visiteurs sur la plateforme d’observation	146
Figure 33. Patrouille militaire et simulation d’explosion d’un IED	147
Figure 34. Après l’explosion	147
Figure 35. <i>Role players</i> venant en aide aux blessés et intervention des soldats	148
Figure 36. Interaction entre soldats et civils autour des blessés	148
Figure 37. Réponse militaire, arrivée des tanks	149
Figure 38. Entraînement, feu ouvert	149
Figure 39. Soldat qui tente de secourir un soldat blessé	150
Figure 40. Secours médicaux	150
Figure 41. Simulation de l’explosion d’un IED	151
Figure 42. Élément du décor, voiture cassée	151
Figure 43. Membre des forces ennemies (OPFOR)	151
Figure 44. Balles au sol	151
Figure 45. <i>Role player</i> jouant un mort après un attentat	151
Figure 46. Les villageois s'affairent autour du kamikaze.	152
Figure 47. Le <i>role player</i> fait mine de revenir à la vie.	152
Figure 48. Pyrotechnie	152
Figure 49. <i>Role player</i> à l’accueil du Lyndon Marcus International Hotel	153
Figure 50. Intérieur d’une des chambres d’hôtel (1)	153
Figure 51. Je fais semblant d’occuper une des chambres de ce « faux hôtel », la même où l’artiste Emanuel Licha a résidé pour tourner son film <i>Mirages</i> (2010)	154
Figure 52. Vue de la fenêtre de la chambre d’hôtel (1)	154
Figure 53. Vue de la fenêtre de la chambre d’hôtel (2)	155
Figure 54. AAR	158

Figure 55. <i>Role players</i> couverts de faux sang répondant aux questions du public après le scénario	159
Figure 56. Exemple de maquillage pour les blessures	160
Figure 57. Les <i>roles players</i> posent avec les visiteurs en brandissant de véritables armes, toutefois chargées à blanc.....	161
Figure 58. « Believe it or not, this is Afghanistan! »	162
Figure 59. Mojave Desert, Californie.....	162

Liste des acronymes et des abréviations

AAA: American Anthropological Association

AAR: After Action Review

CEAUSSIC: Commission on Engagement of Anthropology with the US Security and Intelligence Services

CORDS: Civil Operations and Revolutionary Development Support

DPG: Dugway Proving Ground

FOB: Forward operating base

FPS: First Person Shooter

FRAGO: Fragmented order

GCKN: Global Cultural Knowledge Network

GCKN: Global Cultural Knowledge Network

HTS: Human Terrain System

HTT: Human Terrain Team

IED: Improvised explosive device

INN: *International News Network*

IVAW: Iraq Veterans Against the War

JMRC: Joint Multinational Readiness Center

JRTC: Joint Readiness Training Center

KIA: killed in action

MEF: Media Education Foundation

MILES: Multiple Integrated Engagement System

MOUT: Military operations in urbanized terrain

NCA: Network of Concerned Anthropologists

NPR: National Public Radio

NTC: National Training Center

OC: Observer coaches/controllers

OIF: Operation Iraqi Freedom

OPFOR: Opposing forces

ROE: Rules of engagements

StWC: Stop the War Coalition

TC: Tactical controllers

TSPT: Trouble de stress post-traumatique

UO: Urban operations

VVAW: Vietnam Veterans Against the War

Aux participants

Remerciements

La grande aventure du doctorat se termine ici. Je tiens à remercier tout d'abord une personne clé de cette aventure, ma directrice de thèse, Sirma Bilge! Sirma, je te remercie pour ton écoute, tes commentaires critiques toujours justes et stimulants. Merci pour ton aide et tes nombreux encouragements, ceux-ci m'ont donné confiance en moi. Merci pour ta supervision au cours des sept dernières années, mais aussi pour ton enseignement qui a débuté bien avant le doctorat. Tes cours et séminaires ont marqué mon parcours intellectuel et fait cheminer ma pensée, je t'en remercie.

Je désire remercier également les professeures Barbara Thériault et Tamara Vukov pour leurs judicieuses suggestions lors de l'examen de synthèse et du projet de thèse, celles-ci ont alimenté mes réflexions et m'ont permis d'explorer des angles nouveaux.

Je dois également remercier l'artiste Émanuel Licha qui, sans le savoir, allait semer les graines de cette recherche grâce à son exposition « *Pourquoi Photogénique?* ».

Merci à mes amies André-Yanne et Sheila qui m'ont accompagnée sur le terrain. Celles-ci ont été assez courageuses pour me suivre dans ces faux villages au milieu du désert! Sheila, merci également pour ta générosité, pour les nombreuses corrections et traductions anglaises que tu as faites pour moi, je t'en suis extrêmement reconnaissante.

Merci à tous ceux et celles qui m'ont aidée à trouver des participants pour cette recherche, cela n'était pas gagné d'avance! A big thank you to my friends in the US who connected me with Iraq and Afghanistan veterans. Special thanks to my SF MoAD team, Erica and Demetri. And thanks to my UC Berkeley Granada Summer school friends, a warm thank you to you Harris, Kubra and Alex! Erica, Bushra, and Realine, thanks for always finding the time to meet up with me during my travel to the US, the doctoral adventure would have been less exciting without you.

Bien entendu, merci à tous mes participants et participantes. Je vous remercie pour votre partage, merci de m'avoir raconté vos histoires et vos expériences, je les garde précieusement dans ma mémoire. J'en ai été transformée, non seulement intellectuellement, mais aussi humainement. A warm thank you to all my participants, without you, this research would not have been possible. Thank you for sharing your experiences with me, not only did they provide a new angle to this project, they also transformed me deeply by expanding and enriching my understanding of the complexities of warfare. I will be forever grateful to all of you for opening up on such a difficult subject matter.

Merci à toute la bande des retraites de la SBL (et à la SBL!), Sophie, Annick, Hubert, Cloé, Louis-Guillaume (aka pause) et Tara! Je n'ai eu que du plaisir avec vous. La Station de biologie des Laurentides a su donner une bouffée d'air frais à ce projet de recherche! Merci au généreux coordonateur de la Station, Gabriel Lanthier, pour tous les changements de réservation! Et merci à deux nouvelles amies, mes chères Virginie et Anna-Christine! Vive la *SSBL (Station-de-santé-bien-être-et-liberté)* et l'urgence de vivre!

Merci au « Art & Sociology band » et spécialement à Raphaëlle CH et Julien Voyer. Votre sens de l'humour et votre imagination m'ont transportée quand c'était nécessaire!

Merci à Patricia Lamarre et à tout le monde de *Montreal on the Move*, en particulier Catherine Levasseur qui m'a aidée et guidée! Merci Pat d'avoir enrichi mon parcours universitaire de recherches stimulantes!

Merci à mes sœurs, docteures aguerries et vétéranes des études supérieures. Merci pour vos précieux conseils. Méli, merci pour ton écoute toujours attentive. Je te dois mes réussites scolaires. C'est toi qui depuis mon premier jour d'école m'as accompagnée et aidée dans mes travaux. Sans ton soutien, l'écriture de cette thèse n'aurait pas été possible!

Je remercie aussi mes parents. Ma mère pour son enthousiasme sans faille, toujours disposée à relire mes chapitres avec grande attention et intérêt, mon père pour sa générosité, toujours

heureux de parler de sa fille qui étudie « en anthropologie-muséologie-sociologie » à ses ami(e)s et collègues!

Merci à Élo, à toi l'amie d'une vie!

Et merci à d'autres amies de longue date, merci Mathieu, merci pour nos séjours au chalet, havre de paix, merci Marie-Hélène pour ta guidance lors des derniers mois d'écriture et ta résidence au Saguenay! Merci Maryse de m'avoir accueillie chez toi à la campagne et d'avoir été présente dans le rush final!

Merci à ma chère Nadia qui a permis que mon parcours soit ponctué de danse!

Enfin, il y a un être vivant tout particulier qui m'a accompagné, qui m'a regardé écrire avec attention et curiosité et qui parfois m'interrompait pour avoir des caresses... mon ti-biscuit! Ce chat tigré caramel que j'aime tant! La preuve incarnée que chat rime avec doctorat!

Préambule

Un jour de décembre 1966, Michel Foucault prononça un texte magnifique sur les ondes de France-Culture dans lequel est décrit ce que le philosophe nomme « hétérotopies ». Il va comme suit :

Il y a donc des pays sans lieu et des histoires sans chronologie; des cités, des planètes, des continents, des univers, dont il serait bien impossible de relever la trace sur aucune carte ni dans aucun ciel, tout simplement parce qu'ils n'appartiennent à aucun espace. Sans doute ces cités, ces continents, ces planètes sont-ils nés, comme on dit, dans la tête des hommes, ou à vrai dire, dans l'interstice de leurs mots, dans l'épaisseur de leurs récits, ou encore dans le lieu sans lieu de leurs rêves, dans le vide de leurs cœurs; bref, c'est la douceur des utopies. Pourtant je crois qu'il y a - et ceci dans toute société - des utopies qui ont un lieu précis et réel, un lieu qu'on peut situer sur une carte; des utopies qui ont un temps déterminé, un temps qu'on peut fixer et mesurer selon le calendrier de tous les jours. Il est bien probable que chaque groupe humain, quel qu'il soit, découpe, dans l'espace qu'il occupe, où il vit réellement, où il travaille, des lieux utopiques, et, dans le temps où il s'affaire, des moments uchroniques.

Voici ce que je veux dire. On ne vit pas dans un espace neutre et blanc; on ne vit pas, on ne meurt pas, on n'aime pas dans le rectangle d'une feuille de papier. On vit, on meurt, on aime dans un espace quadrillé, découpé, bariolé, avec des zones claires et sombres, des différences de niveaux, des marches d'escalier, des creux, des bosses, des régions dures et d'autres friables, pénétrables, poreuses. Il y a les régions de passage, les rues, les trains, les métros; il y a les régions ouvertes de la halte transitoire, les cafés, les cinémas, les plages, les hôtels, et puis il y a les régions fermées du repos et du chez-soi. Or, parmi tous ces lieux qui se distinguent les uns des autres, il y en a qui sont absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont en quelque sorte des contre-espaces. Ces contre-espaces, ces utopies localisées, les enfants les connaissent parfaitement. Bien sûr, c'est le fond du jardin, bien sûr, c'est le grenier, ou mieux encore la tente d'Indiens dressée au milieu du grenier, ou encore, c'est - le jeudi après-midi - le grand lit des parents. C'est sur ce grand lit qu'on découvre l'océan, puisqu'on peut y nager entre les couvertures; et puis ce grand lit, c'est aussi le ciel, puisqu'on peut bondir sur les ressorts; c'est la forêt, puisqu'on s'y cache; c'est la nuit, puisqu'on y devient fantôme entre les draps; c'est le plaisir, enfin, puisque, à la rentrée des parents, on va être puni.

Ces contre-espaces, à vrai dire, ce n'est pas la seule invention des enfants; je crois, tout simplement, parce que les enfants n'inventent jamais rien; ce sont les hommes, au contraire, qui ont inventé les enfants, qui leur ont chuchoté leurs merveilleux secrets; et ensuite, ces hommes, ces adultes s'étonnent, lorsque ces enfants, à leur tour, les leur cornent aux oreilles. La société adulte a organisé elle-même, et bien avant les enfants, ses propres contre-espaces,

ses utopies situées, ces lieux réels hors de tous les lieux. Par exemple, il y a les jardins, les cimetières, il y a les asiles, il y a les maisons closes, il y a les prisons, il y a les villages du Club Méditerranée, et bien d'autres (Foucault 1966).

Et bien d'autres effectivement. À cette énumération, j'ajouterais qu'il y a *les bases militaires*. Plus encore, il y a des bases militaires américaines sur lesquelles de faux villages afghans et irakiens sont construits en vue de préparer les soldats au combat dans une guerre affective contre la terreur entamée en septembre 2001, mais longuement murie.

Ces villages, lieux d'altérité, « espaces autres » et « hétérotopies » comme dirait Foucault, constituent l'objet de la thèse. Or, comment en suis-je arrivée à un tel objet de recherche? C'est la question que tout le monde me pose. Lors de conférences, les photos de ces villages aux allures de décors de cinéma fascinent. Parfois, j'ai même l'impression que ces images volent la vedette. On ne m'écoute plus, on regarde. Je comprends. C'est la réaction que j'ai moi-même eue en découvrant leur existence à la fin du printemps 2011; un réflexe d'étonnement, peut-être même un geste de stupeur, accompagné d'un fort désir de comprendre m'habita. Une thèse de doctorat s'imposait! Comme le mentionne si agilement Sara Ahmed (2006), les objets n'arrivent pas par hasard au gré du vent et on n'arrive pas à eux aléatoirement non plus. Je suis arrivée à cette thèse de doctorat par deux voies, la voie théorique et celle de l'expérience. Le texte cité plus haut décrit la première. C'est une personne que j'admire énormément et qui fut ma mentore lors de mes études en muséologie à l'Université de Montréal, Élise Dubuc, alors directrice du programme de maîtrise, qui m'a mise sur la piste des espaces hétérotopiques. Ensuite, c'est par l'expérience, plutôt sensorielle, que je fus littéralement *plongée* dans un de ces espaces. J'ai été immergée dans une *imitation de l'imitation* lorsqu'une galerie d'art et un artiste franco-montréalais ont transformé le lieu d'exposition en un faux village oriental! Les lecteurs sont invités à découvrir cette histoire.

Introduction

Mirages dans le désert : de faux villages afghans et irakiens aux États-Unis

Ne cherchez pas *Medina Wasl* dans un atlas du monde, vous ne le trouverez pas. C'est le nom d'un village imaginaire aux États-Unis, un faux village irakien situé sur la base militaire de Fort Irwin dans le désert de Mojave en Californie, à 65 kilomètres de la petite ville de Barstow. Pour s'y rendre, l'aéroport le plus près est celui de Las Vegas. On doit compter à peu près 3 heures de route. En 2010, l'artiste Emanuel Licha¹ et le commissaire Stephen Horne² le présentent aux Montréalais et Montréalaises. Du moins, ceux et celles venus voir leur exposition « Pourquoi Photogénique? », dont moi. Entre le 1^{er} mai et le 19 juin 2010 la galerie d'art contemporain SBC s'était métamorphosée en un tout nouveau dispositif architectural. Des murs en contreplaqués ont divisé l'espace rectangulaire habituel de la galerie en divers couloirs, dirigeant ainsi le parcours du visiteur selon un ordre préétabli. L'exposition présentait deux œuvres de Licha : le film *Mirages* (2010) et la série photo *Bagdads* (2009). Ce labyrinthe de bois nous entraînait vers diverses stations, une approche en trois temps de *Medina Wasl*. L'ancien géographe voulait que les visiteurs découvrent le village, qui sert d'entraînement de pré-déploiement, par la même route que lui. D'abord par les médias de masse, ensuite par le cinéma et finalement par l'architecture. À travers ces trois formes, la réalité d'un camp militaire s'est dévoilée aux visiteurs, à la fois spectateurs et acteurs de la mise en scène (Licha 2017). À mon tour, j'aimerais que l'on découvre ce qui fut appelé à devenir mon objet de recherche par le même chemin que moi. J'aimerais donc entraîner le lecteur et la lectrice dans cette exposition en rendant compte de son parcours.

¹ Emanuel Licha est un artiste né à Montréal en 1971. Il a d'abord fait des études en géographie urbaine avant de se consacrer aux arts visuels. Son travail « s'intéresse aux rôles de certains objets spatiaux dans la représentation et la compréhension d'événements géopolitiques. L'amenant à envisager les objets du paysage urbain comme autant d'indices sociaux, historiques et politiques » (Licha s.d. a) L'artiste détient un doctorat en cultures visuelles du Centre for research architecture de Goldsmiths (Londres). Il enseigne en arts visuels et pratiques filmiques à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette. Il a été professeur invité à l'École des

² Stephen Horne est auteur, chercheur et critique d'art contemporain.

« Pourquoi photogénique? », une critique artistique de la guerre

Le premier arrêt est une station où se trouve un écran de télévision ancré dans la paroi de bois. Le visiteur y regarde une personne regarder un reportage au sujet du National Training Center (NTC) de Fort Irwin, là où est construite *Medina Wasl*. Il s'agit d'une vidéo de 7 minutes sur laquelle on voit une personne filmée de dos (en l'occurrence l'artiste) en train de regarder les images rapportées en direct par un journaliste sur une chaîne de télévision locale de Los Angeles, KCAL/CBS. À travers le décalage dans la temporalité du regard, l'artiste offre un enregistrement de ce qui fut jadis, du « direct ».



Figure 1. Première station, cartel visuel « Pourquoi photogénique? ». Source : emanuel-licha.com, Travaux, « why photogenic? » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_why-photogenic.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Emanuel Licha.

La question du temps, comme le fait d'arriver trop tard, mais aussi celle du regard est récurrente chez Licha. Qui regarde qui? Il y a toujours un regardant et un regardé. Or, pour l'artiste ce duo est incomplet sans un troisième protagoniste. Il faut un regard supplémentaire qui sera témoin de l'échange de regard. Cette triade est pour Licha la seule façon de matérialiser l'échange entre le regardant et le regardé (Licha 2011). Ce rôle de témoin externe est ici attribué au visiteur.



Figure 2. Début du parcours d'exposition (gauche). Première station (droite). Source : emanuel-licha.com, Travaux, « why photogenic? » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_why-photogenic.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Ron S. Diamond / SBC Gallery.

C'est à travers cette première mise en abîme que le visiteur apprend l'existence de cette base militaire américaine qui entraîne les soldats dans de faux villages aux allures moyen-orientales afin de les préparer à aller sur le terrain. Le NTC a en effet construit treize villages, dont *Medina Wasl*, où sont conduits des exercices de simulation pour les militaires avant leur départ en Irak et en Afghanistan³. Pour la majorité de ceux envoyés à Fort Irwin, le NTC constitue leur dernier arrêt avant leur déploiement. L'exercice est présenté comme une simulation *réaliste* de la « guerre contre le terrorisme ». Cette première station fonctionne comme « cartel visuel » (Licha s.d. b) nous renseignant sur ce camp californien où se déroule ce que l'armée appelle des « full environment training » ou encore « full-immersion combat

³ Il est à noter que lorsque Licha a réalisé son film, les villages de Fort Irwin, construits à partir de 2007, étaient irakiens exclusivement. L'exposition porte donc sur les faux villages irakiens seulement. Au moment où l'exposition était présentée cependant, les simulations liées à l'Afghanistan étaient déjà en place à Fort Irwin. Bien que l'exposition ne traite pas de l'Afghanistan, je me réfère aux deux représentations quand je parle des camps de manière plus général (et non de l'exposition spécifique).

simulation ». À travers le rôle des médias, le visiteur devient un spectateur de la guerre (Licha 2011).

Le parcours nous amène à une deuxième station où est présenté le film *Mirages* (2010), qui dure une vingtaine de minutes. Au milieu du mur de bois se trouve une fenêtre rectangulaire qui s'ouvre sur deux écrans. Les dimensions rappellent un cinéma maison. On y présente des images de *Medina Wasl*, et plus particulièrement de ses coulisses.



Figure 3. Deuxième station, *Mirages* (2010). Source : emanuel-licha.com, Travaux, « why photogenic? » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_why-photogenic.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Ron S. Diamond / SBC Gallery.



Figure 4. Plateforme d'observation, *Medina Wasl*. Source : emanuel-licha.com, Travaux, « mirages » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_mirages.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Emanuel Licha.

Afin de rendre le village le plus réaliste possible, ou peut-être, le plus *oriental* possible, l'industrie du cinéma est présente sur le terrain. En effet, comme le mentionne Licha, « ce village a été construit et continue d'être opéré sous la supervision de techniciens d'Hollywood » : metteurs en scène, artificiers, pyrotechniciens, coachs d'acteurs, artistes-maquilleurs et décorateurs travaillent ici de pair avec l'armée. (Licha s.d. c) Or, ce village serait incomplet sans ses habitants. Afin de peupler ce décor, l'armée cherche à embaucher des acteurs pour jouer les villageois, idéalement d'origine afghane ou iraquienne. On leur attribue divers rôles sociaux – marchands, père/mère de famille, fille/fils, chef de police, chef du village, dirigeant politique, etc. Un objectif majeur de cet entraînement immersif est d'apprendre aux soldats de distinguer les civils des terroristes, de savoir en qui ils peuvent ou non avoir confiance.

Licha a assisté à une de ces simulations militaires pour réaliser son film *Mirages* (2010). Munis de la « passe média », lui et son équipe ont pu rester au *Lyndon Marcus International*

Hotel, soit un *faux* hôtel de guerre où se logent de *vrais* journalistes. En effet, à l'ouverture des faux villages, les journalistes pouvaient véritablement résider et dormir dans le seul hôtel de *Medina Wasl* afin de faire leurs reportages sur le camp. Licha y a séjourné trois jours pour réaliser son film. Il a été marqué par la fenêtre de sa chambre qui offrait aux médias une perspective sur les scènes de guerre simulées. Cette fenêtre sans rideaux loin d'être anodine « offre aux journalistes une image déjà cadrée » de la guerre⁴ (Licha s.d. b; voir Licha 2011, 2017).



Figure 5. Chambre d'hôtel, *Medina Wasl*. Source : emanuel-licha.com, Travaux, « why photogenic? » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_why-photogenic.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Emanuel Licha.

La fenêtre encastrée dans le contreplaqué à travers laquelle on voit le film *Mirages* (2010) fait justement écho à ces deux installations : la plateforme d'observation au sein du faux village et

⁴ Licha a poursuivi sa réflexion sur les hôtels de guerre dans son exposition *Hotel Machine* qui fut présentée au Musée d'art contemporain de Montréal (MAC) entre le 16 février et le 14 mai 2017.

la fenêtre de la chambre de l'hôtel. Comme le dira le critique d'art Nicolas Mavrikakis, « Pourquoi photogénique? » est une « mise en abîme qui n'en finit plus et qui donne le vertige » (Mavrikakis, *Voir*, 13 mai 2010).

Dans son film, Licha montre des extraits des entrevues qu'il a réalisées avec un des superviseurs de l'entraînement, des acteurs jouant la population locale et d'autres artistes qui font fonctionner le déroulement des jeux de rôle. Les personnes interviewées terminent toujours en disant cette phrase évocatrice : « I just love being here, it's like being in a movie ». On comprend que cette phrase fait partie du script et qu'elle est dite à la caméra à la demande de l'artiste. *Mirages* (2010) mêle des morceaux de réelles entrevues et de narration prédéterminée. Le film engage ainsi une réflexion sur le vrai et le faux, la fiction et la réalité, dont les frontières sont brouillées. Pour Licha, qui se confie au critique d'art Jérôme Delgado, « ces mensonges fonctionnent parce qu'on accepte d'y croire », comparant *Medina Wasl* au village Potemkine (Delgado, *Le Devoir* 1^{er} mai 2010).

À la dernière station, on présente l'œuvre *Bagdads* (au pluriel), soit un quadriptyque photographique qui se lit de gauche à droite comme un panorama. Il s'agit d'un photomontage qui superpose trois « Bagdads » différentes. D'abord, la ville fantôme de Californie, située dans le comté de San Bernadino sur l'ancienne route 66 à quelques kilomètres de Newberry Springs, où se trouve le célèbre « Bagdad Cafe » ayant servi de décor pour le film éponyme réalisé par Percy Adlon (1987). À la Bagdad américaine servant de toile de fond, l'artiste ajoute une deuxième image, celle du Centre d'entraînement de Fort Irwin, où se trouve des faux villages irakiens, puis une troisième, celle de la capitale irakienne, la Bagdad d'Irak, « la vraie » comme l'indique Emanuel Licha. Or, pour l'artiste, « ce photomontage à partir d'éléments de ces trois "Bagdads", constitue une quatrième "Bagdad", onirique et fantasmée : probablement la seule qui nous soit en fin de compte véritablement accessible » (Licha s.d. d). Véritablement accessible, peut-être à cause de sa force mythique qui parle à l'imagination occidentale.



Figure 6. Emanuel Licha, Bagdads, quadriptyque photographique épreuves numériques couleurs ,67 x 107 cm chaque, 2010. Source : emanuel-licha.com, Travaux, « bagdads » (2010), En ligne, http://emanuel-licha.com/FR_bagdads.html (page consultée le 20 septembre 2019). Photo : Emanuel Licha.

Dans cette exposition, l'artiste a su développer « une mise en scène qui interroge l'influence des forces militaires, d'Hollywood et des médias dans la construction occidentale de la figure de l'Autre » (SBC, communiqué de presse 2010). Pour Licha :

ce camp d'entraînement est un dispositif optique. Il est fait pour apprendre aux soldats à voir la "réalité" irakienne telle que fictionnée par l'armée et Hollywood, et à reconnaître les "terroristes". Il sert aussi à représenter une utopie de la guerre, et à éduquer le regard des spectateurs, notamment par l'intermédiaire du travail des médias qui sont les bienvenus pour couvrir les activités du camp (Licha s.d. c).

Ainsi, « Pourquoi photogénique? » m'a fait découvrir l'existence de faux villages dans le désert de Mojave en Californie. Ceux-ci se sont révélés à moi en trois temps comme le souhaitait l'artiste. J'ai pris connaissance du camp à travers les médias de masse via le reportage de KCAL/CBS, le cinéma, avec le film *Mirages* (2010) et par la transformation de la galerie qui rappelait désormais les structures architecturales du NTC. La galerie est ainsi devenue un fragment du camp d'entraînement. Cette muséographie immersive m'a plongée au

sein de ce dispositif militaire et des problématiques qu'il pose. Pourquoi mettre en scène la guerre? Pourquoi la rendre photogénique?

Suite à cette exposition, j'ai voulu voir les faux villages *en vrai*. L'exposition m'avait permis une visite approximative des camps à travers le regard de l'artiste-géographe. Comme anthropologue/sociologue ayant aussi une maîtrise en muséologie, j'ai souhaité me rendre sur le terrain. Si Emanuel Licha a voulu répondre aux questions de représentations par la démarche artistique, je souhaite poursuivre la réflexion sociologique sur ce dispositif optique à travers la présente thèse de doctorat.

Interroger la mise en scène culturelle de la guerre

La thèse porte sur la représentation de la guerre et de ses acteurs ainsi que la théâtralisation de la violence au sein des simulations militaires. Il s'agit d'analyser la performance de la guerre là où même le paysage aride et montagneux de l'Ouest américain est utilisé comme accessoire pour simuler les territoires occupés. Le point d'entrée de la recherche est certes *Medina Wasl*, mais ne s'y restreint pas. En effet, *Medina Wasl* n'est pas le seul village oriental aux États-Unis. D'ailleurs, par le temps que j'y accède, il était déjà renommé *Ertebat Shar* pour indiquer sa variante afghane. Si la construction de faux villages a débuté peu après l'invasion de l'Irak et était principalement pensée pour répondre à l'insurrection qui s'en est suivie, se sont rapidement ajoutées des simulations pour l'Afghanistan. Les villages en sont venus à prendre une forme hybride, mêlant dans un seul lieu les deux interventions subsumées par une guerre globale contre le terrorisme. En plus du NTC de Fort Irwin, plusieurs autres bases militaires ont tenté de créer des environnements immersifs qui se veulent une simulation des paysages socioculturels et religieux d'Irak et d'Afghanistan. On en retrouve ailleurs comme à Fort Bliss (Texas), Camp Williams (Utah), Yuma (Arizona), Fort Polk (Louisiane), Twentynine Palms (Californie), Fort Bragg (Californie), Camp Pendelton (Californie), Stu Segall (Californie) et même au Canada, à Wainwright en Alberta.

L'objectif de la recherche est d'étudier à travers ces faux villages, le régime de représentation de l'armée, soit une institution fondamentale aux États-Unis de par la place qu'elle occupe dans la culture américaine et de par le budget annuel qui lui est accordé. Je souhaite analyser les références visuelles, les conventions et l'iconographie utilisées pour la représentation de l'autre et la production de cette guerre mimétique. Je m'intéresse à la construction des identités civile, terroriste, afghane, iraquienne, arabe et musulmane, souvent amalgamées, ainsi qu'aux processus de racialisation ou plus précisément à leurs réassemblages et à leurs réarticulations au sein ces géographies fictives. La thèse examine les rationalités et les technologies qui sont à l'œuvre et qui soutiennent la mise en scène culturelle de la guerre dans ces villages orientaux dans lesquelles les militaires sont censés pratiquer leurs interactions sociales avec la population locale.

Ces faux villages afghans et irakiens sont un terrain permettant de mieux cerner le regard hégémonique sur un monde musulman imaginaire et sur une guerre qui perdure depuis près de vingt ans. Puisque ce regard dominant influence les politiques, les lois ainsi que les relations internationales, il est pertinent de mener une étude sur celui-ci. Cette thèse problématise la représentation de l'autre et par conséquent participe à la discussion sur l'altérité entamée par plusieurs courants théoriques et champs disciplinaires dont elle s'inspire, notamment les *cultural studies*, les *critical race theories*, la critique postcoloniale et les *critical security studies*. Le projet présente donc une pertinence scientifique, mais aussi sociale. Il propose de contribuer à une meilleure compréhension du conflit armé ayant plongé le 21^e siècle dans une guerre sans fin, une guerre permanente contre le terrorisme. Laissant ses traces sur la vie quotidienne, sur les univers sociaux et mentaux tant en Occident que sur les territoires occupés, se pencher sur ce conflit signifie étudier notre présent et comprendre l'ordre actuel sous lequel on vit ainsi que ses régimes de représentations dominants.

Plan de la thèse

Le premier chapitre consiste en une revue de littérature sur l'éthique de la guerre et des violences contemporaines. À travers des écrits issus de divers champs disciplinaires,

notamment les *critical security studies*, la philosophie et la sociologie politiques, je souhaite présenter la littérature scientifique traitant des armées occidentales – et plus particulièrement de l’armée américaine – et de leurs interventions militaires après la Deuxième Guerre mondiale. On verra que la guerre contemporaine est caractérisée par l’interventionnisme occidental et que son idéal humanitaire est mobilisé afin de légitimer l’action militaire. À titre d’exemple, le cadre moral des missions en Afghanistan et en Irak sera exposé. Il sera démontré par quels moyens on lie l’éthique aux exigences de la guerre au terrorisme, notamment par l’utilisation des droits humains et du féminisme. Cette revue de littérature sera complétée par une section sur l’enchevêtrement des rapports de pouvoir et de savoir. Je vais me pencher sur la production des savoirs qui participent à la justification et la légitimation des interventions militaires. Avec la contre-insurrection, on comprend que la connaissance et la sensibilité culturelle deviennent centrales et les experts sont mobilisés pour constituer un champ de savoir sur les Afghans et les Iraquiens. Ce qui m’amène à examiner le Human Terrain System (HTS), soit un programme de l’armée américaine ayant pour objectif la production d’un savoir sur la population locale afin de neutraliser l’ennemi qui se « cache » en son sein. Je soulèverai la question des « experts » afin de porter une discussion plus large sur la militarisation de l’anthropologie et des sciences sociales.

Le deuxième chapitre présente la problématique de la recherche conçue à travers les appareillages conceptuels et théoriques sélectionnés à cette fin. Il est à noter que je mobilise divers concepts afin d’analyser les simulations militaires selon différents angles. Les notions de performance et de performativité sont essentielles pour étudier la mise en scène de la guerre. La thèse doit beaucoup à la pensée de Stuart Hall; sa conceptualisation des représentations comme pratiques signifiantes permet d’étudier les rapports de pouvoir à l’œuvre dans les faux villages, qui mettent en représentation le « terrain humain » d’Irak et d’Afghanistan par diverses performances. Je m’appuierai sur les écrits de Peter Miller et Nikolas Rose, qui ont approfondi les notions de rationalités et de technologies, soit les deux axes de la gouvernementalité théorisée par Michel Foucault, afin de voir ce qui sous-tend et rend possible cet espace qui, en plus de mettre en scène des combats urbains, tente d’organiser une « rencontre culturelle » entre les soldats américains et les populations locales afghane et

iraquienne. En effet, à travers les jeux de rôle, les soldats sont censés « pratiquer le rapport », soit l'interaction avec la population afin d'être plus efficaces une fois sur le théâtre des opérations.

Le troisième chapitre décrit la méthodologie employée dans cette recherche de type qualitatif. Je vais décrire les outils de la collecte de données, les méthodes d'analyse, les considérations éthiques, les biais, les limites et les difficultés de la recherche. L'analyse est basée sur une observation de courte durée réalisée lors de deux visites exploratoires des camps militaires ainsi que sur des entretiens semi-dirigés avec des militaires s'y étant entraînés. L'accès au terrain était un défi de taille, surtout pour une femme, canadienne et civile. Je clos le chapitre en faisant un retour réflexif sur le terrain et plus particulièrement sur les entrevues avec les participants, souvent atteint d'un trouble de stress post-traumatique (TSPT).

Le quatrième chapitre présente les matériaux de l'analyse visuelle. Il s'agit d'un compte-rendu de mes deux visites exploratoires menées au National Training Center de Fort Irwin (NTC). Suivant une approche ethnographique, je fais l'analyse descriptive de son village principal. Je présente les lieux, le décor, la mise en scène, les activités, les événements, l'organisation des jeux de rôle ainsi que les interactions entre les différents acteurs de la simulation.

Le cinquième chapitre porte sur l'intrication entre la guerre et le divertissement. J'utilise la notion de « militainment », un néologisme qui amalgame « military » et « entertainment », afin d'analyser les visites ouvertes au public qu'offre le NTC. Ces dernières illustrent un changement de paradigme qui s'est opéré au tournant du siècle : on est passé d'une « guerre spectacle » à une « guerre interactive ». Dans ce contexte, la population civile se transforme en un « citoyen-soldat virtuel » (Stahl 2010). Les visites guidées de *Medina Wasl/Ertebat Shar*, lors desquelles le public assiste à un scénario d'entraînement, sont exemplaires de cette expérience civile de la guerre qui invite le citoyen sur le champ de bataille et dans le corps du soldat, ce qui le lie inéluctablement à la violence d'État.

Le sixième chapitre analyse les poétiques et les politiques de représentation dans les faux villages. Après l'examen de l'aspect physique des lieux, je me pencherai sur les subjectivités construites à travers la simulation. En effet, puisqu'il est question de pratiquer la future interaction entre les troupes et la population locale, il faut que les jeux de rôles mis en place construisent les subjectivités de cette rencontre. Étant donné l'analogie propice avec le théâtre, on pourrait même dire « construire les personnages » de celle-ci. Les performances corporelles qu'on retrouve au sein des faux villages entrent également en interaction avec l'espace et le paysage environnant. Il s'agira d'étudier l'ensemble de la mise en scène et analyser ainsi les représentations et les rapports de pouvoir sous-jacents à cette performance du « terrain humain », où les militaires américains et leurs alliés rencontrent des populations afghane et iraquienne des déserts de l'Ouest américain aux bayous de Louisiane.

Chapitre 1

L'éthique des guerres contemporaines :

Interventionnisme humanitaire et militarisation des sciences sociales

Ce premier chapitre se penche sur les enjeux de légitimation des guerres contemporaines depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et plus particulièrement depuis la fin de la guerre froide⁵. Je m'intéresse à savoir comment la littérature scientifique traite des armées occidentales et de leurs interventions militaires à partir de la question éthique, avec une attention spécifique portée à l'Irak et à l'Afghanistan. La littérature démontre que les guerres contemporaines sont caractérisées par l'interventionnisme occidental, où l'idéal humanitaire des Droits de l'Homme est mobilisé afin de justifier l'usage de la force. Les légitimations morales de la guerre émergent à travers les questions de sécurité, et particulièrement de sécurité humaine, de développement, de gestion des populations et de bonne gouvernance. Toutefois, cet interventionnisme humanitaire est une entreprise verticale sans réelle réciprocité, conduite depuis l'Occident, qui se présente comme « un monde de paix », vers un monde « en voie de développement » présenté comme « un monde de guerre » (Fassin 2010 : 311). Ainsi, aujourd'hui « pour faire la guerre, il faut nier la guerre » (Pandolfi comm. pers. 2012). La guerre doit être masquée, elle ne doit pas en avoir l'apparence, c'est une guerre sans la guerre, « [a] war without war », comme le dit Žižek dans son texte au ton ironique « Passion: Regular or Decaf » (27 février 2004 : s.p.) qui critique la doctrine de Colin Powell promettant une guerre sans blessés. Or, une telle guerre devient un impensé. Ne pouvant être saisie par la pensée, celle-ci ne peut être soumise à l'évaluation : « [t]his is a war that makes itself *unavailable* for critique: *unthinkable* not for its ghastliness but in its ghastliness. (Stahl 2010 : 27, souligné dans le texte). Au nom de la morale universelle, les

⁵ La présente revue de littérature a été publiée sous une forme abrégée dans *Cycles Sociologiques* (Martin 2018a).

grandes puissances effacent leur propre violence, masquant les intérêts économiques et politiques de leurs politiques étrangères.

L'intrication entre la guerre et l'humanitaire retient particulièrement mon attention puisque les guerres en Afghanistan et en Irak, dont j'étudie les entraînements de pré-déploiement, ont été présentées sous le couvert d'une intervention humaniste et bienveillante par le gouvernement américain. Il importe donc de replacer ces deux conflits armés dans leur contexte sociopolitique afin de comprendre les logiques qui sous-tendent les entraînements qui préparent les militaires au combat. Je vais démontrer les divers moyens par lesquels on lie l'éthique aux exigences de la guerre contre le terrorisme, notamment par l'utilisation des droits humains et du féminisme. Ainsi, cette revue de littérature regarde les enjeux de légitimation des guerres occidentales contemporaines et dresse le bilan de la littérature sur l'interventionnisme humanitaire et des débats sur l'éthique de la guerre. Cette littérature est essentielle pour comprendre l'univers dans lequel ont émergé les faux villages à l'étude.

En premier lieu, il sera question de la (re)légitimation de la guerre. Je tracerai l'historique de l'interventionnisme occidental et de son caractère humanitaire. On verra que l'idée de « sauver des vies et protéger les populations » domine l'espace public et engendre un changement idéologique dans le vocabulaire des relations internationales. Se noyant dans le langage des droits humains, on ne parle plus de guerre, mais d'opération de libération et de construction de la nation (« nation-building »). Dans les conflits contemporains, plus que jamais, la frontière entre la guerre et la paix s'effrite, les deux en viennent ainsi à coexister (Dal Lago et Palidda 2010). Comme le soulève Mariella Pandolfi : « aider les autres est devenu le leitmotiv du temps présent » (2012 comm. pers.). Il y a donc un passage de la légalité de la guerre, à la légitimité de celle-ci. Or, cette légitimation de la violence étatique, à travers des politiques de compassion, affecte les souverainetés traditionnelles et crée de nouvelles formes de souverainetés régies par l'urgence et l'exception.

En second lieu, l'attention sera portée sur la guerre en Irak et en Afghanistan, car ces interventions sont à la fois exemplaires et symptomatiques de cette nouvelle façon de penser et de faire la guerre en termes non seulement militaires, mais humanitaires. On verra que ces guerres représentent plus que la continuité des politiques de contre-terrorisme global et s'inscrivent dans un cadre moral qui perpétue l'idée d'une « guerre juste ».

En troisième lieu, à travers la doctrine de contre-insurrection, on abordera le « virage » culturel de l'armée et la militarisation des savoirs sociaux qui jouent un rôle central dans le contexte des guerres contemporaines. Des experts culturels sont sollicités par l'armée afin d'augmenter la sensibilité et les compétences culturelles des militaires, ce qui permettrait de réduire les dommages collatéraux. Le Human Terrain System (HTS), qui est un programme de l'armée américaine dont on discutera, en est un exemple éloquent. On verra toutefois que l'usage de la culture et des savoirs sociaux n'est pas né au lendemain du 11 septembre, il sera donc question à la fin de cette section de l'héritage des sciences sociales, mais surtout de l'anthropologie, dans l'entreprise guerrière.

En dernier lieu seront abordés les champs disciplinaires de cette recherche. Bien que la thèse porte sur les représentations dans l'armée américaine, celle-ci se distancie des approches de la sociologie (du) militaire et s'ancre dans une sociologie intégrant des critiques postcoloniales qui lui sont adressées (voir Bhambra 2007a, 2007b; Bilge 2014, 2018; Boatcă et Costa 2010; Espiritu 1999; Go 2012, 2013a, 2013b; Grosfoguel 2010, 2013; Grosfoguel, Hernández et Velásquez 2016; Rodriguez, Boatcă et Costa 2010; Seidman 1996) – point sur lequel je reviendrai plus en détail.

1.1 Interventionnisme humanitaire

1.1.1 De l'idéal de paix au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale à l'interventionnisme moral qui suit la guerre froide

La littérature sur les conflits armés de la fin du 20^e et du début du 21^e siècle se penche sur la question de la souveraineté d'État et regarde comment les politiques interventionnistes la transforment (Dexter 2007, 2008; Kaldor 2007; Lawler 2002; Fassin 2010; Fassin et Pandolfi 2010; Pandolfi 2000, 2002, 2010). Pour saisir l'évolution de l'interventionnisme occidental, il faut d'abord parler du rôle de l'Organisation des Nations Unies (ONU).

L'ONU fut créée au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale afin d'encadrer les États pour les aider à trouver des réponses pacifiques aux conflits qui les opposeraient, privilégiant des moyens non coercitifs. La Charte des Nations Unies établit un principe d'égale souveraineté entre ses membres (article 2-1) et interdit les interventions externes dans les affaires internes des États – les affaires internes étant réservées à la juridiction domestique (article 2-7) (United Nations, s.d.). Ces dispositions non interventionnistes s'inscrivent dans la tradition légale européenne fondée sur le traité de Westphalie de 1648 qui prône une doctrine de souveraineté (Osiander 2001). La Charte de 1945 jette les bases d'un nouvel ordre mondial censé épargner les générations futures du fléau de la guerre en maintenant un régime de paix et de sécurité, où l'emploi de la force devrait se restreindre au minimum afin de ne pas mettre en cause la stabilité internationale (United Nation s.d. dans Medovoi 2007).

Malgré l'idéal kantien de paix perpétuelle qui anime les Nations Unies, la guerre et autres violences de masse ne disparaissent pas après 1945. Ce qui change, par contre est le chevauchement de la guerre et de la paix. La fusion des deux se fait sentir plus intensément après la Deuxième Guerre mondiale. On parle de la militarisation de la paix et de la société civile lorsqu'il n'y a pas de distinction claire entre les temps de paix et les temps de guerre qui finissent par se ressembler (Duffield 2001, 2004). C'est aussi l'avènement des guerres préventives, où l'on fait la guerre pour préserver la paix. On se bat alors contre une menace

perçue plutôt qu'une menace réelle ou imminente. On peut se rappeler que, deux ans seulement après la signature de la Charte promouvant une nouvelle ère de paix, le Président Truman déclarait une guerre par proxy contre l'Union Soviétique, et ce, sans contradiction apparente (Medovoi 2007). La guerre froide a donc fait du respect de la souveraineté un concept relatif. De nombreuses interventions militaires ont impliqué les États-Unis en Amérique latine et en Asie du Sud-Est et l'Union soviétique en Europe de l'Est et en Asie centrale. La contre-insurrection contre le communisme a été présentée comme indispensable pour la paix mondiale, pour le respect des droits humains et bien entendu, pour la sécurité de la première puissance. On verra quelques décennies plus tard ce même genre de discours se répéter lorsque la figure du terroriste en vient à remplacer celle du communiste.

On dit que le rapport des Occidentaux à la guerre va changer au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle. Si, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la guerre était vue comme porteuse de conséquences désastreuses à éviter absolument, après la guerre froide, on se trouve face à une « relégitimation » de la guerre (Shaw 2002). Comme l'énonce Shaw, « [a] renaissance of warfare is one of the most striking features of the early twenty-first century. War, it seems, is not the prerogative of international criminals, but the first resort of the righteous » (2002 : 343). La guerre est exposée comme un acte de bienveillance puisqu'elle défend les valeurs de liberté et de démocratie. Certes, cela n'est pas nouveau, mais à cela s'ajoute aussi la défense des droits humains (Dexter 2007). Dans ce contexte, l'ingérence contemporaine occidentale est vue comme salvatrice. On connaît le retournement foucaldien de l'aphorisme de Clausewitz : « la politique, c'est la guerre continuée par d'autres moyens » (Foucault [Cours de 1976] 1997 : 16, 17). La formule indique la permanence de la guerre ou, plus précisément, que « la politique, c'est la sanction et la reconduction du déséquilibre des forces manifestées dans la guerre » (Foucault 1997 : 16). Cela veut dire que la paix civile ne suspend plus les effets de la guerre, au contraire elle assoie les rapports de force préexistants et, par le fait même, réinscrit les inégalités au sein des institutions. Dans cette même logique de perpétuité de la guerre entrelacée avec la paix civile, on pourrait dire qu'à partir de la fin du 20^e siècle, *l'humanitaire c'est la guerre, c'est la guerre continuée par d'autres moyens*.

1.1.2 Sécurité des populations : de la légalité à la légitimité des interventions militaires

À la fin du 20^e siècle, le paradigme de la sécurité humaine fait son entrée dans la gestion des relations internationales. Dorénavant, la sécurité des individus est censée primer sur la souveraineté des États. Présentée par les gouvernements comme une approche pacifique, la sécurité humaine incarne en fait l'effet paradoxal où l'usage de la force est fait au nom de raisons humanitaires (Makaremi 2010). Comme l'énonce Chowra Makaremi, « [w]hile acclaimed as demilitarized approach to security, the concept of human security has been remilitarized in humanitarian interventions, promoting notions of emergency and safety as moral grounds for political action » (2010 : 108). Exerçant une influence sur les politiques étrangères des pays occidentaux, la sécurité humaine a donc pavé la voie aux doctrines interventionnistes contemporaines des agences onusiennes (Makaremi 2010).

Selon Fassin et Pandolfi (2010), les premiers cas d'interventions militaires au nom de la sécurité humaine sont ceux au Kurdistan irakien en 1991, en Somalie en 1992 et au Rwanda en 1994. Pour chacune de ces interventions, la protection des individus a prévalu sur la souveraineté. Cela dit, le Conseil de Sécurité de l'ONU avait tout de même donné son appui, faisant d'elles des interventions multilatérales et donc légales. Vers la fin des années 1990 par contre, l'absence de cautionnement ne sera plus suffisante pour empêcher les États nationaux de partir en guerre unilatéralement, surtout s'il s'agit de grandes puissances comme les États-Unis ou la Grande-Bretagne. Ainsi, une véritable volteface se fait sentir par rapport à la validation légale que l'ONU peut octroyer. La valeur qu'on accorde à l'aspect légal s'effrite graduellement. Ce changement est décrit dans la littérature comme un passage de la légalité à la légitimité (Dexter 2007, 2008; Fassin et Pandolfi 2010; Lawler 2002; Orford 2010). Les interventions au Kosovo en 1999 et en Irak en 2003 sont deux exemples emblématiques de ce passage. En effet, ni l'une ni l'autre n'avaient reçu l'appui du Conseil de Sécurité, aucune n'avait donc de statut légal.

Il en tient donc de moins en moins du registre légal, mais du registre moral, pour décider si une opération militaire est légitime ou non (Fassin 2010). L'argument humanitaire devient ainsi un instrument pour légitimer des opérations extralégales (Fassin et Pandolfi 2010). Selon Talal Asad (2007), il s'agit là d'une manipulation du droit international dans les intérêts des États occidentaux et plus spécialement des États-Unis qui se font la police des droits humains et mobilisent cet argument pour mener leurs interventions (Dal Lago 2008).

Ainsi, le paradigme humanitaire s'articule autour du fait de protéger des populations et sauver des vies. Cela n'est pas sans rappeler le concept de biopolitique de Foucault, soit cette technologie du pouvoir ayant émergé au 19^e siècle et ayant pour cible la population. Cette dernière apparaît pour la première fois « comme problème à la fois scientifique et politique, comme problème biologique et comme problème de pouvoir » (Foucault 1997 : 219). Or, la volonté politique de prendre en charge le vivant modifie dès lors le droit de vie et de mort du souverain. Ce droit est passé de « faire mourir et laisser vivre » à « faire vivre et laisser mourir » (Foucault 1997). Offrant une interprétation actuelle de la formule ancienne du droit de vie et de mort du souverain, le concept foucauldien s'est imposé pour étudier l'interventionnisme humanitaire contemporain. La biopolitique offre une possibilité de cerner les apories de ce nouveau droit à la vie et de voir sous quelles conditions ce droit se manifeste : qui, finalement, détient le droit de vivre?

Dans un système biopolitique où l'on veut « faire vivre », le profilage des « ennemis de l'intérieur » va prendre une place centrale pour la gestion des corps et du vivant. C'est en ce sens que la prise en charge politique de la dimension biologique est un modèle de régulation de la vie conçue sur le modèle de la guerre (Foucault 1997). Devant se défendre contre ses sous-produits, l'État va mettre en place tout un système d'exclusion ciblant les éléments marginaux et déviants de sa population (Foucault 1997), on assiste alors à « la gestion des indésirables » (Agier 2008). Finalement, il s'agit de gouverner les non gouvernables. Dans le système-monde actuel, le profilage en question en vient à dépasser les frontières nationales, la biopolitique devient globale, la gestion du vivant se fait désormais à l'échelle planétaire

(Medovoi 2007). Les puissances occidentales dans leurs entreprises humanitaires exercent alors le droit de vie et de mort sur ceux qu'ils protègent. Or, comme le dit Agier (2003), il n'y a pas de soins sans contrôle. Celui-ci reprend la métaphore de la main gauche et la main droite de l'État, c'est-à-dire la main qui soigne, la main qui frappe (Agier 2003). L'interventionnisme humanitaire met donc en place des dispositifs de contrôle des populations qui, bien qu'elles soient censées être protégées, apparaissent comme un problème à gérer.

1.1.3 Gouvernement humanitaire et politiques de compassion

L'argument humanitaire est affectif. À cet égard, Fassin s'intéresse à l'économie morale, c'est-à-dire « la production, la répartition, la circulation et l'utilisation des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social » (2009 : 1257), dans lesquelles les conflits humanitaires sont imbriqués. Il montre que les interventions armées sont guidées de plus en plus par des politiques de la compassion. Aujourd'hui, les sentiments moraux nourrissent les discours et actions politiques. Par sentiments moraux, il fait référence à ces émotions « qui nous portent vers les malheurs des autres et nous font souhaiter les corriger » (Fassin 2010 : 7). Il remarque que la compassion est instrumentalisée pour obtenir le soutien de l'opinion publique. Les campagnes militaires deviennent des campagnes pour gagner le cœur et la raison du public qui est confronté à un « vocabulaire de la souffrance », soit le plus susceptible de créer une adhésion (Fassin 2010 : 10). Celui-ci s'attend effectivement à ce que quelque chose soit fait de la part de leur gouvernement lorsqu'il y a des crises humanitaires, surtout lorsque celles-ci sont médiatisées (Lawler 2002).

Les médias jouent en effet un rôle sans précédent en ce qui a trait à la visibilité de la guerre auprès du public (Lawler 2002). On peut parler d'une véritable révolution virtuelle au niveau de la technologie qui allie guerres et médias. La guerre du Golfe de 1991 constitue non seulement le parfait, mais le premier exemple de cette révolution, on parle souvent d'une guerre fabriquée pour la télé, de guerre spectacle (Baudrillard 1991; Der Derian 2009; Kaldor 2007; Kellner 1992). Ce nouveau mode de présentation de la guerre au public – ces guerres faites pour le spectacle télévisuel – avec le phénomène grandissant des journalistes qui

prennent part aux opérations (« embedded journalists ») est devenu le leitmotiv des conflits actuels.

Sans ce support médiatique, la politique de la compassion ne pourrait être aussi efficace. Après la guerre du Golfe, un des conflits les plus médiatisés fut la guerre de Bosnie. Bien qu'il y avait au même moment des tragédies aussi graves que celle de Sarajevo, c'est elle qui a retenu l'attention du public à l'échelle planétaire (Kaldor 2007). Cette médiatisation et visibilité de la guerre prend d'assaut la sensibilité du public (Lawler 2002 : 151) et universalise l'acceptation des interventions humanitaires. C'est ce que Boltanski (2007) entend par « la souffrance à distance », c'est-à-dire l'appel du public pour la souffrance de l'autre. Depuis leur écran de télévision, le public est pris d'une envie d'action. La pitié a ainsi pénétré le domaine politique. Comme le disait Arendt cependant, « [l]a pitié, prise comme ressort de la vertu, s'est avérée comme possédant un potentiel de cruauté supérieur à la cruauté elle-même » (1967 : 127-128).

L'interventionnisme humanitaire fragilise la société qu'elle se promet d'aider et détruit parfois ses institutions locales; le remède devient la cause (McFalls 2010). Comme le soulève Lawler, « there seems to be no case where even well-intentioned intervention has produced anything other than a practically or morally highly ambiguous outcome » (2002 : 159). Même si la décision d'intervenir est basée sur la volonté d'arrêter ou de faire la prévention de grandes violences, des perturbations sociales et des violences politiques sont souvent les produits de l'intervention (McFalls 2010 : 319).

L'inscription de la morale humanitaire au sein de la politique forme un « gouvernement humanitaire », c'est-à-dire un gouvernement mis en place afin d'administrer des populations dont la vie des membres est précaire (Fassin 2010). Le gouvernement doit s'entendre au sens large, au sens que Foucault lui attribue lorsqu'il parle du « gouvernement des vivants » (1994). Ce dernier étant caractérisé par les « techniques et procédures destinées à la conduite des hommes » (Foucault 1994 : 125 dans Fassin 2010 : 8). Ainsi, le gouvernement humanitaire

représente « l'ensemble des dispositifs établis et des actions menées pour administrer, réguler, favoriser l'existence des êtres humains; le gouvernement inclut, mais dépasse l'intervention de l'État, des collectivités territoriales, des organismes internationaux et, plus généralement, des institutions politiques » (Fassin 2010 : 8). Les politiques de compassion, qui sont à la fois des politiques de solidarité (reconnaissance de l'autre comme son semblable) et d'inégalité dans la mesure où la compassion « est dirigée de haut en bas, des plus puissants vers les plus faibles », permettent ce type de gouvernement (Fassin 2010 : 12). Or, toute logique de domination est engloutie par le langage de la souffrance et des sentiments moraux : « [l]es inégalités s'effacent au profit de l'exclusion, la domination se transforme en malheur » (Fassin 2010 : 15).

1.1.4 Souverainetés effritées, urgence humanitaire et exception permanente

Le gouvernement des vies précaires, de concert avec les droits humains, conduit à ce qu'Anne Orford (2010) décrit comme une « souveraineté conditionnelle ». Ainsi, les corps souffrants, les corps à rescaper justifient les interventions armées. Orford se penche sur l'efficacité non seulement du vocabulaire, mais des images de la souffrance. Celles-ci sont fort présentes dans le paysage médiatique et fonctionnent d'autant plus que la responsabilité de protéger est entrée dans le langage des relations internationales (Orford 2010 : 336). La souveraineté devient alors conditionnelle aux agissements du gouvernement : « [i]f a state is unwilling or unable to meet this responsibility to protect its population, it then falls upon the international community to do so » (Orford 2010 : 336-337). La souveraineté est alors redéfinie comme une licence partielle octroyée par la communauté internationale et qui peut être retirée à tout moment si l'État ne respecte pas les standards de la gouvernance libérale (Gowan 2003 : 52). Sur cette souveraineté partielle, l'État continue d'être la seule entité qui détienne l'usage légitime de la violence, et ce, malgré la recommandation onusienne selon laquelle les États devraient abandonner la guerre comme instrument rationnel de politique (Lawler 2002). La guerre ne doit plus, selon la formule classique de Clausewitz, être une politique continuée par d'autres moyens. Ceux qui y résistent se retrouvent marginalisés par la communauté internationale - c'est-à-dire *occidentale* (Lawler 2002 : 157). En effet, sur la cartographie des conflits, la différence entre les acteurs « locaux » et « internationaux » réside dans qui occupe la position de dominance (McFalls 2010 : 322). La communauté

« internationale » représente celle qui occupe une place dominante sur l'échiquier des relations internationales. Les guerres menées dans les États non occidentaux au nom de la sécurité et du développement deviennent non seulement moralement autorisées, mais espérées. Ainsi : « [t]he human right regime has created a “geography of power”, a core and periphery within the international defined not just by military and economic power but also by moral clout » (Dexter 2007 : 1057). Dans cette perspective, l'Occident détient le monopole des guerres légitimes (Beck 2005).

Tandis que la souveraineté traditionnelle s'effrite et que l'humanitaire se retrouve imbriqué dans le militaire et inversement, on retrouve, en plus des « souverainetés partielles » et « conditionnelles », des « souverainetés mobiles » comme les appelle Pandolfi (2000, 2002). Celle-ci précise que cette forme de souverainetés mouvantes ensevelit l'État-Nation par ses divers acteurs : ONG, instances locales et internationales, soldats, aide humanitaire, compagnies privées. En fait, toute une communauté transnationale d'experts se retrouve à former ce réseau de gouvernance. Les souverainetés mobiles, présentées comme bienveillantes, ne sont pas sans violence nous rappelle l'auteure. Ces dernières se couvrent de « voiles idéologiques de la compassion » afin de pénétrer les territoires et masquer les pratiques supracoloniales et autres formes de domination qui en découlent (Pandolfi 2002 : 35). L'urgence humanitaire justifie l'État d'exception, à savoir un espace qui est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de l'espace juridique. À noter que l'État d'exception n'est pas une abolition du droit, mais une suspension de celui-ci. C'est le droit de se soustraire au droit, c'est une violence épistémique cachée dans le droit (Asad 2007). Fassin et Pandolfi qualifient l'État d'exception de

no-man's land between public law and political fact, and between the juridical order and life – in other words a form of globalized biopolitics. The state of exception thus forms the basis for a government that is at once military and humanitarian, resting on a logic of security and a logic of protection, on a law external to and superior to law, rooted as it is in the legitimacy of actions aimed at protecting life (...) the state of exception derives from a desire to intervene, and it increasingly appears that compassion for far-away suffering and its translation into the moral obligation to act has become one of the strongest political emotions in contemporary life. (2010 : 15-16).

Cette notion d'exception s'appuie sur la théorisation d'Agamben qui remanie le concept de souveraineté de Carl Schmitt qui décrivait celle-ci comme le pouvoir de déclarer l'État d'exception. Agamben ajoute à cela le principe de la vie nue (la « zoé »), soit une vie dénuée d'existence politique sur laquelle l'État d'exception exerce un pouvoir souverain (Agamben 1998, 2003).

L'exception s'est normalisée au cours des dernières décennies et son caractère temporaire disparaît. (Fassin et Pandolfi 2010). On peut penser aux camps de réfugiés, érigés pour être temporaires, en réponse à une situation d'urgence, et qui finissent par devenir des villes (Agier 2008). La permanence devient une composante structurelle des interventions d'aujourd'hui, qui se font pourtant au nom de l'urgence humanitaire (Pandolfi 2010). L'urgence est ainsi devenue au sein de la littérature, un concept clé pour cerner la politique des interventions militaires contemporaines. La temporalité de l'urgence constitue l'impératif qui pousse à agir et dont l'action requise est justement trop urgente pour questionner l'éthique et la politique des interventions (Pandolfi 2002, 2010).

Émerge alors un imaginaire de l'urgence, c'est-à-dire l'imaginaire qui construit un événement comme catastrophique (Calhoun 2010). Une catastrophe doit donner l'impression d'avoir un caractère soudain, un caractère imprévisible, qui est de l'ordre de l'exception finalement. À cause de ce caractère exceptionnel, l'événement requiert une réponse urgente dont l'éthique serait intrinsèque à la bonne volonté des acteurs (Calhoun 2010). Cet imaginaire est renforcé par les médias qui font circuler des images dramatiques justifiant une intervention armée (Calhoun, 2010). Or, la réponse immédiate qu'exige l'évènement urgent écarte les analyses politiques ou économiques plus approfondies (Calhoun 2010). Ainsi, on assiste à une dépolitisation de la guerre :

the humanitarianization of intervention implies the neutralization of conflict situations. Now it is as if the only issue were aid to victims, as if the local context presented no historical peculiarities, as if military operations did not originate in the defense of the interests of the states conducting them (Fassin et Pandolfi 2010 : 13).

La moralité et l'urgence, justifient non seulement la suspension de la loi, mais fait renaître

l'idée de « guerre juste », soit ce principe issu de la théologie chrétienne du Moyen-Âge. Il existe plusieurs conditions qui feraient d'une guerre, une « guerre juste », celles-ci ne sont pas figées et continuent d'être débattues étant donné leur caractère subjectif (Dexter 2008; Pacreau 2006). D'abord, il faut que la guerre soit déclarée par une autorité dûment constituée; ensuite la réponse des « vertueux » doit être proportionnelle au préjudice que l'ennemi leur a infligé; la contre-attaque doit être réelle et immédiate; les chances de gagner la guerre doivent être suffisantes; la guerre doit être employée en dernier recours; mais plus important encore la cause doit être « juste », les intentions doivent être « bonnes » et les moyens « légitimes » et « moraux » (McKenna 1960 dans Wells 1969 : 821). La doctrine de la guerre juste incarne un paradoxe, « [it] sets out the circumstances in which it is right to perform immoral acts and contribute to evil consequences (...) the “just war” concept represents an “anomalous instance in moral discourse, namely glaring exception to an otherwise accepted prohibition of acts of human brutality” » (Wells 1969 dans Dexter 2008 : 68). La guerre juste devient un cadre justificatif au niveau politique de certaines attaques militaires, où l'on dit que l'usage de la force est pour le bien de l'humanité. L'exemple par excellence de la « guerre juste » au 20^e siècle est la Deuxième Guerre mondiale. Les conflits subséquents tentent de s'insérer dans ce cadre pour légitimer toutes actions guerrières. Le point culminant du retour de cette rhétorique s'est fait avec le déclenchement de la guerre contre le terrorisme (Dexter 2007 : 1056). Comme le souligne Dexter, « [n]owhere is righteousness and warfare better demonstrate than in the “good” war on terror initiated by the Bush Administration in 2001 » (2008 : 58).

1.2 Les discours de la guerre contre le terrorisme

1.2.1 Une « guerre juste » pour défendre les droits de l'homme et surtout, le « droit des femmes »

À l'automne 2001, « les États-Unis ont donné le spectacle sur tous les écrans de la planète d'une vision trop manichéenne et pourtant exacte de ce qu'est aujourd'hui leur conception de l'association désormais indéfectible entre la guerre et l'humanitaire » (Agier 2003 : 68). L'administration Bush, suivie de celle d'Obama ont fait jouer en effet sur les deux

tableaux ces guerres emblématiques de l'intrication contemporaine entre aide et contrôle des populations occupées. La population mondiale a vu passer et repasser sur les écrans l'effondrement des tours jumelles. Or, la violence de ces images est venue sanctionner celle de la riposte militaire. La réponse étatsunienne aux attaques du 11 septembre 2001 a toujours été plus qu'une politique de contre-terrorisme, depuis sa conception la guerre contre le terrorisme a été représentée comme une bonne guerre (Dexter 2007). D'une guerre affective dirigée envers une entité immatérielle, une émotion, la guerre contre la terreur s'est rapidement dirigée contre un État. Comme le mentionne Bigo, « [l]aunching immediately a territorial war against Afghanistan was a way to show the strenght of the country and to restore the image of power, playing also with the feeling of taking revenge and of deterring a new attack » (Bigo 2010 : 114). Les États-Unis se sont ainsi octroyé le droit d'intervenir militairement en Afghanistan, puis en Irak, en plus de conférer une moralité à leurs actes, se faisant ainsi la « police globale » (Dal Lago 2008). Par police globale, Alessandro entend « la capacité américaine à intervenir dans toute situation où les équilibres stratégiques locaux (politiques, économiques et énergétiques) favorables aux États-Unis sont menacés » (Dal Lago 2008 : 38).

George W. Bush a présenté sa guerre permanente contre le terrorisme comme une bataille du bien contre le mal, un combat entre les États-Unis et ses alliés contre un « axe du mal », soit une catégorie totalisante qui regroupe des États comme l'Iran, l'Irak, et la Corée du Nord qui ont toutefois des agendas fort différents (Esch 2010). Le 20 septembre 2001, le discours du Président américain devant le Congrès divisait le monde entre ceux qui étaient avec « nous » et ceux qui contrent « nous ». La phrase devenue célèbre « Either you are with us, or you are with the terrorists » et ses variantes furent répétées inlassablement. On a préféré expliquer un conflit qui se jouait sur l'arène politique globale en termes culturels, identitaires, religieux plutôt qu'en termes économiques et géopolitiques (Esch 2010). L'« axe du mal » constitue une frontière raciale. Le « soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre nous » réifie un combat entre un monde occidental civilisé et un monde caractérisé par la barbarie. Comme le notent Paul Passavant et Jodi Dean,

Bush's speech of 20 September 2001 makes this clear: the “us” is constituted in the racial tradition and image of the “civilized” West: “This is the world's fight. This is civilization's fight.” The “them” appearing in the position of “civilization's barbarous Other are those

who believe the world might be otherwise than what it is within the global capitalist imaginary (2002 : s.p.)

Cette rhétorique instrumentalisant les attaques du 11 septembre 2001 a fourni la cause « juste » qui était nécessaire à l'Administration Bush pour partir en guerre (Dexter 2008 : 66). Par le fait d'avoir nommé les attaques du 11 septembre « actes de guerre », une riposte militaire devenait une réponse légitime puisqu'elle représentait un acte d'autodéfense en plus d'une quête pour la liberté, la justice et la protection de l'humanité (Dexter 2008). À l'intérieur de ce cadre, les objectifs de la guerre en Afghanistan et ensuite celle en Irak étaient vus comme justes, tout autant que ses causes. Puisque la gestion de la violence se fait aujourd'hui à travers le paradigme de la sécurité humaine (Makaremi 2010), ce n'est pas un hasard si la « guerre contre le terrorisme » a comme fil conducteur un discours de protection. Cependant, lorsqu'on dit « protéger », on peut toutefois se demander protéger qui?

Dans cette approche humanitaire de la guerre, où il y a des vies à sauver, de quelles vies s'agit-il? Selon le discours dominant, ce ne serait pas seulement les citoyens américains que la première puissance s'engage à sauver, mais également les peuples sous son occupation. Dans cette perspective, les États-Unis libèreraient autant les Américains du terrorisme que les Afghans et les Iraquiens. Comme le dit Duffield, non sans ironie, « Washington and London know what is right for Iraq and therefore any one who opposes them is an enemy of Iraq, even if they are Iraqi themselves » (2004 : 3). Pour sa part, le Canada a donné un nom à son intervention en Afghanistan qui démontre de lui-même cette fusion entre la sécurité et le travail humanitaire, la mission s'appelant « Protecting Canadians: Rebuilding Afghanistan » (Makaremi 2010 : 115). Faisant usage des sentiments moraux, les grands décideurs et les médias dominants nous ont présenté une « souffrance à distance », celle de ces populations lointaines et les politiques de compassion ont fait en sorte que le public s'est attendu à ce que

quelque chose soit fait⁶. Le public ou ce que Dexter appelle « la société civile globale » souhaitent faire respecter les droits humains des « opprimés », bien que cette quête puisse être guidée par des valeurs post-impériales et néocoloniales (Dexter 2007 : 1057).

Bien que le régime des droits humains semble à première vue émancipatoire, il renferme en lui une supériorité implicite, puisqu'il constitue une forme d'impérialisme culturel (Chowdhury 2013). L'impérialisme culturel est l'héritage la « mission civilisatrice » occidentale du temps de la colonisation qui continue aujourd'hui le travail d'assujettissement à travers d'autres modes de domination (Chowdhury 2013). Il est important de souligner que ce ne sont pas les droits humains comme tels qui posent problème, mais leur instrumentalisation. C'est pourquoi il est question de régime – régime des droits humains – qui fonctionne à la manière d'un régime de vérité, soit une vérité occidentale sur le monde imposant ses standards de bonnes conduites. Il s'agit d'un régime hégémonique, au sens gramscien⁷, puisqu'il est présenté dans les intérêts de tous, alors qu'il recouvre certains intérêts particuliers. Comme l'exprime Costas Douzinas, « social and political systems become hegemonic by turning their ideological priorities into universal principles and values. In the new world order, human rights are the perfect candidate for this role » (*The Guardian* 2008 : s.p.)⁸.

Finalement, qui pourrait s'opposer à la protection des opprimés, et surtout des *opprimées*? Car, au-delà de la vie des Afghans et des Iraquiens, l'exigence éthique de la guerre contre le

⁶ Toutefois, il importe de souligner la différente réception entre les guerres en Afghanistan et en Irak. La première a reçu beaucoup plus de soutien de la population que la seconde, bien que celui-ci se soit estompé par la suite. Il faut aussi ajouter que la construction « humanitaire » de la guerre d'Irak est venue plus tardivement. Et, bien que les deux interventions soient fort différentes d'un point de vue militaire (tant au niveau des causes, des stratégies et des objectifs), les deux en sont venues à se confondre dans l'imaginaire, étant médiatisées tour à tour comme chasse au terroristes, une bataille du bien contre le mal englobée sous le terme générique de « guerre contre la terreur ».

⁷ Pour Gramsci, « il y a “hégémonie” lorsqu'une classe dominante (ou plutôt une alliance de plusieurs fractions de la classe dominante, un “bloc historique”) est en mesure non seulement de contraindre une classe subordonnée à se conformer à ses intérêts, mais exerce une “autorité sociale totale” sur cette classe et sur l'ensemble de la formation sociale » (Hall [1977] 2008 : 42). Il s'agit ainsi d'une forme non-coercitive de pouvoir.

⁸ Costas Douzinas est professeur de droit et directeur de l'« Institute for the Humanities » à *Birkbeck College*, cette citation provient d'un article publié dans *The Guardian*, pour des écrits universitaires sur le même sujet voir Douzinas 2007 ainsi que Douzinas et Gearty 2014.

terrorisme s'est surtout tournée vers les Afghanes et les Iraquiennes : ce sont leur protection et leur souffrance qui ont mobilisé les sentiments moraux des Occidentaux. Leur libération est rapidement devenue la justification morale des interventions en Afghanistan et en Irak. Ainsi, on a employé une imagerie genrée et racialisée. En Occident, le voile est devenu le signe par excellence codifiant l'oppression. Ce dernier est présenté comme un symbole vestimentaire qui témoigne d'une différence irréconciliable, ce qui renforce par le fait même l'idée de choc civilisationnel. Dans le discours médiatique et politique dominant, qui s'installe lui-même dans un cadre patriarcal, on nous a présenté un combat contre des États qui avilissent « *leurs* » femmes (voir Bilge 2010a). Ainsi, dans cette représentation dominante héritée de l'orientalisme, « veiling symbolizes pervasive threats from both the faith-based and secular Other, thereby homogenizing Muslim women » (Zine 2006 dans Mittelman, 2010 : 151). Cette racialisation du voile allant de pair avec la montée de l'islamophobie en Occident n'est pas sans conséquence sur celles qui le portent (Al-Saji 2010). La guerre contre le terrorisme a donc ravivé des discours orientalistes au sujet des femmes et les a placées irrévocablement dans la catégorie de victimes, victimes de la machination de l'islam (Mittelman 2010 : 151). Par voie de conséquence, les femmes occidentales « dévoilées et libérées » indiqueraient le chemin à suivre aux femmes afghanes et iraqiennes.

Notamment, les femmes occupant des postes de hautes fonctions, car celles-ci sont perçues comme des modèles féminins exemplaires et exercent donc un pouvoir disciplinaire sur les autres. Bien que ce ne soit pas seulement les femmes occupant des postes de hautes fonctions qui exercent un pouvoir disciplinaire sur les autres, reste que celles-ci sont perçues comme des modèles féminins exemplaires. James Mittelman (2010) donne l'exemple d'Hillary Clinton et de Condoleeza Rice, mais on peut aussi penser à Laura Bush et Cherrie Blair qui ont pris position pour défendre publiquement les droits des femmes musulmanes afin d'appuyer les politiques étrangères de leur pays respectif. C'est d'ailleurs sous l'angle d'un féminisme très cosmétique qu'elles ont tâché de le faire. Leur féminisme s'inscrit dans l'économie néolibérale qui articule la résistance et la libération avec des pratiques de consommation. Dès lors, l'émancipation se voit associée avec l'acquisition de commodités telles que le maquillage et autres produits de beauté (Bose 2009; McLarney 2009). Par exemple, dans un discours à la Nation, le 17 novembre 2001 Laura Bush, suivant l'initiative de Cherrie Blair, s'exclame :

« Only the terrorists and the Taliban forbid education to women. Only the terrorists and the Taliban threaten to pull out women's fingernails for wearing nail polish » (dans Bose 2009 : s.p.). Comme l'indique Bose, « Mrs. Bush's articulation of beauty consumer practices with resistance to a brutal form of patriarchy would become a recurring theme in mainstream accounts » (2009 : s.p.). Le corps de la femme afghane ne devient nul autre que le symbole de la libération à travers la consommation de cosmétiques et autres commodités vestimentaires associées à la nouvelle économie capitaliste (McLarney 2009).

Cela doit pourtant nous inciter à problématiser la solidarité entre femmes, qui parle au nom de qui? Cela semble être à nouveau les femmes blanches de classe moyenne et supérieure. Certes, ces questions ne sont pas nouvelles au sein des milieux féministes de couleur, mais dans le cadre de la guerre au terrorisme, c'est un féminisme impérial qui est à l'œuvre. Les discours féministes qui défendaient les interventions humanitaires américaines ont fait ressortir la tendance d'homogénéiser les femmes, de les placer comme victimes et sujets passifs en attente d'être sauvées du fléau de la guerre (Mittelman 2010).

Dans cette ère de guerres humanitaires, les soldats ne sont plus simplement conçus comme des militaires, mais sont présentés comme des bâtisseurs de la nation. Or, la violence des politiques étrangères des États-Unis touchant ces femmes – celles précisément qu'on dit vouloir sauver – se voit effacée par les discours performatifs sur la moralité des opérations militaires. C'est donc toute la rhétorique de la liberté, de la démocratie, des droits humains et surtout du droit des femmes, qui a été déployée pour justifier les guerres en Afghanistan et en Irak. La répétition et la régularité des énoncés promus par les médias américains dominants ont formé un tout un régime discursif venu appuyer la guerre contre le terrorisme. L'argument féministe a été employé à maintes reprises lors de ces conflits armés afin de les justifier et le discours sur l'oppression des Afghanes et des Iraquiennes a été particulièrement efficace puisqu'il a donné sa bénédiction aux deux interventions. En dépit qu'il affaiblisse d'autres États et crée de nombreuses victimes collatérales, le contre-terrorisme global fut présenté comme un régime international bienveillant (Bigo et Walker 2008). Cela démontre bien que les savoirs minoritaires tels que le féminisme peuvent être instrumentalisés. Or, loin d'être contre-hégémoniques, ces discours s'inscrivent dans le mythe dominant du « white male

savior », c'est-à-dire l'homme blanc qui arrive en tant que sauveur. La formulation de Spivak, devenue célèbre, « white men saving brown women from brown men » (1988) illustre bien ce qui se déploie en Irak et en Afghanistan. Le portrait du sauveur blanc est cependant complexifié puisque celui-ci est incarné autant par des femmes que des personnes de couleur. L'incorporation des femmes au sein du corps militaire joue un rôle important dans la rhétorique d'une armée « sauveuse ». Cette inclusion, comprenant l'ouverture récente des postes de combat aux femmes est décrite non seulement comme la féminisation de l'armée, mais est présentée comme une avancée féministe. Comme le soulignent Hawthorne et Winter, « [t]he U.S.-led “coalition of the willing” are saviors whose ranks include their own warrior women » (dans Mittelman 2010 : 151-152). Cela renforce le discours en faveur d'une guerre qui défend le droit des femmes. Les arguments féministes viennent donc soutenir les interventions militaires menées dans le cadre de cette guerre contre la terreur et les présentent comme « des missions de sauvetage menées au nom de l'égalité de genre, en effaçant par le fait même des logiques géopolitiques et économiques » (Bilge 2010a : 222). En sus de ces logiques, c'est la violence même des interventions qui se voit effacée par cette rationalité de « bienveillance » imbriquée dans le contre-terrorisme.

1.2.2 L'effacement de la violence au sein des politiques du contre-terrorisme

Bien que la létalité de la réponse guerrière perpétue l'agression initiale, le cadre moral et humaniste construit au lendemain du 11 septembre a fait perdre de vue que la guerre contre la terrorisme constituait elle-même un assaut. Le statut de victime que se sont octroyé les États-Unis participa grandement à cette éclipse de la violence pourtant présente dans les politiques du contre-terrorisme. Comme le disent Bigo et Walker, il faut « rompre avec la pensée magique selon laquelle la contre-violence serait purifiée dès lors qu'elle s'attaque à une violence impure » (Bigo et Walker 2008 : 18). Les politiques du contre-terrorisme global constituent un exemple éloquent de cette forme de contre-violence purifiée.

Plusieurs stratégies discursives ont accentué l'image des États-Unis comme victimes du monde. Le discours de libération des opprimés assainit bien entendu les actes de violence

menés en Irak et en Afghanistan. Ensuite, le fait de rebaptiser le World Trade Center « Ground Zero » n'est pas banal. À noter que l'expression « Ground Zero » signifie le point précis d'une explosion et qu'il s'agit d'un terme associé à l'arme nucléaire. Anne McClintock (2013) souligne que les premiers Ground Zero devraient alors être associés aux bombardements des villes d'Hiroshima et de Nagasaki, respectivement le 6 et 9 août 1945, et non pas au World Trade Center. Le Ground Zero new-yorkais passe sous silence les agressions passées, en plus des agressions présentes (McClintock 2013). Dans le même ordre d'idées, Joanne Esch (2010) montre qu'un mythe de doléance exceptionnelle (« exceptional grievance ») s'est constitué grâce au champ lexical de la victime employé de manière continue dans les médias et les discours politiques suivant le 11 septembre. On a parlé de « tragédie », de « souffrance », de « perte », d'« horreur », et de « calamité » (Esch 2010 : 372). Ce langage poétique place les États-Unis dans la position de « victime extraordinaire » ayant subi une injustice unique certes, mais une injustice anhistorique, totalement extirpée de son contexte politique (Jackson 2005). De plus, le mythe de doléance exceptionnelle met l'accent sur le monopole de la souffrance de la nation américaine, en tant que première victime celle-ci détient la prérogative de la tragédie (Jackson 2005). Tout cela participe au mythe plus large d'exceptionnalisme américain qui induit que les États-Unis ont une responsabilité unique de contrer le terrorisme et que ces derniers conduisent un combat du bien contre le mal (« a “good war” against evil » Esch 2010 : 372). Bien qu'il soit vrai que les États-Unis ont été la cible d'attaques en septembre 2001, le fait de s'être érigés comme seule victime et seul détenteur de la tragédie a fonctionné comme un cri de ralliement et un support justificatif pour la guerre permanente contre le terrorisme (Esch 2010 : 373).

La question des coûts humains est d'une extrême importance. Combien de vies – et les vies de qui – devront être sacrifiées? Aujourd'hui, « des carnages des champs de bataille de la Première Guerre mondiale, on est passé à un évitement maximal des pertes militaires après les traumatismes collectifs qu'on représentés les guerres d'Algérie pour la France et surtout du Vietnam pour les États-Unis » (Fassin 2010 : 300). L'armée américaine invoque la doctrine « zéro mort » pour ses opérations. Une doctrine dont le nom induit en erreur présentant une guerre sans morts ni blessés. Les vocables « zéro mort », d'abord un slogan journalistique de

la première guerre du Golfe (faisant écho à la précision des frappes aériennes), sont rapidement devenus un concept politico-militaire opératoire et une stratégie de relations publiques (Dumoulin 2001). Cette doctrine participe à l'effacement de la violence en présentant au public d'apparentes guerres à faibles coûts humains (« low casualty war »). Toutefois, « [r]éduire les risques dans son camp implique de les accroître dans le camp adverse, y compris – s'agissant de conflits officiellement déclenchés pour “libérer” ou “protéger” des populations – parmi les civils » (Fassin 2010 : 301). D'une part, les vies américaines et celles des forces alliées sont préservées grâce à l'avancée technologique et à l'asymétrie des forces. Tandis que les faibles pertes occidentales sont célébrées dans les médias, les vies qui tombent en grand nombre de l'autre côté sont pour leur part, minimalement exposées dans les couvertures médiatiques des principaux canaux de diffusion – les montrer constituerait un acte antipatriotique (Stahl 2006). Cette absence de vies perdues constitue une autre facette de l'effacement de la violence.

Les interventions passées et présentes démontrent qu'on ne risque pas les vies américaines pour celles où on intervient militairement, à moins que de grands intérêts y soient en jeu (De Waal 2010). Pour ce qui est des vies américaines déjà perdues, celles-ci se retrouvent instrumentalisées afin de s'acquitter de toute responsabilité quant aux pertes civiles futures sur le terrain des interventions (Esch 2010). Par exemple, les vies tombées aux suites des détournements d'avions de septembre 2001 ont servi à déplacer l'attention des morts civiles afghanes subséquentes (Esch 2010 : 374)⁹. Dans le même ordre d'idées, on se rend compte

⁹ Le discours de Donald H. Rumsfeld, alors Secrétaire de la Défense des États-Unis, le démontre bien : « [a]s a nation that lost thousands of innocent civilians on September 11th, we understand what it means to lose fathers and mothers and brothers and sisters and sons and daughters. But let's be clear: no nation in human history has done more to avoid civilian casualties than the United States has in this conflict. Every single day, in the midst of war, Americans risk their lives to deliver humanitarian assistance and alleviate the suffering of the Afghan people. We did not start the war; the terrorists started it when they attacked the United States, murdering more than 5,000 innocent Americans. The Taliban, an illegitimate, unelected group of terrorists, started it when they invited the al Qaeda into Afghanistan and turned their country into a base from which those terrorists could strike out and kill our citizens. So let there be no doubt; responsibility for every single casualty in this war, be they innocent Afghans or innocent Americans, rests at the feet of Taliban and al Qaeda » (Rumsfeld 29 oct. 2001 dans Esch 2010 : 373-374).

que les civils peuvent être sacrifiés, si leur mort sert aux objectifs militaires :

International law, like modern statecraft, envisages that certain kinds of suffering are authorized. Some forms of suffering are understood as necessary or inevitable – in particular, the suffering that is authorized in terms of the reason of state or proportional to military necessity. International law thus prohibits suffering that is excessive, suffering beyond what is calculated as necessary to protect state security or to enable human flourishing. It is on the basis of this logic that the use of military force against peoples and territories in Africa, Asia, and the Middle East can be understood as humanitarian or the aerial bombardment can be understood as humane (Orford 2010 : 338).

Bien qu'il soit interdit de cibler les infrastructures civiles, le langage militaire a prévu à cet effet la catégorie « dual use », c'est-à-dire les infrastructures à double usage, donc à la fois militaires et civiles. Il est alors question de routes, des systèmes de distributions d'électricité et des réseaux de communication en général (Orford 2010). Les victimes civiles qui tombent à la suite d'une attaque de ces infrastructures à double usage sont simplement perçues comme un dommage collatéral regrettable, mais nécessaire. Le langage utilitaire explique en partie l'écart entre les civils tués et les militaires des armées occupantes. Pour le cas du Kosovo en 1999, première intervention humanitaire conduite unilatéralement, on se souvient que du côté des Kosovars, 500 civils ont perdu leur vie en raison des bombardements de l'OTAN, alors qu'aucun pilote de l'air ne fut tué (Human Right Watch 2000). Pour ce qui est de l'Irak, entre le début des opérations en 2003 et une étude de 2008, on comptait moins de 5 000 morts au sein des troupes de la coalition, alors que du côté iraquien, on comptait plus d'un million de civils tués (Opinion Research Business 2008). La guerre d'Irak a donc donné une étendue sans pareil à la doctrine prônant de faibles coûts humains (Fassin 2010). Finalement la politique des vies précaires et le gouvernement humanitaire mettent à risque les populations qu'on vient sauver. Cela traduit l'inégalité des vies qu'on sauve et des vies qu'on expose, des sauvés et des sauveurs (Fassin 2010). Il y a « la vie sacrée des soldats occidentaux et la vie sacrificable des civils locaux » (Fassin 2010 : 291). Le nombre exponentiel de victimes collatérales parmi les civils témoigne d'une valeur différenciée des vies dans les deux rangs (Asad 2007). En fait, l'indemnisation des personnes tombées au combat montre que

la vie des militaires occidentaux vaut deux cents fois la vie des habitants des pays dans lesquels ils interviennent pour les “libérer” ou les “protéger”; le sacrifice de la vie de quelques centaines est la condition de préservation de la vie sacrée d'un seul. Ce calcul pourrait sembler cynique ou déplacé s'il n'était pas effectivement produit pour l'estimation des indemnités versées en cas de décès : le “tarif” est établi par les compagnies d'assurance à 400 000 dollars pour un militaire états-unien mort sur le front cependant que le gouvernement des États-Unis verse 2 500\$ pour chaque civil irakien tué par erreur. Ici la valorisation est de cent soixante fois supérieures pour les soldats étrangers par rapport aux populations locales (Fassin 2010 : 302).

Les interventions militaires ont lieu dans des régions où se trouvent des enjeux économiques et stratégiques, mais aussi où l'on retrouve une asymétrie des forces des protagonistes, tant au niveau de la puissance de tir, qu'au niveau du potentiel coût humain. L'impératif de la doctrine zéro mort explique l'absence d'intervention dans certaines régions du monde où il y aurait manifestement « des vies à sauver » selon la logique « altruiste » occidentale, mais où l'inégalité des forces n'est pas suffisante (Fassin et Panfoli 2010).

Ce qui permet un nombre moins élevé de victimes dans le camp des armées occidentales est aussi dû à la technologie militaire employée, comme les drones, les bombes intelligentes (« smart bombs »), la technologie satellite, qui bouleverse les notions de distance et de proximité (voir Allinson 2015; Kaplan 2018, Stahl 2013; Vasquez 2008; Wall et Monahan). On dessine d'ailleurs une distinction morale entre les guerres occidentales et les guerres non occidentales en raison de leur type d'armement. Les premières seraient plus « humaines » que les secondes. Comme le mentionne Dexter, « it appears that there is a normative distinction between death by machete say, and death by smart bomb » (Dexter 2007 : 1065). Cette distinction normative révèle d'un « techno-fétichisme », soit un culte voué à l'arsenal militaire de fine pointe Stahl (2010) Ce fétiche pour la technologie domine la réception des guerres occidentales contemporaines. Le discours de la guerre propre va de pair avec une survalorisation de l'avancement technique. Dès lors, le type d'armement représente la monnaie d'échange symbolique à travers laquelle se négocient la légitimité et la moralité de la guerre (Stahl 2010 : 28). La guerre propre est soutenue par l'idée que les armes de haute technologie possèderaient une qualité morale intrinsèque qui ferait d'elles des moyens de destruction plus éthiques (Askoy et Robins 1992). Les guerres occidentales sont « chirurgicales », ce qui leur confère un statut civilisationnel les opposant à la barbarie.

Comme le souligne Stahl, « [t]echnofetishism organizes the world according to the divine right of high-tech “civilization” to conquer and defeat low-tech “barbarism”. The civilization/barbarism dichotomy is a time-tested one to be sure » (Stahl 2010 : 28). Dans les guerres pensées comme chirurgicales, on vénère la beauté de leurs technologies meurtrières, car plutôt que de voir leur côté létal, ce sont leurs qualités « salvatrices » et « hygiéniques » qui ressortent dans les représentations et discours dominants :

The clean war prosecutes with smooth, sterile, and smart weapons, while the weapons of the enemy are “dirty bombs” designed to spread poison or germs. Rather than destroy, the clean war seeks to “disarm”, blessed with the moral authority of hygienic high technology. The disappearance of death represents the primary method of neutralizing the citizen’s moral culpability in the decision to unleash state violence (Stahl 2010 : 27).

La technologie se veut ainsi au service de l'éthique (Der Derian 2000, 2009). James Der Derian a développé une approche théorique qui étudie l'alliance virtuelle entre les médias et la guerre. Cette alliance fusionne la production, la représentation et l'exécution de la guerre (Der Derian, 2000, 2009). L'appareillage conceptuel du chercheur saisit le caractère virtuel de la guerre (simulation, surveillance, manipulation des médias) et ce nouvel impératif éthique de faire la guerre au nom d'une noble cause. Lorsque la technologie est au service de la vertu apparaît alors une forme de violence virtuelle, ce qu'il décrit comme étant des « virtuous wars ». Celles-ci opèrent au sein d'un « military-industrial-media-entertainment network » (MIME-NET), soit un système dans lequel « made-for-TV wars and Hollywood war movies blur, military war games and computer video games blend, mock disasters and real accidents collide, producing on screen a new configuration of virtual power » (Der Derian 2009 : xxvii). Les « virtuous wars », où la vertu et le virtuel se fondent l'un dans l'autre, alimentent le mythe de la bonne guerre, de la guerre juste, et offrent une vision aseptisée de la guerre, où il y aurait peu ou pas de victimes :

On the surface, virtuous war cleans up the political discourse as well as the battlefield. Fought in the same manner as they are represented, by real-time surveillance and TV “live-feeds”, virtuous wars promote a vision of bloodless, humanitarian, hygienic wars (...) Unlike other forms of warfare, virtuous war has an unsurpassed power to commute death, to keep it out of sight, out of mind. In simulated preparations and virtual executions of war, there is a high risk that one learns how to kill but not to take responsibility for it (...) In virtuous war we now face not just the confusion but the pixillation of war and game on the same screen (Der Derian 2000 : 772-773).

Ainsi, la technologie aurait remplacé le champ de bataille; avec la virtualisation de la guerre viendrait la disparition de la violence (Der Derian 1997). Bien sûr, c'est en apparence seulement que la guerre est propre et que la violence est effacée, pour ceux de l'autre côté, la violence physique persiste et la guerre n'est pas moins meurtrière : « virtuous war is anything but less destructive, deadly, or bloody for those on the short end of the big technological stick » (Der Derian 2000 : 773). Ce n'est pas tant l'usage de la technologie pour aider la guerre qui est nouveau, mais cet « impératif éthique » d'actualiser la violence à distance (Der Derian 2009). La violence à distance n'est nulle part ailleurs mieux démontrée que dans la guerre au terrorisme. Comme le décrit Der Derian « [f]irst auditioned in the Balkans, and dress-rehearsed in Afghanistan, virtuous war took center stage in the invasion of Iraq » (2009 : 264). La capacité technique et « éthique » d'éliminer l'ennemi et de préserver la vie de ses soldats promulgue l'idée d'interventions humaines sur des populations barbares, des guerres occidentales civilisées contre des populations nécessiteuses des bienfaits de la civilisation. Pour créer un aussi grand écart entre les vies des soldats occidentaux et celle des civils, il faut « faire de l'ennemi une catégorie suffisamment à distance pour pouvoir être tué en nombre en dehors de toute compassion » (Fassin 2010 : 310). Comme l'indique Talal Asad,

Euro-American soldiers discovered that the opportunities for killing were much greater than the risks of dying in battle and that "uncivilized" enemies were not entitled to be treated with the same restraint as "civilized" ones (...) it is not cruelty that matters in the distinction between terrorists and armies at war, still less the threat each poses to entire ways of life, but their civilizational status. What is really at stake is not a clash of civilizations (a conflict between two incompatible sets of values) but the fight of civilization against the uncivilized (2007 : 35-38).

La légitimation de la guerre et de la violence d'État est également soutenue par le discours sécuritaire de nouveauté et de transformation qui prévaut depuis la fin de la guerre froide et qui est particulièrement mis de l'avant dans le contexte de la guerre permanente contre le terrorisme de Bush (Dexter 2007 : 1061). Cette dernière est fondée sur la peur de l'inconnu (Kundnani 2004 : 118), soit un discours alimenté par les autorités gouvernementales. Comme le stipulait le Secrétaire de la Défense, Donald Rumsfeld, dans une publication de *Foreign Affairs* : « [o]ur challenge in this new century is a difficult one : to defend our nation against the unknown, the uncertain, the unseen, and the unexpected » (2002 : 23). Or, ce discours articulé autour de la nouveauté, et spécialement du nouvel ennemi qui est inconnu et invisible,

mais chose certaine *barbare*, réussit à légitimer certaines mesures exceptionnelles. Puisque tout est caractérisé comme nouveau, cela rend possible la mise sur pied de nouvelles règles et mesures exceptionnelles (Dexter 2007; Kundnani 2004). Tel que l'indiquent Bigo et Walker (2008), pour autoriser, effacer ou encore purifier leur propre violence, les politiques de contre-terrorisme se sont appliquées à développer tout un système de terminologies *ad hoc*. Ils notent par exemple la création de catégories inédites comme celle de l'« ennemi combattant » qui permet de contourner le système juridique national et international ainsi que de suspendre les droits individuels pour des temps indéterminés, parfois illimités. À travers la catégorie de l'ennemi combattant, les lois sur les prisonniers de guerre par exemple ont pu être esquivées. Les ennemis combattants sont soumis à des lois spéciales qui ne savent protéger les détenus des châtiments corporels comme la torture. Les personnes qui sont jugées comme ayant un profil à risque peuvent être enfermées sans procès et sans qu'elles ne soient avisées du motif de leur arrestation, ce qui est pourtant illégal tant au niveau du droit international que du droit national américain. La notion d'ennemi combattant a été créée dans le but de revoir les espaces de droit et de non-droit afin de légaliser certaines mesures inconstitutionnelles, mais qui demeurent pourtant inscrites dans un cadre moral (Bigo et Walker 2008).

Outre la création de ces catégories discursives et des législations qui contournent la loi, l'effacement de la violence s'opère également à travers l'intervention d'experts. La prochaine section explore la participation « d'experts culturels » au sein des interventions armées. Ceux-ci sont censés réduire les pertes humaines par le biais de leurs savoirs sociaux sur la population locale des territoires où se tiennent les opérations militaires, et dans laquelle se cachent justement certaines vies sacrificables.

1.3 La militarisation des sciences sociales

1.3.1 La création du Human Terrain System (HTS)

Les interventions américaines n'ont pas été les guerres éclair anticipées et surtout promises par l'Administration Bush. Des guerres censées durer quelques mois s'étirent sur plusieurs années. On explique cet échec notamment en termes culturels : les soldats américains

ne comprendraient pas la culture locale où se déroulent les missions (ce que l'armée appelle le « human terrain »). Un changement important dans la manière de conduire les missions en Irak et en Afghanistan s'opère alors dans cette période. Ce discours se voit accentué avec la sortie du manuel de contre-insurrection du Général Petraeus en 2006, *The Field Manual on Counterinsurgency Operations* (United States Army/Marine Corps [2006] 2007), qui suggère une nouvelle direction dans la manière de conduire la guerre en Irak, une doctrine qui sera reprise pour l'Afghanistan. Ces nouvelles orientations ne sont pas sans conséquence au niveau des entraînements. Le manuel présente une science appliquée de la guerre ayant pour but de guider les opérations outremer en suivant une version renouvelée de la doctrine de contre-insurrection. Dans cette nouvelle version, la contre-insurrection, avec son emphase sur la dimension culturelle devient autre facette de l'interventionnisme humanitaire. L'application de la doctrine est également censée donner un visage plus humain à la guerre par la présence d'intervenants sociaux qui ne sont pas généralement associés au monde militaire.

Bien que ce manuel soit utilisé par l'armée américaine ainsi que par les pays de l'OTAN qui sont impliqués dans ces conflits, il est aussi destiné au grand public. Ses critiques présentent le livre comme une campagne de relations publiques pour regagner le soutien de la population américaine face à des guerres devenues impopulaires (NCA 2009). On ne peut pas dire que ça a totalement échoué. La parution a fait un réel buzz médiatique. L'éditeur, Chicago University Press, a republié le livre en 2007 et l'a inscrit sur sa liste de meilleurs vendeurs; ABC News, NBC, The New York Times, Newsweek, The National Public Radio en ont tous parlé à travers leurs canaux respectifs (*Times Higher Education* 2010).

On peut rappeler que la contre-insurrection est une doctrine de guerre qui est à la fois une théorie et une méthode. Elle constitue une stratégie pour conduire les conflits entre une armée conventionnelle qui affronte ceux qu'elle décrit comme insurgés, c'est-à-dire des groupes armés qui ne relèvent pas d'une armée nationale officielle et qui sont mêlés à la population. Cette dernière joue un rôle primordial, car c'est elle qui est censée faire pencher la victoire d'un côté ou de l'autre : celui des insurgés ou celui des contre-insurgés. L'armée d'occupation tente ainsi de rendre les communautés locales favorables à son intervention militaire, d'où le

discours de protection qui émerge. C'est ainsi qu'un changement idéologique s'opère dans le vocabulaire des relations internationales.

Le discours de contre-insurrection met l'emphasis sur le fait que l'ennemi est « caché » au sein la population. Il importe de ne pas le confondre avec les civils. On dit que les militaires doivent alors apprendre en qui ils peuvent faire ou non confiance. Selon cette logique, le principal enjeu pour gagner une guerre de contre-insurrection est « d'identifier, d'isoler et de “neutraliser” l'ennemi se cachant au sein de la population; ce qui suppose de la connaître, de la contrôler et si possible d'obtenir son allégeance et son obéissance » (Olsson 2008 : 53). La gestion de l'ordre passe alors par la surveillance et la production de connaissance de l'autre. Le but ultime étant de pacifier, voire même d'assujettir la population locale et de la dissuader de coopérer avec l'ennemi (Olsson 2008 : 57). Il faudrait alors « toujours plus d'informations sur tous pour contrôler efficacement les suspects. La victoire passerait par la connaissance des individus et des réseaux pour anticiper leurs actions afin d'éviter “l'irréparable” » (Bigo et Walker 2008 : 15). La notion d'ennemi « invisible » rompt alors avec la division classique ami/ennemi de Carl Schmitt. Dans les conflits populo-centrés, plutôt que de parler en termes d'ami/ennemi, il est question de population hostile/non-hostile/favorable à l'intervention militaire. Cela dit, comme l' « ennemi terroriste » est caché au sein de la population, les civils sont tous de potentiels ennemis, tous suspects. Malgré cette suspicion à l'endroit des locaux, leur confiance se doit d'être gagnée, non pas pour les placer dans la catégorie « ami », mais pour savoir qui semblent favorables et prêts à coopérer. Cet impératif à connaître la population locale explique que le « culturel » en soit venu à occuper une place de premier plan dans les opérations de contre-insurrection.

Dans la même période, l'armée crée le programme Human Terrain System (HTS) qui vise à recueillir des renseignements culturels sur les populations afghanes et irakiennes afin de mieux comprendre le mode de vie des habitants. Commentant le programme, Kienscherf fait ce rappel :

The U.S. military's job has always been to destroy enemy armed forces with overwhelming firepower, rather than to understand the socio-cultural intricacies of the societies it happens to operate in. Yet in types of conflict in which conventional state armies are pitted against non-state enemies, who hide amongst and rely on the support of the civilian population, socio-cultural knowledge is considered a strategic as well as tactical necessity (2011 : 2).

Le HTS, dont les contours ont été dessinés en 2005, est lancé officiellement en 2006. Il s'agit d'un programme de l'armée dont on a beaucoup parlé tant dans les médias de masse que dans les milieux académiques. À l'origine du projet se trouve une anthropologue militaire, Montgomery McFate. Dans un article phare de cette période, « An Organizational Solution for DOD's Cultural Knowledge Needs » (2005), Montgomery McFate et Andrea Jackson stipulent que le programme représente *la* réponse au fossé culturel qui mine les opérations. L'armée identifie ainsi les principaux problèmes auxquels le HTS doit répondre :

- 1 - Insufficient understanding of the target area culture and its impact on operational decisions; and insufficient or ineffective transfer of knowledge to follow-on units via Relief in Place / Transition of Authority (RIP/TOA) process.
- 2 - Limited Joint, Service, or Interagency capability (organization, methods, and tools) to conduct research, visualize, understand, and explain the human terrain (i.e. population in which the unit operates).
- 3 - BCTs, RCTs, and Division-level HQs engaged in counterinsurgency operations in Operation Iraqi Freedom and Operation Enduring Freedom lacked the operationally relevant human terrain knowledge base and social science staff experts necessary to optimize their military decision-making process.
- 4 - Commanders were limited by the lack of a Joint, Service, and Interagency integrated capability (people, organization, methods, tools) to effectively gather/consolidate, analyze, visualize, understand, database, and share socio-cultural information. The battalions, companies, platoons, and squads, experienced first hand the knowledge and capability gap (US Army 2011 dans Medina et Hepner 2013 : 140).

La particularité du programme et ce qui a créé la controverse dans le milieu universitaire réside dans le fait qu'il cherche à recruter des experts en sciences sociales, particulièrement en anthropologie, afin d'améliorer la compréhension des militaires sur la population locale, soit le terrain humain, et pour développer leurs compétences culturelles. Les premières « Human

Terrain Team » (HTT) ont été déployées en 2007¹⁰. Les HTT, constitués d'experts universitaires et de militaires, s'intéressent aux croyances, aux coutumes, à l'art, à la morale, aux lois, bref à tout ce qui concerne les habitudes de vie des gens. Ces équipes cherchent, par le biais d'entrevues et de travail de terrain, à en apprendre plus sur la culture locale. L'expression anglaise « ethnographic intelligence » traduit bien le travail qui est mené. Tels que l'indiquent ces fondateurs :

HTS teams were designed to complement military intelligence and counterbalance the unit rotational policy that limits the Army's ability to conduct counterinsurgency and stability operations (...) This civilian expert perspective promotes increased understanding of the civilian population and helps identify more effective courses of action (McFate et Fondacaro 2011 : s.p.).

Un savoir scientifique est donc produit par les experts et récupéré par l'institution militaire. Le programme illustre les intrications entre le pouvoir et le savoir tel que décrit par Foucault. Ce dernier rappelle que

pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. Ces rapports de "pouvoir-savoir" ne sont donc pas à analyser à partir d'un sujet de connaissance qui serait libre ou non par rapport au système de pouvoir; mais il faut considérer au contraire que le sujet qui connaît, les objets à connaître et les modalités de connaissance sont autant d'effets de ces implications fondamentales du pouvoir-savoir (Foucault 1975 : 36).

On expose ces experts dans les médias comme venant atténuer les dommages collatéraux augmentant la sensibilité culturelle des militaires. Comme l'expose Gonzáles dans le documentaire *Human Terrain: War Becomes Academic* (Der Derian, Udris et Udris, 2010), le programme renvoie au public une image positive de la campagne en la dépeignant à la fois comme bienfaisante et humaine, ce qui alimente le mythe de l'humanisation de la guerre et permet de ravoir un soutien tant au niveau local qu'international. De pair avec les opérations

¹⁰ Si l'articulation du HTS précède la parution du manuel de contre-insurrection de Petraeus – témoignant par le fait même que les discussions sur les compétences culturelles étaient déjà entamées – celui-ci va tout de même alimenter le programme. D'où la critique du HTS par les anthropologues dans un guide qui porte cet intitulé *The Counter-Counterinsurgency Manual* (NCA 2009).

psychologiques, le HTS participe à la conquête de cœurs et des esprits (« winning hearts and minds » (Gurman, 2013)). Si l'emphase dans les médias porte sur la sensibilité culturelle des militaires, l'objectif demeure de les aider à neutraliser les forces rebelles une fois sur le terrain. Bien que présenté comme une approche pacifiste de la guerre, le HTS constitue un système de traçabilité du suspect et de gestion et de contrôle des populations.

Non seulement les experts universitaires deviennent des conseillers culturels auprès du corps militaire, mais des acteurs locaux sont engagés pour prêter main-forte et éviter les faux pas. Ce sont les « interpreters », à savoir des interprètes non seulement linguistique, mais culturel qui accompagnent les militaires dans leur mission les aidant à naviguer l'espace¹¹. Cette connaissance de l'intérieur sert à orienter les militaires et cartographier le terrain humain. L'armée s'intéresse alors aux savoirs locaux, à ce que les gens pensent de leur propre culture. Tandis que ces savoirs pouvaient être considérés dans un premier temps comme savoirs subjugués ou assujettis au sens où Foucault l'entend, c'est-à-dire comme « savoirs qui se trouvent être disqualifiés comme savoirs conceptuels, comme savoirs insuffisamment élaborés, savoirs naïfs, savoirs hiérarchiquement inférieurs, savoirs au-dessous du niveau de la connaissance ou de la scientificité requise » (Foucault 1976 : 9), le HTS fait réapparaître ces « savoirs d'en dessous », ces « savoirs non qualifiés », bref le « savoir des gens ». Mais attention, il ne faut pas se leurrer, le HTS n'agit pas comme contre-hégémonie, comme contre-discours dont sont capables les opprimés et qui remettent directement en question le pouvoir. Au contraire, le programme vient réassujettir ces savoirs puisqu'il les réinscrit dans un système de domination. Ce savoir culturel, médié par les anthropologues et autres experts, est employé comme élément tactique à l'intérieur de la guerre qui est menée. La fonction de ces savoirs étant d'assurer un meilleur contrôle des populations ou, si l'on veut, des sujets. Le HTS ne présente pas l'intention de légitimer ces savoirs des locaux, il se les approprie, il les considère seulement pour mieux adapter l'intervention militaire.

¹¹ Les *role players* des faux villages sont souvent d'anciens interprètes qui ont travaillé en Irak (et en Afghanistan) pour l'armée américaine (Stone 2017).

1.3.2 Création du Network of Concerned Anthropologists (NCA)

Puisque ce sont des anthropologues qui étaient les premiers experts à être ciblés par l'armée, ceux-ci se sont mobilisés pour former le Network of Concerned Anthropologists (NCA) en 2007. Le NCA est un réseau d'anthropologues qui s'oppose à la mise au service des savoirs et des expertises de leur discipline au profit de la guerre et des forces armées¹². Le NCA dénonce la militarisation du monde académique et de la cooptation des savoirs universitaires et tente de promouvoir une anthropologie critique (NCA 2009). En 2009, ce réseau d'anthropologues engagés publie le manifeste *The Counter-Counterinsurgency Manual: Or, Notes on Demilitarizing American Society* (NCA 2009). Ce dernier se veut une réponse directe à la publication du *Field Manual on Counterinsurgency Operations* (United States Army/Marine Corps 2007). Le NCA met en doute que le HTS soit un véritable effort pour comprendre les populations étrangères. Ses membres critiquent la construction de ces savoirs hégémoniques et montrent leur scepticisme par rapport à la réduction des pertes humaines qu'est censé entraîner ce virage anthropologique, au contraire les programmes axés sur la culture mettent à risque les informateurs qui participent aux recherches des anthropologues incorporés à l'armée (« embedded anthropologists »¹³), en plus des anthropologues eux-mêmes¹⁴.

Très vite, l'American Anthropological Association (AAA), soit une des plus influentes associations d'anthropologues avec plus de 10 000 membres à travers le monde, prend position contre le HTS. En 2007, le Conseil exécutif de l'Association fait une déclaration qui stipule que le projet viole son code d'éthique puisque les informateurs ne peuvent donner un

¹² Les onze membres fondateurs sont Catherine Besteman, Andrew Bickford, Greg Feldman, Gustaaf Houtman, Roberto González, Hugh Gusterson, Jean Jackson, Kanhong Lin, Catherine Lutz, David Price et David Vine.

¹³ La qualification « embedded » apposée aux anthropologues fait écho aux journalistes qui ont intégrés au corps militaire, « embedded reporters » un phénomène qui n'est plus marginal (Bonhomme 2007).

¹⁴ Il y a eu des situations où des villages se sont faits attaqués à cause de leur collaboration avec les Américains et des anthropologues ont également perdu la vie lors de leur mission.

consentement éclairé aux anthropologues qui, dans ce contexte de guerre, se distinguent difficilement des militaires de l'équipe qu'ils accompagnent (les anthropologues étant vêtus en habits militaires et portant des armes à feu). Par conséquent, il est raisonnable de penser que les locaux puissent parler sous la pression et non de manière consensuelle. De plus, le code d'éthique du AAA énonce que les anthropologues doivent prendre toutes les précautions nécessaires afin de ne porter préjudice à leurs informateurs. Le Conseil exécutif conclut en disant que le HTS est une « application inacceptable de l'expertise anthropologique » (AAA 2007 : 2, traduction libre). L'Association demande un rapport à la commission *ad hoc* « Commission on Engagement of Anthropology with the US Security and Intelligence Services » (CEAUSSIC) » afin de prendre une position officielle. Le rapport paraît en 2009 et l'Association confirme son opposition au HTS notamment à cause de l'incompatibilité du programme avec l'éthique de la discipline. Un des points du rapport est le suivant :

When ethnographic investigation is determined by military missions, not subject to external review, where data collection occurs in the context of war, integrated into the goals of counterinsurgency, and in a potentially coercive environment -- all characteristic factors of the HTS concept and its application -- it can no longer be considered a legitimate professional exercise of anthropology (CEAUSSIC 2009 : 3).

Si ce n'était de la position du AAA qui dissuade ses membres de participer au projet, on peut se demander quels motifs pourraient bien inciter les anthropologues à devenir membres du HTS. Ceux-ci se font dire par l'armée que leur expertise permettra d'aider les soldats à comprendre la culture locale ainsi que les besoins de la population, ce qui ultimement permettra de réduire les dommages collatéraux et sauver des vies. Comme le signale Catherine Lutz, membre du NCA, penser pouvoir aider dans situations de crises est une idée très séduisante, la tentation est grande de croire que l'anthropologie pourrait rendre une dimension plus humaine à la guerre, mais il faut poser les bonnes questions : « help what, help whom to do what, what are the goals of the war and the occupation, does the anthropological community want to help in that endeavor? » (Der Derian, Udris et Udris 2010 : 33 min. 15 sec.).

L'ensemble des auteurs qui se sont penchés sur la question de l'« ethnographic intelligence » critique la notion même de culture qui est au centre de ces programmes et surtout la façon de l'opérationnaliser (voir Der Derian, Udris et Udris 2010; Ferguson 2013; González 2009, 2010, 2013; NCA 2009). En effet, alors que le milieu universitaire perçoit la culture comme un concept dynamique, dans le milieu militaire la culture est entendue comme un ensemble de caractéristiques plutôt stables. L'armée a besoin d'un concept modélisable afin de recueillir des informations qui puissent être entrées dans une base de données pour ultimement construire un système de surveillance (Ferguson 2013). Dès lors, on s'aperçoit que la version de la culture qui préoccupe l'armée ressemble davantage à la définition classique de Tylor (1871), où la culture est vue comme un ensemble fermé de traits culturels, soit une vision datée de la culture. Comme le soulève Roberto González, « ethnographic research conducted under such rigid rules and restrictions is flawed because it involves acquiring data conforms to predetermined theories for consumption by computer scientists, modelers, simulators, programmers, or engineers » (2013 : 78). Ferguson abonde dans le même sens lorsqu'il souligne, citant un rapport de la Defense Science Board (DSB), le suivant :

Anthropologists are long accustomed to cacophony about culture, but for the DOD, this is a real problem. "Without a shared definition and ontology, the ability to link formal and computational models of culture to the wealth of cultural data collected in the field can be haphazard and some models will not be interoperable" » (DSB 2009 : 70 dans Ferguson 2013 : 87).

Finalement, le département de la Défense doit être animé par la question suivante pour atteindre ses fins : « what it is about culture that the soldier needs to know to improve performance at the tactical, operational, and/or strategic level? At each level, different aspects of culture are mission critical » (DSB 2009 : 70 in Ferguson 2013 : 87). Plutôt que d'humaniser la guerre, la réelle conséquence d'amener la culture dans l'armée est la militarisation de la paix et du savoir (Der Derian, Udris et Udris 2010). Finalement, pour mener leurs enquêtes, les anthropologues qui ont œuvré au sein du HTS – qui au final ne

furent pas très nombreux¹⁵ – ont dû se prêter à une anthropologie des plus traditionnelles, avec non seulement une vision problématique de la culture, mais avec des méthodologies qui sont loin d’interroger les relations de pouvoir et de force dans la production des données (on est donc loin des épistémologies critiques contestant l’autorité du discours et les techniques de savoir). Le HTS s’intéresse à rendre l’autre intelligible et rejoint ce qui s’est longtemps trouvé au cœur de la production ethnographique : la traduction culturelle. On traduit une culture jugée étrangère dans le langage ethnographique, c’est-à-dire dans le langage de celui qui sait (Ahmed 2000 : 51).

1.3.3 Instrumentalisation des sciences sociales, une nouveauté?

Malgré la mobilisation des anthropologues contre l’usage de leur discipline à des fins guerrières, faut-il s’étonner que ce soit eux qui aient été sollicités en premier? En effet, la constitution d’un champ de savoir sur une population étrangère n’est pas quelque chose d’atypique pour l’anthropologie. La discipline a longtemps été la source de deux communautés: celle qui sait, celle qui est sue (Ahmed 2000). Même si les questions « qui parle », « qui sait » sont courantes depuis la crise des représentations des années 1980 (voir Clifford et Marcus 1986, Fabian 1983), le HTS reproduit la division et les relations de pouvoir asymétriques entre les sujets connaissants – l’armée et les experts culturels – et les objets de connaissance – les Afghans, les Iraquiens. Comme l’indique Sara Ahmed, « we can consider how anthropological knowledge is based on the knowability of strangers and the desire to accumulate knowledges about those who are already recognised as strange(rs) » (2000 : 49). Les anthropologues veulent se rapprocher de leur objet d’étude afin de dépasser le caractère étranger. Autrement dit, rendre l’étrange, familier. L’intrication entre le rapprochement et la mise à distance est au cœur de la discipline. Ahmed suggère que le travail ethnographique crée

¹⁵ En effet, peu d’anthropologues ont joint les HTS, probablement en raison de la critique interne qu’a suscité le programme. En date de 2009, seulement 6 employés du HTS avaient un doctorat en anthropologie et quatre avaient une maîtrise. La majorité de ceux qui ont été déployés à titre de chercheurs étaient diplômés de sciences politiques et de relations internationales (CEAUSSIC 2009 : 13, 63 dans Forte 2011 : 150).

et détruit ceux qu'il étudie: « (t)he doubling of assertion and disavowal of foreignness and strangeness is symptomatic: knowledge both creates and destroys the strangers » (Ahmed 2000 : 52). Dans le cadre du HTS la destruction peut être prise au sens littéral : celui qu'on cherche à connaître est un ennemi potentiel à éliminer. De plus, la confiance est ce qui donne accès à la culture de l'autre, Ahmed parle de « knowledge-through-intimacy » (2000 : 62). Ainsi, il s'agit du même principe qui opère lorsque l'anthropologue est censé servir d'intermédiaire entre les soldats et le peuple en cherchant à gagner la confiance de ce dernier.

Bien qu'il y ait une critique de l'approche socioculturelle de l'armée, il est à se demander si ce virage anthropologique est si nouveau. En fait, est-il même adéquat de parler de « virage »? Pour certains, la militarisation des savoirs sociaux est loin d'être nouvelle. Pour Grosfoguel (2013), c'est un pléonasme puisque les structures de ces savoirs enseignés dans la majorité des universités reposent déjà sur une violence structurelle. Les sciences occidentales, comme l'anthropologie, sont *déjà* un instrument, sont *déjà* militarisées puisqu'elles sont le résultat de génocides et d'épistémicides, c'est-à-dire de destruction systématique des savoirs justifiée par des épistémès racistes et sexistes (Grosfoguel 2013). La structure des universités occidentales d'aujourd'hui, ou pour être plus précis des universités *occidentalisées*, est le résultat de la destruction des savoirs effectuée par les empires coloniaux au 16^e siècle¹⁶ légitimés par le racisme moderne qui émerge à cette même époque. Les savoirs qui sont enseignés dans les universités occidentalisées se présentent donc comme « universaux » bien qu'ils émergent de cinq centres de savoir particulier : l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Allemagne, les États-Unis (Grosfoguel 2013). Les sciences sociales ne font pas exception, elles portent un regard sur le monde à partir d'une lentille occidentale qui se veut universelle, fidèle à l'héritage des Lumières. À cet égard, on doit s'interroger sur la part impériale qui demeure au sein de leurs épistémologies.

¹⁶ Grosfoguel (2013) parle de quatre grands génocides/épistémicides ayant eu lieu au 16^e siècle (contre les Juifs et les Musulmans lors de la conquête de l'Andalousie, contre les autochtones lors de la conquête des Amériques, contre les Africains réduits en esclavage lors de la traite transatlantique, contre les femmes accusées de sorcelleries et brûlées vives – leurs corps étant les livres).

Certes, l'éthique et l'intégrité des disciplines universitaires, dont l'anthropologie, ont été mises à mal avec le HTS. Mais comme le rappelle Bricet Des Vallons, « loin d'être une hérésie déontologique ou une alliance contre nature avec le militaire, l'instrumentalisation de l'anthropologie à des fins guerrières constitue une constante historique au sein de la discipline » (Bricet des Vallons, 2010 : 65). L'auteur va même jusqu'à parler de « congénitalité du fait scientifique et guerrier » et qu'à cet égard, il est « presque superflu de parler d'instrumentalisation » (2010 : 65). L'alliance entre le militaire et les sciences sociales, et plus particulièrement l'anthropologie, n'est certainement pas née au lendemain du 11 septembre. Il est un fait connu que l'anthropologie ait joué un rôle fondamental au sein de l'administration coloniale européenne. Or, il existe une tendance de croire que depuis la science s'est disculpée et est maintenant au service des populations, au service de « l'humain ». Cette vision humaniste et universelle est explicite dans une déclaration du comité d'éthique du AAA qui commence ainsi: « Anthropology – that most humanistic of sciences and scientific of humanities—is an irreducibly social enterprise » (AAA 2012). En dépit du démantèlement des Empires coloniaux, la discipline a été à plus d'une reprise au service du pouvoir en place. On a qu'à penser aux interventions américaines pendant la guerre du Vietnam. Le programme de pacification Civil Operations and Revolutionary Development Support (CORDS) et le programme Phoenix qui en a découlé servaient déjà d'appareil de renseignements socioculturels sur la population afin de gagner son soutien et ultimement cibler les révolutionnaires. Certains disent que le CORDS est l'ancêtre du HTS (voir González 2008; Pilon 2009; Burke 2010).

Si l'intérêt de l'armée pour la culture n'est pas un phénomène nouveau et que la volonté de connaître le terrain humain précède de loin les interventions en Irak et en Afghanistan, il y a quand même quelque chose qui change par rapport à l'attention portée aux savoirs socioculturels. Le changement réside dans la systématisation de l'approche culturelle de l'armée. Si le HTS est un programme dont on a beaucoup parlé, il est loin d'être le seul effort militaire axé sur la culture qui s'est développé au cours des dernières années. En 2009, le Defense Science Board (DSB), par le biais de son groupe de travail sur la compréhension des

dynamiques culturelles a recensé 111 programmes du département de la Défense travaillant sur les dynamiques humaines – et cela ne comprend pas tous les travailleurs indépendants ayant été embauchés par l’armée (Ferguson 2013 : 86). L’augmentation des programmes touche également le budget qui leur est accordé. Jamais autant d’argent n’aura été investi par le gouvernement américain dans la recherche pour des programmes axés sur la culture et les dynamiques sociales. Le HTS fut certainement le plus coûteux, il est passé d’un budget de 20 millions pour deux ans à un budget annuel de 150 millions entre 2010 et 2014, soit l’année de fin du programme (McFate et Fondacaro 2011). En effet, le programme a pris fin en 2014 alors que les États-Unis effectuaient un retrait progressif des troupes en Afghanistan. L’arrêt du financement a donc conduit à la cessation des activités du HTS. Comme on l’a mentionné, le programme fut extrêmement controversé et critiqué au sein des milieux académiques. Même à l’intérieur de l’institution militaire on commençait à se questionner sur l’efficacité du programme. Cela dit, la fin du programme ne marque pas pour autant l’arrêt du rôle de la culture au sein du militaire. Peu après la résiliation du programme, il y avait déjà des discussions pour le raviver (González 2015). Le HTS existe tacitement sous le nouveau programme militaire, le Global Cultural Knowledge Network (GCKN), même si celui-ci n’est pas formellement présenté comme un remplacement du HTS. Pour ce qui est des entraînements dans les faux villages, ceux-ci continuent d’avoir lieu. Par exemple, le National Training Center de Fort Irwin qui parlait déjà en 2012 et en 2013 de démanteler ses faux villages en prévision du retrait éventuel des troupes en Irak et en Afghanistan maintient ses exercices militaires au sein de ces derniers, ce qui témoigne d’un intérêt persistant à l’endroit du terrain humain. Les noms des villages ont changé, mais les scénarios demeurent similaires.

1.4 La recherche sur le « virage culturel » des entraînements

Bien qu’il s’agisse d’un sujet d’actualité qui aurait dû attirer l’attention de la communauté scientifique, très peu d’enquêtes ont été menées sur l’entraînement dans les faux villages afghans et irakiens aux États-Unis. Lorsque j’ai commencé cette recherche en 2012, j’ai trouvé de nombreux articles de journaux qui présentaient, dès 2006, les projets de l’armée américaine et du département de la Défense de transformer certaines de leurs installations afin

de ressembler à un paysage évoquant le Moyen-Orient pour entraîner « culturellement » les troupes. À l'exception du documentaire *Human Terrain* (James Der Derian, Udris et Udris 2010) qui aborde les faux villages de la base de 29 Palms – sans toutefois en être le sujet principal – et quelques articles qui touchent à la culture visuelle, principalement les arts, l'architecture, et l'urbanisme (Licha 2011; Dusseault 2013, 2014; Beckett et Banai 2012) et qui se penchent sur le phénomène, il n'y avait, lorsque j'ai entamé cette thèse, pratiquement pas d'écrits universitaires dans le domaine des sciences sociales s'étant prêté à une analyse en profondeur des entraînements dans les villages orientaux. La majorité des recherches qui portent sur le « virage culturel » de l'armée américaine – ledit « cultural turn » que l'on situe peu après l'invasion de l'Irak de 2003 – avaient pour objet le Human Terrain System et les anthropologues déployés au front¹⁷. Pourtant, tel que mentionné, plus d'une centaine de programmes culturels du département de la Défense ont été recensés (Ferguson 2013), le HTS est donc loin d'être le seul. Quels sont ces autres programmes? Bien que la notion de « terrain humain » soit au cœur de l'entraînement dans les villages orientaux, ceux-ci se distinguent du programme HTS. Les anthropologues n'ont pas aidé à construire les faux villages, ils ont été construits par des compagnies privées et à partir des « leçons apprises » (« lessons learned ») – soit un concept central à l'entraînement militaire – de la première génération de militaires envoyée en Irak, c'est donc leur vision qui est importée dans ces villages « *étatsuniens* » finalement. Cette thèse contribue à la discussion théorique sur le virage culturel autoproclamé de l'armée américaine et y apporte une contribution empirique originale à travers l'étude de faux villages afghans et irakiens implantés au milieu du paysage nord-américain.

Bien entendu, ce serait faux de dire qu'il n'existe pas de littérature sur les entraînements militaires en lien avec la guerre contemporaine, mais celle-ci porte principalement sur la guerre au temps des simulations virtuelles. Ces recherches sont axées sur les nouvelles

¹⁷ Les contributions sur le Human Terrain System sont trop nombreuses pour pouvoir toutes être énumérées. Le chercheur Maximilian Forte de l'Université Concordia en a recensés plus de 300 sur son webfolio « The Zero Anthropology Project » (<http://openanthropology.org/human-terrain-system.htm>). On peut toutefois mettre en exergue celles du Network of Concerned Anthropologists (NCA) qui a publié le *Counter-Counterinsurgency Manual* (2009).

technologies numériques, elles explorent par exemple le lien entre le virtuel et le réel, la rupture et la continuité entre ces mondes. Les thèmes qui ressortent de ce corpus sont le rapport entre la fiction et la réalité, entre le vrai et le faux; on y parle de révolution numérique, de pixellisation du champ de bataille, de la virtualité du combat, de la technologie des drones, d'immédiation de la guerre¹⁸ (voir Allen 2013; Coker 2013; Der Derian 1997, 2000, 2003, 2009; Eisenlohr 2009; Kaplan 2018; Robben 2013; Stalh 2009; Sluka 2011; Sumera 2011). Si ces articles discutent amplement du rôle des nouvelles technologies et de la façon dont celles-ci transforment la guerre et la relation à la guerre, ils ne touchent pas aux enjeux représentationnels à l'extérieur de ce champ virtuel, ce que la présente recherche compte faire. Ce faisant, celle-ci laisse de côté la médiation par l'écran pour se concentrer sur la réalité *actuelle* (et non *virtuelle*) de la mise en scène de la guerre.

La recherche ayant été entamée il y a bientôt sept ans, une mise à jour s'impose à la présente recension des écrits. En effet, quelques articles scientifiques récents ont été écrits au sujet des entraînements dans les faux villages afghans et irakiens. Les contributions d'Andy Rice (2016), de Nomi Stone (2017, 2018) et de Lucy Suchman (2016) méritent d'être soulignées. Andy Rice, aujourd'hui chercheur en études médiatiques et cinéaste, a eu un accès privilégié au terrain. Dans le cadre de son doctorat, Rice fut embauché au National Training Center (NTC) en tant que cadreur (« camera operator »). Son article « Weaponizing Affect: A Film Phenomenology of 3D Military Training Simulations During the Iraq War » (2016) examine les mécanismes cinématiques impliqués dans la militarisation affective des expériences des différents acteurs de la simulation. Lucy Suchman (2016), professeure de sociologie des sciences et technologies, a publié « Configuring the Other : Sensing War through Immersive Simulation » qui s'intéresse aux imaginaires actualisés dans les simulations. L'auteure stipule que le réel et le virtuel se fondent l'un dans l'autre à travers les discours militaires technoscientifiques. Finalement, Nomi Stone, poète et anthropologue, a mené une enquête

¹⁸ L'immédiation représente le processus par lequel les usagers en viennent à oublier que leur champ de vision et leurs interactions passent par une médiation électronique (Robben 2013 : 133).

multi-sites et des entretiens avec des acteurs d'origine iraquienne qui participent à la simulation, alors qu'elle était, elle aussi, doctorante. Suite à sa thèse, elle a publié deux articles qui se penchent principalement sur les *role players*, « Living the Laughscream : Human Technology and Affective Maneuvers in the Iraq War » (2017) et « Imperial mimesis : Enacting and policing empathy in US military training » (2018). Elle a aussi publié un recueil de poèmes sur son expérience de terrain *Kill Class* (2019). Il est à noter que les recherches de ces trois auteurs sont ancrées dans les technosciences, la cybernétique et le courant post-humaniste, ce qui les distingue fortement de mon approche. Bien que nos épistémologies soient différentes, plusieurs points communs lient toutefois nos recherches respectives : un intérêt pour la représentation de l'altérité, les performances incorporées (« embodied ») et affectives, les logiques coloniales et impériales qui soutiennent ces simulations, l'aspect éthique et moral de la sensibilité culturelle justifiant les entraînements et ultimement les interventions militaires. Je partage certaines conclusions théoriques avec ces auteurs, lesquelles seront discutées dans les chapitres d'analyses. À une époque où la nouveauté scientifique est plus encouragée que la reproductibilité, il mérite de le souligner. Il vaut d'ailleurs la peine d'insister que deux des trois auteurs étaient encore doctorants au moment où les faux villages ont attiré leur attention. Je crois que cela démontre la pertinence et l'originalité de ce sujet encore jeune.

1.5 Approche épistémologique et champs disciplinaires de la recherche : Sociologie et savoirs contre-hégémoniques

S'il fut abondamment question de l'anthropologie, en quoi les questions soulevées jusqu'à maintenant concernent-elles la sociologie? Cette thèse veut porter un regard sociologique sur les représentations de l'armée et sur l'utilisation des savoirs sociaux et de la culture au sein du domaine militaire. Toutefois, cette recherche se distancie des approches de la sociologie militaire dont les thèmes qui dominent la littérature sont les suivants : l'identité militaire (Rosén 2009; Johansen 2013), les relations entre les milieux civil et militaire (Burk 2002; Lutterbeck 2013), la professionnalisation de l'armée (Kamrava 2000; King 2013; Moskos 1977; Janowitz 1964; Sarkesian et Connor 2006), les familles militaires et plus

particulièrement les conjointes de militaires (Le Page et Bensoussan 2010; Segal 1986; Van Winkle et Lipari 2015), les femmes dans l'armée et ladite féminisation de l'armée (King 2015a, 2015b; Prévot 2010; Sorin 2003) et les transformations des forces armées et des conflictualités, changements notamment au niveau du combat, de la cohésion, des doctrines, des stratégies et des tactiques (Burk 2013; King 2013; Hajjar 2014, Sarkesian 1972; Shaw 2002)¹⁹.

Le problème principal de la sociologie militaire est son approche réaliste qui conduit souvent à une essentialisation de l'objet de recherche, celle-ci fait de lui un « donné naturel ». Il en va de même avec les *security studies* qui sont devenues un champ d'études important au tournant du 21^e siècle, alors que la guerre *permanente* contre le terrorisme devenait le nouveau paradigme sécuritaire. Dans ce champ, le problème sécuritaire est traité comme étant *déjà là*, présent dans la nature, et qu'on pourrait analyser de manière objective. Ce faisant, la majorité des auteurs naturalisent l'usage de la force dans la gestion des relations internationales. Un autre aspect problématique de cette littérature est lié à l'indépendance des recherches. Au même titre que le savoir produit par les anthropologues affiliés au HTS, on peut s'interroger sur les conditions de production du savoir scientifique au sein de la sociologie militaire et des *security studies*, disciplines très souvent rattachées aux études de la Défense. En effet, il n'est pas rare que les chercheurs travaillent de pair avec l'armée en s'affiliant à des Collèges ou Écoles militaires par exemple. La position politique des auteurs est souvent masquée et essaie de passer comme étant neutre et objective.

La sociologie militaire critique et plus particulièrement les *critical security studies* se sont alors développées en contrepoint. Ce champ d'études a conduit à la formation d'une littérature autour du concept de sécurisation et se recentre ainsi sur la construction sociale des enjeux de

¹⁹ Discussion des thèmes classiques sur *Sociologies militaires* (<http://sociomili.hypotheses.org/>). Pour des ouvrages qui recouvrent l'ensemble de ces thèmes et qui donnent une vue générale sur la sous-discipline voir Gresle *et al.* (2005) et Caplow et Vennesson (2000).

sécurité (voir Bigo et Walker, 2008; Duffield, 2004; Olsson, 2008; Dal Lago et Palidda, 2010). En outre, s'il est question de porter un regard sociologique sur l'objet de recherche, il est aussi question de problématiser les prémisses de ce regard et d'en élargir la portée. En effet, la thèse se rapproche des travaux qui développent des critiques postcoloniales de la sociologie et explorent les possibilités d'une sociologie décolonisée. En problématisant la représentation de l'autre, elle participe à la discussion sur l'altérité entamée par plusieurs courants théoriques et champs disciplinaires dont elle s'inspire, notamment les *cultural studies*, les *critical race theories* et la critique postcoloniale. Les tenants de ces courants ont produit et produisent des savoirs contre-hégémoniques – des « savoirs autres » qui critiquent les « savoirs sur l'autre »²⁰ (Bhambra 2007a, 2007b; Bilge 2014, 2018; Boatcă et Costa 2010; Collins et Bilge 2016; Espiritu 1999; Grosfoguel 2010, 2013; Seidman 1997; Grosfoguel, Hernández et Velásquez 2016). Les sciences humaines et sociales ainsi que leurs frontières disciplinaires n'en sont pas restées indemnes. C'est dans la lignée de ces travaux émettant une critique réflexive sur la production du savoir scientifique que s'insère cette thèse. Je suis la conception de Ben Agger (1992) qui pense les *cultural studies* comme théorie critique. Tel qu'il le mentionne « I conceive of cultural studies in its best sense as an activity of critical theory that directly decodes hegemonizing messages of the culture industry permeating every nook and cranny of lived experience, from entertainment to education (1992 : 5). C'est un peu ce que je compte faire ici en analysant une activité, un produit, de la culture américaine – soit un entraînement de pré-déploiement dans des villages orientaux sur des bases militaires américaines – et en essayant de décoder, de dénaturer, les messages hégémoniques et les discours dominants qui le structurent.

Les engagements intellectuel et politique de la thèse sont donc indissociables. Avoir une telle perspective demeure audacieuse dans le cadre universitaire qui est parfois frileux de

²⁰ Cette idée provient du séminaire SOL6915 *Relations ethniques et postcolonialité : savoir l'autre et autres savoirs* donné par Sirma Bilge en 2013 à l'Université de Montréal. Ce séminaire qui aborde spécifiquement la question des épistémologies minoritaires et des savoirs contre-hégémoniques a été déterminant dans l'organisation et le développement de cette thèse.

reconnaître la légitimité des savoirs engagés. En effet, ces savoirs sont souvent perçus comme l'antithèse du savoir scientifique. Je suis pourtant persuadée que le rôle de l'intellectuel est « de bousculer tout ce qui fait système (la société, l'objectivité, l'universalité, la transcendance, la domination) » (Sékiné 2017 : 30). Car – pour reprendre la question posée par Anais Sékiné qui préconise la reconnaissance des savoirs marginalisés pour une production scientifique contre-hégémonique –

quel confort peut-on gagner à nuancer un monde dont la violence ne semble que se déplacer d'un contexte à un autre, changer de forme et d'institutions, où l'émancipation des groupes marginalisés (noirs, autochtones, immigrés, exilés) est toujours un espoir pour demain? (Sékiné 2017 : 30-31).

Cette question offre un raisonnement d'une grande portée, et ce, particulièrement dans le contexte d'une recherche qui se penche sur la guerre. Le prochain chapitre constitue la problématique de la recherche et la démarche théorique et les concepts qui guideront l'analyse de cette enquête sur les entraînements de pré-déploiement dans les faux villages afghans et irakiens aux États-Unis.

Chapitre 2

Mise en scène de la guerre :

Démarche théorique et conceptuelle

Plutôt que d'examiner les guerres d'Irak et d'Afghanistan sur le théâtre même de leurs opérations et d'étudier les interactions entre les militaires américains et les populations locales sur le terrain, cette recherche se penche sur la mise en scène de ces guerres dans les entraînements de pré-déploiement aux États-Unis. Les faux villages afghans et irakiens émergent peu après le début de l'occupation d'Irak, au moment où l'armée redirige son intervention vers une doctrine de contre-insurrection. Ainsi, des scénarios immersifs qui théâtralistent le quotidien d'une guerre populo-centrée sont intégrés à l'entraînement. Comme on l'a vu, dans les guerres contre-insurrectionnelles l'ennemi est dépeint comme étant invisible, caché au sein de la population. Le champ de bataille étant au milieu de la vie civile, l'incorporation d'éléments de la vie culturelle et sociale comme un marché, des célébrations telles un mariage ou des funérailles, des réunions familiales et ainsi de suite deviennent un enjeu majeur.

L'objectif étant de plonger les militaires dans un environnement similaire à celui qu'ils rencontreront, notamment sur le plan culturel, une fois qu'ils seront déployés. Un décor oriental ainsi que l'interaction avec personnes qui semblent être originaires des territoires occupés sont censés aider les militaires à naviguer le terrain humain. À travers les jeux de rôle, l'armée tente de simuler une « rencontre culturelle » entre les militaires, l'espace et ses habitants. Cette rencontre constitue une part importante de l'étude puisqu'elle est traversée par des rapports de pouvoir plus larges qui sont constitutifs des discours et représentations qui circulent dans l'entraînement et au-delà.

En explorant les scénarios d'entraînement, leur trame narrative, la mise en scène, et surtout l'expérience des militaires dans ces environnements, la thèse se penche sur la performance de

la guerre qui se tient dans les villages orientaux. Ce faisant, elle interroge le rôle de la culture et des savoirs sociaux dans le domaine militaire, la volonté de « savoir l'autre », les représentations de la guerre et des populations locales, les discours dominants et hégémoniques qui circulent à l'entour du conflit, ainsi que la construction des identifications²¹ et les processus d'altérisation. La thèse examine les rationalités et les technologies à l'œuvre dans les faux villages et les manières dont elles soutiennent, ou non, la simulation de cette rencontre culturelle entre les militaires américains et les populations locales afghane et iraquienne. Ce chapitre expose les appareillages conceptuels et théoriques de la recherche. Il est à noter que je mobilise divers concepts afin d'analyser les simulations militaires selon différents angles. J'exposerai d'abord la notion de performance tout en justifiant le choix et la pertinence de conceptualiser l'entraînement en tant que telle, ensuite je définis les notions de rationalités et de technologies selon l'approche de Peter Miller et Nikolas Rose (2008), puis de représentation selon l'approche de Stuart Hall (1997a ; 1997b; 2005). Pour terminer, je spécifierai l'optique sous laquelle j'aborde la notion de rencontre entre les soldats et la population au sein de la simulation, c'est-à-dire la « rencontre culturelle organisée » (Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen 2017)

Il est à noter que je garderai l'appellation originale « *role player* » pour parler des contractuels qui sont embauchés pour jouer la population locale dans les faux villages. C'est le nom qui est utilisé dans les entraînements pour les désigner. N'ayant pas d'équivalent en français, je préférerais ce terme à « acteur » qui porte à confusion par rapport à l'identité professionnelle des contractuels qui ne sont pas des acteurs au sens de comédiens, c'est-à-dire des « artistes dont la profession est de jouer un rôle à la scène ou à l'écran »²². La plupart des *role players* sont des civils qui n'ont ni un passé artistique ni un passé militaire. Le terme « acteur » pourrait donc induire en erreur quant au type de performance à laquelle se prêtent ceux qui incarnent la population locale. De plus, c'est le nom de la position qui est inscrite sur leur contrat et non

²¹ Notamment civile, militaire, arabe, musulmane, racialisée, orientalisée, blanche.

²² Cette définition provient du dictionnaire Petit Robert, édition 1990.

« actor ». Lorsque j'utilisai le mot « acteur » au sein de la thèse, ce sera pour parler des « acteurs sociaux », des « agents ». Ainsi, s'il est question des « acteurs de la simulation », il s'agit non seulement des *role players*, mais aussi des superviseurs, des soldats qui font leur entraînement, des personnes issues de l'industrie culturelle comme les artistes-maquilleurs, les concepteurs de décor, les pyrotechniciens, etc., dont le travail soutient la simulation.

2.1 La performance : une pratique culturelle et un concept théorique

La performance est à la fois une pratique culturelle et un concept théorique, d'autres diront qu'il s'agit en plus, d'une pragmatique d'enquête, un modèle et une méthode de recherche, ainsi qu'une tactique d'intervention (Conquergood 2002). Depuis les années 1960, les objets d'études qui entrent sous cette rubrique vont bien au-delà du monde strictement théâtral. Avec l'avènement de la *Performance theory* aux États-Unis au cours des années 1960-1970, soit un corpus théorique interdisciplinaire – regroupant des travaux dans le champ des études théâtrales certes, mais aussi de l'anthropologie, de la sociologie, de la linguistique et de la philosophie – et son institutionnalisation dans les années 1980 à travers la création de départements de *performance studies*²³, le concept de performance s'est propagé au sein du milieu universitaire, autant dans les sciences sociales que dans les arts, et fait aujourd'hui parti de leur paysage contemporain et dépasse les frontières américaines (Pradier 2017). La notion est employée pour étudier tout un éventail d'activités culturelles : « performance can refer to popular entertainments, speech acts, folklore, political demonstrations, conference behavior, rituals, medical and religious healing, and aspects of everyday life » (Diamond, 1996 : 3). Dans *The SAGE Handbook of Performance Studies*, Sonyni Madison et Judith Hamara donnent ces exemples de performances en plus, « pièces de théâtre, opéras, actes de cirque,

²³ Dans les universités, les départements de *performance studies* ont souvent été amenés à remplacer ou être annexés avec ceux d'études théâtrales.

carnavals, parades, services religieux, mariages, funérailles, cérémonies de graduations, concerts, “toasts”, blagues, “storytelling” » (2006 : xvii, ma traduction).

Ainsi, je choisis le terme *performance* afin de décrire ce qui se produit au sein des faux villages afghans et irakiens. Je suggère que ces derniers ne constituent pas simplement une reconstitution ou une imitation de la guerre, mais une performance de celle-ci. Depuis le développement des *performance studies*, les définitions du principe fondateur ont été multiples, parfois complémentaires, d’autres fois concurrentes ou même antagonistes. À ce jour, et comme pour plusieurs concepts théoriques, il n’y a pas de définition qui fasse consensus. Bien que je ne souhaite pas emprisonner l’objet d’étude dans une définition étroite de la performance – préférant voir les spécificités propres qui constituent celle à l’étude – je vais partir de la définition, assez large, mais très éclairante, d’Elin Diamond donnée en introduction de l’anthologie *Performance and Cultural Politics* (1996). Celle-ci mérite d’être citée en entier :

Performance is always a doing and a thing done. On the one hand, performance describes certain embodied acts, in specific sites, witnessed by others (and/or the watching self). On the other hand, it is the thing done, the completed event framed in time and space and remembered, misremembered, interpreted, and passionately revisited across a pre-existing discursive field. Common sense insists on a temporal separation between a doing and a thing done, but in usage and in theory, performance, even in dazzling physical immediacy, drifts between present and past, presence and absence, consciousness and memory. Every performance, if it is intelligible as such, embeds features of previous performances: gender conventions, racial histories, aesthetic traditions – political and cultural pressures that are consciously and unconsciously acknowledged (Diamond 1996 : 1).

Dans cette approche, chaque performance s’inscrit dans un espace temporel unique qui, toutefois, est marqué par l’empreinte laissée par d’autres performances et d’autres scènes, désormais absentes, désormais disparues (Diamond, 1996 : 1). Cette idée de répétition se retrouve dans plusieurs définitions de la performance. Par exemple, Richard Schechner, un des pionniers des *performance studies*, affirme que la performance est quelque chose qui est fait deux fois, ce qu’il appelle un « *restored behavior* » (1976, 2004, 2013). Nombreux sont les théoriciens qui stipulent que « *all performance is based upon some pre-existing model, script, or pattern of action* » (Carlson 1996 : 15). Pour MacAloon, « *there is no performance without*

pre-formance » (1984 : 9). Diamond suggère que ces traces de performances passées créent au sein des discussions sur le sujet une terminologie du « re », les performances *réincarnent*, *réinscrivent*, *reconfigurent*, *resignifient* quelque chose (1996 : 2). Si le préfixe « reconnaît le champ discursif préexistant, la répétition – et le désir de répéter – au sein du présent » (Diamond 1996 : 2, ma traduction), les performances ont aussi le potentiel de matérialiser des possibilités nouvelles. Les performances produisent ainsi des expériences dont l'interprétation dépend seulement partiellement des expériences anciennes (1996 : 2). Les essais qui constituent *Performance and Cultural Politics*, tout comme cette thèse d'ailleurs, voient la performance comme étant toujours située à l'intérieur d'une matrice complexe du pouvoir. Ainsi qu'il s'agit d'une réinscription d'idées, de gestes, de symboles ou bien une réinvention de ces derniers, dans les deux cas il s'agit du résultat de négociations avec des régimes de pouvoir (Diamond 1996).

2.1.1 Performance dans les faux villages

La performance représente donc une diversité de pratiques culturelles et d'objets d'études potentiels. Certaines recherches l'utilisent comme outil conceptuel afin d'étudier des pratiques de nature artistiques, d'autres pour examiner des pratiques non artistiques comme des rites, des rituels, et enfin d'autres se penchent sur le quotidien, l'ordinaire. Dans ce dernier volet, nombreuses sont celles qui suivent la tradition de Goffman (1959) et utilisent la métaphore théâtrale pour étudier la société et les performances sociales qui la constituent – par exemple, comment les individus performant-ils leurs comportements, leurs rôles sociaux dans la vie de tous les jours, c'est-à-dire la vie « *off stage* ». L'objet de cette thèse est complexe à cet égard, car il combine des éléments qui appartiennent à de différents types de performance. En fait se situerait-il à mi-chemin entre la performance théâtrale et la vie de tous les jours? Alors que Goffman (1959) parle de la mise en scène du quotidien, dans les faux villages, l'armée tente d'orchestrer une mise en scène de cette mise en scène. Autrement dit, elle veut mettre en scène ce qui est hors scène, « *to stage* » ce qui est « *off stage* ». Alors que la performance des rôles sociaux est le plus souvent décrite comme inconsciente (Goffman 1959; Turner 1982), l'armée demande aux *roles players* de performer activement « leurs » rôles

sociaux, « leurs » identités. On demande de performer ce que l'on pense être représentatif de la vie en Irak et en Afghanistan. Si le type de performance n'a certes pas une visée artistique, la présence d'artistes, la présence de l'industrie culturelle vient complexifier l'analyse.

Il convient de noter que la performance dans les faux villages ne se réduit pas au jeu des *role players*, mais englobe l'ensemble de la mise en scène qui forme les entraînements de pré-déploiement. Plusieurs acteurs y prennent part, en plus des *role players*, il y a les militaires qui s'entraînent, leurs superviseurs, les personnes qui s'occupent des effets spéciaux – dans un but de rendre réaliste la simulation (artistes maquilleurs, artificiers, coach d'acteurs, etc.) – et plusieurs autres contractuels, souvent embauchés via des compagnies de sécurité privée. La question de l'espace présente aussi son importance. Comme le rappellent les géographes Nicky Gregson et Gillian Rose, « space too needs to be thought of as brought into being through performances and as a performative articulation of power » (2000 : 434). Ainsi, si les entraînements mettent en scène une performance identitaire, on a aussi affaire à une performance spatiale. La structure matérielle, le décor oriental fabriqué, mais aussi le paysage « naturel », la géographie, jouent un rôle appréciable, car ils en viennent, eux aussi, à performer *quelque chose* – mais quoi, c'est ce sur quoi cette recherche se penche.

2.1.2 La question de la performativité

Autant les sciences sociales que les études théâtrales et les *performance studies* ont été marqués par les travaux d'Austin sur les énoncés performatifs (1962) puis par ses relectures et ses critiques, notamment celles influentes de Derrida (1972) et de Butler (1988; 1993; 1999) qui ont en commun de mettre en avant la répétition comme condition nécessaire à la performativité. En d'autres mots, est performatif ce qui est réitératif. Pour Derrida, l'énonciation est une pratique citationnelle, ce qui est dit l'a été plusieurs fois auparavant; les effets du langage sont ainsi la conséquence de cette répétition dans le discours et non pas le résultat d'un moment unique, où une parole serait prononcée pour la première fois (Madison et Hamera 2006 : xvi). Butler abonde dans le même sens, l'acte accompli, performé est un mouvement qui perdure dans le temps, cet acte a commencé bien avant l'entrée en scène de

celui ou celle qui le performe (Butler 1988 : 526). Ainsi, « la performativité n'est pas un "acte" singulier, en ce que c'est toujours une réitération d'une norme ou d'un ensemble de normes (...), mais cachant ou dissimulant les conventions en quoi c'est une répétition » (Butler 1993 : 12, ma traduction).

À cet égard, la performance serait expressément le site où l'on peut étudier ces conventions cachées ou dissimulées (Diamond 1996 : 5). La thèse suit la proposition de Diamond (1996) qu'en enracinant la performativité dans la matérialité et la densité historique de la performance, on peut étudier les significations de celle-ci et faire une analyse critique des structures de pouvoir dans lesquelles ces significations sont imbriquées. Ainsi,

When performativity materializes as performance in that risky dangerous negotiation between a doing (a reiteration of norms) and a thing done (discursive conventions that frame our interpretations) between someone's body and the convention of embodiment, we have access to cultural meaning and critique (Diamond 1996 : 5).

En partant également de la prémisse que le texte – élargissant le texte à des pratiques extratextuelles comme les représentations visuelles – n'est pas juste constatif, mais performatif, la thèse se penche sur ce que cette mise en scène de la guerre construit, performe. Si elle n'est pas juste descriptive, qu'est-ce qu'elle *fait*, qu'est-ce qu'elle *répète*, qu'est-ce qu'elle *cite*? Je trouve utile l'aspect réitératif de la performance, cela permet de l'historiciser. Par exemple, quels sont les héritages discursifs sur lesquels repose la performance des villages orientaux? Si les performances présentes portent les traces de performances passées, quelles sont celles qui sont réinscrites dans les entraînements de pré-déploiement? Quelles conventions cachent-elles ou dissimulent-elles, mais aussi génèrent-elles? Quelles représentations semblent aller de soi, plutôt qu'être des formations sociales et historiques? En effet, quand on parle de performer, il s'agit d'une approche qui dénaturalise les formations identitaires et aussi spatiales. Dans cette perspective, les identités – je pourrais ajouter l'espace – sont comprises comme des « ontologies fictionnelles », « des modes d'expression sans réelle substance » (Diamond 1996 : 5 ma traduction). Or, bien que celles-ci n'aient pas d'essence, n'aient pas de vraie nature, elles produisent des effets qui sont réels (Diamond 1996). Quels sont les effets qui sont produits à travers la performance dans les faux villages? Quelles sont

les pratiques matérielles et discursives qui construisent l'altérité des identifications et des espaces? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire d'examiner les rationalités et les technologies qui soutiennent de telles performances.

2.2 Rationalités et technologies : les deux axes de la gouvernementalité

Cette recherche s'appuie en partie sur la relecture de Foucault et de son concept de gouvernementalité par Peter Miller et Nikolas Rose qui furent associés au développement des *governmentality studies* et ensuite des *critical governmentality studies*. Si la gouvernementalité est l'art d'intervenir dans la vie des individus et des populations et de réguler leurs conduites (Foucault [1975] 2004), les rationalités et les technologies constituent ses deux axes (Miller et Rose 2008). Avant de les définir, je vais revenir sur le concept de gouvernementalité tel que défini par Foucault. Par cette expression, il entend :

l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, quoique très complexe, de pouvoir qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir l'économie politique, pour instrument essentiel les dispositifs de sécurité. Deuxièmement, par "gouvernementalité", [il est entendu] la tendance, la ligne de force qui, dans tout l'Occident, n'a pas cessé de conduire, et depuis fort longtemps, vers la prééminence de ce type de pouvoir qu'on peut appeler le "gouvernement" sur tous les autres : souveraineté, discipline, et qui a amené, d'une part, le développement de toute une série d'appareils spécifiques de gouvernement et d'autre part, le développement de toute une série de savoirs (Foucault 2004 : 111-112).

Dans cette perspective, le pouvoir n'est pas coercitif, il ne s'agit pas de soumettre les autres à la volonté des autorités sociales, politiques et/ou économiques, l'exercice du pouvoir est entendu plutôt comme une action sur les actions (Foucault 1982 dans Miller et Rose 2008). Gouverner signifie en ce sens, conduire les conduites (Foucault 2004). Or, s'il y a des conduites à gouverner, c'est que certaines conduites individuelles ou collectives sont considérées comme problématiques, ou plutôt, sont perçues comme étant la cause d'un problème. Comme indiquent Miller et Rose :

it was almost certain that some aspect of individual or collective conduct would be held responsible in some way for that problem. It might be that conduct was deemed dangerous, vicious or hurtful in some way or another. It might be viewed as unproductive and inefficient (...) Equally importantly, the conduct in question had to be made amenable for intervention. It had to be susceptible to some more or less rationalized set of techniques or instruments that allowed it to be acted upon and potentially transformed (2008 : 15)

Des problèmes sont identifiés et des mesures d'intervention doivent être prises pour les résoudre. Les problèmes ne sont pas des données de la nature, ils n'attendent pas d'être découverts, ils doivent être construits et rendus visibles (Miller et Rose 2008). Ainsi, il faut toujours commencer en se demandant comment un *problème* en devient un, la problématisation illustre ce processus de construction. La gouvernementalité et la problématisation vont de pair.

Pour leur part, les rationalités et les technologies sont deux dimensions distinctes, quoique interreliées et interdépendantes, de cet art de gouverner. Miller et Rose décrivent les rationalités ou les programmes de gouvernement ainsi : «[r]ationalities were styles of thinking, ways of rendering reality thinkable in such a way that it was amenable to calculation and programming (...) We used the term 'rationalities' to indicate that there was not a rationality, against which to posit an irrational, but varieties of rationality, forms of reason » (Miller et Rose 2008 : 16, souligné dans le texte) et décrivent les technologies comme telles :

Technologies were assemblages of persons, techniques, institutions, instruments for the conducting of conduct. For, to become operable, rationalities had to find some way of realizing themselves, rendering themselves instrumental, and we termed these "technologies"— human technologies. This referred to all those devices, tools, techniques, personnel, materials and apparatuses that enabled authorities to imagine and act upon the conduct of persons individually and collectively, and in locales that were often very distant. These were assemblages that enabled what we termed, borrowing loosely from the writings of Bruno Latour, "government at a distance" (Miller et Rose 2008 : 16).

Leur séparation ne sert pas à mettre en exergue deux domaines différents que l'on retrouverait dans la réalité, mais permet de voir les liens intrinsèques entre la manière de penser, de connaître un phénomène, un problème quelconque et la manière d'agir sur lui afin de le

transformer. (Miller et Rose 2008 : 15). Un rôle majeur revient alors aux experts qui interviennent comme machine intellectuelle au sein de ce gouvernement de la conduite, leur savoir rendant possible la construction des problèmes à résoudre ainsi que la mise au point des solutions. Agissant comme intermédiaires, ils permettent aux autorités d'agir, de gouverner à distance (Miller et Rose 2008 : 62).

2.2.1 Rationalités et technologies à l'œuvre dans les villages orientaux

Face aux guerres de plus en plus impopulaires et suite au *diagnostic* stipulant que les troupes ne comprenaient pas les populations et cultures locales d'Irak et d'Afghanistan, soit une incompréhension minant les opérations sur le terrain, le « problème » du terrain humain devint central dans les discours militaires. Cela fut accentué avec sortie du manuel de contre-insurrection (United States Army/Marine Corps 2007) et la réorientation de la doctrine déployée en Irak et en Afghanistan. Plusieurs programmes furent développés par l'armée afin de répondre au « problème de la population », dont le Human Terrain System (HTS) qui eut le plus d'attention médiatique. Dans cet élan, une touche culturelle a été ajoutée aux entraînements de pré-déploiement afin de ressembler aux environnements où se déroulent les missions dans le but de préparer les militaires aux paysages socioculturel et religieux.

L'examen des rationalités et des technologies qui sont à l'œuvre dans les villages orientaux permet d'analyser les différentes façons de concevoir la construction, la connaissance et la représentation du « problème culturel », du « problème de la population », que l'on estime nuisible aux opérations militaires, ainsi que de regarder les manières d'intervenir sur celui-ci afin de le transformer. Qu'est-ce que cet examen nous dit sur le gouvernement des conduites opérant dans les faux villages, ces sites d'intervention, ces dispositifs pédagogiques visant, entre autres, à éduquer culturellement les militaires? Quelles conduites sont à conduire et comment les conduit-on?

Regarder les rationalités permet d'interroger les « corpus de connaissances, les champs de savoirs, les discours, le langage, la rhétorique » sur lesquels s'articulent les entraînements de

pré-déploiement dans les villages orientaux ainsi que de rendre compte des « diverses alliances de personnes, de techniques, d'institutions et d'instruments qui exercent un rôle de gestion, de contrôle et d'intervention sur les conduites » (Miller et Rose 2008 : 16) au sein de ces simulations. Regarder les technologies permet de voir « les mécanismes, les appareils, les dispositifs, les ressources humaines et matérielles » à travers lesquels les autorités militaires et gouvernementales « modèlent, normalisent, instrumentalisent la conduite, la pensée, les décisions et aspirations des autres dans le but d'atteindre des objectifs désirables » (Miller et Rose, 2008 : 32).

Ensemble, ces notions permettent de voir comment se manifeste le pouvoir dans ces camps et plus précisément d'analyser la formation des subjectivités et les relations de pouvoir qui leur sont constitutives. Cette approche théorique porte un éclairage sur l'interrelation entre savoir²⁴, expertise²⁵ et contrôle des corps et des populations. Elle offre par ailleurs un langage qui permet de scruter la « volonté savoir » – on veut connaître l'*autre*, sa culture, sa religion, son mode de vie afin de le gouverner, mais cela passe d'abord par le gouvernement des conduites des militaires, on veut qu'ils aient une certaine connaissance du terrain humain et qu'ils soient sensibles culturellement. On peut se demander pourquoi les autorités militaires et gouvernementales offrent des explications culturelles plutôt que d'autres, géopolitiques ou économiques par exemple, à quoi servent-elles, et qu'est-ce qui est mis de côté dans ces régimes de représentation? Aussi, qu'est-ce que l'existence de ces camps et ce type d'entraînement indiquent sur notre contemporanéité? Ce cadre aide à cerner l'émergence historique du problème ainsi qu'à comprendre « l'histoire du présent ». Cette histoire fait écho à la méthode généalogique de Foucault, mais la formule anglaise « history of the present » fait référence à la bannière sous laquelle les travaux de Miller et Rose ont été placés. Ces derniers décrivent la *British School of Governmentality* ainsi : « an informal thought community

²⁴ Par savoir, on entend « le vaste assemblage de personnes, de théories, de projets, d'expériences et de techniques, devenu une composante centrale du gouvernement » (Miller et Rose 2008 : 57 ma traduction).

²⁵ Par expertise, on entend « cet amalgame complexe de professionnels et de quasi-professionnels, d'affirmation à la vérité (« truth claims ») et de procédures techniques » (Miller et Rose 2008 : 33 ma traduction).

seeking to craft some tools through which we might come to understand how our present had been assembled, and hence how it might be transformed » (Miller et Rose, 2008 : 8)²⁶. La thèse s'inscrit dans cette perspective de vouloir comprendre le présent, et ce, à partir des entraînements militaires dans les faux villages afghans et irakiens.

Miller et Rose stipulent que la représentation permet de penser la réalité, elle fait partie du processus de problématisation : les problèmes, pour qu'ils en soient, doivent être pensés et représentés. Comment est-ce qu'on pense et représente le problème culturel dans les faux villages, et de manière plus générale, la guerre et ses acteurs? Selon Miller et Rose : « [g]overning a sphere requires that it can be represented, depicted in a way which both grasps its truth and re-presents it in a form in which it can enter the sphere of conscious political calculation » (2008 : 62). La notion de représentation est donc centrale à l'étude de ce site. Il convient de bien définir ce concept afin d'en comprendre l'usage qui en est fait dans le cadre de cette recherche. Miller et Rose n'en proposent pas une conceptualisation approfondie, c'est pourquoi j'articulerai à leurs réflexions sur les rationalités et les technologies du gouvernement la pensée de Stuart Hall qui, pour sa part, a examiné cette question de la représentation.

2.3 Représentation : rapports de pouvoir et production de sens

Dans le cadre de cette étude, le terme « représentation » n'évoque pas un reflet de la réalité, mais une production de sens à travers le langage. Le langage est entendu au sens large, celui créé à partir des mots ou de la parole, mais aussi à partir d'images, le langage visuel. Ainsi je suis la définition de Stuart Hall qui décrit les représentations comme des pratiques

²⁶ Miller et Rose (2008) précisent que cette école dite britannique dépasse bien sûr la Grande-Bretagne et inclut les travaux du Canada, de l'Australie et des États-Unis.

signifiantes (1997a, 1997b, 2005)²⁷. Or, dans le langage courant, « représenter » peut être entendu comme le fait de « présenter », de « dépeindre » quelque chose. De prime abord, le terme porte l'idée d'une réalité qui est *déjà là*, d'une réalité existante dont la représentation visuelle se fait le reflet. La représentation agirait, dans cette perspective, comme un miroir. Hall donne en exemple les bulletins de nouvelles. Ceux-ci laissent croire qu'ils sont un miroir de la réalité. Selon cet angle de vue, l'analyse d'une représentation reviendrait à mesurer l'écart entre celle-ci et la réalité; la question serait de voir si la représentation est juste ou déformée par rapport à *ce qui existe vraiment*.

Hall essaie donc de complexifier cette vision. Pour lui, un événement n'a pas de sens préexistant, il ne trouve sa signification qu'à travers sa représentation. Le sens est donc constitutif de celle-ci. Par conséquent, mesurer la justesse d'une représentation supposerait une part beaucoup trop importante de stabilité. Si l'on pense à la représentation de groupes minoritaires, avoir une analyse axée sur la distorsion entre leur « vraie nature » et celle représentée pose problème. Ce type d'analyse présente les caractéristiques de son sujet comme étant fixes. Hall ne croit pas à un « vrai sens » par rapport à un sens erroné attribué aux événements, aux choses ou aux sujets. Plutôt que d'étudier la distorsion, il est plus pertinent de voir comment la représentation aide à construire la réalité. Hall suggère que la représentation entre dans la constitution même de l'objet dont on parle : « [i]t is part of the object itself; it is constitutive of it. It is one of its conditions of existence, and therefore representation is not *outside* the event, not *after* the event, but *within* the event itself » (Hall 2005 : 8, souligné dans le texte).

Hall ne prétend pas que rien n'existe à l'extérieur du langage ou du discours, soit une des critiques des matérialistes envers les poststructuralistes, mais soutient que *rien de signifiant*

²⁷Sauf indication contraire, l'explication du concept de représentation provient du texte « The Work of Representation » (Hall 1997a). Certaines citations proviennent de la conférence de Hall « Representation and the Media » diffusée par la Media Education Foundation (MEF) en 1997 (Hall 2005 pour la transcription).

n'existe à l'extérieur de ce dernier (« nothing meaningful exists outside of discourse ») (Hall 2005 : 12). C'est pourquoi il qualifie les pratiques de représentation en tant que pratiques signifiantes (« signifying practice »), soit des pratiques qui produisent du sens, des significations et qui rendent intelligible le monde matériel. Ainsi, à aucun moment Hall ne s'est engagé dans le virage linguistique proposant que tout soit langage et que rien n'existe en dehors de celui-ci. Son approche ne nie jamais le monde matériel. La réalité matérielle existe en dehors du langage, mais le sens attribué au monde, à ses événements, à ses choses, à ses sujets est, pour sa part, constitué par et à travers le langage : « [I]anguage *externalizes* – it makes available and accessible as a social fact, a social process – the meanings that we are making of the world and of events » (Hall 2005 : 11, souligné dans le texte).

Hall a donc une approche constructiviste du langage et des représentations par opposition aux approches réflexive et intentionnelle. L'approche réflexive aussi appelée mimétique situe l'origine du sens à l'intérieur même des objets du monde réel, et le langage ne sert qu'à refléter ce sens qui leur est propre. Or, cette approche néglige les sens multiples qui peuvent être rattachés à un même concept et fait fi des contextes d'utilisation qui peuvent inciter à des sens différents (Hall 1997a). La seconde, l'approche intentionnelle, situe l'origine du sens dans la volonté de l'auteur. Celui-ci imposerait le sens qu'il veut donner à ses propos. Cette approche est sujette à la critique, car elle ne confère qu'une dimension privée au langage et par conséquent néglige la nécessité pour l'auteur de connaître au minimum certaines conventions linguistiques et règles sociales qui permettent la communication entre deux interlocuteurs (Hall 1997a). Par contraste à ces deux approches, l'approche constructiviste :

recognizes this public, social character of language. It acknowledges that neither things in themselves nor the individual users of language can fix meaning in language. Things don't *mean*: we *construct* meaning, using representational systems – concepts and signs (...) According to this approach, we must not confuse the *material* world, where things and people exist, and the *symbolic* practices and processes through which representation, meaning and language operate (...) Representation is a practice, a kind of “work”, which uses material objects and effects. But the *meaning* depends, not on the material quality of the sign, but on its *symbolic function* (Hall 1997a : 25-56, souligné dans le texte).

Parce que les représentations peuvent être différentes d'un individu, d'un groupe, d'un segment de la société à l'autre et qu'elles sont appelées à changer selon les époques, leur sens n'est jamais fixe. Une même représentation peut avoir différentes significations et il n'y a aucune garantie que la réception soit le pur reflet du sens intenté par ses producteurs. La réception est toujours « sans garantie », il se peut que le public décode différemment le sens codé, qu'il le négocie voire qu'il le conteste (Hall 1973). Or, si le sens d'une représentation n'est jamais fixe et demeure toujours ouvert, comment ne pas se perdre à travers chaque signification possible? Cette question mène directement à celle du pouvoir. Hall précise que le sens qui circule est toujours lié à la manière dont le pouvoir opère au sein de la société : « [w]ho has the power, in what channels, to circulate which meanings to whom? Which is why the issue of power can never be bracketed out from the question of representation » (Hall 2005 : 14). Ainsi, l'ouverture de sens reste relative. Le travail idéologique a pour rôle de « fixer le sens », de le stabiliser à travers le temps. L'idéologie et le pouvoir tentent de naturaliser les représentations, c'est-à-dire de leur donner un sens qui apparaît non seulement comme naturel et allant de soi, mais comme étant le seul possible :

Whenever you see that, you will think that (...) whenever you see those people you will assume that they have those characteristics. Whenever you see that event, you will assume it has that political consequence. That's what ideology tries to do, that's what power in signification is intended to do: to close language, to close meaning, to stop the flow (Hall 2005 : 19).

Le travail idéologique opère notamment par la répétition. En effet, le sens d'une représentation ne peut devenir hégémonique que lorsque les pratiques de représentation sont récurrentes. Le sens hégémonique d'une représentation, son sens dominant, est ce que Hall appelle le sens préféré (« preferred meaning »). Cela traduit le fait qu'il y a toujours une lecture privilégiée parmi d'autres lectures possibles. Les multiples tentatives de fixation, de naturalisation et d'universalisation font fonctionner comme « vrai », le sens qui est privilégié au sein de la société. Le sens préféré qui semble aller de soi est pourtant le produit d'un contexte sociohistorique particulier. Cela fait écho à la notion de régime de vérité de Foucault selon laquelle chaque époque construit sa « vérité » en fonction de la production d'un champ de savoirs sociaux reconnus comme légitimes. Suivant Foucault, Hall le résume ainsi :

« knowledge linked to power, not only assumes the authority of “the truth” but has the power to *make itself true* » (Foucault 1977 dans Hall 1997a : 49 souligné dans le texte). Les régimes de vérité s’inscrivent dans des relations de pouvoir-savoir (Foucault 2004). Ainsi, les représentations dominantes, naturalisées et perçues comme vraies, sont tributaires de ce nexus pouvoir-savoir.

2.3.1 Représentation de la guerre et des populations locales

La thèse suit également une épistémologie constructiviste pour son examen des représentations qui se retrouvent dans les villages orientaux. Elle porte une attention particulière aux représentations visuelles qui se déploient à travers la performance de la guerre et du terrain humain. En suivant l’approche de Hall qui propose que les représentations ne sont pas un miroir de la réalité, mais un travail de production et d’attribution de sens, étudier la mise en scène de la guerre et des populations afghanes et irakiennes dans les entraînements de pré-déploiement (par le biais de leur performance), permet de cerner le sens préféré qu’on leur donne. En mobilisant le concept de représentation en tant que pratique signifiante, on peut interroger les rapports de pouvoir plus larges qui sont constitutifs aux performances dans les villages orientaux, qui sont en soi une pratique signifiante puisqu’elles représentent une réalité donnée; cela permet aussi d’analyser les codes langagiers et culturels partagés dans les villages orientaux formant un régime de représentation favorisant une signification plutôt qu’une autre; finalement cela permet aussi de voir dans quelle mesure le travail idéologique et le travail hégémonique est-il mis en oeuvre dans la performance – qu’est-ce que les performances essaient de fixer et de stabiliser, quelles représentations sont naturalisées et comment? Grâce aux bases théoriques définissant la notion de représentation, je vais maintenant passer à la question de la représentation de l’autre et de sa mise en spectacle.

2.3.2 Régime de représentation de l'autre

Dans son texte « The Spectacle of the Other » (1997b)²⁸, Hall se penche sur la formation et le fonctionnement des régimes de représentation de la différence, notamment raciale. Il débute en posant cette série de questions :

Why is “otherness” so compelling an object of representation? What does the marking of racial difference tell us about representation as a practice? Through which representational practices are racial and ethnic difference and “otherness” signified? What are the “discursive formations”, the repertoires or regime of representation, on which the media are drawing when they represent “difference”? Why is one dimension of difference – e.g. “race” - crossed by other dimensions, such as sexuality, gender and class? And how is the representation of “difference” linked with the question of power? (Hall 1997b : 235).

Puisque la thèse se penche sur les questions de race et de racialisation, il vaut mieux définir ces termes dès maintenant. On parle de régime de représentation racialisé dans la mesure où on ne considère pas la race comme une réalité de la nature, mais comme un construit sociétal. La majorité des théoriciens s’entendent sur le fait que « la race n’est pas un fait biologique objectif, mais une construction sociale et politique qui établit et perpétue des hiérarchies du pouvoir » (Salyer 2010 : 179 ma traduction). La racialisation représente alors le processus par lequel les identités « raciales » sont produites. La race est un marqueur de différence tout comme le sont le genre, le sexe, l’âge et la classe. Il s’agit d’un « signifiant flottant » toujours sujet à la redéfinition (Hall 1997c). Selon David Theo Goldberg (2002), le racisme, qui est le système de classification hiérarchique et de subordination raciale, a toujours eu deux modes d’opération concomitants, le naturalisme racial et l’historicisme racial :

Le premier [le naturalisme racial] repose sur l’idée qu’il existe *naturellement* des races humaines qui tiennent à des essences héréditairement transmissibles et que ces races sont inégales, bref l’idée d’une hiérarchie raciale enracinée dans la nature, donc indélébile et immuable, au sommet de laquelle se trouve naturellement la race blanche. Le second tient à l’idée de la hiérarchie des civilisations (inégalité des cultures) au sommet de laquelle se

²⁸ Sauf indication contraire, ce qui est rattaché dans cette section au régime de représentation de l’autre provient de « The Spectacle of the Other » (Hall 1997b).

trouve la civilisation européenne laquelle sera justement construite comme blanche à travers le processus de racialisation de l'Autre non-européen (Bilge et Forcier 2016 : s.p. souligné dans le texte).

Il est nécessaire de rappeler qu'« être Blanc » ne se résume à la couleur de la peau. La blanchité constitue une idéologie reliée à un statut social dans un système racialement structuré (Hall 1980)²⁹. En tant que construction sociale, la blanchité n'est pas une essence. Comme le suggère Marilyn Frye, on n'est pas « Blanc par nature », mais par « classification politique » (Frye 1983 : 118). Ainsi, « there is no “true essence” to “whiteness”: there are only historically contingent constructions of that social location » (Nakayama and Krizek 1995 : 293). Norme contre laquelle l'autre racialisé est construit et marqué, la blanchité demeure invisible puisqu'elle est pensée et vécue comme étant la norme universelle (Nakayama and Krizek 1995 : 293). Tel que le souligne Richard Dyer :

In the realm of categories, black is always marked as a colour (as the term « coloured » egregiously acknowledges), and is always particularizing; whereas white is not anything really, not an identity, not a particularizing quality, because it is everything – white is not a colour because it is all colours (Dyer [1988] 2002 : 127).

Ainsi, les groupes racialisés occupent une position subalterne par rapport aux populations blanches qui sont considérées supérieures en raison de leur positionnalité normative. Cette supériorité justifie la minorisation des personnes de couleur, soit un processus au cœur de la suprématie blanche. Indépendamment de leur position de classe ou de genre, les personnes racialisées « ont collectivement un statut social inférieur à celui des personnes classées comme blanches dans la hiérarchie du racisme et des inégalités raciales » (Robillard-Martel 2017 : 116).

Les stéréotypes jouent un rôle majeur dans le processus de racialisation. Leur prégnance est ce qui permet de constituer des régimes de représentation racialisés (Hall 1997b). Ces derniers

²⁹ Cette construction est bien démontrée dans l'étude *How the Irish Became White* d'Ignatiev (1995).

fonctionnent par la récurrence des énoncés et leur naturalisation qui les positionnent comme vrais. En effet, il faut noter que tout régime de représentation, tout comme un régime de vérité, n'opère jamais de manière isolée. Par exemple, un régime de représentation de la différence constitue le répertoire d'images à travers lequel l'altérité est représentée à des moments historiques donnés (Hall 1997b : 232). Or, tel qu'il a été dit, les images ne sont pas porteuses de sens en soi (elles ne sont pas « réflexives » ou « mimétiques », pas plus qu'elles ne sont « intentionnelles »), leur sens est constitutif de la représentation. Comme le souligne Hall, le sens du fait représenté fonctionne toujours sous le mode de l'intertextualité, c'est-à-dire que le sens est construit à l'intérieur d'un contexte discursif plus large : un texte prend une signification particulière en regard des autres textes. La lecture d'une représentation visuelle marquant l'altérité entre alors en relation avec un nombre important d'images similaires ou opposées. Ainsi, des significations entrent en compétition et il y a une véritable lutte autour du signe. Les stéréotypes constituent alors une pratique de représentation qui tente fixer le sens. À cet égard, ils jouent un rôle efficace quant à la stabilisation et la naturalisation du caractère et des attributs de l'autre. En somme, ils constituent une pratique hiérarchique de clôture qui participe au maintien de l'ordre dominant :

Stereotyping, in other words, is part of the maintenance of social and symbolic order. It sets up a symbolic frontier between the normal and the deviant, the normal and the pathological, the acceptable and the unacceptable, what belongs and what does not or is Other, between insiders and outsiders, Us and Them. It facilitates the binding or bounding together of all Us who are normal into one imagined community; and it sends into symbolic exile all of Them (Hall 1997b : 259).

Les stéréotypes raciaux renforcent la frontière symbolique qui sépare « nous » (sujet blanc) et « eux » (sujet racialisé). Comme le rappelle Hall, ceux qui sont expulsés du groupe majoritaire sont souvent soumis à une forme de représentation binaire. Ils « semblent être représentées à travers des extrêmes binaires fortement opposés et polarisés – bons/mauvais, civilisés/primitifs, laids/excessivement attirants, repoussants-parce-que-différents/captivants-parce-que-étranges-et-exotiques » (Hall 1997b : 229 ma traduction).

Hall remarque que les oppositions binaires sont rarement neutres. Il s'appuie sur Derrida pour dire qu'il n'est pas question d'une « coexistence pacifique » entre deux termes, mais d'une « violente hiérarchie », où l'un des deux termes gouverne l'autre (Derrida 1972 : 41 dans Hall 1997b : 258) :

One pole of the binary, [Derrida] argues, is usually the dominant one, the one which includes the other within its field of operations. There is always a relation of power between the poles of a binary opposition (Derrida 1974). We should really write **white/black, men/women, masculine/feminine, upper class/lower class, British/alien** to capture this power dimension in discourse (Hall 1997b : 235 souligné et en gras dans le texte).

Les pratiques de représentation stéréotypées réinscrivent des relations de pouvoir asymétriques entre les groupes, entre ceux qui représentent et ceux qui sont représentés. Le pouvoir apparaît sous la forme de l'ethnocentrisme puisque c'est le groupe dominant qui normalise l'apparence et les conduites (Dyer 1986 dans Hall 1997b : 258). La thèse s'intéresse à comment cela se manifeste dans les faux villages. Or, dans une ère décrite comme « postraciale » comment opèrent les stéréotypes raciaux? Bien qu'elles soient invisibilisées, je suggère que des pratiques signifiantes racialisantes soient impliquées dans la mise en scène dans les faux villages. On verra comment les simulations militaires puisent dans les discours classiques de l'orientalisme et ses déclinaisons contemporaines. L'orientalisme est un concept crucial pour la présente étude, un point sur celui-ci est de mise.

2.3.3 L'orientalisme

Comme le souligne Saïd ([1977] 2003), l'orientalisme est un style de domination de l'Occident sur l'Orient, par lequel l'Orient et les « Orientaux » sont créés à partir du regard des Occidentaux. Il s'agit ainsi d'une

approche occidentale de l'Orient; c'est la discipline par laquelle l'Orient était (et est) systématiquement abordé, comme sujet d'étude, de découverte et de pratique (...) [l'orientalisme désigne] la collection de rêves, d'images et de vocabulaires dont dispose celui qui essaie de parler de ce qui se trouve à l'est de la ligne de partage (Saïd 2003 : 91).

Regarder les productions orientalistes en disent finalement davantage sur le représentant que le représenté. Bien entendu, il s'agit plus que d'une distinction géographique, on a également affaire à une distinction morale et culturelle. Il faut préciser L'Orient, au même titre que l'Occident, n'est pas une entité qui existe en soi, ainsi qu'il n'est pas question de dire qu'il existe un Orient « réel ou véritable » (Saïd 2003 : 347). L'Orient et l'Occident « ne correspondent à aucune réalité stable découlant d'un fait naturel » (Saïd 2003 : 357). L'orientalisme est donc un système de représentation, un discours³⁰. Saïd affirme d'ailleurs que

si l'on n'étudie pas l'orientalisme en tant que discours, on est incapable de comprendre la discipline extrêmement systématique qui a permis à la culture européenne de gérer – et même de produire – l'Orient du point de vue politique, sociologique, militaire, idéologique, scientifique et imaginaire pendant la période qui a suivi le Siècle des Lumières (2003 : 15).

D'abord une entreprise européenne, principalement française et britannique au 19^e siècle et au début du 20^e siècle, l'orientalisme prend un visage américain à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. En effet, l'orientalisme s'est adapté au nouvel ordre mondial et à l'impérialisme américain en devenir (Saïd 2003 : 347). Lorsque les États-Unis sont devenus la première puissance mondiale suite au démantèlement de l'Union soviétique, empire du mal du temps de la guerre froide, autant les chercheurs universitaires que les journalistes en ont cherché un nouveau. L'empire du mal s'est finalement consolidé autour d'un islam orientalisé à partir d'une pléthore de représentations stéréotypées faisant des amalgames entre islam, arabe, violence et terrorisme (Saïd 2003 : 374). L'orientalisme américain exerce ainsi lui aussi une forme d'autorité sur l'Orient tant dans la culture populaire, scientifique que médiatique, mais au-delà du descriptif, l'orientalisme contemporain génère des discours et des pratiques de domination, mais aussi de protection (Saïd 2003 : 357-358). Se protéger des « Orientaux » et surtout de leur religion, l'islam qui y est associé par défaut et lu comme expression dangereuse de l'Orient (Saïd 2003 : 358).

³⁰ Saïd précise qu'il utilise la notion de discours telle que définie par Foucault dans *Archéologie du savoir* (1969) et *Surveiller et punir* (1975) (Saïd 2003 : 15).

À première vue, l'armée américaine semble avoir mis sur pied plusieurs programmes et entraînements présentant un but similaire à celui des orientalistes du temps passé – c'est-à-dire chercher à connaître l'Oriental, sa race, son caractère, ses traditions, sa culture, son histoire, sa religion – en plus de vouloir exercer un contrôle et une forme de domination sur son objet de connaissance. La thèse cherche à voir en quelles instances et dans quelle mesure les exercices de simulation s'inscrivent dans un régime de représentation racialisé, semblant puiser dans les stéréotypes hérités d'une plus longue tradition d'orientalisme. Comment opèrent les pratiques significatives racialisantes dans les faux villages? Comment se construit l'orientalisme américain contemporain dans ces espaces (qu'est-ce qui est orientalisé et comment)? À travers l'analyse du langage visuel et des performances cette recherche examine les reconfigurations, nouveaux assemblages et réarticulations de l'orientalisme ainsi que la construction des identifications dans ces villages orientaux où se performe non seulement la guerre, mais où s'*organise* une rencontre culturelle entre les militaires et les populations locales afghanes et irakiennes.

2.4 Rencontre culturelle : une stratégie d'intervention sur les corps

La rencontre culturelle simulée dans les villages n'est pas de n'importe quel type, je choisis de l'étudier sous l'angle de la « rencontre culturelle organisée ». L'expression a été formulée par un groupe de chercheurs danois dans le cadre du projet de recherche « The organised cultural encounter »³¹. La notion évoque l'aménagement de rencontres entre groupes ayant des appartenances culturelles distinctes – principalement ethniques ou religieuses – afin

³¹ Le projet de recherche fut mis en œuvre par le département de « Culture and Identity » de l'Université de Roskilde (Danemark). Le titre complet du projet était « The organised cultural encounter : rethinking the conceptual and contextual framework of interculturality through the study of practice » (2013-2016). Les résultats ont d'abord été présentés dans un numéro spécial du *Journal of Intercultural Studies* intitulé « Organised Cultural Encounters: Interculturality and Transformative Practices » (2017 vol. 38 no. 6). Cela a par la suite donné lieu à la publication de l'ouvrage collectif *Cultural Encounters as Intervention Practices* (Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen 2019).

de créer un rapprochement ceux-ci (Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen 2017, 2019). Ces rencontres sont une stratégie d'intervention puisqu'elles ont comme objectif de répondre, de transformer ou de gérer des *problèmes* qui seraient liés aux différences culturelles entre les groupes en question. Ces rencontres constituent en soi une performance. Il s'agit d'événements qui suivent un script et bien que des moments d'improvisation puissent avoir lieu – comme c'est le cas dans les simulations militaires à l'étude –, celles-ci sont orchestrées à l'avance par un assemblage d'acteurs et d'institutions. Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen les définissent ainsi :

Organised cultural encounters are – to use a theatre metaphor – scripted events: time, place, roles and interactions are more or less strictly prescribed and regulated in advance of the encounter. The scripts are also tied to the particular social arena with which the encounter is associated. That is, organised cultural encounters take place within already established professional or institutional contexts, and are thus shaped in important ways by the existing norms, discourses, roles and hierarchies that govern these arenas (2017 : 601).

On peut penser à l'organisation de dialogues inter-foi, de fêtes et festivals multiculturels jusqu'aux efforts de consolidation de la paix après un conflit armé entre différents groupes ethniques. Le but étant de créer des ponts entre les communautés. Les rencontres culturelles organisées sont en fait une performance en soi où chacun des partis performe leur rôle identitaire – dans notre cas, les *role players* d'un côté, les soldats de l'autre.

Par ailleurs, ces rencontres ont leur temporalité et spatialité propre. C'est-à-dire qu'elles sont situées dans un « ici et maintenant » différent de celui du problème à résoudre. Elles sont modulées par d'autres événements, mais également par d'autres rencontres qui ont lieu ailleurs, dans le temps comme dans l'espace (Simonsen, Koefoed et de Neergaard 2017). Aussi, la physicalité de ces rencontres et leur aspect incorporé (« embodied ») sont fondamentaux :

An important element of cultural encounter scripts is bringing people together in close bodily proximity in order for them to experience “the other” as a real physical presence beyond stereotypical representations from afar. However, bodies do carry signs with them – signs associated with cultural differences, such as religious paraphernalia, or bodily signifiers associated with race (Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen 2017 : 601).

Ce type d'événement implique la rencontre des corps, et ainsi, certains participants vont présenter des marqueurs visibles et invisibles de différence qui seront intégrés dans le script des rencontres. Il s'agit souvent des corps racialisés en présence des corps non racialisés, mais pas systématiquement. Quoi qu'il en soit, il est question de mettre en contact des individus ou des groupes qui occupent différentes positionalités, définies par des relations de pouvoir non équivalentes. Ces rassemblements se pensent à l'intérieur de « zones de contact »³² (Pratt 1991) dont ces rencontres se veulent le lieu privilégié et où les corps sont appelés à devenir des sites de transformation (Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen 2017).

2.4.1 Sensibiliser les soldats aux populations locales : rencontre culturelle organisée au sein des simulations

Si l'on regarde le cas des villages orientaux, la performance qui s'y déroule peut être lue à plusieurs égards à travers la loupe des rencontres culturelles organisées. À l'instar de ces dernières, la rencontre qui est jouée au sein des faux villages sert à régler un problème qui se situe à l'extérieur. Tel que mentionné, une touche culturelle fut ajoutée aux entraînements de pré-déploiement suivant le diagnostic de l'incompréhension culturelle des troupes face aux populations locales. Ainsi, à travers les jeux de rôles, l'armée souhaite améliorer le rendement des militaires en Irak et en Afghanistan.

Puisque l'organisation d'une rencontre culturelle est influencée par des contingences extérieures (Simonsen, Koefoed et de Neergaard 2007), il est nécessaire de tenir compte du contexte social, politique et historique dont cette mise en scène culturelle de la guerre émerge. La recherche regarde comment le contexte externe cadre et médie ce qui se passe dans les faux villages. Il y a donc un mouvement de va-et-vient entre les entraînements de pré-déploiement et le contexte extérieur plus large. On dit que des événements, mais aussi des rencontres qui

³² Comme l'explique Pratt « I use this term [contact zone] to refer to social spaces where cultures meet, clash and grapple with each other, often in contexts of highly asymmetrical relations of power, such as colonialism, slavery, or their aftermaths as they lived out in many parts of the world today » (Pratt, 1991 : 34).

ont lieu en dehors de la rencontre culturelle organisée donnent un cadrage à celle-ci. Or, quelles sont ces autres rencontres qui influencent celle qui est simulée dans l'entraînement? S'il y a bien entendu celles sur les territoires afghans et irakiens entre les militaires et les populations, il faut également tenir compte d'autres rencontres déterminantes. En effet, l'examen des entraînements de pré-déploiement ne peut se faire sans regarder les politiques étrangères des États-Unis au Moyen-Orient, leurs interventions passées dans la région, le rapport plus large de l'Occident à l'islam et aux musulmans, et finalement sans tenir compte de l'orientalisme européen et américain. Tout cela implique des rencontres qui ont une certaine incidence sur les exercices de simulation.

Si on peut avoir l'impression que ce type de rencontre vise le plus souvent le « vivre ensemble » dans un contexte multiculturel, et non pas la conduite d'une guerre et la recherche de renseignements (« intelligence »), même bien intentionnée, les rencontres culturelles organisées comportent leur part de violence, parfois meurtrière. En effet, différentes formes de gouvernementalité opèrent à travers celles-ci et exercent un contrôle des populations, surtout sur les populations non blanches. Cela s'observe tout particulièrement dans le contexte actuel de sécurisation des politiques d'immigration et d'intégration, où la suspicion envers les populations racialisées se traduit à travers diverses techniques de gestion de la diversité (Bilge 2012, 2013). Ces politiques d'immigrations et d'intégration sont autant de dispositifs d'une « gouvernementalité racialisée » (Bilge 2012, 2013). À cet égard, on peut penser que les rencontres culturelles organisées constituent une technique de plus de gestion de la diversité visant ultimement à gouverner les conduites de ces populations. Ainsi, entendre l'interaction entre les soldats et les *roles players* au sein de la simulation en tant que rencontre culturelle *organisée* permet de montrer leur dimension administrée. Car, loin d'être spontanée, la mise en scène de ces rencontres au sein des entraînements représente une technique de gestion de l'autre et de gouvernement des conduites. Donc, même si la majorité des études qui se penche sur une rencontre culturelle organisée n'a pas pour objet une rencontre dont l'objectif est la conduite d'une guerre comme c'est le cas ici, la notion demeure une catégorie analytique très pertinente pour regarder l'interaction entre les militaires et les *roles players* dans les villages. La simulation d'une rencontre culturelle au sein des entraînements fait partie de la

performance de la guerre qui se joue dans les villages orientaux. Se pencher sur cet élément plus précis de l'ensemble de la performance permettra d'analyser la volonté de savoir l'autre à travers ledit « cultural turn » de l'armée, et ce au-delà du discours « bienveillant » de sauver des vies. J'exposerai dans le prochain chapitre la méthodologie de la recherche.

Chapitre 3

Méthodologie :

Une recherche qualitative de type ethnographique

Afin d'étudier les représentations dominantes qui sont produites et qui circulent dans l'espace des simulations militaires, la thèse suit les pas de nouvelles démarches ethnographiques issues de divers champs disciplinaires. Pour comprendre les rationalités et technologies qui opèrent dans les faux villages et qui soutiennent la mise en scène de la guerre et la performance d'une rencontre culturelle organisée entre les soldats et les populations locales, la thèse examine tout particulièrement les dimensions visuelles des villages orientaux qui sont faits, dans certains cas, pour être filmés et photographiés. La collecte de données comprend une observation sur une base militaire et des entrevues semi-dirigées avec des vétérans d'Irak et d'Afghanistan. Puisqu'il s'agit d'une étude qualitative de type ethnographique, je m'arrête un instant sur le mot « ethnographie ».

Toujours pertinente, la définition de Geertz (1973) voyait l'ethnographie comme un « effort intellectuel » de compréhension plutôt qu'une simple technique de collecte de données. Tel que le stipulait l'auteur de *The Interpretation of Culture* « [d]oing ethnography consists of “trying to read” (in the sense of “construct a reading of”) a manuscript – foreign, faded, full of ellipses, incoherencies, suspicious emendations and tendentious commentaries » (Geertz 1973 : 10). Bien que je m'appuie sur cette définition plutôt classique, issue de l'anthropologie symbolique de Geertz, celle-ci est un point de départ plus que d'arrivée.

Si, de manière générale l'ethnographie évoque l'idée d'un compte-rendu sur une culture ou un groupe culturel, le plus souvent basé sur une observation du chercheur sur le terrain, la traditionnelle observation participante, il faut savoir que de nouvelles formes de travail ethnographique émergent ainsi que de nouvelles manières d'accéder au terrain. L'observation participative représente certes une technique au cœur de la discipline anthropologique depuis

Malinowski, mais cette dernière ne s'y restreint pas. Le développement rapide des nouvelles technologies et des technologies visuelles³³ offre de nouvelles opportunités de collectes de données et ouvre une fenêtre sur des avenues pour conduire des recherches scientifiques qui étaient encore inexplorées il y a quelques années (Knoblauch 2005).

Les nouveaux médias, la prise d'images numériques et la diffusion quasi instantanée que permettent les appareils intelligents ne sont que quelques exemples qui s'ajoutent à l'observation plus classique requérant une présence physique du chercheur de manière non interrompue et généralement longue sur le terrain. On peut penser aux ethnographies virtuelles où l'Internet devient dorénavant le terrain de recherche. Celles-ci viennent complexifier la question de ce qu'est une recherche ethnographique en élargissant la définition stricte de l'ethnographie. Il y a aussi des ethnographies qui ne sont pas dirigées vers des groupes ethnoculturels, mais vers des facettes de la culture globale contemporaine. On retrouve donc de plus en plus d'ethnographies de la globalisation (Appadurai 1996; Bazin et Selim 2002; Burawoy 2000; Dufy et Weber 2007) de la sécurité (Cohn 2006; Diaz 2005; Donnan et Wilson 2010), de la violence (Avruch 2001; Richards 2005; Fassin et Pandolfi 2010; Mahmood 2001; Robben et Nordstrom 1995). Dans un autre ordre d'idées, il y a des ethnographies qui repensent la technique de collecte et de présentation des données. Par exemple, les ethnographies qui s'appuient en grande partie sur une instrumentation visuelle telle des photographies et des vidéos. Ces images sont utilisées comme outils méthodologiques en soi et, parfois même, comme mode de présentation des recherches (Schwartz 1989). L'ethnographie visuelle est une méthode de premier plan pour étudier les performances non textuelles et incorporées (Schrurr 2012). Ces formes d'ethnographies non conventionnelles ne sont pas en rupture avec l'ethnographie traditionnelle, mais complémentaire.

³³ Bien entendu, à chaque époque il y a toujours eu des technologies nouvelles. Ici « nouvelles technologies » est entendu dans son sens contemporain. Je fais référence par exemples au développement des techniques de l'information et de la communication (TIC), de l'Internet (sans câble, haute vitesse), du numérique, des téléphones intelligents, des nouveaux moyens de communications et des nouveaux médias.

Le travail ethnographique a donc énormément changé au cours des dernières années. Il est également important de noter que ce qui participe à ce renouveau est l'adoption de cet effort intellectuel par d'autres disciplines que l'anthropologie comme la géographie, les études urbaines, l'économie, l'éducation, la psychologie, et bien entendu la sociologie (Knoblauch 2005). Comme le rappelle Hubert Knoblauch (2005) à l'intérieur de la tradition de l'École de Chicago, l'ethnographie sociologique a produit un nombre important d'études qui a non seulement contribué à la sociologie, mais à l'ensemble des sciences sociales. Les différentes disciplines ayant incorporé la méthode ethnographique s'en servent afin de documenter les dimensions culturelles des phénomènes à l'étude reliés à leur champ d'intérêts respectifs (Knoblauch 2005). La thèse se veut un ajout à ce renouvellement de la méthode en faisant l'ethnographie d'un lieu peu étudié, mais fort évocateur de la culture et du temps présent qui s'inscrit dans le paradigme d'une guerre permanente contre le terrorisme. Je vais d'abord présenter les outils de la collecte de données, ensuite les méthodes d'analyses, suivi des considérations éthiques et terminerai par les limites de la recherche et les difficultés rencontrées.

3.1 Outils de la collecte de données

3.1.1 Visite exploratoire

La collecte de données débute par une visite exploratoire du village principal du NTC, *Medina Wasl* (renommé plus tard *Ertebat Shar*), soit le plus grand village de la base et le seul accessible au public. Il s'agit d'une observation de courte durée ayant été effectuée lors de deux visites à Fort Irwin dans le cadre des « NTC Box Tours ». On appelle « The Box », cet espace dédié à l'entraînement immersif. Le Centre offre plusieurs fois par année des visites guidées de la base, où le public est invité à assister à un scénario d'entraînement au sein du village principal. J'ai effectué cette visite à deux reprises, en août 2012 et en septembre

2013³⁴. J'ai suivi la procédure d'inscription habituelle qui se fait en ligne quelques semaines avant la date de la visite. J'ai cherché à avoir une visite qui serait la plus normale possible. Suivre le cours des choses. Bien entendu, il serait illusoire de prétendre à une visite complètement neutre, ma position de chercheuse ayant influencé mon regard. Cela dit, j'ai tout de même cherché à avoir une exploration physique des lieux qui soit des plus ordinaires. J'ai d'ailleurs été accompagnée d'une amie différente à chaque fois. Leur présence donnait un côté décontracté à la visite puisque celles-ci n'y allaient aucunement à des fins de recherches et avaient pleinement le droit d'y assister, la visite étant ouverte à tous.

Cette visite exploratoire, en tant qu'observation directe, consistait pour moi « à être le témoin des comportements sociaux d'individus ou de groupes dans les lieux mêmes de leurs activités ou de leurs résidences, sans en modifier le déroulement ordinaire » (Peretz [1998] 2004 : 14). Son objectif était d'avoir directement accès à l'environnement à l'étude. Cette incursion au sein d'un de ces villages orientaux a engendré diverses réflexions sur l'entraînement en soi, ses motivations, le scénario développé, le langage visuel adopté, les représentations dominantes. Cela a également permis de voir comment les soldats et les autres acteurs répondent à cet environnement. Cette visite au sein de « The Box » a facilité la compréhension des exercices militaires contemporains au sein des villages afghans et irakiens simulés et des mises en scène de la guerre aux États-Unis. Bien que l'observation fût de courte durée, celle-ci constitue un point de repère pour mieux comprendre ce pan de la culture militaire.

Je rappelle que le NTC de Fort Irwin n'est pas le seul site qui conduit des simulations culturelles dans des environnements immersifs. Plusieurs autres bases, comme Fort Polk en

³⁴ Étant pensés en fonction du contexte politique et des interventions militaires du moment, ces installations ont certainement une part d'éphémère et un avenir matériel incertain. En guise « d'artéfact digital », la page web du « NTC Box Tour » tel qu'elle apparaissait en 2013 sur le site du National Training Center est présentée en Annexe 1. Le site internet avait déjà changé par rapport à la première fois que je l'ai consulté en 2010, où il n'était pas encore question de faux villages afghans, mais seulement de faux villages irakiens.

Louisiane ont leur aire d'entraînement qu'on nomme également « The Box »³⁵. Cependant, ces autres sites étaient beaucoup moins accessibles, particulièrement pour des civiles comme moi. Avoir eu l'occasion de visiter *Medina Wasl/Ertebat Shar* rend tangible une géographie imaginaire que je ne saurai accéder par la suite que par le discours des participants s'y étant entraînés ou qui se sont entraînés dans des villages similaires ainsi que par des données visuelles secondaires. Le fait d'être allée en personne dans ce village oriental construit par l'armée m'offre une position épistémologique privilégiée, me donnant la possibilité de mener une analyse moins partielle que si j'avais eu exclusivement recours à des données de seconde main. On comprend que cette observation, bien qu'elle fût rapide, fut cruciale pour l'analyse des données visuelles.

La vision romantique d'un long terrain est ancrée dans la psyché de l'anthropologie classique et persiste aujourd'hui. Il est vu comme un gage du sérieux de la recherche et de l'engagement de l'enquêteur. Le terrain de courte durée est souvent critiqué. On critique, et avec raison, le fait qu'il s'inscrive souvent dans des logiques néolibérales qui prônent un savoir instantané et entrepreneurial. Or, les raisons de la courte période d'enquête s'inscrivent ici dans de tout autres logiques qui n'ont que très peu à voir avec questions, mais presque tout avec la difficulté d'accès au terrain. J'ai trouvé une inspiration méthodologique dans les écrits de Knoblauch qui fait l'apologie des ethnographies de courtes durées pour une tout autre raison. Il nomme sa méthode « focused ethnography » (2005) dans laquelle la courte durée d'observation est compensée par un examen approfondi des données. Il stipule la collecte de données dans ce type d'ethnographies est intensive. En effet, une grande quantité de données est produite en peu de temps, ce qui requiert une analyse intensive et focalisée des données (2005 : s.p.). Ce fut ce qui se produisit dans cette recherche qui, pour pallier la courte période

³⁵ Fort Polk est la seule autre base qui fait un « Box Tour ». Cependant, celui-ci est annuel, alors qu'au NTC, il s'offre plusieurs fois par année, à peu près à chaque rotation.

d'observation, prêta une attention minutieuse aux détails³⁶. Afin d'enregistrer ceux-ci, j'eus recours aux technologies visuelles.

3.1.2 Ethnographie visuelle : l'image comme démarche d'enquête

Outre la mémoire, comment faire pour enregistrer ces performances militaires à des fins d'analyse sociologique? La photo et la vidéo représentent des instruments essentiels dans la collecte de données. Ces simulations prennent place dans un décor de cinéma qui semble destiné à être filmé et photographié, tant par les visiteurs, les journalistes que les militaires et leurs familles eux-mêmes. En fait, les responsables de la visite non seulement nous donnent la permission de photographier la simulation, mais nous encouragent à prendre des photos en compagnie des différents acteurs qui y participent comme les soldats et les *role players*. Ils nous incitent également à la publication et à la diffusion de ces images à travers divers canaux, notamment sur nos réseaux sociaux³⁷. Avec cette autorisation de photographier le camp d'entraînement et de garder nos droits d'auteurs sur les images, l'idée d'« envisager les liens entre œil sociologique et œil photographique à l'intérieur d'une forme d'enquête qualitative » (Du et Meyer 2008 : 4) s'imposa d'elle-même. Je me suis ainsi inspiré des sociologues May Du et Michaël Meyer (2008) pour reprendre leur notion de triple itinéraire – géographique, photographique et intellectuel – afin de documenter la ville. Les deux auteurs s'étaient adonnés dans le cadre d'un colloque sur l'analyse qualitative de données visuelles à un parcours photographique de la ville de Berlin afin de rendre compte du paysage social

³⁶ Cette attention minutieuse aux détails s'inspire du mémoire de maîtrise de Sophie Coulombe (2017) qui a mené une ethnographie des prisons pour femmes au Québec. L'auteure a mobilisé la méthode de Siegfried Kracauer, ce journaliste, critique de cinéma et sociologue allemand du début du 20^e siècle. Pour lui, le détail n'est pas frivole, au contraire il est digne d'attention. Les détails sont significatifs puisqu'ils sont des « vecteurs de compréhension du social » (Coulombe 2017 : i).

³⁷ Puisque la prise de photos et la diffusion étaient autorisées, du moins sur les médias sociaux, j'ai demandé aux personnes responsables de la visite si je devais demander une autorisation particulière pour l'utilisation des photos que je prendrais, à des fins de recherche. Elles m'ont dit que j'avais le droit d'utiliser mes photos pour cette thèse et de futures publications scientifiques.

urbain³⁸. Le but était de « rendre intelligible par une séquence de photographies un environnement urbain appréhendé en tant que "paysage social" » (2008 : 4). Je me suis donc prêtée au même exercice divisé et entrepris ce chemin en trois temps : « l'itinéraire dans le visible (le mouvement géographique), l'itinéraire dans le visuel (le travail photographique) et l'itinéraire dans les visualisations (le travail de présentation des photographies) » (2008 : s.p.).

On remarque que je m'inspire d'études menées en contexte urbain. Cela n'est pas le fruit du hasard. J'étais en effet curieuse de voir ce qui pouvait ressortir de l'analyse si j'empruntais aux techniques d'ethnographie urbaine. En fait, il s'agissait de prendre au sérieux cet espace physique où se tient la performance d'une rencontre culturelle organisée. Les faux villages sont *vrais*. Ainsi, qu'est-ce qu'on peut tirer des enquêtes ethnographiques de la ville pour étudier une ville simulée? Je me suis inspirée d'ethnographies visuelles de l'urbain qui prenaient la ville comme matériau phénoménologique (Pink 2008, Du et Meyer 2008, Schurr 2012, Schwartz 1989). La thèse extrapole donc le contexte urbain à ces faux villages afghans et irakiens qui traversent les États-Unis du désert de Californie jusqu'aux bayous de la Louisiane.

La dimension urbaine peut sembler paradoxale puisque ce qui est à l'étude ressemble à des villages dans des lieux reculés, loin des grands centres. La pertinence se situe dans l'ontologie même de ces entraînements de pré-déploiement. Je rappelle que les exercices militaires dans les faux villages font partie de ce qu'on appelle « MOUT training », (MOUT pour « Military Operation on Urban Terrain ») qui sont des entraînements immersifs spécifiques pour les « guerres urbaines » contemporaines. La notion de guerre urbaine ne signifie pas nécessairement qu'elle se déroule dans un grand centre urbain – la guerre en Afghanistan par exemple était surtout en zones rurales. Elle est entre autres caractérisée par la co-présence de

³⁸ Le colloque était intitulé « Qualitative Analysis of Visual Data » et fut tenu à la Europäische Akademie de Berlin entre le 17 et 20 septembre 2007. Le titre de l'atelier était « Workshop on Visual methods » et donné par le chercheur en sociologie visuelle Douglas Harper.

civils et de combattants. Donc, même si on est loin des grandes villes qui font l'objet des ethnographies urbaines, il est possible de tracer un parallèle et d'utiliser les mêmes méthodes afin de comprendre comment les espaces sont fabriqués, aménagés expérimentés et compris par les différents utilisateurs. Il en va de même avec la notion du quotidien. Quelles sont les « pratiques citadines ordinaires »? La figure du passant, développé par Isaac Joseph (1984), est essentielle pour comprendre les dynamiques de la ville. Dans le cadre du terrain, on peut alors se demander où est ce dernier. Le passant ou encore le flâneur, autre figure clé des ethnographies urbaines, sont mis en scène. Les relations sociales sont construites de toutes pièces, non pas quelle sont plus « naturelles » dans la « vraie vie », mais au sein de la simulation, il y a un côté intentionnel, assumé, qui n'est pas inconscient et qui fait penser aux logiques publicitaires. Puisque les guerres de contre-insurrections reposent sur l'idée d'ennemi caché dans la population, la mise en scène de la vie quotidienne à laquelle se mêlent des scénarios de combats devient un élément central des représentations visuelles. Le travail ethnographique et de collecte de données visuelles permet d'éclairer ces éléments de la performance à l'étude.

La majorité des enquêteurs visuels souhaitant utiliser la photographie pour des recherches qualitatives est souvent confronté à la question de par où commencer et que prendre en photo. Du et Meyer y furent confrontés, ainsi ils demandent « quoi et comment photographier? » (Du et Meyer 2008 : 7). Cette problématique s'est moins posée à moi, étant donné le parcours déjà tracé de la visite, les responsables du « Box Tour » avaient prédéterminé un itinéraire à suivre telle une visite touristique guidée d'une « vraie » ville, qui commence d'ailleurs très souvent par un autobus voyageur, où un « tour operator » vous adresse la parole avec un microphone. Fait intéressant, notre voyage débuta également en autobus scolaire! Ce dernier nous amena au milieu du désert pour atteindre la fameuse *Medina Wasl/Ertebat Shar*. L'itinéraire photographique débuta dès ce trajet en autobus. Ensuite, le parcours de la visite guidée au sein du village et les points d'attention ont ponctué ma prise d'images. Mes photos se veulent d'abord une rencontre avec un lieu. Par le biais de ma caméra, j'ai voulu explorer les représentations et les expériences de cet espace qu'on nomme « The Box ». J'ai voulu prendre

ce qu'on voulait qu'on regarde afin de témoigner du cadrage que l'armée voulait donner à la visite.

Je reprends l'idée de Licha (2011) que « The Box » est un appareil optique, un dispositif de perception qui oriente la vue de ses différents témoins – les visiteurs, incluant les journalistes et la parenté militaire –, mais aussi celle des soldats en entraînements. Licha observe ceci « training for warfare is as much a question of learning how to look as it is of learning specific combat techniques » (2011 : s.p.). J'ai donc voulu cerner le regard de celui qui représente et non du représenté, et ce, à l'aide de la photographie, soit un médium qui a été une technologie essentielle pour la construction des villages. En effet, les concepteurs se seraient inspirés de photos d'Irak prises en ligne, mais aussi de celles des soldats qui en revenaient. Brian Howe, le gestionnaire des opérations d'entraînement de la base, rapporte que les photographies personnelles des militaires ont aidé à la réalisation du décor : « [the military] bring back their pictures and their knowledge » (cité dans Licha 2011 : figure 2). L'institution ne donne pas seulement à voir, mais donne une leçon de comment voir ». En reprenant à mon compte la photographie, mon objectif était d'étudier le « regard et l'objet du regard » de l'armée. En utilisant ces mots, je m'inspire de Sarah Pink (2008) qui se spécialise dans les ethnographies sensorielles. Dans le cadre d'une enquête portant sur de nouvelles formes d'urbanismes et les mouvements sociaux qui les instituent, Pink s'est adonnée également à une visite guidée. Sa remarque est fort pertinente pour une recherche comme la mienne : « on the walk we learnt not only what we were meant to look at but what to look for when we are looking, and the meanings of what we saw (2008 : s.p.).

J'ai donc essayé de prendre les clichés que les organisateurs s'attendaient que les visiteurs prennent. Je prenais des photos d'où on dirigeait mon attention, les points de repère (on pourrait dire « landmark »), à savoir la rue du marché très animée, la mosquée, la façade de l'hôtel qui est la structure la plus imposante du village, la statue qui se trouve en face. Bien entendu, j'ai photographié les *role players* et même, posé avec eux. J'ai ensuite documenté le scénario de combat, photographiant les chars d'assaut, les fausses explosions, les soldats qui ouvrent le feu sur les insurgés, les *role players* en pleurs et en cris. Ma prise d'images s'est

faite dans le mouvement comme dans l'arrêt. Les commentaires de Du et Meyer (2008) sur ces temps de pause décrivent également mon expérience « [c]haque arrêt a impliqué de prendre place dans l'espace, et de se donner à voir dans un moment consacré à la prise de vue photographique ». Or, ces moments de prises de vues avaient été pensés par les organisateurs de la visite. Par exemple, lorsque ceux-ci rassemblaient le groupe pour arrêter notre mouvement, il m'a paru pertinent de questionner ce qu'on nous montrait. Les arrêts intentionnels jetaient un éclairage ce qui était important pour le Centre puisqu'ils concentraient notre attention sur un seul point focal. Et pour ce qui est du mouvement, dans les déplacements entre ces arrêts, je portais attention non seulement à ce qui « m'impressionnait », mais aussi à ce que les autres regardaient. Je me suis amusée documenter ces moments, prendre en photos ce qui attirait le regard, mais aussi photographier le photographe – regarder le regardant comme disait Emmanuel Licha (s.d. b).

Si je me suis attardée sur les éléments qui m'apparaissaient le centre d'intérêt, je ne m'y suis toutefois pas limitée. En effet, j'ai également photographié des éléments qui semblaient plus secondaires. J'ai dirigé mon regard là où l'action semblait décentrée, là où rien ne semblait intéressant pour les autres visiteurs, bref là où on ne regardait pas. Par exemple, j'ai pris une rue adjacente à celle du marché, complètement déserte, où rien ne se passait, où aucun *role player* n'était. J'ai pris l'intérieur d'une maison à moitié vide, le derrière d'un bâtiment, une section du village qui ne servait pas au scénario. Là où personne ne semblait poser les yeux, je me faufilais (il est d'ailleurs arrivé qu'un guide vienne me chercher pour me dire de me dépêcher).

L'objectif des photos n'était pas esthétique, j'ai voulu en prendre le plus possible afin de pouvoir documenter le parcours dans l'espace, afin de marquer chaque étape de la visite. J'ai combiné itinéraire et images afin de créer un itinéraire visuel qui offre « un cadre initial de travail permettant d'articuler les éléments visibles, les artefacts visuels et les visualisations scientifiques » (Du et Meyer 2008 : 8). Les parcours visuels de ce type « nous invitent à considérer l'épaisseur de l'observable à travers laquelle voyage notre regard » (Du et Meyer 2008 : 8). Outre ces considérations, les photos « peuvent être un soutien à la mémoire et à

l'étonnement du chercheur qui redécouvre par les images des détails qui lui avaient échappé lors de la prise de vue » (Du et Meyer 2008 : 10).

Ces photos, plutôt qu'être prises comme simples illustrations du terrain, seront traitées comme un matériau d'analyse à part entière. Il s'agit de rendre mon observation sociologique à travers la visualisation des données, c'est d'ailleurs pourquoi les photos sont dans le corps du texte et non en simples annexes. J'aimerais reprendre le propos de Schwartz qui a conduit plusieurs enquêtes qualitatives visuelles, puisque mon approche s'apparente à la sienne :

In making photographs for this research, I have attempted to construct "a record about culture" (Worth 1980) It is not the photographs themselves which inform, but rather, the analysis of them. The photographs show concrete details of every events, activities and the context in which they occur and provide data about community life. The analysis of the images is informed by insights gained through ethnographic fieldwork and informants' responses to the photo-sets (Schwartz 1989 : 152)

La thèse s'inscrit dans un renouveau des études ethnographiques qui traitent les « images comme mode de connaissance du terrain » (Du et Meyer 2008 : 3). Cette partie de l'examen des faux villages est, pour ainsi dire, une ethnographie visuelle.

Bien entendu, l'ethnographie comme méthode de recherche est intrinsèquement visuelle puisqu'elle est basée sur des pratiques d'observation (Schurr 2012 : 197). Dès la parution des premières monographies, les anthropologues inséraient des images pour présenter leur terrain aux lecteurs et attester de leur présence (MacDougall 1997). Dans ces écrits cependant, les matériaux visuels avaient peu de valeur interprétative, leur valeur était surtout illustrative (Schurr 2012). Je suis donc l'orientation de la géographe sociale culturelle Carolin Schurr (2012) qui stipule que l'ethnographie visuelle rend explicite l'aspect visuel de l'ethnographie en accordant aux données visuelles un traitement plus analytique. Cette méthode ne fait pas une utilisation instrumentale des images. Au contraire, celle-ci implique une approche complexe qui incorpore des matériaux et des techniques audiovisuels à travers le processus de recherche, de présentation/restitution des données et de l'analyse/discussion de ces dernières (Pink 2008). Ainsi, les photos et/ou vidéos ne sont pas un simple moyen d'enregistrer des données, mais un médium par lequel le savoir ethnographique est créé (Pink 2001).

Ainsi, l'ethnographie visuelle fait partie de la stratégie d'enquête et d'un effort intellectuel pour comprendre les rationalités et technologies qui opèrent dans les simulations militaires qui prennent d'ailleurs place dans un décor de cinéma qui semble destiné à être photographié et filmé, tant par les visiteurs et les journalistes que les militaires eux-mêmes. Il est à noter que les méthodes de collectes et d'analyses visuelles permettent de diriger le regard sur les aspects corporels du savoir et de sa production en ayant comme point d'ancrage le langage corporel et les mouvements qui circulent dans un espace construit (Kindon 2003 : 147). Ainsi, l'ethnographie visuelle m'apparaît adéquate pour étudier le rôle des corps dans ces simulations. Elle permet de cerner les imaginaires hégémoniques traversant cette performance culturelle qui se tient dans des faux villages afghans et irakiens. Si les données visibles représentent le point d'ancrage de l'analyse, il est à noter qu'une attention particulière fut également portée aux représentations non visuelles, comme les sons qui, eux aussi, participent à la création de significations. Le non visuel n'est pas moins représentationnel, le côté sensible des simulations lui attribue également un sens.

3.1.3 Données secondaires

Les images des faux villages sont facilement accessibles, surtout celles de Fort Irwin à cause du « NTC Box Tour ». Les visiteurs mettent, tel que demandé leurs vidéos en ligne. Plusieurs vidéos proviennent des conjointes des militaires qui ont participé à la visite conçue spécialement pour elles (« spouse tour »). Ces données secondaires constituent plus un accompagnement qu'une matière brute à analyser. Ce qui m'intéressait dans ces images n'était pas le traitement fait par son auteur ni les différentes réceptions potentielles des usagers, mais plutôt d'avoir une idée d'ensemble des éléments principaux qui constituent ces simulations (à quoi ressemble le décor, la population locale, les insurgés, le type de scénarios). J'ai consulté plus d'une vingtaine de vidéos disponibles en ligne afin d'avoir ce support visuel. La recherche s'est faite par mots clés. Par exemple, « mock Middle Eastern villages », « NTC Fort Irwin », « The Box », « fake iraqi towns USA », « fake afghan towns USA », « *Medina Wasl* », « US military training ». Je n'ai pas eu besoin de faire de chaînes très complexes puisque, pour chacune de ses expressions, de nombreuses vidéos étaient suggérées. Dès les

premières que je regardai, je me suis rendue compte que l'esthétique était similaire à ce que j'avais pu voir en personne. Avec ces mêmes mots clés, je suis tombée sur des articles de journaux ou de blogues publiant des photos de ces villages orientaux en provenance de différents centres d'entraînement³⁹. Ce qui change d'une base militaire à l'autre est l'envergure de ces villages, leur taille, la quantité de bâtisses, le nombre de *role players* par exemple. Consulter ces images m'a aidé à avoir une image mentale plus globale des entraînements dans les faux villages, cela me fut fort utile en entrevue lorsqu'un participant s'était entraîné sur une autre base, je pouvais ainsi associer plus facilement son discours à une image.

3.1.4 Entretiens semi-dirigés

La collecte de données se termine donc par des entrevues semi-dirigées avec militaires, la grande majorité des vétérans d'Irak ou d'Afghanistan. J'ai décidé de mener des entretiens, car il s'agit d'une technique de collecte de données adéquate pour aborder les représentations des personnes interrogées (Bonardi et Roussiau 1999). Ils sont donc un excellent complément à l'enquête, car ils aideront à parachever les observations directes et l'analyse visuelle subséquente. En effet, les entretiens permettent de clarifier les pensées, motifs et intentions difficilement observables (Savoie-Zajc 2009). Dans le cas présent, ils permettent de retracer la trame sous-jacente de certains choix effectués au sein de la mise en scène et du scénario.

Comme les entrevues sont conçues pour donner « un accès direct à l'expérience des individus » (Savoie-Zajc 2009: 356), celles-ci représentent une occasion d'accéder à celle des acteurs sociaux impliqués dans la situation précédemment observée et d'entendre leurs réflexions personnelles. Il s'agit d'une composante essentielle pour cerner leurs représentations du monde et de voir le sens qu'ils attribuent aux événements. Les entretiens

³⁹ Le matériel empirique (articles de journaux et des vidéos consultés) se trouve à la fin de la bibliographie.

permettent de scruter en profondeur la perspective des acteurs et d'avoir accès à une connaissance de l'intérieur de leurs dilemmes et de leurs enjeux (Poupart 1997). Dans le cadre de cette thèse, les entrevues semi-dirigées sont menées dans le but de mieux comprendre la culture et la philosophie de l'organisation militaire, le processus de décisions internes lié aux exercices de simulation et finalement, apporter une compréhension plus profonde des représentations de l'armée liées à certains savoirs académiques récupérés.

Le seul critère d'éligibilité était d'avoir participé à un entraînement de pré-déploiement pour l'Irak ou l'Afghanistan, il n'y avait pas de critère d'exclusion particulier. Par exemple, ne pas s'être entraîné au sein d'un faux village afghan ou iraquien aux États-Unis ne consistait pas un critère d'exclusion, car selon les années où les participants se sont entraînés, et en fonction de la base militaire, les reconstructions de villages étaient plus ou moins développées, c'est-à-dire que les exercices de simulation ne se voulaient pas encore une production « réaliste » du terrain. Certains camps d'entraînement n'avaient pas encore d'acteurs d'origine afghane et iraquienne pour jouer la population locale, et les installations demeuraient dans certains cas rudimentaires, sans grand décor ni effets spéciaux spectaculaires. Il est intéressant d'interroger des militaires ayant effectué des exercices de pré-déploiement qui se situaient dans la phase embryonnaire des faux villages. Cela permet de voir le développement historique de ces derniers et de scruter les technologies et rationalités qui le sous-tendent. Il n'y avait pas de groupe d'âge particulier visé non plus, chacun des participants avait évidemment plus de 18 ans, mais la majorité d'entre eux était très jeune. Ayant été déployés dans le début de la vingtaine, au moment de l'entrevue ils avaient encore moins de trente ans. Le genre n'était pas un critère non plus, mais compte tenu de la composition du milieu militaire, mon échantillon contient plus d'hommes que de femmes.

Au total, j'ai effectué 23 entretiens qui ont duré en moyenne 2h30 (la plus courte étant de 1h et la plus longue de 4h40). J'ai rencontré 19 Américains (17 hommes, 2 femmes) et 4 Canadiens (3 hommes, 1 femme). Deux des participants ont suivi l'entraînement, mais n'ont jamais été déployés en Irak ou en Afghanistan. Dans un cas, il s'agit d'un retrait volontaire, dans l'autre d'une blessure. Le reste de l'échantillon consiste en des vétérans. La majorité des participants n'étaient plus dans la vie militaire au moment de l'entrevue et avaient rejoint la vie civile.

Dans leur carrière militaire, les rôles et spécialisations de chacun étaient variés. J'ai interviewé majoritairement des membres des opérations psychologiques (« psychological operation »), des forces spéciales (« special force ») et de l'équipe médicale. Les participants américains couvraient trois des cinq branches militaires principales qu'on retrouve aux États-Unis (« US Army », « US Navy, « Marines Corps ». Je n'ai pas interrogé de membre de la « Air Force » ni de la « Coast Guard »). Les Canadiens pour leur part, étaient principalement membres de l'infanterie.

J'ai rencontré les participants une seule fois. Les entrevues furent enregistrées (audio), puis transcrites et anonymisées. Le consentement des participants a été obtenu par écrit au début de l'entrevue. Les lieux d'entrevues ont été choisis selon la préférence et la disponibilité du participant. Dans la majorité des cas, j'ai interviewé les participants en personne dans leur résidence personnelle. Aucune entrevue ne s'est tenue sur une base militaire. Quelques entrevues se sont faites dans un lieu public (café et bibliothèque) et trois entrevues se sont déroulées chez moi. Des déplacements aux États-Unis ont été nécessaires pour mener la majeure partie des entretiens. Je suis allée en Californie, Bay Area et Orange County; au Texas, Houston et Dallas; à New York, NYC; au Maryland, Baltimore; en Pennsylvanie, Lancaster; et à Washington DC. Le recrutement a débuté à l'hiver 2016 et s'est terminé à l'été 2017. Quelques entrevues ont été faites par téléphone ou vidéo-conférence (skype, google hangouts) lorsqu'un déplacement était impossible. Les participants qui n'ont pas été rencontrés en personne étaient en provenance d'Alabama, du Mississippi, de Georgie et du Colorado. Ma volonté était de couvrir différentes régions du territoire étatsunien.

La majeure partie du recrutement s'est faite à partir du bouche-à-oreille, par la méthode « boule de neige ». Il s'agit donc d'un échantillon non probabiliste par réseau, où les participants ont été « choisis à travers des réseaux sociaux, d'amitiés » (Dufour et Larivière, 2012). J'ai cherché des personnes correspondant au profil désiré pour l'étude et leur ai demandé si elles pouvaient me recommander à d'autres personnes ayant un profil semblable qui pourraient être intéressées par ma recherche.

J'ai lancé un appel à tous mes contacts aux États-Unis pour savoir s'ils avaient dans leur entourage des vétérans d'Irak et d'Afghanistan – entourage immédiat (famille, amis), mais aussi indirect (connaissances, amis d'amis). Les participants ayant témoigné de l'intérêt ont été contactés par courriel. Il s'est avéré que chacune des personnes résidant aux États-Unis connaissait au moins une personne ayant fait l'armée. Ayant un entourage plutôt démocrate, de gauche, libéral, dont beaucoup sont des artistes, cela m'a surprise, car je ne me serai pas attendue à ce résultat. Ce constat m'a fait réfléchir à la militarisation de la vie civile, et même l'espace domestique – sur lesquelles je reviendrai. Le résultat fut légèrement différent pour le Canada. J'ai lancé un appel pour savoir qui dans mon entourage connaissait des militaires. Or, très peu en connaissait, même de manière indirecte. C'est pourquoi le nombre de Canadiens dans mon échantillon est moindre. Cela dit, je n'ai pas poussé davantage le recrutement au Canada, comme l'accent demeure sur l'armée américaine. Il est toutefois intéressant d'avoir quelques Canadiens, car ces derniers se sont également entraînés dans de faux villages, parfois aux États-Unis. Il n'est pas question de faire une étude comparative de l'entraînement ici et là-bas, mais bien de voir comment différents acteurs ont vécu une expérience croisée des mêmes sites.

Dans une deuxième phase de recrutement, j'ai tenté de joindre divers organismes et associations de vétérans pour voir si je pouvais passer par leur réseau afin de trouver des répondants. En tout, j'ai écrit à 18 organismes et associations par courriel⁴⁰. Je me suis confrontée davantage à une absence de réponse qu'à des refus formels. En tout, trois organismes ont accepté de parler de ma recherche à leurs membres. Les groupes contactés avaient différents champs d'intérêt, mais je peux faire ressortir quatre catégories. J'ai contacté des groupes spécialement conçus pour les femmes militaires, car je n'avais pas encore de

⁴⁰ Voici la liste des organismes et associations contactées: *National Women Veterans of America*; *American Women Veterans*; *Women Army Corps' Veterans Association*; *American Veterans for Equal Rights* (association LGBT); *Courage to Resist*; *Iraq Veterans Against War*, *Veterans for Peace*, *Military Family Speak Out*; *Iraq and Afghanistan Veterans of America*; *Iraq and Afghanistan Veterans Organization*; *National Association of American Veterans*; *Combat Veteran's Hope*; *American GI Forum*; *American Veterans*; *Army and Navy Union of the United States of America*; *Association of the United States Army*; *Veterans of foreign wars*; *Students Veterans of America*;

participantes femmes dans mon échantillonnage. J'ai approché des groupes de vétérans critiques des interventions militaires afin d'amener un point de vue différent. J'ai rejoint des groupes spécialement conçus pour les vétérans d'Irak et d'Afghanistan. Enfin, j'ai contacté des groupes plus généraux pour les vétérans américains. À travers cette stratégie de recrutement, j'ai obtenu deux répondants, dont une femme et un activiste anti-guerre. Malgré le fait que simplement deux personnes ont répondu à cet appel, les efforts en ont valu la peine. Leur expérience étant fort distincte, ils se sont avérés des participants fort intéressants.

Les participants ont été questionnés par rapport à leur implication au sein de la simulation. Je leur ai demandé de décrire leurs tâches, de me dire leur rôle, de me parler de l'entraînement, de ses objectifs, de la trame narrative du jeu de rôle, de la mise en scène, des acteurs qui y prennent part, de me décrire les interactions entre les soldats qui s'entraînent et les *role players* qui « habitent » le décor. Le schéma d'entretien est présenté en Annexe 2. Bien qu'il prenne une forme assez détaillée – notamment pour montrer la direction des questions aux Comités d'éthique de la recherche avec les êtres humains de l'Université pour l'évaluation du projet –, la grille d'entretien n'a pas été utilisée comme un questionnaire quasi fermé, mais plutôt comme un soutien pour structurer une approche semi-dirigée. À titre d'exemple, j'ai demandé aux participants de :

- décrire leur parcours professionnel et ce qui les a menés au monde militaire, décrire leur travail, quel était leur rôle spécifique au sein de l'armée;
- décrire leurs différents entraînements, quelle était la durée de chacun, en quoi consistaient-ils, que devaient-ils apprendre et pratiquer, quels étaient les principaux objectifs à remplir, les compétences à acquérir; lorsqu'il y avait un scénario, qu'est-ce qui était mis en scène, quelle était la trame narrative et les actions à accomplir;
- décrire la mise en scène dans les faux villages, décrire le décor, les costumes; décrire les jeux de rôles, les types d'événements représentés, les interactions avec les *role players*;
- parler de la dimension culturelle de l'entraînement; qu'elle était la place de la culture, y avait-il un contenu culturel, comment se faisait la transmission des connaissances, qu'est-ce qu'ils ont appris sur les cultures irakiennes et afghanes,

sur les musulmans, sur l'Islam, qu'est-ce que signifiait pour eux être « culturellement sensible »

- raconter ce qu'ils avaient à dire sur les entraînements à la lumière de leur expérience en Irak ou en Afghanistan;
- porter une réflexion sur l'entraînement, qu'est-ce qu'ils en ont pensé, ce qu'ils ont particulièrement apprécié de la simulation et à l'inverse s'ils ont des critiques à énoncer.

Les réponses à ces questions ont permis de rendre compte de la manière dont les participants font sens du monde qui les entoure ainsi que de savoir comment ils se représentent les événements et les protagonistes qui sont mis en scène dans leurs entraînements de pré-déploiement.

De plus, il est à noter que les photos prises sur le terrain ont servi dans certains cas à générer du discours en entrevue. La très grande majorité des participants se sont intéressés à la raison pour laquelle j'avais choisi d'étudier leur entraînement de pré-déploiement. Je revenais alors sur mes principales motivations et je faisais bien sûr mention de mon expérience au NTC dans le faux village de *Medina Wasl/Ertebat Shar*, ce qui piquait leur curiosité. Cela était un moment opportun pour leur montrer les photos que j'avais prises de la simulation afin de recueillir les opinions des participants. Je ne peux dire que j'ai employé à proprement parler la méthode « photo-elicitation » qui constitue une photo-entrevue, où le chercheur se prête à une co-construction active du sens du matériel visuel. Lorsque je montrais mon matériel en entrevue, cela me permettait de me situer par rapport à nos expériences respectives. En effet, nous étions deux à avoir « vu » des entraînements de pré-déploiement immersifs. Tel que mentionné, les militaires que j'ai interviewés se sont parfois entraînés ailleurs qu'au NTC, ou encore ils s'y étaient entraînés, mais à différents moments. Les photos permettaient aux participants de se remémorer, d'évoquer des souvenirs de leur expérience, et me permettaient d'avoir une meilleure idée de ce qu'ils avaient connu – était-ce similaire ou bien complètement différent de ce que j'avais vu. Leur discours amenait alors un complément à l'analyse visuelle.

3.2 Analyse des données

Comme le suggère Paillé, l'interprétation des résultats se veut une « proposition de compréhension, c'est-à-dire la présentation d'une manière de mettre ensemble les éléments d'un monde observé » (Paillé 2006: 115). Des grilles d'observations et des synthèses d'entrevue ont été réalisées afin d'organiser les données dans un premier temps. Cette organisation des données conduira dans un deuxième temps à l'interprétation ou plutôt à une réinterprétation des données, à l'aide du cadre théorique et des outils conceptuels. Il s'agit là d'une démarche méthodologique fondée sur l'analyse à deux niveaux, ou deux étapes, connue aussi sous le nom de « two steps method » (voir Cudraz et Uttal 1999; Bilge 2009). Le premier niveau étant une analyse thématique inductive qui laisse parler les données dans un sens et le deuxième niveau, une analyse déductive informée par la théorie. Si l'étape inductive est orientée par les données du terrain, il faut admettre que celle-ci est aussi influencée par les thèmes préalables, et pas seulement émergents, liés aux questions et aux objectifs de la recherche bien évidemment. Une fois les grilles d'observation et les synthèses d'entrevues complétées, celles-ci sont passées au peigne fin de l'appareillage théorico-conceptuelle.

3.2.1 Grille d'observation

J'ai développé une grille d'observation thématique empruntant aux techniques d'analyse cinématographique, d'analyse théâtrale et d'analyse d'expositions muséales (Annexe 3). Le choix de s'inspirer du cinéma, du théâtre et des expositions n'est pas le produit du hasard. En effet, « The Box », de par ce qui est mis en scène et de par la présence d'experts issus de ces milieux, peut être entendu comme une métaphore d'un plateau de tournage, d'une pièce de théâtre ou encore d'une exposition – « The Box » fait par ailleurs fortement écho aux « expositions vivantes » où l'on tend à présenter un cadre naturel dans lequel des acteurs sont employés pour jouer un rôle (parfois *leur propre rôle* comme ce fut le cas lors des expositions coloniales). Dans le travail d'observation, une attention particulière est ainsi portée au décor, à la scénographie, aux personnages, aux costumes, aux interactions ainsi qu'à la trame narrative.

Par cette grille, on cherche à « voir le voir » comme l'explique Berger (1976) dans son ouvrage éponyme. Une fois ces grilles remplies, j'ai fait un examen minutieux de la dénotation et connotation du langage visuel, des mythes politiques à l'œuvre, des réassemblages et réarticulations des éléments altérisés, racialisés et orientalisés. En combinant une analyse sémiotique (Barthes) et discursive (Foucault), j'ai fait pu faire ressortir la valeur idéologique et hégémonique de la simulation.

Il est important de mentionner que les images analysées sont comprises comme des « articulations symboliques » (Schwartz 1989), c'est-à-dire que celles-ci ne sont pas considérées comme un enregistrement d'une réalité objective comportant un sens inhérent. Comme on l'a vu dans le cadre théorique, les représentations sont des pratiques significantes (Hall 1997a), ainsi l'analyse est loin de traiter les images comme naturelles, au contraire il s'agit d'examiner le sens de ces dernières. Schwartz fait bien de rappeler la nature contradictoire et l'ambiguïté intrinsèque des données visuelles comme la photographie : « photography, a medium noted for its realism, yet routinely subject to multiples perceptions and interpretations (...) This ambiguity is not a disadvantage or limitation; rather, the multiple meanings negotiated by viewers can be mined for the rich data they yield » (1989 : 122). Si les producteurs guident la structure et le sens de l'image, les récepteurs peuvent toujours le contester. L'analyse des données visuelles permet donc d'éclairer les mécanismes de représentation et de fabrication de sens ainsi que de mettre en lumière les négociations qui ont pu s'opérer.

3.2.2 Analyse thématique des entretiens semi-dirigés

Pour ce qui est de l'analyse des entretiens semi-directifs, j'ai effectué des résumés d'entrevues à partir de feuillets synthèses (Annexe 4). Ces derniers ont été construits en adéquation avec les grands thèmes du guide d'entrevue. Je me suis adonnée dans un premier temps à une analyse verticale. Dans un second temps, ces synthèses mises en relation ont donné lieu à une analyse thématique transversale. Le découpage thématique découlait des

questions et thèmes de la recherche. L'interprétation est, encore une fois, guidée dans un premier temps par le terrain et dans un second par le cadre théorique et les concepts clés.

3.2.3 Travail synergique entre les données

Comme on peut voir, j'ai mobilisé toute une gamme de matériaux et d'approches afin de faire le tour de la question selon différents angles. Ensemble, l'analyse des représentations visuelles et du discours des participants permettent d'examiner les rationalités et technologies qui sous-tendent et soutiennent l'entraînement dans des villages orientaux. L'observation et les entrevues apportent un éclairage mutuel sur les pratiques à l'œuvre dans la simulation, les idéologies et les discours dominants qui cherchent à justifier les interventions américaines en Irak et en Afghanistan.

3.3 Considérations éthiques

La présente recherche, « “Believe it or not, this is Afghanistan!”: La mise en scène « culturelle » de la guerre dans les entraînements militaires aux Etats-Unis », a obtenu un certificat d'éthique de la part du Comité d'éthique de la recherche de la Faculté des arts et sciences (CERAS) (Annexe 5).

3.3.1 Observation/données visuelles

J'ai fait la demande au comité d'éthique de la recherche en arts et sciences (CERAS) une dérogation au consentement en ce qui concerne l'utilisation des données visuelles lors des visites exploratoires puisque celles-ci ont été collectées lors d'une activité accessible à tous et pendant laquelle je n'ai pas recueilli d'informations confidentielles sur les personnes présentes. Les observations étaient axées sur la mise en scène et sur la trame narrative des scénarios d'entraînement et non sur les caractéristiques personnelles des différents acteurs y prenant part. Les observations ont été consignées dans un journal de bord tenu en privé et

gardé dans un lieu sûr, la confidentialité est donc assurée. En outre, il est important de mentionner qu'aucune donnée identificatoire n'a été recueillie sur le terrain et aucun renseignement personnel non plus lors de cette période d'observation. Par conséquent, aucune diffusion des résultats de la recherche ne permet l'identification de personnes en particulier. À cet égard, l'atteinte à la vie privée est réduite au minimum. Il est par ailleurs indiqué dans l'Énoncé de politique des trois conseils : Éthique de la recherche avec des sujets humains (EPTC 2) que « si le chercheur ne recueille aucun renseignement personnel, le consentement n'est pas nécessaire ». Ce fut le cas de cette recherche.

L'étude des faux villages n'était pas dissimulée non plus, je n'ai pas induit en erreur les gens rencontrés sur la base. Aux personnes qui participaient également à la visite guidée et qui me demandaient qui j'étais, je me suis présentée comme doctorante en sociologie qui menait une thèse sur les faux villages. Une partie de ma recherche s'intéresse justement aux rationalités et technologies qui sous-tendent l'ouverture au public des camps militaires, mais ne consiste pas en une étude détaillée des membres de ce public. J'ai pu avoir une idée générale de qui participait à la visite de la base et ce qui les intéressait dans le « NTC Box Tour », car les organisateurs l'ont demandé et les visiteurs répondaient à voix haute devant le groupe. Sinon, je n'ai pas eu d'interaction individuelle suffisante pendant la visite me permettant de recueillir des informations personnelles sur ceux-ci, et même si des données identificatoires avaient été échangées, comme les noms au moment des présentations, celles-ci n'ont pas été consignées.

Les images de la simulation insérées dans cette thèse sont mes photos personnelles dont la prise était autorisée par les organisateurs. En effet, loin de m'être cachée pour photographier la simulation, les responsables de la visite nous ont non seulement permis, mais encouragé à prendre des photos – et ce, particulièrement avec les *role players*. Ils nous ont également incité à la publication et à la diffusion de ces images à travers divers canaux, notamment sur les réseaux sociaux. Bien que le NTC nous autorise à publier les photos de l'entraînement et des individus qui y prennent part, je ferai attention pour qu'on ne puisse identifier les personnes photographiées en choisissant des photos avec des personnes prises de dos ou de trois quarts, prises de loin, et avec des maquillages, des lunettes soleil ou des costumes. Pour les photos

prises de face, où les traits de la personne photographiée seraient distinctifs, je vais brouiller les visages afin de préserver l'anonymat.

3.3.3 Entretiens semi-dirigés

Avant de commencer les entrevues, chacun des participants a signé un formulaire de consentement (Annexe 6). L'anonymat des personnes interrogées est conservé afin de protéger leur vie privée. Toutes références personnelles qui permettraient de les identifier ont été remplacées par des codes, leur nom a été remplacé par un pseudonyme et toutes les données furent gardées dans un lieu sûr. La recherche ne comportait aucun risque ou inconvénient majeur pour les participants. Il était possible cependant que certaines questions puissent raviver des souvenirs inconfortables liés à une épreuve difficile, étant donné le sujet sensible des expériences de guerre. Cela était annoncé dans le formulaire de consentement et les participants ont bien sûr été avertis qu'ils pouvaient refuser à tout moment de répondre à une question et même mettre fin à l'entrevue. Les participants étaient les bienvenus à aborder cet inconfort avec moi, j'ai tenté d'offrir au meilleur de moi un contexte d'écoute sécuritaire et empathique.

3.4 Limites et difficultés méthodologiques

Il est non négligeable de mentionner qu'il s'agit d'un terrain difficile. En effet, il est extrêmement ardu de pénétrer le milieu militaire lorsqu'on n'y appartient pas. La majorité des chercheurs qui font de la recherche sur le monde militaire s'entendront pour dire que l'accès n'est pas évident, souvent trop limité. Il faut donc non seulement des contacts, mais œuvrer de stratégies créatrices pour mener à bien nos enquêtes.

3.4.1 Changement radical dans la collecte de données : d'une observation participante à un engagement polymorphique

Initialement, la recherche était censée être une étude de cas du NTC s'appuyant sur une enquête de terrain avec une observation participative et des entrevues semi-dirigées avec les organisateurs. J'étais censée participer à l'entraînement militaire et prendre part à la simulation et aux jeux de rôles. Comme il a été mentionné, des acteurs non professionnels sont engagés afin de créer un environnement immersif simulant la réalité de la guerre. Mis à part les acteurs d'origine afghane et iraquienne, il y a des acteurs occidentaux qui jouent le rôle d'infirmiers, de médecins et de membres d'ONG internationales. J'étais censée tenir le rôle d'une membre de la Croix-Rouge pendant une rotation complète, c'est-à-dire une vingtaine de jours, au mois de juin 2014. Il n'y aurait aucune compensation financière pour mon implication comme *role player* dans les faux villages. Mon objectif était de profiter de cette participation à la simulation pour observer l'interaction entre les différents acteurs de la mise en scène (*role players*, superviseurs de l'entraînement, soldats et contractuels) afin de rendre compte de la rencontre culturelle qui m'intéressait et de sa performance.

L'entrée de ce terrain s'était négociée avec la personne responsable du recrutement des acteurs (« exercice manager »), rencontrée par hasard lors du « Box Tour » de 2012. Après une longue correspondance, souvent entrecoupée de moments de silence, où j'étais laissée sans nouvelles, une entente a pu se formaliser entre moi et le NTC. J'étais censée prendre part à la rotation de juin 2014. Deux jours avant mon départ, on m'annonça qu'il y avait un problème administratif : les ressources humaines avaient traité mon dossier en tant que citoyenne américaine et non canadienne. Cela n'annulait pas ma participation, mais la remettait au mois d'août suivant, car je devais remplir de nouveaux formulaires.

Un accident mortel est cependant survenu pendant la rotation du mois de juin et qui a mené à la fermeture temporaire du programme qui m'aurait permis de venir bénévolement. On me proposa comme alternative de m'embaucher comme employée rémunérée. Non seulement les complications éthiques que cela posait, cette alternative aurait impliqué une demande de visa de travail, extrêmement coûteux et pratiquement impossible à obtenir en moins de deux mois

pour les États-Unis. Au demeurant, même si les contraintes éthiques et de visa avaient été résolues, cela me posait de toute façon un trop grand problème éthique personnel. Il n'était pas envisageable pour moi d'être embauchée et rémunérée par l'armée alors que je critique le fait que les anthropologues et les sciences sociales soient mis au service de l'institution. Je devais donc oublier l'enquête de terrain sous cette forme.

Comme l'ethnographie devenait sans observation participante, il m'a fallu approcher le terrain par d'autres angles et diversifier les méthodes d'exploration empirique. C'est ce que j'ai tenté de faire en m'inspirant de la notion « d'engagement polymorphique » développée par l'anthropologue Hugh Gusterson (1997, 1998). Celle-ci se définit comme suit :

Polymorphous engagement means interacting with informants across a number of dispersed sites, not just in local communities, and sometimes in virtual form; and it means collecting data electrically from a disparate array of sources in many different ways. [It also involves] an eclectic mix of other research techniques: formal interviews of the kind often done by journalists and political scientists, extensive reading of newspapers and official documents, and careful attention to popular culture, for example (Gusterson 1997 : 116).

Pour les terrains difficiles, cette idée d'engagement polymorphique devient une stratégie non seulement pertinente, mais nécessaire. Il n'est pas anodin de mentionner que Gusterson a développé cette notion d'engagement polymorphique alors que lui-même menait une enquête sur un objet dont le terrain était pratiquement impossible d'accès, soit un laboratoire de missiles nucléaires (Noury 2014 : 52). De ce fait, il « dut remettre en question le modèle classique de l'étude ethnographique (...) fondée sur l'observation participante (...). À partir de cette contrainte inhérente à la nature de son objet et de son terrain d'investigation, Gusterson amorça une discussion plus large sur la nécessité de revoir la méthode de travail anthropologique par rapport au défi que constitue l'étude des nouveaux lieux d'expression du pouvoir » (Noury 2014 : 52). La thèse s'inscrit dans cette démarche.

Dans la structure du projet initial qui aurait compris une observation participante, je comptais faire des entrevues semi-dirigées avec les personnes responsables de l'organisation de la simulation. Or, la période où j'aurais pris part aux jeux de rôle aurait été déterminante pour le

recrutement de ces participants. On peut s'imaginer qu'en étant intégrée à la simulation, j'aurais eu l'occasion de rencontrer en personne ceux qui orchestrent le déroulement de l'entraînement. Maintenant, il fallait passer par des intermédiaires. Et avec l'armée, la première difficulté lorsqu'on n'appartient pas à l'institution, se situe au niveau des communications.

J'ai contacté les responsables respectifs des « public affairs », des « community relations », et des « media relations » du NTC, mais rien ne s'est avéré concluant. J'ai même envoyé l'énoncé de ma thèse tel que me l'avait demandé la relationniste média qui fut la seule à m'avoir répondu. Après être restée sans nouvelles pendant plusieurs semaines, je lui ai renvoyé un courriel de rappel. Celle-ci me répondit du tac au tac : « *Ma'am: This will be a long process – This must be approved at the DA level* ». Ce fut notre dernier échange.

Entre temps, j'ai contacté d'autres bases qui faisaient des simulations similaires comme au NTC. En tout, j'ai écrit aux responsables de 13 autres sites afin de savoir comment procéder pour mener des entrevues avec l'équipe qui conduit la simulation des faux villages. Après avoir rempli de nouveaux formulaires, mes nombreux suivis n'ont débouché sur aucune formalisation d'entrevues. Une réorientation était nécessaire. Il fallait que le recrutement passe par d'autres canaux que la structure rigide de l'institution militaire. Plutôt que d'interviewer les personnes chargées des entraînements, j'ai décidé d'interviewer ceux qui l'ont fait. Les soldats rencontrés ayant fait un entraînement de pré-déploiement pour l'Irak et l'Afghanistan ont pu me parler de leur expérience de la simulation et des jeux de rôles. Pour joindre cette catégorie de participants, il était désormais possible de passer par des réseaux plus informels, des réseaux d'amitiés, mais aussi associatifs, et faire « boule de neige ».

Certes, l'axe de la recherche bifurquait légèrement avec ce nouveau choix. Je m'attendais à interroger les concepteurs de l'entraînement, les membres de l'équipe de simulation, ce qui permettait d'étudier plus directement le « discours des producteurs ». Si l'analyse découlant des entrevues avec les vétérans se situe moins au niveau de la production des discours, elle rend toutefois compte du contenu des simulations à travers la connaissance très riche de ceux

qui l'ont expérimenté de première main. Il est à noter que plusieurs des personnes interviewées ont été amenées, après leur déploiement, à tenir le rôle d'instructeurs, ce qui veut dire conduire et superviser l'entraînement au sein des faux villages, je les ai donc questionnés à ce sujet, ce qui offrait une perspective intéressante et touchait ainsi à la production.

Compte tenu des difficultés rencontrées, vingt-trois entrevues représentent un nombre exceptionnel pour le cadre de cette recherche et dépassent très certainement le nombre d'entrevues que j'aurais pu espérer avec les membres des équipes de planification et de simulation si celles-ci m'avaient été accordées. En outre, la rencontre avec les vétérans est venue complexifier l'analyse théorique. En ancrant la théorie dans l'expérience humaine, les données récoltées en entrevues sont venues nuancer, et parfois bouleverser, certaines de mes idées. Il n'est pas question de dire que la rencontre avec les vétérans est venue « humaniser la guerre », mais bien que ces interactions uniques ont permis de donner un visage humain aux soldats, mais aussi individuel, ces acteurs de la guerre étant souvent pris pour un ensemble homogène.

Avant le début des entretiens, je croyais que le poids de l'institution militaire contraindrait peut-être la liberté de parole des participants. Seraient-ils libres de dire ce qu'ils pensaient? La plupart n'étaient plus militaires au moment de l'entrevue, ce qui leur permettait de parler plus ouvertement. Cela étant dit, comme l'étude ne s'axait pas sur des questions de sécurité, de stratégies et de tactiques confidentielles, mais bien sur les représentations, on comprend que mes questionnements n'allaient pas chercher des informations sensibles (classifiées) en entretiens.

Les participants m'ont partagé leur parcours de vie civile et militaire, leur vision du monde, leur expérience de guerre et d'entraînements. À certaines occasions, ils m'ont partagé leurs craintes, leurs questionnements, parfois leur désenchantement. Si certains soutenaient encore les missions, d'autres ne préféraient ne plus y penser. Certains sont même devenus militants anti-occupation. L'échantillon procure une diversité de points de vue, ce qui, encore une fois, vient approfondir les analyses et rendre les descriptions plus complexes.

3.4.2 Interviewer des vétérans: l'enjeu du TSPT

Comme ma recherche n'explore pas les traumatismes de guerre et que l'accent est mis sur les scénarios d'entraînement et non sur l'expérience au front, je ne croyais pas faire émerger chez les participants des souvenirs suscitant des émotions fortes – ce n'était pas l'objectif des entrevues non plus. Me disant que je n'étudiais pas la guerre, mais les entraînements, j'ai minimisé le caractère sensible de ma recherche. À ce jour, il n'existe pas de commun accord sur la définition de « recherche sensible » (Dickson-Swift *et al.* 2007, 2009). Le terme réfère le plus souvent à des « recherches dont les sujets sont difficiles émotionnellement et qui requièrent des participants de faire face à des enjeux profondément personnels et possiblement éprouvants » (Melville et Hincks 2016 : s.p. ma traduction, voir aussi Cowles 1998; Johnson et Clarke 2003; Lee 1993).

Plusieurs participants vivent un trouble de stress post-traumatique (TSPT). La conduite d'entrevues avec des personnes vivant un trauma représente pour moi l'aspect de la thèse qui fut le plus exigeant et auquel j'étais le moins préparée. Bien que je n'aie jamais posé la question à aucun des participants, il est arrivé que le sujet du TSPT vienne sur la table, lorsque les participants m'en parlaient d'eux-mêmes. À la manière dont ces derniers se dévoilaient, je pouvais reconnaître des moments de tension, des moments de l'entrevue qui étaient plus difficiles pour eux. Malgré le fait que les événements traumatiques ont eu lieu à l'extérieur des récits racontés en entretien, je pouvais me rendre compte que les participants étaient, à divers degrés, affectés par leur expérience, et cela se reflétait en entrevue.

Or, comment mener un entretien avec des personnes susceptibles d'avoir un TSPT, que faire pour ne pas déclencher une réaction émotionnelle trop forte afin que l'expérience d'entrevue ne soit pas nuisible au participant? Certes, il existe des techniques sur la conduite d'entrevue avec des populations vulnérables. La littérature qui est vocale sur le sujet se situe davantage dans la discipline de la psychologie que de la sociologie. Mais dans la majorité des cas, et peu importe le champ disciplinaire, ces techniques s'adressent aux recherches qui portent sur le trauma et où l'entrevue explore avec les participants leur expérience qui y est liée. Autrement dit, on nous dit comment conduire une entrevue avec quelqu'un vivant avec un trauma, mais

seulement lorsque l'objet de l'entrevue est ledit traumatisme. Qu'arrive-t-il si celui-ci n'est pas l'objet de l'entrevue, mais où le participant est aux prises avec un TSPT comme ce fut mon cas? Que faire lorsque le trauma est indirectement en lien avec les thématiques abordées en entrevue, mais n'est pas le sujet de l'entrevue? Il y a un déplacement dont la littérature ne tient pas compte.

Je crois que l'écoute profonde demeure un outil essentiel, et ce particulièrement si des thèmes sensibles émergent en entrevue. Il faut aussi savoir poser des questions avec tact et délicatesse. Certaines personnes m'ont remerciée à cet égard. Un des participants m'a raconté le genre de questions qu'on pose aux vétérans et dont lui-même était confronté régulièrement. On leur demande d'un ton bon enfant *s'ils ont tué*, si oui *combien de personnes, si eux-mêmes ont failli mourir*. Ces questions et leur ton désinvolte ne demeurent pas sans conséquence, et bien qu'elles émergent davantage dans la population que dans la communauté scientifique, les chercheurs travaillant avec les vétérans doivent faire doublement preuve de prudence afin que leurs propres biais et curiosité ne fassent pas écho à ces expériences. Une autre personne m'a dit qu'elle s'est véritablement sentie écoutée, alors qu'il n'était pas aisé d'aller chercher un soutien chez les « civils », ceux-ci ne « comprenaient pas » leur réalité. Ils sont plusieurs à m'avoir parlé du fossé qui sépare la vie civile de la vie militaire. Pour certains, la participation à la recherche avait une valeur thérapeutique, car ils y trouvaient la possibilité de parler de l'innommable.

Avec le peu de connaissances que j'avais sur les « recherches sensibles », ma meilleure ressource fut de prendre une position d'écoute empathique pour chacun des participants. Les rétroactions positives de certains m'ont encouragée à poursuivre la démarche d'entrevue, car je me suis questionnée sur les risques, et il fallait absolument que les bénéfices soient plus grands, autant pour les participants que pour la recherche elle-même. J'ai également cherché à me renseigner davantage sur le TSPT. À cet égard je remercie les Dre Melissa Martin et Dre Marie-Hélène Saint-Hilaire, psychologues spécialistes en trouble de stress post-traumatique, notamment chez les vétérans et chez les personnes exerçant un métier à haut risque.

3.4.3 Opinions et politiques divergentes

Je crois que les participants et participantes m'ont accordé leur confiance et que de réelles connexions se sont formées en entretiens. Je suis redevable à tous ceux et celles m'ayant accordé leur temps. Il était certes plus facile de faire des entrevues avec des personnes critiques de l'institution militaire et des missions en Irak et en Afghanistan. Consciente que mes résultats pourraient déplaire, j'ai parfois été habitée d'un sentiment ambigu. Avais-je été assez claire quant aux objectifs de ma thèse? Loin d'endosser ou de glorifier ce genre d'entraînement, et encore moins le système dans lequel ils s'insèrent, qu'est-ce que les participants allaient penser de ce que j'allais écrire, est-ce que certains regretteraient d'avoir participé, vivraient-ils une trahison de confiance à la lecture de mon interprétation? Ils sont plusieurs à m'avoir fait part de leur intérêt à connaître les résultats. J'espère qu'ils apprécieront ce qu'ils trouveront, et ce en dépit des différents points de vue. Car peu importe la divergence d'opinions, ma reconnaissance reste profonde, sans eux ma recherche aurait été impossible, ils l'ont enrichi de manière inouïe. Je les remercie donc de leur partage de leurs histoires et leurs expériences que je garde précieusement dans ma mémoire. J'en ai été transformée, non seulement intellectuellement, mais humainement. Le prochain chapitre est consacré à la présentation du terrain.

Chapitre 4

« Welcome to Afghanistan » :

Genèse des villages orientaux aux États-Unis

et voyage sur une base militaire



Figure 7. Entrée du village principal



Figure 8. Soldat gardant l'entrée

Ce chapitre se veut une présentation des faux villages afghans et irakiens aux États-Unis. Il relate ma visite exploratoire au National Training Center (NTC) de Fort Irwin, où se situe le village oriental *Medina Wasl/Ertebat Shar*. Avant d'entrer dans le vif du sujet, je commencerai par retracer le fil conducteur ayant mené à la mise en place de tels villages sur les bases militaires américaines. Afin d'exposer le contexte historique et politique de l'émergence de ces villages comme technologie pédagogique, j'ai dû me pencher sur l'évolution des entraînements militaires aux États-Unis. Je restituerai ici dans ses grandes lignes la trajectoire que les entraînements ont suivie de façon globale, cela donne un certain éclairage sur les discours et savoirs dominants qui articulent la construction des menaces à des moments différents. Remonter ce fil nous amène à de faux villages japonais et allemands qui ont servi l'armée américaine pendant la Deuxième Guerre mondiale. On comprend que chacun des changements apportés aux entraînements résultent de multiples rencontres de circonstances alliant divers acteurs et institutions opérant, le plus souvent, de manière synchronique plutôt que linéaire et causale. Par exemple, plusieurs discussions ont émergé de manière synchronique sur le sujet du « terrain humain » ou du « terrain culturel ». Il est ainsi difficile de pointer un événement ou acteur singulier qui aurait amené tel changement

structurel ou organisationnel précis dans la façon de penser les entraînements. Je vais m'attarder sur certains moments clés du développement des faux villages aux États-Unis⁴¹.

En deuxième partie, je dresserai un compte-rendu des mes deux visites sur la base militaire de Fort Irwin, où se tiennent les « NTC Box tours » offerts aux civils pour leur faire découvrir les activités de la base et assister à une partie de l'entraînement dans les faux villages afghans et irakiens. Je ferai un exposé détaillé de la journée ouverte au public et de son déroulement. Je procéderai à la description des lieux, du décor, de la mise en scène, des jeux de rôles, du scénario d'entraînement et des interactions observées. Cette présentation des données permettra au lecteur de saisir le matériel visuel émanant de la recherche qui sera analysé plus en profondeur dans les prochains chapitres⁴².

4.1 Construction de villages ennemis : regard historique sur les entraînements immersifs

4.1.1 Des villages « allemands » et « japonais » aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale

Il est à noter que les villages à l'étude sont issus d'une plus longue tradition de construction de villages ennemis qui a commencé pendant la Deuxième Guerre mondiale.

⁴¹ Je dois mentionner que malgré la brièveté de cette première partie, celle-ci demanda un effort considérable qui ressemblait parfois davantage au journalisme d'enquête qu'à une recherche menée à partir des travaux des pairs, et ce, surtout pour la partie qui touche aux entraînements entre l'effondrement de l'Union soviétique et le tout début de la guerre contre le terrorisme. Il s'agit d'une époque, où émerge une panoplie de contrées imaginaires afin de faire des entraînements pour des guerres non conventionnelles. C'est d'ailleurs à partir de sources journalistiques et de documents militaires que j'ai du travailler pour trouver des bribes d'information au sujet des entraînements. Chercher des informations factuelles lorsque la majorité des sources qui les relatent ne sont pas scientifiques pose un certain nombre de défis et de problèmes. J'ai bien entendu cherché à croiser les sources pour vérifier la validité des informations, démêler les informations contradictoires, trouver des informations complémentaires qui permettraient de combler les vides laissés.

⁴² Toutes les photos présentées dans ce chapitre sont de moi.

Cependant, à cette époque, les entraînements ne ressemblaient pas à un jeu de rôle grandeur nature comme aujourd'hui avec ses mises en situation culturelles; ceux-ci étaient plutôt pensés dans le but de tester les armes et les matériaux sur les structures construites (*Venue* 2012⁴³). Les premiers faux villages que l'armée américaine a bâtis se retrouvaient au Dugway Proving Ground (DPG), un centre d'essai établi sur le territoire de l'Utah (*Venue* 2012)⁴⁴. Une partie du DPG était dédiée à la recreation de maisons et d'édifices allemands et japonais dans le but de mesurer l'efficacité des bombes incendiaires et autres explosifs sur ces derniers (Vanderbilt [2002] 2010).

Les constructions du DPG se voulaient fidèles à celles qu'on pouvait retrouver au Japon et en Allemagne à l'époque. Des architectes spécialistes de ces aires géographiques furent embauchés pour dessiner les structures à bâtir (Vanderbilt 2010). L'armée a fait venir des matériaux typiques de ces deux régions du monde afin de voir quelles armes étaient le plus adéquates pour leur destruction (*Military Standard* s.d.)⁴⁵. Des toitures en ardoise furent recrées pour imiter les constructions que l'on retrouvait majoritairement dans l'ouest de l'Allemagne alors que des toits formés de tuiles furent construits pour simuler les maisons du centre et du nord du pays. Les soldats sont même allés jusqu'à imbiber d'eau le bois des constructions afin de recréer le climat humide de certaines régions de l'Allemagne, et ce, toujours dans le but de tester les armes sur des matériaux résistants au feu. Des tatamis et des portes coulissantes en papier de riz furent importés pour la construction des maisons japonaises et du rotin fut utilisé en substitut du bambou. On recréa même des intérieurs domestiques, comme des tables basses et on mit des coussins au sol pour les habitations

⁴³ *Venue* est un studio itinérant voyageant à travers l'Amérique du Nord afin de documenter le paysage par le biais d'entrevues improvisées (style « pop-up »). Il se veut une plateforme multimédia et une base de recherche sur le paysage. *Venue* s'est rendu au NTC et publia un article intitulé « In the Box: A Tour Through the Simulated Battlefields of the U.S. Army National Training Center » (2012).

⁴⁴ Aujourd'hui le DPG est le premier centre d'essai aux États-Unis en matière de défense chimique et biologique.

⁴⁵ Les informations qui suivent concernant la construction des villages allemands et japonais au DPG proviennent du site « The Military Standard » qui se spécialise dans l'histoire des bases militaires aux États-Unis (http://www.themilitarystandard.com/army_base/ut/dpg.php).

japonaises. En tout, six unités allemandes et 24 appartements de style japonais ont été édifiés. Si ce sont des architectes qui ont fait les plans, ce sont majoritairement des prisonniers de l'Utah qui ont participé à la construction de ces installations. Il faut en effet ne pas perdre de vue le rôle économique des personnes incarcérées dans l'effort de guerre. Ces derniers ont bâti en moins de deux mois ce qui allait servir de modèle d'habitations allemandes et japonaises. Or, comme le note Vanderbilt, ces installations étaient construites dans le but d'être détruites : « (t)he bombs were tested as to their effectiveness *against architecture*: How well the bombs penetrated the roofs of buildings (without penetrating too far), where they lodged in the building, and the intensity of the resulting fire » (2010 : 72, souligné dans le texte)⁴⁶.

Erich Mendelsohn et Konrad Wachsmann, tous deux responsables des constructions allemandes, ainsi qu'Antonin Raymond, responsable des constructions japonaises, sont sans doute parmi les premiers architectes embauchés par le Département de la guerre, soit l'ancien département de la Défense (Vanderbilt 2010 : 72). En plus de ces deux architectes, deux membres de l'ancien studio de productions cinématographique RKO ont été embauchés comme consultants au DPG. Tous deux ont travaillé au sein de l'« Authenticity Division » lors de la réalisation de la superproduction américaine *Hitler's Children* d'Edward Dmytryk (1943) et ont été repêchés à cause de leur connaissance de l'Allemagne (Vanderbilt 2010 : 70). Ces experts de cinéma ont été embauchés pour vérifier si les matériaux fournis étaient vraisemblables (*Military Standard* s.d.). Loin d'être anecdotique, ce fait montre que dès 1943, des collaborations entre l'armée et Hollywood étaient présentes. En effet, l'expertise de l'industrie culturelle est loin d'être nouvelle. Après la Deuxième Guerre mondiale par contre, ce fait prendra une nouvelle ampleur, notamment avec la création en 1948 du Pentagon Hollywood Liaison Office. Ainsi, de plus en plus de contractuels issus de divers milieux à l'extérieur du monde militaire seront recrutés par l'armée.

⁴⁶ Aujourd'hui il ne reste rien des constructions japonaises, et seulement une structure du village allemand demeure en place (*Military Standard* s.d.).

Par rapport à aujourd'hui, l'aménagement du centre d'essai ressemblait toutefois davantage à une ébauche de village qu'un village à proprement parler. Bien que des zones urbaines étaient construites au DPG, l'objectif n'était pas de tester les stratégies de guerre urbaine. L'objectif demeurait de tester les bombes, car, comme le croyait tristement la Royal Air Force, il était plus démoralisant pour l'ennemi de voir bombarder ses résidences personnelles que ses zones industrielles (*Military Standard* s.d.). La création des villages du PDG est donc davantage le résultat de ce qu'on appelle dans le jargon militaire le « strategic bombing » ou « moral bombing » qui vise à affecter le moral des troupes opposées pour ultimement les vaincre que d'engager les soldats dans des combats urbains. De plus, ces lieux n'étaient pas habités, il n'était pas encore question de faire intervenir des acteurs de la culture locale afin de simuler la vie quotidienne. Et, contrairement aux villages contemporains auxquels l'armée a donné des noms à consonance orientale pour faire plus « authentique », comme *Medina Wasl*, ces lieux n'avaient pas de nom en langue vernaculaire.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'ennemi des États-Unis est bien entendu l'Union Soviétique, « empire du mal » de l'époque, du moins celui de Ronald Reagan qui emploie le référent et popularise l'expression pour désigner l'URSS. Pour contrer la menace soviétique, l'armée créera « Krasnovia » qui sera représentée sur diverses bases militaires américaines. L'ennemi krasnovien est incarné par ce qu'on appelle la « force d'opposition » (OPFOR pour « opposing force »). Ce sont toujours des militaires qui tiennent le rôle d'OPFOR⁴⁷. Par exemple, le NTC a une unité permanente qui tient ce rôle, le 11th Armored Cavalry Regiment, communément appelé la Blackhorse Cavalry. Pendant la guerre froide, ce régiment répliquait les tactiques des forces soviétiques et l'armement russe pour la préparation d'une guerre de chars d'assaut contre les Russes sur les plaines de l'Allemagne (Rice 2016 : 3).

⁴⁷ C'est une minorité de bases qui ont des entraînements avec des unités de OPFOR, c'est pourquoi les soldats y sont envoyés, même si ce n'est leur base d'attache, notamment pour leur entraînement de pré-déploiement. Les bases militaires américaines utilisent les OPFOR les plus importants sont le National Training Center (NTC) de Fort Irwin, le Joint Readiness Training Center (JRTC) de Fort Polk, et le Joint Multinational Readiness Center (JMRC) (anciennement le Combat Maneuver Training Center) qui se trouve en Allemagne.

4.1.2. Guerres urbaines et « MOUT training »

À la fin de la guerre froide, les théoriciens de la guerre, analystes géopolitiques et stratégestes militaires prédisent de plus en plus de conflits armés dans les villes et par conséquent, de plus en plus de civils sur les champs de bataille⁴⁸. Pour répondre aux défis que pose ce nouvel aménagement de la guerre, l'armée développe des « MOUT training » (MOUT pour « Military Operations on Urbanized Terrain »⁴⁹). Au NTC par exemple, le premier entraînement de ce type se tint en 1993 (*Global Security* s.d. b). On simule des situations de combat, communément des « war games ». Ces derniers se définissent ainsi : « military exercises that are carried out for the purpose of training, and that are designed to imitate a real war as closely as possible »⁵⁰.

Ces jeux de guerre exposent les soldats non seulement à un champ de bataille inédit, mais à un nouvel adversaire, un ennemi hybride qui se traduit par une combinaison de différentes forces d'opposition. En effet, au tournant du siècle, la Défense américaine conjointement avec différents analystes militaires prédirent que dans les guerres modernes l'ennemi ne serait plus exclusivement incarné par une force conventionnelle, mais plutôt par une alliance entre différents agents, armées étatiques officielles, des organisations criminelles, des cellules terroristes et des services de renseignements, qui s'emploieraient à des méthodes de guerres régulière et irrégulière (voir Deep 2015; Flemming 2011; Grant 2008; Hoffman 2006, 2007; McCuan 2008). Les entraînements sont donc remaniés à partir de cette prédiction. Quelques bases deviennent reconnues pour leurs entraînements « force on force », mettant en scène des combats asymétriques entre les unités qui s'y entraînent et l'OPFOR. Compte tenu de la nature

⁴⁸ La littérature scientifique sur la guerre urbaine est extensive, pour un échantillon pertinent et des perspectives intéressantes voir les collaborations de *Cities, War, and Terrorism: Towards an Urban Geopolitics* (Graham 2004).

⁴⁹ Une abréviation plus récente pour désigner la guerre urbaine est UO pour « urban operations » mais on continue dire MOUT – « MOUT town » ou « MOUT training » par exemple.

⁵⁰ Cette définition vient du *Collins English Dictionary* en ligne.

changeante des conflits, on incorpore la population civile dans les entraînements. Cette dernière est jouée par des non militaires cette fois qui seront embauchés par l'armée. Les soldats qui se sont entraînés dans la décennie 1990 se sont battus contre différentes nations, dont les « Hamchucks », les « Atlanticiens », les « Sumériens » et encore une fois, les « Krasnoviens » qui n'ont pas disparu de la cartographie imaginaire de l'armée.

Dans un documentaire sur le NTC, *War Games* (Markham 2001), on rapporte que pendant les entraînements de la décennie 1990, les soldats étaient déployés en fausse « République de Mojave » (« Republic of Mojavia ») située sur l'île fictive « Tierra del Diablo » qui signifie on s'en doute, Terre du Diable. Cette dernière se trouverait dans les Antilles, seul emplacement qui fasse écho à un lieu réel à l'extérieur de cette cosmogonie singulière. Les soldats en entraînement devaient libérer la République de l'occupation de son voisin, la Krasnovie, cet ancien pays du bloc de l'Est. Celle-ci avait été aidée par les guérilleros du « Royaume de Parumphia », autre pays frontalier. Hostiles aux Américains et aux Occidentaux de manière générale, les États belligérants avaient envahi cet allié des États-Unis, car ils avaient trouvé de l'uranium sur son territoire et comptaient fabriquer des armes de destruction massive. Les scénarios pouvaient varier, mais la trame narrative générale était plutôt celle-là. Ce scénario et ces variantes étaient joués dans diverses bases militaires qui avaient les ressources humaines et techniques pour conduire des entraînements « force on force ». Outre le NTC, les soldats américains se sont battus contre l'envahisseur krasnovien au centre d'entraînement de Fort Polk et de Hohenfels en Allemagne (*Global Security* s.d. b). On reconnaît dans cette trame narrative, les vestiges de la guerre froide couplés de l'héritage de la guerre du Golfe. Le nom espagnol et l'idée de guérillas annonçaient surement les différences interventions américaines en Amérique Latine pendant la décennie. Ces simulations en contexte urbain qui commencent au lendemain de la guerre froide sont les précurseurs des villages orientaux contemporains.

Il est à noter que le décor dans lequel ces entraînements prennent place ne ressemble pas encore à des villes ou des villages. Ce sont principalement des conteneurs maritimes sans

aucune référence culturelle qui sont employés pour simuler les bâtisses et délimiter les rues. Les soldats apprennent à sécuriser le périmètre, c'est-à-dire patrouiller et évacuer des bâtiments, dégager des zones ennemies et aussi gérer la population locale. Par exemple, l'armée va simuler des protestations, afin que les soldats apprennent à traiter avec les manifestants. Dans ces premiers jeux de rôles, les soldats doivent s'entraîner à identifier ceux qui soutiennent les États-Unis et leurs interventions, ceux qui sont plutôt neutres et ceux qui présentent un fort sentiment anti-américain (*Global Security* s.d. b.). Ces scénarios servent à tester les stratégies et les tactiques de combat dans des environnements avec lesquels les soldats ne sont pas familiers, où ce n'est plus deux armées officielles qui s'affrontent. Le précepte « train as you fight » est la nouvelle ligne directrice des entraînements militaires (Markham 2001; Rice 2016). Par ailleurs, ces derniers commencent à intégrer les médias de masse au sein de leurs simulations. Des faux villages, des fausses populations, mais aussi des faux réseaux d'informations sont mis sur pied, comme le International News Network (INN), par lequel les troupes américaines ont la possibilité de rejoindre la population locale afin de gagner les cœurs et les esprits (Markham 2001).

4.1.3 Construction de villages orientaux

Les entraînements de pré-déploiement au lendemain du 11 septembre 2001 s'inscrivent dans la continuité des exercices militaires des années précédentes. En effet, dans le contexte des guerres d'Afghanistan et d'Irak, les entraînements urbains représentent une partie cruciale de l'entraînement puisque ces conflits exemplifient les nouveaux champs de bataille anticipés dans les villes, où du moins dans les zones où se côtoient plusieurs acteurs, civils et armés. Par contre, la discussion sur la connaissance de la culture de l'ennemi commence à s'ajouter à la connaissance urbaine. Interagir avec la population était déjà en toile de fond, mais dans le nouveau contexte, elle est devenue, selon le jargon militaire, « mission essential ». La connaissance *intime* du terrain humain, rapidement naturalisée comme étant le « virage culturel » (Gregory 2008) de l'armée ou encore l'anthropologisation du militaire, pris une ampleur considérée peu de temps après l'invasion d'Irak, alors que le conflit se transformait en insurrection – insurrection que les États-Unis ne voulaient d'ailleurs au départ pas

reconnaître ni encore moins s'avouer puisqu'elle était loin du scénario anticipé⁵¹ (Der Derian, Udris et Udris 2010). C'est d'ailleurs ce que soulève la responsable du HTS, Montgomery McFate : « the ongoing insurgency in Iraq has served as a wake-up call to the military that adversary culture matters » (McFate 2005 : 43). En 2004, l'infanterie introduit une section intitulée « cultural awareness training » au manuel *Warrior Ethos*, soit un guide de principes que le soldat doit suivre. Ainsi, la sensibilisation à l'environnement, c'est-à-dire la connaissance du milieu et du type d'opérations possibles (« situational awareness »), couplée de ce que l'armée définit comme une sensibilisation à la culture (« cultural awareness ») se retrouve dans les entraînements. À partir de cette conjoncture, les prémises des premiers villages orientaux se dessinent. Le Marine Corps Air Ground Combat Training Center, soit un centre d'entraînement pour les marines qu'on appelle couramment Twentynine Palms ou 29 Palms, est une des premières bases militaires à avoir intégré des *role players* originaires d'Irak et avoir orientalisé les « MOUT towns ». Plusieurs villages similaires se construiront aux États-Unis, de différentes envergures selon les ressources disponibles. Le plus important est celui à Fort Irwin.

La construction des villages orientaux commença à la suite d'une demande de la part d'une organisation de soutien au combat du département de la Défense qui vise à contrer la menace des engins explosifs improvisés (IED)⁵². Celle-ci souhaitait obtenir un lieu d'entraînement approprié pour tester de nouvelles technologies servant à détecter et combattre ces explosifs souvent posés en bord de route. Ainsi, une commande fut envoyée en 2006 à une compagnie privée pour bâtir une telle zone d'entraînement sur la base de Fort Irwin⁵³. Cela n'est pas sans rappeler les villages allemands et japonais, on cherche à nouveau à tester des armes nouvelles

⁵¹ Les mots, surtout ceux qui définissent les types de conflits armés, imbriquent des systèmes de représentation qui ont leur charge idéologique. Je n'entrerai pas dans un débat autour du terme insurrection et l'utilise tel quel puisque c'est à partir de cette conception que les États-Unis ont redéfini leurs interventions en Irak puis en Afghanistan, devenues des guerres de contre-insurrection. Le mot insurrection est donc surtout employé pour parler ultimement des logiques contre-insurrectionnelles qui préoccupent la thèse.

⁵² IED pour « improvised explosive device ».

⁵³ L'organisation est la Joint IED Defeat Organization et la compagnie en question est la US Army Corps of Engineers – Los Angeles District. Ces informations proviennent d'un article publié par Daniel J. Calder sur le site internet de l'armée américaine, « "Iraqi Village" on Irwin » (*U.S. Army* 31 mars 2008).

sur un terrain adapté. Toutefois, il n'est pas seulement question de vaincre des explosifs. Suivant le diagnostic du problème culturel, central à la doctrine de contre-insurrection, un premier village aux allures orientales est construit en 2007 afin de donner aux militaires un entraînement qui correspondrait davantage au terrain, tant niveau tactique que culturel. Il s'agit de *Medina Wasl*.

Si la population était déjà représentée dans les entraînements passés, quelque chose qui semble nouveau est cet aspect de mise en scène du quotidien. L'armée va plus loin dans la construction des identités des *role players*. Ce n'est plus seulement un amas de gens indifférenciés, chacun d'eux à un nom, une fonction et un rôle social qui sont déterminés par les planificateurs. Chaque contractuel se voit remettre une fiche descriptive qui leur dit qui ils sont ainsi que leurs allégeances politiques ainsi qu'un document de plusieurs pages qui détaillent davantage leur identité, mais surtout leur réseau – ex : fils de x, cousin de y qui est ami avec z, z dont on suspecte les activités terroristes (Notes de terrain 2012)⁵⁴. Je suis quelque peu familière avec la procédure d'embauche des *role players* puisque j'étais sur le point d'être intégrée dans la simulation comme *role players* bénévole comme je l'ai mentionné dans la méthodologie par rapport au changement dans la collecte de données. J'ai donc reçu le document explicatif de la compagnie « Mission Essential », soit une compagnie contractuelle privée de la Défense, qui se charge entre autres de l'embauche des *role players*. Le document stipule que ces derniers ne doivent jamais sortir du personnage qui leur est attribué, cela pourrait entraîner un congédiement et bien qu'on leur donne une identité et affiliation politique, on précise qu'il est interdit de parler de politique sur la base, même à l'extérieur des heures de simulation.

⁵⁴ Dans le film *Full Battle Rattle* (Gerber et Moss 2009) qui documente l'entraînement dans les faux villages du NTC, une des *role players* interviewées présente ce document détaillé. Lors du « Box Tour », on nous a montré un exemple de ces fiches.

Les entraînements au NTC ont évolué au fil des années pour atteindre un niveau de sophistication plus élevé grâce à un budget de la Défense d'abord croissant. Le Centre est ainsi passé de treize structures architecturales en 2007 à environ deux cents bâtiments en 2012, répartis sur une douzaine de villages, où on tente de mettre en scène la vie quotidienne. En date de 2012, la base comptait environ 350 *role players* représentant la population locale et un corps d'armée de plus de 2 200 personnes qui s'occupent de la logistique des simulations et gèrent l'équipement nécessaire⁵⁵. De manière générale, l'entraînement de pré-déploiement dure trois semaines, ce qui comprend une semaine de préparation avec des cours théoriques et deux semaines de « war games » dans « The Box », c'est-à-dire le champ de bataille urbain où se tiennent les simulations. Les militaires sont intégrés dans cet environnement immersif afin de performer la guerre contre le terrorisme et apprendre à conduire des opérations de contre-insurrection et se familiariser avec le terrain humain⁵⁶. Entre 2007 et 2012, on estime que quatre à cinq mille soldats par mois ont fait l'entraînement au sein des faux villages au NTC⁵⁷. Bien que la majorité des unités soient américaines, plusieurs sont issues des forces armées canadiennes. L'objectif de l'entraînement est de préparer les soldats au pire scénario. Comme il est indiqué sur le site du NTC, « During their two week intensive training at Fort Irwin, units prepare for their “worst day ever” in combat » (NTC s.d.). Dans la section suivante, j'expose un compte rendu de mes visites sur le terrain.

4.2 Les « NTC Box Tours »

4.2.1 Accès au site

Je me suis promenée dans les rues du village principal du NTC de Fort Irwin à deux occasions, la première en 2012, la seconde en 2013. Lorsque j'appris, par le biais de

⁵⁵ Ces chiffres nous ont été transmis lors du « NTC Box Tour » de 2012. Selon une source plus récente, le village principal en 2018 compterait autour de 500 bâtiments (*topic* juillet 2018).

⁵⁶ La durée de l'entraînement varie d'une base à l'autre. Les participants que j'ai rencontrés qui se sont entraînés à l'extérieur du NTC disent qu'ils pouvaient rester dans les faux villages de quelques heures à plusieurs jours d'affilés.

⁵⁷ Cette information a été transmise par un des guides du « NTC Box Tour » de 2012.

l'exposition d'Emanuel Licha à la galerie d'art montréalaise SBC en 2010 sur le sujet, qu'il était possible de le visiter, je m'imaginai que cela serait très compliqué et difficile d'accès. Au contraire, la base facilite l'accès aux visiteurs par le biais de ses « NTC Box tours ». Dès 2008, la base offrait la possibilité aux civils et aux familles militaires d'assister à une partie de la simulation lors de certaines rotations prédéterminées. Pour visiter le NTC, il faut s'inscrire en faisant une réservation par courriel un mois avant la date du « Box Tour » et fournir simplement ces informations : nom, numéro de permis de conduire ou de passeport. Initialement, il y avait des coûts de 40\$, soit un montant qui n'est pas loin de rappeler celui d'un parc d'attractions. Ainsi, Walt Disney et le NTC reviennent pratiquement au même en terme de budget, le second étant même moins onéreux – et encore moins à partir de 2012, où, pour des raisons administratives, les visites furent désormais gratuites. Sur la base se trouve un hôtel, le Landmark Inn qui offre des chambres aux visiteurs à 93\$ la nuit.

Au mois d'août 2012, j'ai reçu la confirmation de ma réservation pour le « Box Tour » du 1er septembre suivant. Bien que la base se trouve en Californie, l'aéroport le plus près est au Nevada, dans aucune autre ville que Las Vegas. Je suis partie en compagnie d'une amie, anthropologue de formation également. Avant de prendre la route pour Fort Irwin, nous avons passé la nuit dans un de ces hôtels kitsch de la « Strip », cette portion célèbre du Las Vegas Boulevard qu'on a probablement tous vu un jour ou l'autre dans un film hollywoodien. S'il est une image clichée de Las Vegas, c'est bien celle-là. Le nom de l'hôtel où nous étions logées annonçait le ton de cette courte escale dans cette ville érigée au milieu du désert, le *Mirage* Resort & Casino. Un nom cocasse pour l'occasion, quand on pense que le lendemain on se dirige vers des faux villages afghans et irakiens. Doublement cocasse lorsqu'on se rappelle que « Mirages » est le titre de l'œuvre de Licha qui me les faisait découvrir deux ans auparavant.



Figure 9. En route vers Fort Irwin



Figure 10. Entrée du National Training Center, Fort Irwin

Le National Training Center de Fort Irwin : un bref historique

La base militaire de Fort Irwin qui abrite aujourd'hui des faux villages afghans et irakiens existe depuis les années 1940. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, le site était connu sous le nom de Mojave Anti-Aircraft Gunnery Range, mais est devenu Camp Irwin en mémoire de George Irwin, général lors de la Grande Guerre. Jusqu'en 1944, le camp servit pour l'entraînement des soldats ainsi que pour abriter des prisonniers de guerre. Entre 1944 et 1951, le camp fut fermé par ce qui était alors le département de la Guerre (l'actuel département de la Défense). Le camp a rouvert ses portes en tant que Armored Combat Training Area, servant à l'entraînement des soldats pendant la guerre de Corée. Les divers entraînements ont toujours été ponctuels cependant. Ce n'est qu'en 1961 que le site est devenu une installation permanente de l'armée et rebaptisé Fort Irwin. Pendant la guerre du Vietnam, plusieurs divisions militaires se sont entraînées à Fort Irwin. À la fin des années 1970, l'armée américaine se cherchait un site pour héberger un centre d'entraînement national. Onze sites ont été pris en considération dont Fort Irwin qui est finalement devenu le Fort Irwin National Training Center. L'annonce de ce choix se fit en 1979, le Centre fut mis sur pied en 1980 et obtint un statut actif en 1981. La base militaire est considérée aujourd'hui comme une des plus importantes du pays de par sa taille de 1000 kilomètres carrés et de par les activités qui s'y déroulent, dont les entraînements de pré-déploiement pour l'Irak et l'Afghanistan qui mobilisent le régiment permanent de la base, la Blackhorse Cavalry, pour jouer la force d'opposition. Les entraînements sont des « full spectrum training » puisque ceux-ci testent toutes les aptitudes des soldats et utilisent tous les appareils, équipements et systèmes qui seront plus tard employés sur le terrain, c'est d'ailleurs ce qui fait la renommée du NTC (*Global Security* s.d. a).

Après trois heures de route sur l'Interstate 15 South, nous arrivons à l'entrée de la base militaire. Il s'ensuit un échange impromptu avec les militaires qui gardent la porte. Ceux-ci nous demandent si nous sommes là pour travailler. Non, on vient pour faire le « Box Tour ». Le quoi? Le « Box Tour »; visiter les villages? Les villages, quels villages? J'avoue être étonnée de la procédure⁵⁸. Je leur montre la confirmation (en Annexe 7) ainsi que notre réservation au Landmark Inn pour le soir même et les deux prochaines nuits. André-Yanne et

⁵⁸ J'ai pris le soin de recopier l'échange original ici :

- Are you guys here for work?
- No, we're coming for the Box Tour.
- You are not here for work? You ain't contractors?
- No, we are here to visit the mock villages.
- The mock villages?
- Yes, the mock Middle Eastern towns? I have a confirmation paper...

moi nous regardons, confuses. Est-ce qu'il nous testait en faisant semblant de ne pas savoir ce dont il est question? Un des militaires nous fait remarquer que la visite est seulement le lendemain, alors pourquoi arriver dès aujourd'hui? On leur dit qu'on vient de l'extérieur et que puisque la visite commençait tôt, et étant donné qu'il n'y a pas de villes à grande proximité, on croyait qu'arriver la veille était la meilleure chose à faire (et très honnêtement nous croyions que les autres faisaient de même étant donné ces circonstances). Les cinq militaires sur place s'échangent un regard sceptique. L'un d'eux nous demande : « Are you here to create havoc? ». *HAVOC!*? Sommes-nous là pour faire des « ravages »? À ce moment, je me dis qu'il se peut fort bien qu'on nous fasse rebrousser chemin. Un des militaires effectue un appel téléphonique. Silencieuses, nous attendons le dénouement de la situation dans notre voiture. Le militaire nous fait signe de nous déplacer. On s'exécute, soucieuses. L'air sérieux, il s'approche vers nous et nous annonce qu'une voiture viendra nous escorter jusqu'au Landmark Inn. On commence à reprendre notre souffle. Quelques minutes plus tard, on entre finalement sur la base. Arrivées devant notre hôtel, je demande au militaire qui nous a escortées si c'était la démarche habituelle pour effectuer la visite, les militaires à l'entrée semblaient surpris, voire ne pas savoir ce qu'était le « Box Tour » qui, pourtant, était le lendemain et existait depuis les quatre dernières années. Il me répondit, de manière plutôt décontractée : « Oh yeah! these guys at the gate, they don't know what's going on in here. And, people usually choose to stay after the tour, not before ». Des imbroglios de ce genre, qu'ils soient réels ou simulés à des fins de sécurité, reviendront à plusieurs reprises au cours de cette recherche.

Le lendemain matin on se rend un peu à l'avance, au point de rencontre qu'on nomme « Painted rocks », soit un site caractérisé par des rochers peints par les militaires aux couleurs et blason de leur compagnie.



Figure 11. Painted Rocks (1)



Figure 12. Painted Rocks (2)

En attendant l'arrivée des autres visiteurs, on se demande *qui* ils peuvent bien être. Qui traverse le désert de Mojave afin de visiter des faux villages afghans et irakiens? S'agit-il de touristes de guerre qu'on peut aussi appeler des « dark tourists », c'est-à-dire des touristes de la catastrophe animés par un désir voyeur d'assister à la souffrance des autres et d'explorer des

lieux où des événements traumatiques se sont passés⁵⁹. Il n'en est rien. Aucune personne ne pourrait être qualifiée de touriste de guerre, ni d'ailleurs de touristes. La grande majorité des visiteurs de notre groupe, constitué d'une douzaine de personnes, était des membres des familles militaires; surtout des épouses et leurs enfants qui sont stationnés sur la base. Sinon, quelques parents venus voir leur enfant militaire une dernière fois avant le déploiement, comme ce couple qui serra fort dans leurs bras leur fils qui faisait l'entraînement. Mis à part la famille, on retrouvait un professeur universitaire dont les intérêts de recherche touchaient aux environnements virtuels, il y avait également deux journalistes indépendants s'intéressant à l'architecture. Ces derniers nous présenteront plus tard, André-Yanne et moi, dans leur article à propos des faux villages du NTC comme « deux étudiantes en architecture de Montréal » (or, ni l'une ni l'autre n'avons étudié l'architecture...).

Le village principal du NTC revêt plusieurs noms. *Medina Wasl* est le nom du faux village iraquien alors qu'*Ertebat Shar* est le nom du faux village afghan. À ne pas s'y méprendre, il s'agit bien d'un seul et même village basé au même endroit. A priori, j'ai fait la visite d'*Ertebat Shar* puisque les deux fois où je suis allée à Fort Irwin, il s'agissait d'une simulation pour l'Afghanistan. Je dois avouer que je suis tentée de garder l'appellation *Medina Wasl*. En fait, j'ignorais que ce n'était pas le nom du village visité, et ce, jusqu'à bien après mes deux « Box Tours ». Je ne me souviens pas que les guides l'aient mentionné, c'est en relisant l'article dans lequel je figure que j'ai vu qu'il y avait un autre nom pour le faux village afghan. Pour moi, c'était *Medina Wasl*. Je soulève cette erreur, car elle témoigne à mon avis plus que d'une inattention, elle est indicative du traitement représentationnel du NTC. Ce nom m'avait échappé pour plusieurs raisons. Il est certain que je « m'attendais » à visiter *Medina Wasl*, c'était le nom auquel l'exposition « Pourquoi Photogénique? » de Licha référait, mais aussi celui dont faisait mention le film *Full Battle Rattle* (Gerber et Moss 2008) dont un extrait nous a été présenté au début de la visite afin de nous introduire les installations. Au niveau visuel,

⁵⁹ Sur le « dark tourism » voir l'ouvrage de Lennon et Foley *Dark Tourism: the Attraction of Death and Disaster* (2000).

Medina Wasl et *Ertebat Shar* présente plus de similitudes que de différences. Les images de l'exposition de Licha et celles du documentaire de Gerber et Moss représentant toutes les deux *Medina Wasl* ne sont pas très différentes des miennes bien que j'aurais visité un autre village. Mais, ce qui a alimenté l'erreur est surtout le fait suivant : je me suis *réellement* rendue à *Medina Wasl* en 2012 et en 2013! En effet, *Medina Wasl*, soit un village qui n'existe pas, figurait sur la carte routière Michelin qu'on nous remise à la location de voiture. On le retrouve également sur Google Maps, c'est d'ailleurs l'entrée que nous avons mise dans le GPS pour nous retrouver !⁶⁰. Je prendrai ainsi l'appellation *Medina Wasl/Ertebat Shar* afin de montrer leur interchangeabilité, car, mis à part le nom, le décor et ses habitants sont relativement les mêmes peu importe l'entraînement. Il vaut d'ailleurs la peine de mentionner que les soldats ne sont pas nécessairement envoyés dans le pays qui correspond au faux village. Les unités ne savent généralement pas où elles seront déployées, et ce, même pendant leur entraînement de pré-déploiement. Ce qui veut aussi dire qu'il se peut qu'une unité soit envoyée en Afghanistan ou en Irak, mais qu'elle se soit entraînée dans le village inverse, ce qui renforce encore plus les amalgames⁶¹. En outre, il est même arrivé que certaines unités se soient entraînées dans les structures « moyen-orientales » du NTC et furent finalement déployées en Corée du Sud (*NBC News* : 17 juillet 2019).

4.2.2 Description de la simulation

La visite ouverte au public du NTC est divisée en deux. La matinée est consacrée à la visite d'installations hors « Box ». On nous montre le « Star Wars Building », soit le lieu où est centralisée l'information et où sont supervisées les opérations menées sur la base. Nous assistons à une conférence très technique et schématique sur la structure organisationnelle du centre d'entraînement mettant en exergue les relations entre les différentes instances de la base et la fonction de chacune. C'est à la suite de cela qu'on nous présente l'extrait mentionné de

⁶⁰ Une carte géographique situant le faux village *Medina Wasl* (prise sur Google Maps en mai 2019) se trouve en Annexe 8.

⁶¹ Par exemple, à Fort Bragg, le nom du village est *Freedom city*. Ce dernier n'est ni proprement afghan ni iraquien, il sublime les deux identités.

Full Battle Rattle (Gerber et Moss 2008) qui traite des faux villages du NTC. Après le lunch, on nous amène finalement dans « The Box ». On nous y conduit en autobus, un trajet d'une vingtaine minutes dans le désert. Lorsque nous nous rapprochons de notre destination, la personne responsable de la visite nous avertit qu'on s'apprête à quitter les États-Unis! Elle lance sur un ton blagueur : « Welcome to Afghanistan! Do you guys have your passports ready? » (Notes de terrain, 2012). À peine descendus de l'autobus, une musique orientale se fait entendre. Avant de s'aventurer plus loin, des militaires nous indiquent la marche à suivre pour le reste de la visite de *Medina Wasl/Ertebat Shar*. À ce moment, non seulement on nous permet de prendre des photos, mais on nous encourage à le faire, ainsi qu'à les partager avec nos familles et nos amis par la suite. Outre nos caméras, il y a celles des opérateurs et des techniciens. En fait, tous les entraînements sont filmés afin qu'ils soient revus et analysés par les entraîneurs. Ces enregistrements leur permettent de voir les actions et les erreurs commises par les soldats. L'entraînement est aussi observé par des contrôleurs tactiques « tactical controllers » (TC), aussi appelés « observer coaches/controllers » (OC). Ceux-ci s'assurent du bon déroulement de la simulation.

La mise en scène rappelle les expositions vivantes, où on recrée des scènes de vie, souvent du temps passé, dans leurs « milieux naturels ». Ainsi, ce qui est exposé n'est pas seulement les objets et les artefacts, mais un mode de vie. Nous longeons la rue principale, bordée d'étales. En plus des bâtiments qui font office de maisons, on retrouve sur cette rue un semblant d'arrêt d'autobus, de boulangerie, de lieu de prière.



Figure 13. *Role players au marché (1)*



Figure 14. *Role players au marché (2)*



Figure 15. *Role players au marché (3)*



Figure 16. Façade d'un des bâtiments du village



Figure 17. *Role player* devant la boulangerie (*Makhbaz aleraq*: boulangerie d'Irak) (1)



Figure 18. *Role player* devant la boulangerie (*Makhbaz aleraq*: boulangerie d'Irak) (2)



Figure 19. Panneau annonçant une boutique de fleurs



Figure 20. *Role players* dans la simulation



Figure 21. Intérieur domestique



Figure 22. Princesse parthe, réplique d'une statue de l'ancienne Hatra (Irak)



Figure 23. Mosquée de *Medina Wasl/Ertebat Shar*



Figure 24. Les visiteurs sont invités à prendre des photos dans « The Box » (mes accompagnatrices se prêtent au jeu sous un faux arrêt d'autobus)



Figure 25. Groupe qui entre dans « The Box »

Les responsables de la visite nous incitent non seulement à photographier la simulation, mais à prendre part à celle-ci. On nous encourage à interagir avec les villageois. Les *role players* jouent pour la plupart des marchands et ces derniers sollicitent notre attention afin de nous vendre leurs produits : fruits, légumes, viande, pain, pâtisseries, etc. Nous devenons alors de potentiels acheteurs. Cela donne l'impression de tenir le rôle de touristes qui visiteraient un souk, et ce, de manière très occidentale. Le rôle devient caricatural à travers les photos qu'on nous encourage à prendre en compagnie des *role players*. Des images qui rappellent des photographies de voyage dans lesquelles des relations de pouvoir asymétriques entre ceux qui posent et ceux qui sont posés sont imbriquées. Les visiteurs sont ainsi amenés à prendre part aux jeux de rôles. Ils passent de spectateurs à acteurs.



Figure 26. Visiteur interagissant avec deux *role players*



Figure 27. *Role player* interpellant le public



Figure 28. Visiteurs sollicités pour prendre des photos en compagnie des *role players* et se prêtant au jeu



Figure 29. Interaction entre les *role players* et le public



Figure 30. Les entraîneurs invitent le public prendre des photos en leur compagnie
(nous nous prêtons au jeu)

Nous nous baladons ainsi une quinzaine de minutes au sein du marché de *Medina Wasl/Ertebat Shar*, et à part cette rue qui est animée, les autres en bordure sont désertes. Nous sommes amenés rapidement sur une plateforme d'observation pour assister au reste de l'entraînement. Jusque là, le scénario ne mettait pas en scène de violences et à part une carcasse de voiture rien de marquait le climat de guerre. Une fois montés sur la plateforme par contre, on nous donne des bouchons d'oreille pour se préparer aux événements qui allaient suivre. J'insère une brève remarque technique. Ce type de « war games » est équipé de la technologie MILES qui signifie « Multiple Integrated Engagement System », souvent comparé à une forme avancée de « Laser Tag ». Les balles tirées sont bien entendu à blanc. Les uniformes des soldats sont munis de senseurs laser qui permettent de savoir s'ils ont été atteints et, le cas échéant, quelle est la gravité de la blessure et si elle s'avère fatale. Ainsi, si un soldat est « blessé » ou s'il « meurt » dans l'exercice, son censeur va le signaler. Ces indications sont pour lui, mais aussi pour informer les militaires des équipes médicales qui sont également en entraînement. Les contrôleurs tactiques interviennent également pendant les combats. Par exemple, si un soldat se trouve à proximité d'une explosion, le TC va juger du type de dommage que cela aurait encouru si l'incident n'avait pas été dans le cadre d'une simulation. Le TC va ensuite tirer en conséquence sur le soldat à l'aide de son fusil laser.

Le scénario débute par une déflagration. On vient de simuler une explosion d'IED. Des personnes se retrouvent sur le sol. Les villageois commencent à crier et à courir vers les blessés. Les militaires en entraînement arrivent en tank, une deuxième explosion suit, ces derniers ouvrent le feu, des centaines de cartouches à blanc sont tirées, la fumée se mélange au bruit sourd des balles. Des équipes médicales s'approchent, on embarque les blessés dans un camion qui semble être de la Croix-Rouge, bien que dans ces régions ce soit le « Croissant-

Rouge » qui opère – témoignant d’une des nombreuses « erreurs d’authenticité » de la simulation. Le scénario est assez bref, il dure une vingtaine de minutes, puis les militaires se retirent⁶².



Figure 31. Plateforme d’observation et entraîneurs



Figure 32. Visiteurs sur la plateforme d’observation

⁶² Le scénario décrit est surnommé le « Stitch Line » par l’armée (Rice 2016). Le « Stitch Line » est toujours celui qui est montré au public lors des « Box Tours ». De nombreuses vidéos de ce scénario sont accessibles en ligne. Il est facile d’en trouver sur YouTube en indiquant « NTC Box Tour » dans le moteur de recherche, des centaines de vidéos seront alors suggérées. Ces vidéos auraient pu être les miennes tant l’imagerie est similaire.



Figure 33. Patrouille militaire et simulation d'explosion d'un IED



Figure 34. Après l'explosion



Figure 35. *Role players* venant en aide aux blessés et intervention des soldats



Figure 36. Interaction entre soldats et civils autour des blessés



Figure 37. Réponse militaire, arrivée des tanks



Figure 38. Entraînement, feu ouvert



Figure 39. Soldat qui tente de secourir un soldat blessé



Figure 40. Secours médicaux



Figure 41. Simulation de l'explosion d'un IED



Figure 42. Élément du décor, voiture cassée



Figure 43. Membre des forces ennemies (OPFOR)



Figure 44. Balles au sol



Figure 45. *Role player* jouant un mort après un attentat



Figure 46. Les villageois s'affairent autour du kamikaze.

Figure 47. Le *role player* fait mine de revenir à la vie.



Figure 48. Pyrotechnie

Une fois le scénario terminé et quand tout redevient calme dans les rues, on nous fait redescendre de la plateforme et on nous dirige au Lyndon Marcus International Hotel, soit l'« hôtel diplomatique » de la base. Deux *role players* nous accueillent à la réception. Les guides font un retour sur l'entraînement et prennent quelques questions de la part du public. On nous montre un exemple des cartes d'identité qui sont remises aux *role players*. Ils font

essayer à ceux qui se portent volontaires un équipement militaire afin de montrer le poids de celui-ci. Avant de regagner l'autobus pour sortir du village, on nous laisse visiter librement l'hôtel et ses quelques chambres qui ont accueilli, on le rappelle, à certaines occasions, de « vrais » journalistes ainsi qu'Emanuel Licha lors de la réalisation de son film *Mirages* (2010).



Figure 49. *Role player* à l'accueil du Lyndon Marcus International Hotel



Figure 50. Intérieur d'une des chambres d'hôtel (1)



Figure 51. Je fais semblant d'occuper une des chambres de ce « faux hôtel », la même où l'artiste Emanuel Licha a résidé pour tourner son film *Mirages* (2010)



Figure 52. Vue de la fenêtre de la chambre d'hôtel (1)



Figure 53. Vue de la fenêtre de la chambre d'hôtel (2)

La visite des villages est somme toute assez rapide, une heure et demie au total. Cette dernière se termine sur une note patriotique. Un des militaires qui nous accompagnait nous rappelle « if you wonder where your tax money goes, we spend millions per day to protect you against terrorists » (Notes de terrain, 2012).

André-Yanne et moi passions encore la nuit au Landmark Inn. Or, la visite se terminait à l'extérieur de la base et à notre surprise, nous étions les seules qui devaient rentrer de nouveau. Des militaires différents de la veille gardaient l'entrée. Le scénario se répète, « qui êtes-vous? » et « pourquoi êtes-vous là? ». Les militaires nous disent que normalement les visiteurs restent la nuit d'*avant* et non celle d'après le « Box Tour » (on se rappelle que la veille, c'est le contraire qui nous a été dit!). Dès lors, il était un peu embarrassant d'ajouter qu'en plus de cette seconde nuit, nous avions également réservé pour une troisième. Un appel est finalement effectué à l'hôtel pour vérifier notre réservation, on nous laisse entrer, sans escorte cette fois.

Nous errons sur la base dans la section où restent un certain temps les militaires qui y sont postés avec leurs parentés. Les habitations se ressemblent. Il n'y a pas beaucoup de rues, et surtout il n'y a personne dans les rues. La route principale d'une dizaine de kilomètres, la Loop Road, fait le tour assez rapidement des commodités de base. Quelques installations existent pour agrémenter la vie des familles militaires, une chapelle, un centre communautaire, un bowling, une école primaire. Il y a une salle de cinéma, ouverte la fin de semaine seulement. Ce qui nous semble être la plaza est constitué d'un Starbucks et d'un restaurant Subway. À l'hôtel, également vide, on nous suggère d'aller faire un tour au bar de la base.

Nous nous rendons alors au Shock Wave pour prendre le pouls de la soirée et peut-être croiser d'autres personnes puisque la base semblait assez déserte jusqu'à présent. Des militaires jouent au billard, il y a quelque machine à sous, un bar tranquille sans grande ambiance qui ferme ses portes à neuf heures du soir. On s'installe au bar, un peu mal à l'aise. Au baccalauréat en anthropologie, on nous encourageait à faire ce genre de chose, « observer et participer », faire comme les autres, se mêler à leur quotidien pour comprendre leur vie et leur culture pour ensuite la décrire dans nos termes. Heureusement, personne ne semble remarquer notre présence, qui me paraît on ne peut plus déplacée en ce moment. Peut-être quelques regards des autres femmes qui sont si peu nombreuses sur la base, quelques soldates et les conjointes des militaires qui ont délaissé la vie civile. Les hommes, majoritaires, sont pour leur part désintéressés par notre présence. Nous restons un peu; « juste pour dire ». Juste pour dire que nous avons visité le lieu de sociabilité, le lieu de rassemblement de la base. Ainsi, nous avons été de brèves témoins du quotidien d'une soirée ordinaire, un vendredi soir à Fort Irwin. Nous restons le temps d'une consommation rapide qui me paraît déjà trop longue.

Même si j'ai l'impression qu'il est minuit, en partie à cause du voyage, du décalage horaire, de la noirceur et du temps qui semble s'étirer dans cet endroit, à 20h30 à peine, je rejoins mon lit, un journal de bord à la main. Le lendemain, nous avons une journée entière à passer sur la base, je me demande ce que nous allons faire. Je me rappelle des anthropologues qui parlent

de l'attente sur le terrain. La discipline en est même venue à la conceptualiser. J'anticipe cette journée chaude dans le désert où rien ne semble se passer et où on ne croise personne.

La journée commence (et se termine) au Starbucks. On s'installe tranquillement pour le petit-déjeuner, on discute, on attend. Deux autres personnes viennent s'installer sur la terrasse et grâce à une cigarette échangée entre nous et qui mène à une présentation, une rencontre improbable se produit. Je suis nez à nez avec une des personnes qui s'occupent de l'embauche des *role players* au sein de l'entraînement. Lorsque je lui parle de ma thèse, il me promet une rotation dans les six prochains mois. Il me propose de jouer le rôle d'une infirmière dans la simulation.

S'ensuivra une correspondance souvent interrompue. D'une tempête de sable conduisant à un séjour à l'hôpital, à une restructuration de l'entraînement, passant par des coupes budgétaires menant à un arrêt momentané de ceux-ci, sans oublier l'absence de réseaux cellulaires dans le désert, la communication était tout sauf simple. Il était extrêmement difficile de faire le suivi à distance. Une année passe, caractérisée par de multiples messages laissés sans réponse, de longs moments de silence, entrecoupés d'espoirs futiles, où la communication reprenait et qu'on se montrait toujours aussi enthousiaste au projet. Bref, je prends la décision de retourner sur la base et de faire un second « Box Tour », accompagnée d'une autre amie. Même démarche que la fois précédente pour l'inscription. Cette fois par contre, nous passons la nuit précédant l'entraînement à Barstow, soit la ville la plus proche du NTC, afin de nous épargner les ennuis à l'entrée de la base militaire.

Le déroulement de la visite est pratiquement le même. Comme la première fois, les visiteurs sont amenés à interagir avec les *role players* et prendre des photos avec eux. Après avoir fait semblant de se faire vendre des produits locaux au marché, on nous ramène sur la plateforme d'observation. S'en suit un scénario assez similaire : explosion, arrivée des militaires en tank, riposte armée, les équipes médicales sont également sur place et les faux blessés sont amenés dans les ambulances. À la cacophonie des balles tirées et des explosions, trame sonore de la

guerre, s'ajoutent encore une fois les villageois qui crient dans « leurs » langues. À cet égard, cette fois, j'ai l'avantage de faire le « Box Tour » avec une amie dont l'arabe est la langue maternelle et qui peut reconnaître, sans les parler, le perse et ses dérivations. En entrant dans le faux village, Sheila qui m'accompagne remarque donc quelque chose de curieux, il y a peu de cohérence linguistique. Elle me fait ainsi remarquer les différentes langues parlées dans la simulation. En dépit qu'il s'agisse d'un entraînement pour l'Afghanistan – où on parle majoritairement dari et pachto – plusieurs *role players* parlaient arabe, et ce, de diverses régions, pas seulement d'Irak comme on aurait pu s'attendre puisque les entraînements alternent entre les deux régions. Elle croit reconnaître entre autres des variétés du Maghreb et de l'arabe égyptien. Ces différences linguistiques témoignent d'une diversité ethnoculturelle parmi les *role players*. Un *melting pot* à saveur orientale. Ces amalgames linguistiques et interchangeabilités culturelles seront analysés plus en profondeur dans la suite de la thèse. Autre élément de changement, à la fin du scénario nous avons pu être témoins d'un échange entre les superviseurs et les soldats qui reviennent sur les actions effectuées pendant le scénario afin de voir les erreurs commises (cela s'appelle le « After Action Review » (AAR)).



Figure 54. AAR

Nous avons aussi eu l'occasion de rencontrer et de discuter avec un des pyrotechniciens qui, en dehors du NTC, travaille sur des productions hollywoodiennes. On lui demande s'il lui est arrivé de rencontrer sur la base des artistes avec qui il aurait travaillé par le passé, à l'extérieur du cadre militaire. Il rit et dit que justement il a croisé une artiste maquilleuse avec qui il avait travaillé il y a de nombreuses années lors du tournage du film *Waterworld* réalisé par Kevin

Reynolds (1995) et mettant en vedette Kevin Costner⁶³. Un autre membre de la simulation nous est présenté. Cette fois, un ancien militaire qui, à la suite d'une blessure de guerre a dû se faire amputer le bras. Le camp cherche effectivement des personnes qui ont subi des amputations afin de leur donner un rôle dans la simulation afin que celle-ci soit encore plus réaliste. On leur met une prothèse qui, lors d'une explosion, volera en éclat. Ce scénario a pour objectif d'exposer les autres militaires à de telles situations et d'évaluer leurs réactions et compétences médicales. Le vétéran qui joue ce rôle offre un court témoignage patriotique et se

dit heureux de pouvoir contribuer à sa façon à l'effort de guerre malgré son handicap.



Figure 55. *Role players* couverts de faux sang répondant aux questions du public après le scénario

⁶³ Ce spécialiste en effets spéciaux n'est pas le seul qui travaille sur des grosses productions hollywoodiennes à l'extérieur du NTC. Un article du *New York Times* de 2006 relate que Carl Weather, connu pour avoir joué le rôle du boxeur Appolo Creed dans la série de films « Rocky », était embauché comme coach d'acteurs sur la base. Weather a donné des leçons de jeu aux militaires de l'OPFOR qui incarnent les insurgés (*New York Times* 1^{er} mai 2006).



Figure 56. Exemple de maquillage pour les blessures



Figure 57. Les *roles players* posent avec les visiteurs en brandissant de véritables armes, toutefois chargées à blanc.

La visite se termine à nouveau à l'hôtel de guerre. Peu avant de remonter dans l'autobus qui nous ramène à l'extérieur de « The Box », un militaire est venu s'adresser au groupe. Je ne me souviens plus du contenu exact de l'échange, par contre, je me souviens très bien qu'à la fin il regarda le paysage et nous dit, pointant le désert qui nous entourait : « Believe it or not, this is Afghanistan! ».



Figure 58. « Believe it or not, this is Afghanistan! »



Figure 59. Mojave Desert, Californie

Voilà ce qui clôt mes aventures dans « The Box » que j'ai voulu retracer ici à la manière d'un *travelogue*, un récit de voyage dans un faux village afghan, qui est aussi un voyage dans le regard étatsunien sur la guerre qui y est menée. Le prochain chapitre portera sur les relations publiques comme appareil de gouvernementalité dans les guerres contemporaines. On verra comment le « Box Tour » s'inscrit dans ce dispositif plus large de vendre la guerre en offrant notamment une expérience civile de la guerre au citoyen.

Chapitre 5

Les « NTC Box Tours » :

Un spectacle interactif et une expérience civile de la guerre

Si on n'entre pas sur une base militaire comme on entre dans un moulin, suivant l'expression française, l'accessibilité des lieux est quand même surprenante au premier abord. Dans notre imaginaire civil, du moins dans le mien, influencé par les films de guerre et d'espionnage, les activités de l'armée se doivent d'être tenues loin du regard public, maintenues confidentielles, voire secrètes. Ainsi, laisser le public assister à un entraînement de pré-déploiement entre en dissonance avec certaines préconceptions sur l'armée et le monde militaire. Si l'armée montre évidemment ce qu'elle veut bien montrer, il n'en demeure pas moins qu'une volonté de donner à voir est présente; une volonté qui somme toute est assez récente. Alors que les opérations au Dugway Proving Ground (DPG) pendant la Deuxième Guerre mondiale étaient maintenues secrètes et que l'accès aux lieux était confidentiel, strictement réservé aux militaires, de nos jours plusieurs activités de l'armée, comme le cas des entraînements dans de faux villages afghans et irakiens, se voient publicisés. Loin d'être une anomalie, une faille en matière de sécurité, il s'agit d'une caractéristique des guerres contemporaines, où les relations publiques ont pris une ampleur inégalée (Hiebert 1991, 2003; Reid 2002; Stahl 2007, 2010).

Ce chapitre se penche sur les « NTC Box Tours » afin d'examiner les rationalités propres à la guerre contemporaine et les technologies qui soutiennent ces visites ouvertes, qui non seulement montrent la guerre aux visiteurs, mais elles les impliquent dans celle-ci. Par exemple, lorsque ceux-ci sont au marché, interagissent avec les *role players*, prennent des photos avec eux, se transforment en potentiels clients du souk, deviennent de potentiels consommateurs de leurs produits locaux (et de leur altérité), leur positionalité change. Les visiteurs en prenant ainsi part à la simulation passent de spectateurs à acteurs. Ces stratégies d'implication du citoyen ne sont pas anodines. Pour Stahl (2010), elles sont symptomatiques

du passage de la *guerre spectacle* à la *guerre interactive* qui se déploie au 21^e siècle.

Dans la guerre spectacle tout comme dans la guerre interactive, le divertissement occupe une place centrale. L'intrication de la guerre et du divertissement, loin d'être nouvelle, sert à gouverner l'opinion publique et maintenir le consentement autour de la guerre. Présenter la guerre comme un divertissement a une incidence sur sa réception par la population civile et affaiblit l'évaluation des coûts réels de la guerre et spécialement de ses coûts humains (Stahl 2010). Si l'enchevêtrement entre la guerre et le divertissement n'est pas un phénomène naissant, les collaborations entre le Pentagon et les industries culturelles ont toutefois augmenté de façon exponentielle au cours des dernières années (Boggs et Pollard 2016). Au-delà de cette montée en flèche des partenariats, un brouillage des frontières entre les domaines du militaire et du divertissement se voit accentué. Par exemple, des simulateurs de guerre initialement réservés strictement à l'usage de l'armée sont commercialisés et vendus sur le marché. Inversement, des jeux de guerre commerciaux sont utilisés pour l'entraînement des soldats. Des séquences de films de guerre hollywoodiens comme *Behind the Enemy Lines* (2001) sont insérées dans les publicités de recrutement qui apparaît dans la campagne publicitaire de la Navy « Accelerate your Life ». Et des jeux vidéos comme *Kuma War* ne sont plus seulement des jeux avec le thème de la guerre, mais insèrent des images des conflits en cours et des extraits de vrais bulletins de nouvelles récemment diffusés. Les joueurs ont des missions qui sont les mêmes que les soldats sur le terrain⁶⁴.

Le néologisme *milittainment* décrit bien cette réalité. Dans le langage courant, sa définition est la suivante « entertainment with military themes in which the Department of Defense is celebrated »⁶⁵. Roger Stahl (2010) affine cette définition. Pour lui, le *milittainment* ne s'explique pas seulement par une coentreprise entre le militaire et le divertissement, mais par

⁶⁴ Ces exemples proviennent de *Milittainment Inc. War, Media and Popular Culture* (Stahl 2010).

⁶⁵ Cette définition provient du *Princeton Dictionary* en ligne.

l'augmentation de la participation civile au domaine militaire. Voici la définition qu'il en donne et que je suivrai afin d'étudier les entraînements de pré-déploiement :

[Militainment is] state violence translated into an object of pleasurable consumption. Beyond this, the word also suggests that this state violence is not of the abstract, distant, or historical variety but rather an impending or current use of force, one directly relevant to the citizen's current political life (Stahl 2010 : 6).

Ainsi, je postule dans ce chapitre que les « NTC Box Tours » reposent sur la rationalité du *militainment* qui engage les citoyens dans l'effort de guerre à travers différents médias.

Ce chapitre est divisé en deux grandes parties. D'abord, une partie sociohistorique qui montre à travers des exemples tirés de la guerre du Vietnam et de la guerre du Golfe comment les stratégies médiatiques et les relations publiques ont évolué d'un conflit à l'autre. L'impopularité de la première et ledit « syndrome du Vietnam » autodiagnostiqué par le corps politique ont induit une nouvelle orientation dans la façon de couvrir les interventions armées des États-Unis. Nombreux sont les critiques qui ont décrit le conflit dans le Golfe persique comme un spectacle, soit une analogie empruntée à Guy Debord et sa *Société du spectacle* ([1967] (1992)). Ce théoricien, cinéaste et poète français disait que le spectacle est « le gardien du sommeil » (1992 : 16), donc un moyen d'endormir les masses. Dans cette première section, je décrirai en quoi consiste la guerre spectaculaire et pourquoi la guerre du Golfe en représente son archétype. Je m'appuie sur Stahl (2010) pour décrire la transition qui s'opère au tournant du 21^e siècle entre la guerre spectacle et la guerre interactive. Dans ce passage, la guerre ne perd pas sa qualité de « spectacle » mais celui-ci devient un « spectacle interactif ».

Je montre dans la seconde partie comment les « NTC Box Tours » sont ancrés dans ce changement de paradigme. Les visites ouvertes à la population exemplifient cette interaction entre la guerre et le public. Elles représentent une expérience civile de la guerre où le citoyen est invité sur le champ de bataille et dans le corps du soldat, ce qui inévitablement le lie à la violence d'État.

5.1 De la guerre du Vietnam à la guerre du Golfe : changement d'orientation dans la médiatisation des conflits

L'incursion de la télévision dans le quotidien américain va changer inexorablement la médiatisation de la guerre et des conflits armés. L'intervention américaine au Vietnam représente la première guerre télévisée. Le public rivé sur ses écrans, on en parla comme une guerre de salon, « a living-room war » selon l'expression du journaliste Micheal Arlen devenue emblématique (*New Yorker* 15 octobre 1966, Arlen 1969). Si la guerre du Vietnam représente la première guerre qu'on a pu regarder de chez soi, la guerre du Golfe est celle qu'on a pu suivre en direct. Ses planificateurs l'avaient très bien compris et ont su en jouer. L'heure des premiers bombardements de Bagdad avait été calculée pour correspondre aux heures de grandes écoutes aux États-Unis, soit 18h30, heure de Washington D.C. La population mondiale avertie, des millions de personnes ont pu regarder les bombardements de la capitale iraquienne en direct. D'ailleurs, à partir de 1991 le direct, avec son immédiateté, sa présence et son expérience, devient une prérogative, c'est ce qui vient à déterminer la valeur de la nouvelle, particulièrement lorsqu'il s'agit de la couverture d'une guerre (Hoskins 2004).

Il convient de noter que la capacité d'un État de, non seulement, contrôler le commencement exact d'une guerre, mais de pouvoir en faire une annonce publique *à l'avance* ne peut être envisageable que lorsque l'asymétrie des forces est sans commune mesure, lorsqu'une réponse préventive de la cible est totalement écartée du champ des possibles (Stahl 2008). L'asymétrie militaire permet non seulement de contrôler le début d'une guerre, mais de prédéterminer le moment où elle prendra fin (Stahl 2008). En effet, tandis que le Président George H. W. Bush était prêt à déclarer la fin des opérations, le commandant des forces de la coalition, le Général Schwarkopf, proposa à la Maison-Blanche d'attendre une journée de plus afin qu'on puisse appeler la guerre « The Five-Day War » (Schwarzkopf 1992 : 469). Bien que le Président considéra la proposition, la guerre ne fut pas prolongée d'une journée. Les combats prirent fin vers minuit ce jour-là, mais on déclara leur fin trois heures plus tôt pour que cela fasse cent heures très exactement depuis le début de l'assaut terrestre. Ce qui donnait « *The Hundred-Hour War* », un nom qui plût au Général puisqu'il inscrivit dans ses mémoires « I had to hand

it to them [the White House] : they really know how to package an historic event » (1992 : 470). William Small qualifia ainsi la guerre du Golfe comme une guerre sur rendez-vous (« a war by appointment ») (1994 dans Stahl 2008). Tout avait été orchestré pour cadrer dans un certain format. Si on dit que les gagnants écrivent l'histoire, dans le cas d'un combat asymétrique, ils peuvent même l'écrire d'avance (Stahl 2008).

On ne peut être surpris que les critiques aient utilisé le concept de spectacle médiatique pour décrire le conflit dans le Golfe (Baudrillard 1991; Ebo 1995; Gerbner 1992; Kellner 1992). Pour suivre l'argument de Debord (1992), bien qu'on montre des images spectaculaires suscitant un certain éveil et peut-être même un émerveillement, paradoxalement on cherche à endormir. La guerre spectacle tente d'éloigner et de distraire le citoyen des réalités de la guerre, ce désengagement critique et politique du citoyen est une forme de contrôle social servant à contenir la dissidence potentielle de la population (Stahl 2010 : 3). La couverture de la guerre présentait des images visuelles excitantes, voire même plaisantes. Il fallait évacuer ce que la classe politique dominante avait naturalisé comme étant le « syndrome du Vietnam ». Ce « syndrome » décrivait le dissentiment et soulèvement populaire lors de la guerre du Vietnam. En outre, tout un discours justificatif s'est articulé autour du fait que la guerre n'avait pas été perdue sur le champ de bataille (« front line »), mais à la maison (« home front ») : « *We lost the war at home* » devint le mantra des décideurs politiques. Certains groupes ont été pointés du doigt davantage.

5.1.1 Du « syndrome du Vietnam » au langage poétique de la guerre du Golfe

Les familles des militaires, et surtout les mères, furent tenues en partie responsables de l'échec militaire. Au lieu de soutenir leurs fils, leur dissidence était ce qui les mettait en danger. Pas les politiques ni les contingences de la guerre sur le terrain, mais bien leurs sentiments anti-guerre démontrés lors des manifestations. Un langage thérapeutique et disciplinaire s'est développé à leur attention utilisant particulièrement la culpabilité. Une bonne mère est une mère qui encouragerait et soutiendrait son fils et non une mère anxieuse,

comme en témoigne cet extrait de lettre d'un soldat envoyé à sa mère et lu publiquement pendant le segment « Faces from the Front » de Fox News : « Just be a proud mom, not a nervous mom. I love you all very much. Please be safe and don't worry about me. I'm happy to be where I am » (dans Stahl 2007 : 1h47). Pendant cette période, l'histoire qui dominait les médias était celle de familles exemplaires, des familles capables de surmonter leurs inquiétudes, afin de donner la ligne de conduite aux autres familles (Stahl 2007).

Autre sujet indiscipliné, les soldats rentrés au pays qui à leur tour joignent les mouvements anti-guerre. Pendant la guerre du Vietnam, une figure problématique fit son apparition dans le paysage médiatique : « le vétéran protestataire » (Stahl 2010 : 29). En 1967, fut fondée l'association Vietnam Veterans Against the War (VVAW)⁶⁶. Or, voir un soldat protester contre la guerre constitue une image très forte sur le plan symbolique et extrêmement nuisible pour le gouvernement (Stahl 2010). Le corps politique devait absolument contrôler cette image et réussir à séparer les deux subjectivités jugées antagonistes : le soldat et le manifestant, car les deux ne peuvent cohabiter dans un même corps (Stahl 2010 : 29). Aujourd'hui, on interdit justement aux combattants et anciens combattants de manifester en uniforme, ou même avec une partie de leur uniforme (Uniform Military Code of Justice; Department of Defense Directive 2005). Le soldat en uniforme est lu comme une métonymie de l'armée, le voir protester fait mauvaise presse à l'institution. Le soldat a droit à sa liberté d'expression, mais sous certaines conditions⁶⁷.

Si la dissidence des soldats et de leur famille était à soigner, il fallait aussi s'occuper des journalistes, perçus comme les catalyseurs du syndrome. Il fallait discipliner leur travail, mais

⁶⁶ L'organisation Iraq Veterans Against the War (IVAW) créée en 2004 – devenue About Face: Veterans Against the War (AF) depuis 2018 – s'est d'ailleurs inspirée de VVAW. En 1971, VVAW a tenu l'événement « Winter Soldier Investigation » pour exposer les crimes de guerre au Vietnam. En 2008, IVAW a tenu un événement similaire pour y faire écho « Winter Soldier: Iraq & Afghanistan » (AF s.d.).

⁶⁷ Pour une discussion plus en profondeur sur la dissension dans les rangs et les questions légales voir l'article de Kiel « When Soldiers Speak Out: A Survey of Provisions Limiting Freedom of Speech in the Military » (2007).

surtout le nouveau médium par lequel ils transmettaient leurs informations, la télévision (Stahl 2010 : 22). Leur usage indiscipliné de celle-ci aurait contribué à cet échec vécu non pas sur le champ de bataille, mais à la maison :

Policy planners placed much of the blame for the US failure to “pacify” Vietnam on its ad hoc system of roving, unsupervised reporters. Alongside the press, the novelty and ubiquity of the television medium, especially its emotional image power, became a primary scapegoat. By its very nature, went the conventional wisdom, the medium had helped to lose the “war at home,” playing a fundamental role in nurturing public dissatisfaction and the subsequent Vietnam syndrome (Stahl 2010 : 22).

Ainsi, le discours dominant était qu’on en avait trop montré. Les journalistes auraient diffusé sans filtre, sans censure, les horreurs de la guerre, les morts, les blessés, les villages saccagés, etc. Le compte rendu quotidien des pertes humaines était considéré comme la preuve d’une mission accomplie et une indication d’une victoire proche, alors que cela s’est avéré être un échec sur le plan des relations publiques. Après la Guerre du Vietnam, un véritable laboratoire gouvernemental vu le jour pour trouver la bonne dose de quoi montrer ou non à la télévision. Une censure totale n’était pas la solution, l’administration Reagan l’avait essayée lors des conflits à Grenade et au Liban, mais le silence médiatique conduisit au mécontentement du public et n’assouvait pas son désir de savoir, et surtout de *voir* (Stahl 2010 : 22).

Si la guerre représente l’exemple le plus parfait, le plus accompli de ce qui est inconsommable, « the consummate unconsumable » (Stahl 2010 : 7), comment changer la donne et la faire apparaître sous un autre jour? Rendre l’inconsommable consommable est le paradoxe que les relations publiques doivent résoudre pour la faire accepter de la population civile, mais surtout des familles qui sont perçues comme une menace latente à contrôler. Comme la guerre du Vietnam l’a démontré, le locus de dissension est le plus souvent l’entourage immédiat des soldats (Stahl 2007), l’assentiment familial se doit donc d’être gouverné.

Le traitement médiatique pendant la guerre du Golfe semblait ainsi être la recette parfaite. Si les écrans étaient saturés d’images-chocs, satisfaisant un certain voyeurisme du public, celles-

ci demeuraient toutefois digestes. La guerre du Golfe fut maintes fois décrite comme une guerre *faite* pour la télé, voire plus, une guerre « TV-friendly » présentant un récit dramatique et excitant qui tenait en haleine son public (Ebo 1995; Gerbner 1992; Kellner 1992). Ce qui explique pourquoi la majorité de la population pouvait suivre sans trop haut le cœur les péripéties de la guerre, dévorées comme un feuilleton à l'heure du repas dans l'espace domestique.

Les bombardements du pays étaient discutés dans un langage qui aurait pu décrire un spectacle pyrotechnique, un feu d'artifice impressionnant plus que destructeur. Des correspondants de CNN ont comparé les explosions aux feux d'artifice du 4 juillet ainsi qu'à l'illumination d'arbres de Noël. Or, « l'analogie avec ces deux traditions festives hautement célébrées dans la culture populaire crée une ambiance de violence récréative » (« recreational violence ») (Ebo 1995 : 21, ma traduction)⁶⁸. La violence récréative traduit cette capacité de consommer une violence excessive lorsque celle-ci est ancrée dans le divertissement. Par exemple,

Video game players can kill as many people as they want in the most bizarre manner and with the most awesome technological innovations of human destruction within the confine of illusionary entertainment. Television viewers can watch extremely bizarre violent activities within a recreational mindset devoid of moral concern. In essence, recreational violence allows for absurdity without remorse because it is make-believe (Ebo 1995 : 20).

Plusieurs analystes se sont penchés sur la popularité de la guerre du Golfe. Il y a un consensus autour du fait que les médias ont écarté les raisons géopolitiques de l'intervention militaire. À cela par contre, Ébo (1995) ajoute qu'en plus de l'absence d'examen critique c'est cette

⁶⁸ En 2003, les choses sont fort similaires. Les bombardements commencent à l'aube avec la stratégie « Shock and Awe » qui vise à faire une démonstration écrasante de la force pour décourager l'adversaire et gagner la bataille rapidement. Le journaliste Kerry Sanders, correspondant pour NBC, et journaliste embarqué (« embedded reporter ») décrit ces bombardements ainsi « a tremendous light show » (dans Stahl 2007 4 min. 53 sec.), les destructions des infrastructures et les blessés semblent être des données secondaires. La stratégie « Shock and Awe » est conçue pour être un événement médiatique, il s'agit de montrer la supériorité militaire des États-Unis au reste du monde, et en même temps elle sert de message publicitaire au sein du commerce mondial des armes (Stahl 2007 : 5 min. 55 sec.). À noter que « Shock and Awe » tout comme « Desert Storm », sont aussi devenus les noms de jeux vidéo (Desert Storm I est sortie en 2002, Desert Storm II en 2003, Shock and Awe en 2011).

violence récréative avec laquelle on a transmis la guerre qui a été garante de sa popularité. Les médias ont utilisé des codes sémantiques et une iconographie similaires à ceux qu'on retrouve dans les technologies de divertissement d'illusion (« illusionary entertainment »), comme les jeux vidéos, la télévision – la guerre ressemblait donc davantage à une simulation d'une guerre que d'une guerre elle-même (Ebo 1995)⁶⁹. Avant même de regarder le contenu des images présentées aux nouvelles, leur enveloppe est en soi un indicateur de cette violence récréative. En effet, « Desert Storm », nom judicieusement choisi de l'opération pour la phase offensive de la guerre⁷⁰, peut faire penser au titre qu'on aurait donné à un film d'action à saveur orientaliste. Le nom peut évoquer une image assez romantique des tempêtes de sable d'un désert oriental. La symbolique du vent, de l'air, de la tempête est loin d'être un hasard, considérant que la majeure partie de l'opération était constituée d'attaques aériennes (du 17 janvier au 24 février) (Ebo 1995). Si les résultats des opérations sont violents, comme la destruction d'infrastructures et la perte de vies humaines, les noms des opérations ne doivent quant à eux contenir la trace de cette violence⁷¹. L'effacement des coûts de la guerre est non seulement présent dans le titre de l'opération, mais est enchâssé dans certaines législations. Une nouvelle loi interdit de montrer le retour des cercueils des soldats américains morts au combat (une loi qui sera d'ailleurs renforcée en 2003). Les journalistes ne peuvent médiatiser

⁶⁹ C'est d'ailleurs le point de Baudrillard lorsque celui-ci écrivait *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu* (1991).

⁷⁰ L'opération « Desert Storm » (17 janvier-28 février 1991) suit « Desert Shield », soit la phase de mobilisation des troupes de la coalition (6 août 1990 au 16 janvier 1991). Bien que la guerre du Golfe consiste en ces deux opérations, *Desert Storm* en est venu à être une façon de nommer la guerre aux côtés de ces autres appellations : la guerre du Golfe persique, la première guerre du Golfe, la guerre du Koweït, la Première Guerre d'Irak. Que le nom d'une opération devienne par voie de synecdoque la guerre entière témoigne du fait que les conflits post-guerre froide se veulent de plus en plus courts (Sieminski 1995). L'assaut terrestre de l'opération « Desert Storm » est une métonymie au sein de celle déjà en place. La guerre du Golfe est certes une intervention courte (env. 6 mois), mais dura bien plus que ces cent dernières heures, « The Hundred Hour War » est un nom qui induit en erreur sur la durée, mais surtout sur les coûts de la guerre.

⁷¹ L'article « the Art of Naming Operations » de Sieminski (1995) – qui fut d'abord un rapport remis au Naval War College – discute justement l'importance du nom des opérations : « in [the war of images], the operation name is the first bullet fired, and quite possibly the most critical. If artfully molded and aimed, it can be a key ingredient for victory » (Sieminski 1995 : 28). L'auteur souligne que les noms des opérations sont formulés dans le but de façonner la perception domestique et internationale des activités que ceux-ci décrivent. À noter que la pratique de surnommer les opérations est récente. Initialement on leur donnait des noms codés pour des questions de sécurité (pendant les Guerres mondiales), ensuite vint des noms descriptifs (pendant la guerre du Vietnam). Aujourd'hui, on leur donne des noms affectifs. Sieminski note que cette valeur affective vient de raisons d'administration, de moral et de relations publiques. Cette tradition est née de l'intervention américaine au Panama en 1989, où l'opération avait été nommée « *Just Cause* » (Sieminski 1995).

les funérailles militaires et par ailleurs les protestations près des cimetières sont interdites. Tout cela a pour effet de maximiser l'invisibilisation des pertes, et ainsi s'assurer du soutien populaire.

À la fin de cette guerre de 100 heures, les politiques se congratulent non seulement de leur victoire rapide, mais surtout du retour d'une opinion publique favorable. Le lendemain du cessez-le-feu, le 1^{er} mars 1991, le Président exprime son soulagement à certains de ses administrateurs d'État : « By God, we've kicked the Vietnam syndrome once and for all! » (Little 2003 : 262). Le lendemain, dans un message radiodiffusé aux troupes américaines déployées dans le Golfe persique, il abonde dans le même sens : « The specter of Vietnam have been buried forever in the desert sands of the Arabian Peninsula » (Isaacs 1997 : 65). La célébration du retour de l'opinion publique face à la guerre était non seulement rapide, mais très optimiste. La population demeurerait réticente par rapport aux interventions militaires à moins d'avoir la certitude d'obtenir des pertes minimales (Isaacs 1997 : 66). Une guerre sans morts ni blessés, du moins dans son camp, est devenue l'attente généralisée en Occident face aux guerres contemporaines, la condition *sine qua non* pour obtenir un appui de la population. À partir de 1991, la guerre fait également son entrée indéniable dans la culture de consommation et devient un trait de la culture populaire et de divertissement.

5.2 De la guerre spectacle à la guerre interactive

Maintenant, que dire de l'effondrement en direct des tours jumelles et ses reprises incessantes si ce n'est l'exacerbation du spectacle? Pour Stahl (2010), ce moment représente à la fois son point culminant, mais marque également le passage vers quelque chose de nouveau : un passage de la guerre-spectacle à la guerre interactive. L'auteur indique que dans la première, les dirigeants veulent faire du citoyen un témoin passif des événements guerriers, dans la seconde, le citoyen est convié à se projeter dans l'action de la guerre et même, à y participer. La guerre interactive est bien entendu une autre forme de contrôle social, mais qui agit à l'inverse, au lieu de l'en éloigner, on veut rapprocher le citoyen de la guerre, on l'invite à faire partie du spectacle (Stahl 2010). Au lieu de concevoir la guerre à l'extérieur de soi, la

guerre devient une expérience de première main à travers le divertissement :

war now invites audiences to enter the spectacle as interactive participants through a variety of channels – from news coverage to online video games to reality television (...) rather than presenting war as something to be watched, the new interactive militainment presents war as something to be played and experienced vicariously (Stahl 2010 : i).

Ainsi, la guerre spectacle et la guerre interactive opèrent toutes les deux à travers les pratiques de consommation et la production de plaisirs, quoique des plaisirs distincts, la distraction versus la participation; la première opère son contrôle négativement pour supprimer l'élan politique alors que la seconde agit positivement par la séduction (Stahl 2010 : 42). Au tournant du 21^e siècle, de nouveaux modes de divertissements ont émergé pour recruter, très souvent au sens littéral, les membres de la population civile. C'est le cas du jeu en ligne *America's Army*, un « first-person shooter » (FPS)⁷² conçu par l'armée américaine qui compte des millions d'abonnés. Développé à partir de 1999 et sorti en 2002, le jeu se veut un outil de communication stratégique visant à « éduquer » ses joueurs sur le travail que fait l'armée dans le but éventuel de les enrôler via la plateforme même. En effet, celle-ci mène aisément au site officiel de l'armée, www.goarmy.com. Son concepteur, le Colonel Wardynski, souhaitait utiliser la technologie des jeux vidéos comme levier afin de donner au public une expérience virtuelle du soldat qui soit « engageante », « informative » et « divertissante » (McLeroy 2008 : 7).

Dans ce format interactif de la guerre, il y a transformation dans la constitution même du sujet citoyen. Celui-ci devient un « citoyen-soldat virtuel » (Stahl 2010). Cette transformation s'opère à travers un passage de l'expérience de la guerre à la troisième personne (position témoin) à la première personne (position acteur) : « the virtual citizen-soldier », [is] a subject invited to step into a fantasy of first-person, interactive war » (Stahl 2010 : 40). À travers divers plaisirs consuméristes, le *militainment*, par les rapprochements qu'il opère entre le

⁷² L'acronyme FPS est ce qui est le plus souvent utilisé en français pour désigner les « first-person shooter games ».

citoyen, le champ de bataille et le corps du soldat, redonne une expérience civile de la guerre, sans pour autant lui redonner un pouvoir décisionnel sur les opérations militaires.

Il y a bien entendu un pont à faire entre propagande, spectacle et *militainment*. Par contre, les trois ne sont pas interchangeables, il s'agit de trois façons de vendre la guerre. Stahl (2010) illustre leur différence à l'aide d'œuvre emblématique *Why We Fight?* de Frank Capra (1943-45) constituée de sept films de propagande américaine sortis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le titre illustre parfaitement la fonction de la propagande classique qui est de donner un argument justificatif à la guerre pour convaincre de sa nécessité. Le spectacle, quant à lui, va naturaliser la guerre et effacer les raisons de la faire. Le spectacle supprime le *pourquoi*, ainsi Stahl indique qu'on passe de « why we fight? » à simplement « we fight ». De son côté, la culture contemporaine du *militainment* expose le citoyen à *la manière* de conduire la guerre. En favorisant l'incursion virtuelle du citoyen dans le champ de bataille et dans le corps du soldat – que ce soit à travers les jeux vidéos, les télé-réalités de guerre, les bulletins de nouvelles – on ne s'intéresse plus au pourquoi, mais au comment. La question d'aujourd'hui devient alors « how we fight? » (Stahl 2010 : 110).

Stahl (2010) situe l'âge d'or du *militainment* entre le début de l'opération « Enduring Freedom » en Afghanistan en 2001 et les premières années qui ont suivi l'opération « Iraqi Freedom » en 2003. Il observe un déclin à partir de 2008-2009 qui se traduit par plusieurs actes de protestation de la population, mais aussi au sein des sphères militaires. Il rapporte par exemple la controverse qui a suivi l'annonce du lancement de *Six Days in Fallujah*, soit un jeu de guerre fait à l'aide de matériel de vétérans américains (photos, vidéos, journaux de guerre). Ce jeu se voulait ainsi un jeu documentaire et visait à amener ses joueurs dans le siège de la ville iraquienne en 2004. La deuxième bataille de Fallujah sur laquelle le jeu s'appuie est une des actions les plus controversées de la guerre, elle est décrite comme un crime de guerre par plusieurs activistes; le siège détruit complètement la ville, exposa ses habitants à des armes chimiques et engendra de larges pertes humaines civiles. Des groupes de pression, principalement britanniques, comme Stop the War Coalition (StWC) lancent un appel en

faveur de l'interdiction du jeu. Un des fondateurs de Military Families Against the War (MFAW), Reg Keys, dont le fils est mort en Irak, suscite l'attention médiatique. Il indique : « [c]onsidering the enormous loss of life in the Iraq War, glorifying it in a video game demonstrates very poor judgement and bad taste (...) These horrific events should be confined to the annals [sic] of history, not trivialised and rendered for thrill-seekers to play out » (*Daily Mail* 7 avril 2009). Le mécontentement que cela a engendré fit reculer la compagnie japonaise Konami Games et son développeur américain Atomic Games, le jeu ne vit jamais le jour. Stahl soulève un autre événement, toujours en 2009, des familles et des associations de vétérans protestent pendant l'été devant le *Army Experience Center*, soit un complexe de 12 millions qui se trouve dans un centre commercial de Philadelphia. Le centre qui vise surtout les jeunes comprend des jeux d'arcades et des simulateurs de guerre. Il est supervisé par des recruteurs de l'armée qui sont sur place afin de donner de l'information aux potentielles recrues. Suite aux protestations, le centre fermera quelques mois plus tard. Cela dit, il n'est pas à écarter que le déclin est peut-être lié à une certaine fatigue de la part de la population plus que d'une évaluation critique (Stahl 2010). Nonobstant, cela démontre que le *militainment* entre en corrélation avec le soutien populaire de la guerre (Stahl 2010 : 142-43).

Il est intéressant de constater que la mise en place des faux villages arrive dans cette période de déclin. Bien que Stahl ne prédise pas la disparition du *militainment* et encore moins de la guerre interactive, cela montre que leurs techniques peuvent aussi bien être utilisées pour raviver l'opinion positive du public. Les visites ouvertes font partie de l'appareillage des relations publiques. Ce n'est pas un hasard si les réservations des visites guidées du NTC sont gérées par les affaires publiques, une branche qui s'occupe de développer des liens avec les médias et la communauté. Les « Box Tours » constituent un dispositif faisant entrer virtuellement le citoyen dans le champ de bataille et dans le corps du soldat. On l'invite à entrer dans le feu de l'action, ce qui, par le fait même, le lie aux guerres d'Irak et d'Afghanistan.

5.3 Les « NTC Box Tours » comme expérience civile de la guerre

Je suggère que les entraînements dans les villages orientaux s'inscrivent dans une logique de *militainment* qui est exacerbée lors des « Box Tours ». Les « NTC Box Tours » donnent une expérience de la guerre à la population civile, ils constituent un dispositif parmi d'autres qui impliquent le citoyen dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan, ils le plongent dans la guerre contre le terrorisme et la violence étatique de manière plaisante. On a vu que la guerre tant dans sa version spectacle qu'interactive fonctionne à travers la culture de consommation. Comme je l'ai déjà indiqué, les visites ne sont pas payantes, le NTC ne fait donc pas d'argent contrairement à d'autres produits qui circulent sur le marché du *militainment*. Or, tout comme pour le jeu *America's Army* qui est accessible gratuitement, ce qui est à vendre est plus qu'un produit, c'est la guerre elle-même.

En ce sens, les « Box Tours » font partie du dispositif plus large visant à gouverner les conduites et les émotions du public. Ce n'est pas anodin non plus que la majorité des *spectateurs interactifs* de l'entraînement soit des familles. Il y a même des visites spécialement conçues pour les conjoints, les « spouse tours », on devrait dire conjointes puisque ce sont majoritairement des femmes qui assistent à la simulation⁷³. À cet égard les NTC « Box Tours » deviennent également une machine thérapeutique servant à canaliser l'anxiété des familles. Pour faire écho aux familles exemplaires pendant la guerre du Golfe, on peut penser que celles qui font la visite du NTC entrent dans cette catégorie. S'intéressant au travail de leurs partenaires ou de leurs enfants celles-ci représentent des familles soutenantes et non dissidentes.

⁷³ La plupart des femmes sont les conjointes des militaires. En plus d'y assister, celles-ci conduisent la visite à certaines occasions, comme c'était le cas lors de ma visite en 2013. Le groupe était accompagné et guidé par deux conjointes de militaires postées au NTC. Celles-ci disaient que ça les aidait à « passer le temps » (Notes de terrain, 2013).

5.3.1 Entrer sur le champ de bataille en toute sécurité

Comme il a été exposé, un des traits saillants de la guerre contemporaine est l'effacement de la violence, il faut rendre au public une version aseptisée de la guerre afin de la rendre digeste. Les « NTC Box Tours » ne font pas exception à la règle, la simulation dans les faux villages présente elle aussi une version propre de la guerre. Au commencement de la visite, les guides rappellent aux visiteurs que ce type d'entraînement a pour but de réduire au maximum le nombre de victimes – suivant la rationalité du « low casualty warfare ». Cet argument est aussi indiqué sur le site web du NTC : « our focus is for units to prepare to save lives while deployed » (NTC s.d.). La distinction entre les civils et l'ennemi est un enjeu dans l'entraînement, celle-ci est cruciale pour « sauver des vies ». Les soldats doivent reconnaître ceux qu'on appelle les « bad guys », expression informelle, mais généralisée dans l'armée pour parler des terroristes. Malgré l'expression genrée, celle-ci inclut également les femmes. Effectivement, pour nous montrer ce que les soldats apprennent à travers ces exercices mêlant scènes culturelles quotidiennes et scénarios de combat, on nous donne cet exemple éloquent mobilisant la « femme voilée », toujours suspicieuse. On nous dit que les soldats doivent être capables de distinguer une femme enceinte d'une kamikaze : la femme est-elle véritablement enceinte, ou cache-t-elle une bombe sous son voile? (Notes de terrain, 2012) Dans les scénarios, on confrontera les soldats à ce genre de dilemme. Savoir faire la différence permettrait de réduire la force létale et les « dommages collatéraux », soit un euphémisme pour désigner les morts civiles (Ebo 1995)⁷⁴. Les pertes civiles sont des morts qui demeurent taboues. On se souvient de l'allocution de l'ancien Secrétaire de la Défense, Donald Rumsfeld, qui, lors d'une entrevue à CBS News, dit : « I don't do body counts. This country tried that in Vietnam, and it didn't work. And you've not heard me speculate on that at all, and you won't » (*New York Times* 14 mars 2002)⁷⁵. Si les fantômes du Vietnam sont « enterrés »

⁷⁴ Ebo énumère plusieurs de ces euphémismes récents qui ont ce dénominateur commun de créer un flou autour des actions et des conséquences de la guerre. Par exemple « bombing missions » deviennent « sorties » ou « visits », les cibles ennemies sont des « assets », les soldats ne sont plus « killed in action » mais « KIA » (1995 : 23).

⁷⁵ Une déclaration semblable a été tenue quelques jours après par le Général Tommy Frank. Sur un ton détaché, il mentionna lors d'une conférence de presse « You know we don't do body counts » (dans *The San Francisco*

comme le suggéra George H. W. Bush en 1991, ceux-ci semblent continuer de hanter l'Administration en place. Or, qu'en est-il de la place de la mort dans l'entraînement? On verra comment la rationalité de la guerre propre, à la fois intensifiée, accélérée et complexifiée dans la guerre interactive (Stahl 2010), se déploie dans les « Box Tours » et comment se résolvent les contradictions de cet oxymore.

En effet, la guerre propre n'est pas sans contradiction, surtout lorsqu'on passe du spectacle à l'interactivité. Stahl (2010) soulève la question suivante : comment la guerre interactive peut-elle être propre si sa prétention est de vouloir virtuellement amener le citoyen sur le champ de bataille et dans le corps même du soldat? Autrement dit, comment effacer la violence lorsqu'on veut plonger le citoyen-soldat virtuel au cœur de celle-ci? Pour résoudre cette contradiction, il suggère que la guerre interactive doit faire des efforts encore plus grands pour masquer sa propre violence. Il faut cacher les corps, surtout ceux des soldats américains qui demeurent la première préoccupation du public, mais aussi ceux de la population civile, il faut effacer les traces de violence et de souffrance, occulter les indices de la guerre ce qui fait que celle-ci en vient à ressembler davantage au « crime parfait » (Stahl 2010 : 26). Cela dit, Stahl remarque depuis 2001 une plus grande tolérance face à la mort, du moins dans le camp de l'autre. Depuis la guerre du Vietnam, les corps morts sont pratiquement disparus des écrans en matière de couverture médiatique, ce qui a rendu plus facile sa consommation. Toutefois, depuis l'intervention américaine en Afghanistan, le Pentagon a sorti plusieurs vidéos infrarouges, où l'on voit des personnes qui se font décimées. Bien qu'abstraite – la lumière infrarouge rend ces corps fantomatiques, spectraux – la présence de ces corps au sein de la couverture de guerre montre que l'audience est en train de surmonter une aversion de longue date (Stahl 2010 : 44). Il n'est pas non plus à écarter que la mort des soldats américains

Chronicle 23 mars 2002). À noter que deux documents divulgués par WikiLeaks en 2010 témoignent du contraire. Le « Afghan War Diary » et le « Iraq War Logs » dévoilent que le Pentagon a au moins tenu un compte des pertes humaines entre 2004 et 2009.

devienne plus tolérable à mesure que l'armée se privatise, il est fort possible qu'on en vienne à avoir le discours « c'est dommage, mais ils accomplissaient leur travail » (Stahl 2010).

Un autre point important de souligner est le fait que les technologies du *militainment* cherchent à réduire toujours plus l'espace entre la guerre et le citoyen, le plongeant virtuellement dans le champ de bataille et dans le corps du soldat (Stahl 2010). Bien que le mot virtuel soit très souvent associé au numérique/électronique/informatique, il faut le prendre dans son sens initial et générique, c'est-à-dire en opposition à l'*actuel* (on n'amène pas le citoyen sur l'actuel, le « véritable », champ de bataille où la guerre se déploie). Cela dit, il est vrai que dans la plupart des cas le citoyen devient ce citoyen-soldat virtuel par la médiation d'un écran – que ce soit par les jeux vidéo/ordinateur de guerre, les télé-réalités de guerre ou encore par les nouvelles de guerre présentées par des journalistes qui sont dorénavant intégrés aux troupes (« embedded journalism »). Ce qui fait la particularité des « Box Tours » est d'offrir une expérience concrète et civile de la guerre qui se fait à l'extérieur de cet univers numérique/électronique/informatique, donc au-delà d'une réalité pixelisée⁷⁶. On n'entraîne peut-être pas le visiteur sur le « vrai » champ de bataille, mais son corps est transporté dans un lieu physique, matériel. On amène le citoyen-soldat virtuel dans l'actuel lieu d'entraînement qui simule, autant pour les soldats que pour lui, les guerres d'Irak et d'Afghanistan. À cet égard, les « Box Tours » rapprochent le citoyen de la guerre et de la violence d'État plus que la majorité des technologies de *militainment* ne peuvent le faire. Le rapprochement se fait également de manière symbolique. Le nom « Box Tours » peut sembler anodin, mais il ne l'est pas. « Box » est le raccourci de « sandbox », or dans le contexte de la guerre permanente contre le terrorisme, « sandbox » est l'expression qui réfère à l'Irak⁷⁷. Lorsque les « Box

⁷⁶ C'est ce qui distingue l'angle sous lequel j'aborde la simulation dans les faux villages. La majorité des études connexes regardent leur objet sous la loupe du MIME-Net (Military-Industrial Media-Entertainment Network) (Der Derian 2009). La question des technologies, comprise au sens de « hautes et/ou nouvelles technologies » comme la haute surveillance, les télé-satellites, les drones, etc. occupe la majeure partie de la discussion.

⁷⁷ Cela est attesté dans divers lexiques militaires, pour les expressions les plus communes utilisées par les soldats en Irak et en Afghanistan je me réfère à l'article « Military Jargon from Iraq and Afghanistan » publié par Military.com (s.d. b).

Tours » présentent une simulation pour l'Afghanistan, le fait que « Box » renvoie à l'Irak ne semble pas poser de problème. La « guerre contre le terrorisme » elle-même amalgame et sublime plusieurs conflits et réalités, dont des réalités géographiques – l'Irak étant loin d'être exclusivement un désert de sable sur toute l'étendue de son territoire, l'expression « bac à sable » en dit beaucoup sur les représentations (les questions des représentations hégémoniques et des amalgames seront discutées au prochain chapitre).

Comme il a été exposé, un des discours dominants des guerres de contre-insurrection en contexte urbain/asymétrique est que l'ennemi est caché au sein de la population locale. L'incursion dans les faux villages amène donc virtuellement le citoyen sur ce champ de bataille en simulant l'espace de la vie quotidienne. Il est important de noter qu'à aucun moment lors de la visite au marché, le visiteur n'est confronté à la division « good guys/bad guys » qui caractérise pourtant le contexte où on l'amène. La chasse à l'ennemi invisible semble absente pour lui. Les indications données par les guides n'incitent personne à être sur le qui-vive, en attente d'une attaque, alors qu'on est tout de même censés être dans une zone de guerre. Le fait qu'on nous encourage à prendre des photos du décor et des *selfies* avec les *role players* faisant semblant de nous prendre pour des touristes et essayant de nous vendre des aliments en plastique donne un ton léger et plutôt comique à la simulation. Comique et ludique : on « joue » au marché. On joue à faire semblant, tout comme lorsqu'on était enfant et qu'on jouait par exemple « au magasin », « à la famille » etc. Les *role players* sont sympathiques, tout sourire et semblent eux-mêmes s'amuser de cette interaction avec les visiteurs et des photos qui sont prises en leur compagnie.

Le *militainment* est toujours soutenu par une logique de « safe danger », à savoir une expérience du danger en toute sécurité (Stahl 2010). Cette expérience de danger sécuritaire est bien présente dans la visite et il y a peu de chance que les participants ne s'en trouvent désorientés. En effet, le public contemporain s'est habitué à pénétrer différents champs de bataille par le biais de différents médias, que ce soit à travers la plus récente génération de jeux vidéo FPS, la télé-réalité de guerre ou encore via les journalistes embarqués qui

permettent de fantasmer d'y entrer prudemment (Stahl 2010 : 17). Ainsi, si les « Box Tours » donnent la possibilité au spectateur interactif de plonger encore plus loin dans le récit dramatique de la guerre, voire même d'y participer, cette guerre participative reste sécuritaire. Ainsi, il est tout à fait cohérent, voire attendu, que ce ne soit pas la suspicion qui règne lors de la balade au marché, mais le plaisir d'aller à la rencontre de l'autre sur un terrain exotique, virtuellement dangereux, mais actuellement sécuritaire.

Le danger sécuritaire est d'autant plus explicite dans la partie de la visite qui suit la balade dans le marché, où on nous conduit sur une plateforme d'observation afin de regarder, le combat urbain qui s'apprête à commencer. La plateforme est située au deuxième étage, où nous avons une vue d'ensemble sur le village. Les militaires qui supervisent le scénario nous avertissent de nous préparer à l'entrée des soldats qui font leur entraînement – ceux-ci étaient absents jusqu'à présent. Bien qu'on nous avait dit « Bienvenue en Afghanistan », on ne nous avait jusqu'à maintenant fait aucune mention que nous entrions dans une zone de guerre. On aurait pu s'attendre à une certaine mise en garde interpellant le visiteur, un « faites attention » dit sur un ton quelque peu surjoué, mais qui aurait très bien fonctionné avec la culture du *militainment* et le ton de la visite, mais non. Cet accueil décontracté faisait davantage penser à une arrivée par voie commerciale. Ce mot de bienvenue rompt implacablement avec l'avis aux voyageurs émis par le US Department of State – Bureau of Consular Affairs, un niveau d'alerte maximal qui stipule pourtant :

Do not travel to Afghanistan due to **crime, terrorism, civil unrest, and armed conflict**. Travel to all areas of Afghanistan is unsafe because of high levels of kidnappings, hostage taking, suicide bombings, widespread military combat operations, landmines, and terrorist and insurgent attacks, including attacks using vehicle-borne or other improvised explosive devices (IEDs), suicide vests, and grenades. Attacks have targeted official Afghan and U.S. government convoys and facilities, foreign embassies, military installations, commercial entities, non-governmental organization (NGO) offices, hospitals, residential compounds, places of worship, restaurants, hotels, airports, and schools (s.d., en gras dans le texte).

Cet extrait de l'avis d'alerte contient un champ lexical du danger et de la guerre qui ne reflète pas le niveau de tension qu'on fera vivre au visiteur du NTC. D'autres centres d'entraînement optent pour une approche beaucoup plus sensationnaliste. C'est le cas de Caliber 3 situé sur les

territoires occupés de Cisjordanie qui accueillent également des civils pour les plonger dans l'univers d'entraînement de l'armée israélienne. Ce centre est un parmi d'autres en Israël qui comprend son « parc thématique » de contre-insurrection. Dans ces lieux qui accueillent des familles, celles-ci peuvent choisir différentes « activités ». Par exemple, le forfait de base de Caliber 3 comprend la simulation d'un attentat-suicide dans un marché de Jérusalem suivit d'une attaque au couteau, la journée comprend une démonstration de techniques de défense contre une attaque de chiens et se termine par un tournoi de tir (*Haaretz* 2017a ; *Haaretz* 2017b). Il s'agit de simulations très immersives, certains de ces centres comprennent des jeux de rôles où les participants sont soumis à une fausse embuscade et se retrouvent enfermés, un jeu d'évasion extrême version « anti-terrorisme ». Les centres de simulation américains et israéliens sont des produits de la culture du *militainment*. S'ils présentent plusieurs points en commun, par contre, mettre le visiteur en état de stress intense n'est pas la stratégie employée aux États-Unis, chacun son marketing.

Cela ne veut pas dire pour autant que le visiteur du NTC ne vivra aucune émotion forte. À cet égard, il y a une comparaison opportune à faire entre la guerre interactive et les sports extrêmes (Stahl 2010). La métaphore entre guerre et sport n'est certes pas nouvelle, ne serait-ce que pour l'origine guerrière des jeux olympiques antiques. Par contre, la différence se situe dans la manière de regarder. Leurs spectateurs sont plongés au cœur de l'action grâce à de nouvelles configurations du regard comme celle que permet la caméra portative ou encore la caméra intégrée au casque :

one of the notable features of the extreme sports aesthetic, the first-person camera. In contrast to spectator sports, where the gaze moves through a variety of audience positions, the rationale for the camera in extreme sports discourse is to project the viewer into the endangered body itself (Sathl 2010 : 62).

Ainsi, le spectateur entre en relation avec la personne qui exécute l'activité à haut risque grâce au point de vue subjectif de la caméra. Les sports extrêmes fondent le plaisir et la mort dans une nouvelle économie visuelle, où le plaisir vient non pas simplement du fait de regarder, mais d'être en relation intimiste avec la souffrance et le danger, cet assemblage en vient à représenter le caractère principal de la guerre consommable (Stahl 2010 : 17 et 54). Ce plaisir

est présent dans la performance, où le visiteur entre en proximité avec les corps des soldats exposés aux risques de la guerre simulée dans l'entraînement. On peut se demander dans quelle mesure on entre en relation avec les *role players* qui sont pourtant eux aussi exposés au danger de la guerre. L'identification du soldat-citoyen virtuel est en premier lieu avec les soldats de *son* armée, les membres de *ses* troupes que la population locale étrangère. Comme le souligne Stahl, cette proximité avec le soldat est un trait saillant de la guerre interactive reposant sur le danger sécuritaire et récupérant une partie de l'économie visuelle des sports extrêmes qui reconfigurent le champ de bataille en un terrain de jeu extrême :

The opportunity to be visually transported into the danger zone has come to be a primary pleasure of contemporary culture. The discourse of extreme sports serves as a model for the relationships among consumer, camera, and battlefield that increasingly informs the virtual citizen-soldier's relationship to state violence (2010 : 65).

La simulation dans « The Box » est soutenue par ces mêmes rationalités lorsque la rue du marché devient le théâtre de guerre. Les visiteurs s'apprêtent à jouer aux soldats déployés dans une zone dangereuse, tout en demeurant en sécurité. La vision en plongée depuis la plateforme n'est pas anodine à cet égard. On peut rappeler qu'au cinéma la plongée est une technique employée pour créer un effet dramatique : le spectateur est placé en haut, ce qui neutralise les actions et les personnages d'en bas, les rendant inoffensifs, voire même amicaux (Brown 2012; Pinel 2012). La vision que procure le positionnement des visiteurs sur la plateforme alimente l'expérience de danger sécuritaire. On a parlé du point de vue subjectif de la caméra à la première personne (« first person camera ») qui est une des techniques du *militainment* pour rapprocher le sujet du soldat. Certes, dans ce cas-ci, les visiteurs n'ont pas exactement la vision des soldats qui font l'entraînement, il aurait fallu qu'ils soient placés avec eux au milieu des combats. Il n'en demeure pas moins qu'une proximité physique lie les deux sujets. Les visiteurs sont à quelques mètres seulement des soldats et le fait de voir la simulation en personne et non pas sur un écran participe à ce rapprochement. Par ailleurs, si les visiteurs ne voient pas à travers l'angle de vue des soldats au sol, ils voient à travers celui de ceux qui supervisent l'entraînement. Ceux-là aussi bénéficient d'une vision d'ensemble, une vue en plongé, étant soit postés sur la plateforme ou à leur bureau, le « Star Wars Building », là où sont transmises toutes les images filmées de l'entraînement afin d'en faire l'analyse.

Une fois en place sur notre nouveau poste d'observation, peu avant que les scènes de combat commencent, les militaires nous disent de nous tenir prêts. Cet avertissement peut rappeler celui des journalistes qui informent les téléspectateurs de se préparer lorsque des images de violences sont sur le point d'être diffusées – lorsque celles-ci percent l'écran de la guerre consommable (Stahl 2010). Un avertissement qui peut paraître incongru dans la mesure où la guerre est une violence de masse, mais comme le souligne Stahl (2010), la guerre propre doit faire apparaître les réalités de la guerre irréelles, voire absurdes. Cet avertissement rappelle que ces images ne sont pas à leur place dans le cadre de la guerre propre. Et ce, même si « un des points les plus vendeurs de la culture de la guerre interactive est le réalisme ou plutôt l'habileté de reproduire fidèlement le champ de bataille. Pour la bonne conscience du joueur, certaines réalités de la guerre ne doivent pas faire partie de ce réalisme » (Stahl 2010 : 18, ma traduction). On nous donne des bouchons pour se « protéger » du bruit. Ainsi, la mise en garde est davantage par rapport à notre ouïe qu'à notre vue. Faire attention à ce qu'on va entendre et non à ce qu'on va voir. Les images potentiellement violentes semblent être un non-enjeu pour l'instant.

Les soldats finissent par arriver dans le village avec leurs tanks. Ils commencent par une simple patrouille. Les tanks longent la rue du marché. Une entrée en scène plutôt silencieuse jusqu'à une explosion en bord de route se fait entendre. L'explosion, bien qu'attendue, fait sursauter le groupe. Plusieurs lâchent des « Oh ! » « Ah ! ». Ce moment est comparable au visionnement d'une scène de suspense dans un film, où l'on sait que quelque chose est sur le point d'arriver, mais on ne sait pas quand ni où exactement. Malgré nos bouchons, c'est le bruit effectivement puissant qui nous fait faire le saut. Ensuite vient la conscience des images. Dans les vidéos que j'ai prises, j'entends des visiteurs dire « God! », « Look! Have you seen this? », « Wow ». Certes, le scénario de combat rompt avec l'atmosphère tranquille et amicale qui régnait dans le village, mais ne brise pas pour autant le côté ludique de la visite. Comme on l'a dit, le plaisir et l'anxiété fonctionnent en tandem dans la culture du *militainment*. Des rires succèdent les premiers cris de surprise des visiteurs. Comme au cinéma lorsqu'on se surprend à crier dans la salle, un rire gêné succède souvent ces exclamations à voix haute. Ainsi, après cette première explosion, le public s'amuse d'avoir une frousse. Des rires de

soulagement surviennent, une rigolade qui traduit l'idée de « nous avons eu peur, mais nous ne sommes pas *réellement* en danger ». En fait, c'est davantage la fascination et une attention soutenue que la peur qui se font sentir.

Plusieurs actions se passent en simultanées dans ce tableau mouvant offert au regard, mais plus la simulation avance, moins on ne sait où regarder – les *role players* crient, les soldats tirent, à cela s'ajoute un attentat-suicide. L'attention n'est pas, en un sens, dirigée vers un point focal, une action en particulier, ce qui donne un tableau comparable à une photographie sans punctum. Le punctum, c'est-à-dire ce point de l'image défini par Barthes « comme modalité affective de l'attention visuelle » (Long 2015 : s.p.). Barthes écrivait dans sa *Chambre claire* « [l]e punctum d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, me point (mais aussi me meurtrit, me poigne) » (1980 : 48-49). Qu'est-ce qui absorbe, retient, notre regard dans cette simulation de la guerre? Certainement les multiples explosions qui ont lieu. D'ailleurs, au cinéma, l'explosion est une technique bien connue servant à retenir l'attention des spectateurs dans les films d'action. À part les démonstrations pyrotechniques, une place importante du drame est jouée par la machinerie de guerre. Les tanks et les fusils d'assaut occupent le devant de la scène. Aux côtés du danger sécuritaire, un autre discours important de la guerre interactive est la supériorité technologique de l'armement. La simulation présentée dans les faux villages est une performance de la « techno-guerre » (Franklin 2000). Comme le suggère Franklin, la techno-guerre projette son action à partir du point de vue de l'armement afin de créer une identification visuelle entre celui-ci et le public, et ce, dans le but de créer une image parfaite de la guerre (2000 : 24). Ainsi les armes sont loin d'être un simple accessoire au sein de la mise en scène du NTC, elles sont centrales à l'histoire et deviennent elles-mêmes un personnage, un personnage principal avec lequel on peut s'identifier. Par contre, si la performance dans les faux villages place l'arsenal militaire au centre de son action, les raisons de s'en servir sont expulsées hors de la scène.

La performance simule un conflit dépolitisé : on est là pour sauver des vies – spécialement les vies de nos propres soldats. Il y a très peu d'informations sur les causes de la guerre. Le

scénario de combat présenté lors des « Box Tours » rappelle celui des films de guerre hollywoodiens ancrés dans ce qu'on appelle le « nouveau patriotisme », soit un courant qui met de côté la ferveur patriotique et les convictions idéologiques de la nation animant le patriotisme classique pour mettre plutôt l'accent sur le drame personnel de quelques individus en écartant les raisons de combattre (Wetta et Novelli 2003). Ces films ont tendance à présenter une crise qui se limite à un petit groupe, voire une seule personne, et où porter secours devient l'action principale : « [t]he “New Patriotism” celebrates, in essence, loyalty to one's comrades in battle, the ability to survive the horrific face of modern hyper-lethal weaponry and warfare, and the shared experience of battle (Wetta et Novelli 2003 : 861)⁷⁸. Il convient de noter qu'il n'est pas rare que même des productions jugées « anti-guerre » reçoivent du financement du Pentagon Hollywood Liaison Office. En fait ces films présentent un récit qui est anti-guerre, mais pro-soldat (Klein 2005). Le nouveau patriotisme répond finalement un demi-siècle plus tard, comme le note Stahl, à la question posée par *Why We Fight?* (1943-1945). Ce n'est pas pour la patrie, mais pour les soldats eux-mêmes. Le nouveau patriotisme oublie toutefois d'interroger leur présence et leur participation à l'intervention militaire pour laquelle on doit les sauver (Stahl 2010 : 80).

L'absorption de la critique expliquerait aussi pourquoi il nous a été présenté en introduction à la visite des faux villages des extraits du film *Full Battle Rattle* (Gerber et Moss 2008) qui se veut d'abord une satire de l'entraînement. Le titre reprend d'ailleurs une expression militaire qui signifie de se mettre en « tenue de combat complète » pour l'entraînement⁷⁹. D'avoir choisi ce titre pour un film qui porte sur une simulation de guerre, où non seulement les militaires sont habillés en tenue complète de combat « pour faire comme si », mais où l'espace géographique américain est lui-même déguisé en espace « afghan » et/ou « iraquien » à l'aide

⁷⁸ Wetta et Novelli (2003) ont analysé comment le nouveau patriotisme se déploie en prenant pour exemple les films *Saving Private Ryan* (1998), *The Patriot* (2000), *Black Hawk Down* (2001), *We Were Soldiers* (2002).

⁷⁹ Selon un lexique d'expressions communes utilisées en Irak, on dit que « Full battle rattle is close to 50 pounds worth of gear, including a flak vest, Kevlar helmet, gas mask, ammunition, weapons, and other basic military equipment (...) A soldier in full dress, including helmet, flak jacket, and automatic weapon said to be wearing “battle rattle” » (*Global Security* s.d. c).

de divers stratagèmes et subterfuges empruntés au cinéma, est plutôt brillant. Les organisateurs précisent que la vision présentée dans le documentaire n'est pas nécessairement la même que celle du NTC, mais le Centre utilise tout de même le document puisqu'il s'agit d'une bonne introduction aux entraînements. En fait, les « Box Tours » est aussi une occasion pour le NTC d'exposer publiquement ses technologies militaires. En dépit du ton satirique, le film participe en quelque sorte à cette démonstration et, peut-être indépendamment de son intention initiale, promeut les ressources du NTC. Ce qui rejoint la question de savoir si le « film anti-guerre » existe vraiment, ou si toute autre dépeinture de la violence militaire, que ce soit pour la critiquer ou non, participe à l'exploitation pornographique de la guerre (Weschler 2005 : 69 dans Stahl 2010 : 8). Certes, il n'y a pas de réponse définitive cette question. Lawrence Weschler paraphrase le réalisateur Samuel Fuller qui a un jour déclaré que pour qu'un film puisse montrer la vraie nature de la guerre « bullets would need to be spraying out from the screen, taking out members of the audience at random, one by one, in scattershot carnage » (2005 : 77 dans Stahl 2010 : 8). Cela est au cœur du danger sécuritaire qui gouverne la visite.

Certes, la représentation du conflit à travers la simulation n'est pas anti-guerre, mais elle est certainement « pro-soldat ». Secourir les blessés est l'interaction principale entre les protagonistes, on les dégage du chemin, on tente de les mettre en sécurité, ils disparaissent pour la plupart dans de fausses ambulances. La guerre permanente contre le terrorisme se trouvant naturalisée, ses raisons allant de soi, on ne rappelle que très vaguement les causes de l'occupation aux visiteurs, on les ramène par contre à un discours de protection. Vers la fin du « Box Tour » en 2013, un des militaires responsables de l'entraînement s'exclama ainsi à ce propos : « if you wonder where your tax money goes, know that millions are spent here every day to protect you from terrorists » (Notes de terrain 2013). Si le discours de protection évoque un certain argumentaire qui défend les politiques de défense et d'occupation, il en écarte les dimensions géopolitiques et économiques. À cet égard, le spectacle interactif qu'est la performance du « Box Tour » est soutenu par ce nouveau patriotisme où secourir des individus de manière désintéressée est présenté comme la principale raison de l'intervention.

Après le scénario de combat, les visites comprennent aussi un « After Action Review » (AAR), c'est-à-dire une rencontre entre les commandants et leurs soldats où ils analysent ensemble ce qui s'est passé, pourquoi et qu'est-ce qui aurait pu aller mieux. Les visiteurs peuvent être témoins à une certaine distance des échanges entre les soldats et leurs entraîneurs. Les militaires discutent entre eux, mais nous sommes trop loin pour comprendre clairement tout ce qui est dit. La valeur des informations est négligeable, car à moins de bien tendre l'oreille (le AAR est fait pour être vu plus qu'entendu) et de comprendre le jargon militaire, il y a peu de chances que le contenu soit saisissable. Assister au AAR a tout de même sa fonction dans la structure de la visite. Il permet de renforcer le discours que l'entraînement de pré-déploiement, ainsi que la guerre elle-même, tourne autour de sauver des vies. Les entraîneurs nous expliquent que les soldats profitent de ces simulations pour commettre toutes les erreurs possibles, dont celles qui pourraient s'avérer fatales. Ainsi, on meurt dans l'entraînement pour ne pas mourir là-bas. Cependant, à moins d'être spécialiste en tactiques militaires, il est fort peu probable que les membres du public soient aptes à relever les erreurs commises par les soldats pendant la simulation. Le public assiste à un entraînement sophistiqué, impressionnant, mais où tout semble relativement bien se passer. Par ailleurs, les visiteurs ne redescendent dans la rue du marché que lorsque celle-ci est nettoyée des corps blessés, ces corps soumis au danger sont retournés en arrière-scène. Cela envoie comme message aux citoyens que tout devrait bien se passer sur le, « vrai terrain », le fameux « théâtre des opérations », soit un autre euphémisme pour ne plus dire « front de bataille » qui évoque trop peu subtilement l'éventualité de la mort (Ebo 1995 : 23). Bref, les erreurs qui avaient à être commises l'ont été pendant l'entraînement. Cette emphase sur l'apprentissage sert à gouverner les inquiétudes du public et spécialement celles des familles.

5.3.2 Politique et esthétique de la simulation : le rôle de la photographie dans la performance

Les « Box Tours » sont une occasion pour l'armée d'exposer ses différentes technologies de guerre à travers cette simulation spectaculaire. Si les armes occupent le devant de la scène dans cette performance, les *role players* tiennent également une place centrale. En

effet, les « Box Tours » exposent non seulement ces ressources techniques, mais aussi ces « technologies humaines » (Stone 2017). On sait que les *role players* ont un rôle précis et qu'il est important qu'ils ne sortent jamais de leur personnage. On sent pourtant que ceux-ci participent à deux performances distinctes, celles pour les visiteurs et celles pour les soldats. Lorsqu'ils performant pour nous, on les sent sortir du rôle qui leur est attribué pour l'entraînement. Si on prend le concept général de « sortir de son personnage », au théâtre on dira que cela se produit quand un acteur rompt avec l'illusion qu'il est le personnage qu'il incarne⁸⁰. Lorsque les *roles players* performant pour les soldats, ils prétendent être les personnes qu'ils représentent, c'est-à-dire la population locale afghane et/ou iraquienne, mais lorsque ceux-ci performant pour nous, ils cessent quelque peu de maintenir cette illusion. On sent que le rôle principal qu'ils doivent jouer pendant la démonstration publique est le rôle d'acteur lui-même. En d'autres mots, il y a un dédoublement du jeu. Ils s'exposent (ou plutôt ils sont exposés) comme technique du département de la Défense. Ces visites permettent à l'armée d'exhiber ses ressources afin de bien faire comprendre au visiteur la complexité et la sophistication des entraînements de leurs soldats (« *nos* » troupes). Certes, il ne s'agit pas d'une sortie complète du personnage où les *role players* se présenteraient personnellement, où ils se dévoileraient en tant que civils américains; ils restent dans le rôle d'Afghan, d'Iraquien générique (un aspect sur lequel je reviendrai au prochain chapitre), mais mettent de l'avant leur identité « *role player* ».

Les photos prises avec ceux-ci représentent un moment clé de cette sortie du personnage ou pour être plus exacte, celles-ci marquent le passage d'une performance à l'autre – de la performance pour les soldats à celle pour les civils. Si des marchands d'un souk sollicitant des acheteurs pour leur vendre des produits représente une scène qui peut paraître vraisemblable, leur interpellation pour prendre des photos avec les visiteurs occidentaux est plutôt inusitée. Ce moment de la mise en scène relève plus, on s'en doute, des stratégies de relations publiques

⁸⁰ Cette définition provient de Wikipedia, sous l'entrée « Breaking Character ».

de l'armée que d'une mise en scène réaliste du terrain humain. Les visiteurs servent d'intermédiaire, ils agissent pratiquement comme agents de publicité de l'armée (Bilge 2018 comm. pers.) alors qu'on leur demande de diffuser ces photos via leurs réseaux sociaux. On ne peut manquer de remarquer l'absurdité qui émerge du contraste entre les visiteurs, habillés en fonction de la température du désert californien qui dépasse les 45 degrés Celsius et en fonction des codes vestimentaires acceptables pour ces conditions aux États-Unis (camisoles, t-shirts, shorts courts), et les *role players* qui, pour leur part, prétendent être en Afghanistan ou en Irak et sont vêtus en conséquence. Cela donne lieu à des photos pour le moins improbables, surréelles si elles étaient prises dans un véritable marché afghan ou iraquien. Ce sont pourtant les photos de ces interactions que l'armée souhaite que l'on diffuse. À cet égard, les auteurs de *Venue* (2012), qui se sont également rendus à *Medina Wasl/Ertebat Shar* pour recueillir des données géographiques sur le paysage nord-américain, ont noté la disparition quasi instantanée des *role players* lorsque les visiteurs se sont retirés sur la plateforme et ont cessé leurs échanges avec eux. Ils notent ainsi : « [e]ven more peculiarly, as we reached the end of the street, the market—and all the actors in it—vanished behind us, dispersing back into the fake city, as if only called into being by our presence » (*Venue* 2012). Cela rejoint mon observation et ma proposition que l'armée cherche à exhiber ses ressources au public. Toutefois, je ne dirais pas que les *role players* se sont complètement volatilisés au moment où nous avons rejoint la plateforme. En fait, je dirais que la transition entre notre balade et le début du scénario « Stitch Line » exacerbe la double performance des *role players*.

Le moment auquel je fais référence est très bref, je dirais à peine 5 minutes. Une fois montés à notre poste d'observation, avant que l'explosion se fasse entendre, les *role players* occupaient toujours la rue principale et interagissaient entre eux, dans l'attente. Ce moment transitoire ne semble être destiné ni entièrement au regard des soldats, ni à celui des visiteurs. Dans cet entre-deux, des moments de rupture avec ces performances se produisirent que je n'ai remarqués qu'après coup, en repassant au peigne fin mes photos et vidéos.

Quiconque regarderait cette brève scène avec une visée d'analyse qui s'insérerait par exemple dans une anthropologie ou une sociologie de l'espace qui s'intéresse notamment aux déplacements des gens aurait probablement adoré examiner ceux-ci. Les passants se déplacent sans motivation particulière d'un étal à l'autre faisant semblant d'être intéressé aux produits qui sont à vendre. Des transactions sont alors simulées, un *role player* achète un instrument de musique pour enfant (du style « Fisher Price »). Dès lors, il commence à se balader d'un étal à l'autre avec son clavier en plastique qu'il a attaché autour de son épaule, et joue parfois quelques notes. Un autre semble intéressé par un séchoir, il fini par l'« acheter », suite à quoi il le sort de sa boîte et commence à faire semblant de se sécher les cheveux devant deux femmes *role players* au milieu de la rue avec un sourire évident (image 8, chapitre 4). En fait, les *role players* qui, initialement, jouaient les vendeurs se prêtent à des parodies d'achats alors que tous les acheteurs potentiels, c'est-à-dire nous, les visiteurs, avons quitté le marché. Il est intéressant d'avoir pu capturer ces moments fugaces de caricature volontaire de la part des *role players* – je ne sais pas si le Centre avait prévu ce genre de photos. Encore une fois, même si cette thèse ne s'insère pas dans une perspective qui regarde la « représentation de la réalité » versus la « réalité elle-même », le non-naturel qui ressort des échanges que font les *role players* dans le marché est en soi signifiant. Si le but de la simulation est de restaurer la vie quotidienne, sociale et culturelle afin de préparer les troupes à ce qu'ils pourraient rencontrer une fois sur le terrain, ces événements rompent certainement avec une mise en scène de l'ordinaire qui est prétendument désirée. On peut se demander finalement quel rôle on leur demande de jouer, qu'est-ce qui est important, à quoi on accorde de la valeur. Ces questions seront explorées plus loin.

En plus des clichés pris en compagnie des *role players*, il y a aussi ceux avec les soldats. En effet, à la fin de la simulation on nous encourage à poser en compagnie des militaires conduisant la simulation ainsi ceux qui font partie de la 11th Armored Cavalry Regiment (Blackhorse Regiment), l'unité permanente de Fort Irwin qui joue la force opposante (OPFOR). Ici, on passe de l'absurde au mauvais goût. Ces clichés présentent des visiteurs tout sourire en compagnie de militaires américains déguisés en « terroristes islamistes » brandissant leurs fusils d'assaut imposants. Le fait de nous demander de diffuser ces photos

tient en quelque sorte pour acquis notre endossement aux guerres en cours, une approbation que la diffusion des photos permettrait d'afficher et de répandre vers un plus large public, justement⁸¹. Cette imagerie est fort importante à l'ère où le soutien des troupes est devenu un impératif dogmatique.

Toutes ces photos sont ancrées dans une esthétique de parc d'attractions disneyesque. L'expression rieuse des visiteurs, spécialement en compagnie des OPFOR, ne peut se comprendre et se justifier que si on les prend dans cette optique. Ces photos ressemblent davantage à des clichés en compagnie d'une mascotte de Mickey Mouse ou encore d'un « vilain », pris au sens littéraire ou dans ce cas-ci cinématographique, à savoir un personnage dont les actions malicieuses sont importantes à l'intrigue⁸² – et que serait la guerre contre le terrorisme sans ces derniers? Tandis qu'il est difficile d'imaginer des civils dans une zone de guerre se faire photographier tout bonnement et sans peur avec des insurgés, se faire photographier avec de larges sourires avec leurs avatars caricaturaux est pleinement envisageable. La rue principale de *Medina Wasl/Ertebat Shar* ressemble en ce sens à Hollywood Boulevard, cette longue artère californienne qui comprend la fameuse « walk of fame » avec les étoiles de diverses célébrités (de Mickey Mouse à Donald Trump) et où des dizaines de personnages de film, dont des vilains, surgissent pour se faire photographier en compagnie des touristes. Le visiteur du NTC est semblable à ce touriste, posant joyeusement en compagnie d'un « méchant » effrayant. Mais pourquoi avoir peur, le visiteur sait qu'il ne court aucun risque, il est seulement en compagnie d'un « vilain », un simple personnage incarné par un militaire américain. Ce qui peut également être vécu comme quelque chose d'excitant, le fait d'être posé avec la personne derrière le masque, c'est-à-dire être posé avec un des membres du Blackhorse Regiment qui fait la distinction de Fort Irwin. Ainsi, sans compter le plaisir qui émane de faire des photos, on retrouve immortalisé dans ces clichés le

⁸¹ Je n'ai pas de données qui puissent mesurer l'efficacité de cette stratégie pour les photos, mais si l'on se fie au nombre élevé de « vues » sur des vidéos du NTC qui sont mises sur des sites comme YouTube, on peut en déduire que cela fonctionne au moins minimalement.

⁸² Définition de vilain selon le *Oxford Dictionary*, en ligne.

côté amusant propre au danger sécuritaire. En demandant aux visiteurs de partager ces photos via les réseaux sociaux, l'institution saisit l'occasion d'exposer ses ressources humaines autant que techniques à travers le travail non rémunéré de ses nouveaux agents de relations publiques enrôlés volontairement⁸³. Par ressources techniques, j'entends notamment l'armement. Car, si ce sont des balles à blanc qui sont tirées pendant la simulation, les armes, elles, ne sont pas factices. Ce sont de vraies armes qui pourront ultimement servir pour le combat.

La vision de ces armes n'entre pourtant pas en dissonance avec la guerre propre, car cette dernière va de pair avec le techno-fétichisme, à savoir le culte voué à l'arsenal militaire de fine pointe (Stahl 2010 : 28). Comme il a été exposé dans la revue de la littérature, l'avancement technique des armes en vient à définir la valeur morale d'une guerre. Les armes de haute technologie sont l'emblème de la guerre chirurgicale. Celles-ci réifient la frontière Nous/Eux – nous, avec *nos* guerres civilisées, eux avec *leurs* guerres inhumaines, barbares. Ainsi, la guerre propre est également un projet esthétique. Les valeurs morales de la guerre juste ont un dessein visuel. La guerre propre doit être belle, elle doit être agréable à regarder. Or, comme le demandait l'artiste Emanuel Licha à travers son exposition sur les faux villages en 2010, « pourquoi rendre la guerre photogénique? ». On retrouve une esthétisation de la guerre à travers la performance destinée au public ou, pour reprendre l'expression de Benjamin, une « esthétisation des politiques » qui se fait à travers des médiums d'exposition spectaculaires visant à inspirer l'allégeance à l'État ([1939] 2008). Cette esthétisation et les plaisirs visuels qu'elle procure distraient le public des réalités oppressives des politiques de l'État (Dini 2017). Il s'agit donc d'une *bellification* de la guerre, et ce, bien que l'esthétique ne soit plus la science du beau depuis au moins le 19^e siècle. Bien que des débats existent sur la question au sein de la philosophie de l'art, dans le langage courant, une association entre les mots persiste : esthétique en tant qu'adjectif est souvent synonyme de beau. La beauté comme symbole de la moralité est au cœur de la théorie kantienne, quelque chose de beau est perçu comme moral (Schellekens 2007). C'est en ces termes que les relations publiques adressent leurs messages,

⁸³ J'ai développé cette idée à partir de l'expression « free enrolled PR agents » (Sirma Bilge comm. pers. 2018).

faisant une adéquation entre esthétique et éthique. Ainsi, la mise en scène spectaculaire des combats au NTC, grâce aux techniques d'effets spéciaux hollywoodiens utilisées (qu'on parle des explosions, mais aussi des maquillages des soldats blessés esthétiquement bien exécutés par les artistes maquilleurs), crée un produit fini d'une certaine « beauté artistique » qui vient auto-justifier les réalités qu'elle représente – les réalités non photogéniques restent pour leur part hors de portées.

Ainsi, pendant la simulation des combats urbains, des centaines de photographies sont prises par les visiteurs. Ceux-ci ont leur téléphone cellulaire à la main et documentent cette « beauté » de l'entraînement. On peut se demander si les participants du « Box Tour » deviennent des photographes de guerre le temps de la performance. Suivant l'argument de Mortensen (2009) qui se penche sur les nouvelles représentations de la guerre via les photos amateurs qui circulent de plus en plus, on pourrait penser que oui. Comme elle le propose,

Afghanistan an Iraq are becoming the first internet wars. Global and digital visual culture makes the production and circulation of images cheap and easy enough for any participant in the war may take on the role of war photographer with a world-wide audience (Mortensen 2009 : 46).

Les responsables des relations publiques le savent très bien et profitent de ce momentum pour « enrôler » des photographes de guerre amateurs. Les visiteurs du NTC, tout comme ceux que Mortensen qualifie de « nouveaux témoins oculaires » de la guerre rompent avec la tradition de la photographie de guerre classique : « whereas the aesthetically refined pictures of profesional photographers are often accused of being staged, amateur eyewitness accounts are perceived as more genuine and credible » (2009 : 49-50). Ainsi, la photo amatrice a encore plus de pouvoir, car elle est estampée du sceau d'authenticité. Finalement on pourrait avancer que la performance du « Box Tour » s'ancre dans le courant d'esthétique relationnelle, où « sans la participation active et engagée du spectateur, l'œuvre d'art, la pièce de théâtre,

l'émission de télévision ou encore le site ne peut être complet » (Mortensen 2009 : 55⁸⁴). La performance du « NTC Box Tour » est incomplète sans les participants, mais surtout sans leurs prises d'images.

Si j'ai parlé plus haut d'une esthétique disneyesque, peut-être que la comparaison avec Universal Studios serait plus juste. Le visiteur est exposé à la fabrication d'un film tourné en studio plutôt qu'aux horreurs de la guerre, et ce, même si le côté réaliste de la simulation est ce qui est attirant. On l'amène dans les coulisses non pas de la guerre, mais du film de guerre pour voir comment le travail s'exécute. L'analogie avec le cinéma va plus loin. Lorsque je visitai *Medina Wasl* la première fois, je me souviens d'avoir vécu un décalage entre l'expérience de consommation des images du camp qui m'avait été offerte préalablement, que ce soit par le biais du film *Mirages* (2010) ou des reportages télévisuels, et l'expérience en personne. Médié, le village paraissait moins artificiel, on aurait réellement dit un village habité et animé, où les constructions ne semblaient guère factices, ce qui lui donnait ce côté impressionnant. Cependant, on sait que les décors de plateaux paraissent toujours plus réels à l'écran. Quiconque a eu la chance de visiter un studio de production cinématographique ou est allé au Universal Studios d'Hollywood qui est un ancien studio de télévision et de cinéma reconverti en parc d'attractions aura certainement vécu une expérience de dissonance similaire à la mienne. Lorsqu'on voit ces décors « en vrai », on se rend vite compte de la manipulation cinématographique – d'autres diront la magie du cinéma⁸⁵. En résumé, les faux villages avaient donc l'air plus « vrais » sur les photos et les vidéos consultées qu'une fois sur place.

⁸⁴ Je m'inspire de l'argument de Mortensen (2009), bien que celle-ci fasse son analyse par rapport aux photographies et vidéos prises par les soldats en Irak et en Afghanistan et applique l'esthétique relationnelle à ce contexte.

⁸⁵ Si dans la majeure partie des cas, ce sont les bases militaires qui invitent les experts de cinéma et importent les techniques cinématographiques en leur sein, on ne peut passer sous silence le cas particulier de Stu Segall, soit un lieu d'entraînement en Californie essentiellement utilisé par les marines. Stu Segall est en fait un ancien studio de cinéma produisant des films de série B (« B movies ») qui fût racheté par l'armée américaine. Les marines s'entraînent donc dans les anciens décors hollywoodiens qui aujourd'hui servent de décor orientalisé des guerres d'Irak et d'Afghanistan. Un des participants me mentionna d'ailleurs, qu'à la fin de son entraînement on leur remit un de ces calendriers de mannequins féminins, où figurent des actrices qui ont travaillé pour le studio. Il cru reconnaître une des « afghanes » voilées apparaissant maintenant en maillot de bain sexy (ETV-CAM-2014).

Les gros plans et les moyens plans y étaient pour beaucoup. La vision rapprochée évinçait les limites du décor qui sont manifestement percevables lorsqu'on a une vue d'ensemble ou éloignée. Par ailleurs, les images donnaient toutes l'impression que le village était rempli d'habitants les enfermant tous dans un même cadre, alors que les *role players* étaient en moindre nombre. Dans ce contexte, la prise de photos que l'armée incite et encourage fait encore plus sens. Un « close-up » sur les effets spéciaux, comprenant ceux qui présentent des morts et des blessés.

Pour revenir à ces pertes humaines et ces blessés, si on faisait le « body count » du scénario présenté, qu'est-ce que l'on obtiendrait? D'abord, on pourrait noter qu'il y eut un soldat gravement blessé qui est resté immobile sur le sol un bon bout de temps. On peut penser qu'il est mort, mais on ne peut en être sûr, car on le transporta dans l'ambulance de la Croix-Rouge et il disparut hors du champ visuel. Bien que des centaines de balles aient été tirées, on ne nous présenta pas un carnage. Au total, la simulation nous montre quelques blessés seulement. Parmi ceux-ci, un acteur se distingue des autres par contre, un soldat réellement amputé. En effet, l'armée recrute des anciens combattants qui ont perdu un membre en contexte de guerre pour rejouer un accident similaire dans la simulation à l'aide d'une prothèse, cela aurait pour but de préparer les autres soldats à cette réalité. Par contre, aucun *role player* jouant la population n'est touché, ce qui signifie qu'il n'y a pas eu de civils tués pendant l'intervention, ce qui réifie du même coup le discours de la guerre hygiénique, chirurgicale. En tout, il n'y a qu'une seule vie perdue confirmée : l'attentat-suicide, donc un « mort qui méritait de mourir » puisque c'était un terroriste, soit un sujet déshumanisé qui ne peut entrer dans la catégorie population civile selon la logique contre-insurrectionnelle qui sépare civils et insurgés.

Coup de théâtre prévisible, mais pas moins cocasse, à la fin de la simulation, les quelques blessés se relèvent – et le mort aussi! Ce qui efface par la même occasion toutes les possibilités d'exposition aux coûts réels de la guerre. La guerre propre a des conséquences invisibles. Ici, les acteurs sont ramenés de la mort à la vie et certaines de leurs actions vont « carnavaliser » la mort. Par exemple, lorsque le contractuel jouant le kamikaze se relève dans

ses vêtements troués et ensanglantés, il soulève les bras devant lui et, le sourire aux lèvres, commence à se déplacer en imitant les gestes d'un zombi. Une caricature d'une marche de morts-vivants tirée d'un film d'un autre registre, non plus un film de guerre, mais de parodie d'horreur.

L'effacement de la violence se trouve accentué lorsque les visiteurs ont l'occasion de parler avec certains performeurs, dont le soldat amputé et le faux kamikaze. Le fait d'interagir avec des acteurs « ressuscités » banalise les risques encourus dans un contexte de guerre – que ce soit pour les soldats ou pour la population locale. Le soldat amputé est une personne clé des relations publiques. On n'expose pas le public à son trauma de guerre, mais plutôt à sa résilience. Le fait qu'une personne ayant laissé une partie de son corps sur le champ de bataille puisse continuer son travail pour l'armée suscite un discours d'espoir montrant que malgré tout, la vie continue. La visibilité des corps vulnérables qui était jadis subversive, car elle énonçait une critique du militarisme et de l'impérialisme, est aujourd'hui présentée dans des termes motivationnels et inspirants (Sontag 2003 : 38). On invite, encore une fois, les visiteurs à se faire photographier en compagnie de ce soldat à qui il manque un vrai bras. Par voie d'association, cette photo, qui met côte à côte les deux corps, lie les visiteurs transformés en citoyen-soldats virtuels à la cause noble à laquelle le soldat répondait. Un capacitisme se cache pourtant derrière ces représentations célébratoires (Bilge 2019 comm. pers.). Ce moment de la visite où le soldat interagit avec le public (majoritairement constitué de personnes non handicapées) représente un exemple de « disability porn », c'est-à-dire l'utilisation de récits de personnes ayant un handicap comme source d'inspiration pour celles qui n'en ont pas, bien entendu des personnes avec un handicap peuvent aussi participer à ces discours comme c'est le cas ici (*Divided States of Women* 23 octobre 2017).

J'ai voulu montrer dans ce chapitre en quoi les « NTC Box Tours » consistaient en un spectacle interactif séduisant le public et l'entraînant dans la machine de guerre. Le prochain chapitre analysera les poétiques et les politiques de cette performance culturelle et mise en scène de la guerre. Je me pencherai ainsi sur les représentations qui circulent au sein de la

simulation, en analysant entre autres les mythes politiques sur lesquels reposent les simulations ainsi que les pratiques et les discours racialisants qui sont à l'œuvre.

Chapitre 6

Exposer le « terrain humain » :

Poétiques et politiques des représentations culturelles

Le mythe est constitué par la déperdition de la qualité historique des choses :
les choses perdent en lui le souvenir de leur fabrication
(Barthes [1957] 2010 : 240)

L'objectif de ce chapitre est d'étudier les représentations qui sont produites et qui circulent au sein des entraînements de pré-déploiement conduits dans les faux villages afghans et irakiens aux États-Unis, prenant le NTC de Fort Irwin comme point d'ancrage. Cela permettra de cerner les imaginaires hégémoniques à l'œuvre dans ces simulations. Suivant la proposition théorique de Hall (1997a) qui postule que le sens d'un événement est constitutif de sa représentation, il s'agira d'interroger comment ces simulations qui mettent en scène la guerre contre le terrorisme tentent de consolider la lecture préférentielle des guerres en Irak et en Afghanistan, à savoir des missions de libération, entreprises militaires justes et morales, ainsi que la lecture des acteurs impliqués, principalement les soldats américains et les populations locales. Il est à noter que l'armée et le département de la Défense ne tiennent pas seulement un discours sur les interventions armées, mais également sur les entraînements en eux-mêmes. Le discours dominant porté à leur endroit sera mon point de départ. Celui-ci semble dire, tel que noté sur les sites web des bases militaires qui conduisent ce type d'entraînement et la couverture médiatique qui en est faite, que les simulations dans les faux villages constituent un entraînement réaliste qui, grâce à ses composantes culturelles, sert à sauver des vies.

Si la vision est importante dans cette étude, le son l'est également, car lui aussi *signifie* : « [s]ound is a powerful purveyor of ideas. Just as language and imagery can be appropriated and designed to evoke emotion and convey messages to an audience, so too can sound be appropriated and designed to communicate with listeners » (Gressitt-Diaz 2017 : 9). Au même

titre que les technologies visuelles, le son est une technologie affective de représentation qui a le pouvoir de communiquer des messages et des émotions aux récepteurs (Candusso 2012; Draugty 2015; Gressitt-Diaz 2017). Comme l'indique Candusso sur les environnements sonores créés pour l'écran «[s]oundscapes are rarely just background: they are powerful storytelling vehicles in their own right, of equal importance to the visuals » (2012 : 121). Je dirais la même chose au sujet des sons présents au sein des entraînements de pré-déploiement qui partagent d'ailleurs beaucoup de points en commun avec les productions filmiques. La bande sonore des faux villages constitue un véhicule puissant de la narration et participe, elle aussi, à la construction d'un sens préféré.

La présente analyse se veut un travail de démystification tel qu'entendu par Roland Barthes ([1957] 2010), c'est-à-dire un renversement idéologique, un travail de dénaturalisation des mythes, et particulièrement des mythes politiques, imbriqués dans les performances identitaires et spatiales des entraînements de pré-déploiement. On verra que les simulations ne sont pas simplement une reconstitution ou une imitation de l'Irak ou de l'Afghanistan, mais un spectacle qui altérise ces territoires et leurs populations. L'apparition des villages coïncide toutefois avec une ère souvent décrite comme postraciale, discours amplifié par les élections d'Obama (voir Bonilla-Silva 2015; Bonilla-Silva et Dietrich 2011, Gotanda 2011). À l'intérieur de ce paradigme, l'étude des configurations raciales est mal aisée puisque celles-ci auraient disparu. Dans un tel contexte, la race doit opérer par proxy, notamment par le truchement de la différence culturelle. En d'autres mots, je suggère que la culture fonctionne ici comme un alibi. Suivant cela, j'examinerai dans quelle mesure les faux villages afghans et irakiens s'inscrivent dans un régime de représentation racialisé et le nourrissent. Pour ce faire, je ferai l'examen des poétiques et des politiques de représentation de cette mise en scène « culturelle » de la guerre.

Dans un premier temps, je reviendrai sur ces deux termes, poétiques et politiques, afin de situer l'analyse. Dans un second, j'aborderai la notion de mythe qui lui est essentielle. Après ces questions de définition, j'interrogerai la manière dont les entraînements ont été *signifiés* au public, c'est-à-dire voir le sens préféré que les producteurs ont voulu donner aux

entraînements. Une fois la signification dominante des faux villages abordée, je me pencherai sur ce qui fait qu'on les reconnaît comme étant « irakiens », « afghans » ou encore « moyen-orientaux ». Il s'agit de regarder d'une part, les dénnotations littérales et d'autre part leurs connotations associées aux mythes de l'Orient rejoués dans les villages. Après avoir regardé les contours de ces derniers, je me pencherai sur les sujets de la rencontre culturelle organisée qui y est performée, comment représente-t-on leur corps et leurs territoires? Comme on l'a dit plus tôt, « toute performance est basée sur des modèles, des textes, des modes d'action pré-existant » (Carlson 1996 : 15, ma traduction). Il n'y a donc pas de performance sans « *pré-formance* » (MacAloon 1984 : 9). Ainsi, au fil de ce chapitre, à travers les exemples soulevés, je tenterai de retracer les performances passées que portent en elles les performances actuelles qui se tiennent dans les villages orientaux : « [the] now-absent performances », « [the] now-disappeared scenes » (Diamond, 1996 : 1).

6.1 Poétiques et politiques de représentation

La lecture des simulations militaires se fera à partir de l'examen de leurs poétiques et leurs politiques, soit deux termes employés en filiation avec un certain corpus littéraire qui s'emploie à une critique représentationnelle. Un ouvrage majeur en ce sens est bien sûr *Writing Culture : the Poetics and Politics of Ethnography* de Clifford et Marcus (1986) qui remet en cause l'autorité du discours ethnographique. Outre la littérature anthropologique, la littérature muséale qui se penche sur la représentation de l'altérité dans les musées offre des critiques et des pistes d'analyses fertiles; particulièrement celle qui porte sur les musées ethnographiques qui se donnent justement pour tâche d'exposer la culture des « autres », le plus souvent, celle des anciennes colonies européennes (voir Ames 1992; Barringer et Flynn 2012; Karp et Lavine 1991; Lidchi 1997; Macdonald 1998; Martin 2011a; McManus 1991; Simpson 1996). Le choix de m'inspirer d'analyse d'exposition afin de poser un regard critique

sur cet entraînement qui tente d'exposer le « terrain humain » et sa culture « différente », « *autre* », me paraissait tout indiqué pour ce travail de démystification⁸⁶.

Suivant mon postulat, l'entraînement peut être lu comme une tentative d'exposition ethnographique. Les simulations ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les expositions vivantes utilisant des corps humains comme artefacts. Par exemple, les « living history » dans lesquelles on peut retrouver des historiens-acteurs costumés ainsi que des personnes issues des communautés représentées. Dans ces expositions, la question d'authenticité se retrouve au cœur des processus représentationnels et techniques interprétatives (Handler et Saxton 1988). On peut également penser aux expositions coloniales et leurs « zoos humains » qui ont aidé à consolider les « présupposés de la supériorité/infériorité culturelle et civilisationnelle » (Forsdick 2011 : 542). Ce type d'expositions se voulait des voyages dans le temps ou dans l'espace, souvent les deux, surtout s'il était question d'exposer les sujets coloniaux. En dépit de leur contemporanéité avec le visiteur européen, le temps du sujet ethnographique est toujours situé dans le passé (Fabian 1983). Ces expositions se voulaient alors une éducation sur le temps et l'espace de l'autre. À la valeur pédagogique, s'ajoute une valeur justificative. Dans le cas des expositions coloniales, il s'agissait « d'éduquer » le public européen sur ses colonies et de justifier sa mission « civilisatrice », le « fardeau de l'homme blanc » soutenu par l'idéologie de la suprématie de la race blanche (Bancel *et al.* 2004; Blanchard et Deroo 2002, Blanchard *et al.* 2011). Les faux villages afghans et irakiens seraient-ils alors le dernier avatar des zoos humains? Sans dire qu'il existe une continuité directe entre les deux phénomènes, des points de rupture existent, ne serait-ce que parce qu'ils sont situés dans deux géographies du pouvoir distinctes et deux impérialismes distincts, des parallèles restent à faire. À travers sa mise en scène vivante, l'institution militaire américaine tente de faire l'éducation

⁸⁶ De plus, il s'agit d'un domaine dans lequel j'ai été formée. J'ai obtenu un diplôme de maîtrise en muséologie à l'Université de Montréal (2011) dans lequel j'ai par ailleurs enseigné comme chargée de cours. Ma spécialisation se situe au niveau de l'ethnomuséologie et touche à la représentation du soi et des autres dans l'espace muséal (voir Martin 2011a, 2011b).

« culturelle » de ses soldats et par la même occasion, justifier son occupation de l'Irak et de l'Afghanistan.

Les recherches de la chercheuse et conservatrice muséale Henrietta Lidchi ont guidé ma méthode d'analyse. Dans son texte « the Poetics and Politics of Exhibiting Other Cultures » (1997), Lidchi définit les poétiques d'exposition comme étant l'articulation interne de la production du sens à partir des différents éléments d'une exposition, séparés, mais interreliés (1997 : 135, 157). Les politiques, quant à elles, ont à voir avec le pouvoir institutionnel. Celles-ci traitent du rôle des expositions et des musées dans la production du savoir social (Lidchi 1997 : 157). Élargissant un peu la définition afin de ne pas la rattacher exclusivement au contexte muséal, on peut dire que les poétiques parlent du sens qui émerge à partir d'une représentation donnée (visuelle, textuelle, sonore, etc.), alors que les politiques parlent des relations de pouvoir qui font qu'un sens, une signification, plutôt qu'un autre se voit privilégié. S'inspirant de Barthes, Lidchi (1997) voit les producteurs d'exposition comme des créateurs de mythes. Il en va de même pour les producteurs des faux villages. Les performances qui s'y déroulent sont fondées sur un langage mythique qui, une fois démystifié, lève le voile sur les idéologies naturalisées au sein des simulations.

Tout comme les producteurs d'expositions, les producteurs des faux villages sont multiples. Il y a entre autres les planificateurs et les instructeurs. De manière plus large, il y a l'armée et le Département de la défense duquel elle relève. Dans le cas d'une exposition, le produit fini représente le résultat de la négociation entre les divers acteurs impliqués dans la production (ex. commissaires, conservateurs, muséologues, etc.). Or, ici, certains acteurs demeurent plutôt anonymes et ne se rencontrent jamais. Par exemple, les planificateurs sont parmi les premiers acteurs à avoir été impliqués dans la constitution des faux villages, il s'agit de ceux qui faisaient partie des « simulation/planning team ». Ceux-ci n'étaient plus sur le terrain au moment où j'ai conduit cette recherche – « *They are long gone* » me dit la responsable des *Public Affairs* du NTC lorsque je tentai une prise de contact. Il ne me fut donc pas possible de m'entretenir avec eux. Par contre, j'ai rencontré des instructeurs, des vétérans devenus

entraîneurs après leur déploiement. Un rôle important leur revient puisque ce sont eux qui participent à la gestion quotidienne des entraînements, ils supervisent et évaluent les unités qui s'entraînent. Tous ceux que j'ai rencontrés m'ont dit qu'ils avaient développé des scénarios d'entraînements à l'interne, décidant, du moins en partie, de la trame narrative des simulations (cette trame est toujours en fonction des objectifs à atteindre et change selon les réactions des soldats). Ils travaillent cependant à partir d'un matériel qui leur est transmis et dont les contours sont formulés ailleurs. Il n'est pas anodin de souligner qu'aucun instructeur interviewé n'avait rencontré de planificateurs. On me dit sur une base régulière que cette équipe agissait « à un autre niveau », sans pouvoir spécifier davantage. Il est bien connu que les membres du personnel militaire ont un rôle et une position hiérarchique clairement définis. Or, il était pratiquement impossible de savoir dans le détail qui faisait quoi, chacun étant spécialiste de sa propre section, ce qui rend difficile l'obtention d'un portrait précis des responsabilités⁸⁷. Cette connaissance partielle – la mienne et celles des soldats – éclaire toutefois les logiques bureaucratiques de la sphère militaire. Cette compartimentation des tâches est précisément ce qui peut servir à l'administration rationnelle de la violence et donc, à l'exécution de la guerre comme le démontre Bauman dans l'ouvrage phare *Modernity and the Holocaust* (1989). L'analyse des discours dominants des producteurs demeure possible et fort pertinente puisqu'il s'agit d'examiner le sens préféré du produit fini, c'est-à-dire la mise en scène de la guerre contre le terrorisme dans les faux villages, soit un ensemble de pratiques signifiantes éclairées par les entrevues menées avec les soldats dont certains ont eux-mêmes participé à la production de sens de par leur rôle d'instructeurs.

⁸⁷ Certes, tous les soldats doivent mémoriser leur chaîne de commandement (« chain of command ») afin de savoir de quelle autorité ils relèvent directement et qui relève d'eux. Autrement dit, cette chaîne de commandement est le positionnement hiérarchique de chacun en ce qui concerne la transmission des ordres (du haut vers le bas) et inversement savoir à qui se rapporter immédiatement si un problème se présente (du bas vers le haut); on ne peut se rapporter à un niveau supérieur de celui qui est immédiatement au-dessus ou donner des ordres à un niveau qui n'est pas immédiatement en dessous de sa position (*Military.com* s.d. a). Ce fonctionnement rend difficile la compréhension et la connaissance de tous les rouages de l'institution. Par exemple, la connaissance du fonctionnement des compagnies de sécurité privées qui s'occupaient de l'embauche des *role players*, était souvent inconnue ou demeurait à un niveau superficiel, et ce, même pour les instructeurs qui finissaient par s'occuper de ces derniers. Les *role players* et leurs accessoires tels que leurs costumes orientaux semblent arriver comme par magie sur le terrain, où ils sont pris en charge par de nouveaux acteurs. Cela explique également qu'il soit bel et bien possible que des militaires qui gardent l'entrée de Fort Irwin ne soient pas au courant des « Box Tours » qui se donnent sur cette base même.

6.2 Le rôle du mythe

Selon Barthes, le terme mythe est entendu comme un « système de communication », « un message », enfin un « mode de signification » (2010 : 225). Il s'agit d'un métalangage puisque le mythe est un système sémiologique second fondé sur une chaîne de sens préexistante (2010 : 227). Barthes définit deux niveaux de langage, le niveau linguistique et le niveau mythique. Tous deux forment une chaîne de signification qui se décline en trois composantes corrélées : *signifiant-signifié-signe*. Le signe est le total associatif du signifiant et du signifié. Le premier apparaît toujours sous une forme matérielle, par exemple une image visuelle, écrite ou encore acoustique, le second est le concept, c'est-à-dire la représentation mentale de l'image. Pour sa part, l'ordre linguistique de la signification agit au niveau dénotatif – le signifiant et le signifié de cette première chaîne forment un message simplement dénoté, littéral, c'est-à-dire descriptif (Barthes 1964a). Tandis que l'ordre mythique agit au niveau connotatif – le signe de la première chaîne devient le signifiant de la seconde, ce nouveau signifiant et son signifié forment alors le mythe. Dans le système linguistique, aussi appelé le « langage-objet », la relation entre le signifiant et le signifié est arbitraire, fixée par un code culturel qui n'est pas permanent (2010 : 232). Tandis que dans le système mythique, la signification est toujours plus ou moins intentionnelle, elle « n'est jamais complètement arbitraire, elle est toujours en partie motivée » (2010 : 232-233).

Comme le suggère Barthes (1964a), la distinction entre dénotation et connotation est purement analytique. Le sens dénoté n'est littéral qu'en apparence. Les descriptions qu'on peut qualifier d'objectives le sont en fait que lorsque le signe issu de la chaîne linguistique s'est stabilisé à travers le temps et qu'un grand nombre de personnes partage sa définition. En d'autres mots, il y a un consensus autour de ce que le signe veut dire (Barthes 1964a, 1964b, 2010). Pour sa part, la connotation est issue de l'univers symbolique, d'un système de valeurs d'une société donnée, c'est le lieu où les signes déjà codés se recoupent, ces derniers prennent alors une dimension idéologique supplémentaire. Le mythe n'est pas anhistorique, il se construit à partir de savoirs et de codes culturels situés non seulement dans un lieu, mais à une certaine période

donnée. C'est par ces codes que le pouvoir idéologique pénètre des discours spécifiques avant de disparaître. En aucun cas, le mythe ne se définit par un caractère qui serait fallacieux. Comme le rappelle Barthes, « le mythe n'est ni un mensonge ni un aveu : c'est une inflexion » (2010 : 234). Sa fonction principale est de « transforme[r] l'histoire en nature » (2010 : 234), les « contingence[s] en éternité » (2010 : 240). À l'instar de tout système sémiologique, il s'agit d'un système de valeurs qui, toutefois, est pris pour un système factuel (2010 : 235). Ainsi, « [l]e mythe ne nie pas les choses, sa fonction est au contraire d'en parler; simplement il les purifie, les innocente, les fonde en nature et en éternité, il leur donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication, mais celle du constat » (2010 : 240).

Suivant cette perspective, je propose que les faux villages afghans et irakiens constituent un métalangage qui imbrique tout un système de représentations et donc de signes. Bien qu'il y ait des moments d'improvisations, les simulations sont planifiées, écrites, construites et non laissées au hasard. Compte tenu de l'intrication entre la sphère militaire et les relations publiques, on peut supposer que les significations de la mise en scène sont intentionnelles et non aléatoires, comme c'est le cas avec les images publicitaires, où chaque signe visuel connote un qualificatif ou une valeur qui confère à l'image un sens, ne serait-ce qu'un sens implicite (Barthes 1964b). Les simulations, qui sont dans une certaine mesure l'extension de l'appareil publicitaire militaire, rejoignent cette idée que « les signes sont pleins » afin d'assurer la meilleure lecture (1964b : 40).

On a souvent reproché aux analyses sémiologiques de laisser les relations de pouvoir de côté. Pourtant, le travail de démystification porte en soi une visée politique puisqu'il expose le travail idéologique et le dénature. Ce qui suit vise à exposer ce que la mise en scène et ses performances *signifient* (on peut rappeler que les performances sont aussi des pratiques signifiantes, car elles aussi *représentent*), et par le fait même, regarder les relations de pouvoir qui les sous-tendent. Plusieurs auteurs vont isoler poétiques et politiques afin de mener leur analyse représentationnelle, isolant l'analyse sémiotique de l'analyse discursive. Ici cependant, la séparation n'est pas étanche. En effet, je conçois que les poétiques sont, elles aussi,

investies de pouvoir. La connexion entre poétiques et politiques, langage et discours, se fera notamment à travers la notion de « mythe politique ». Ce dernier a pour fonction d'offrir, à travers un travail persistant, un sens explicatif commun aux membres d'une société donnée par rapport à leurs expériences et condition politique (Bottici et Challand 2006 : 320). Ainsi, il influence les perceptions des gens par rapport à la vie politique ancrant ses différents événements dans une signification particulière (Esch 2010). À cet égard, on peut dire que le mythe politique est une technologie du discours visant à imposer une lecture préférée, donc hégémonique, d'une situation ou d'une expérience politique particulière. On verra comment cela se déploie dans l'entraînement.

6.3 Le sens préféré de l'entraînement

On sait que l'armée et le département de la Défense ont tenté de cadrer et de contrôler le discours médiatique sur les guerres d'Irak et d'Afghanistan par divers moyens, notamment par le système de journalisme embarqué (« embedded journalism ») qui annexe les journalistes à une unité militaire, changeant ainsi le visage du reportage de guerre classique et réduisant par le fait même le journalisme indépendant, la liberté de presse et la critique. Dans ce nouveau cadre institutionnel, les journalistes ne faisant pas partie de l'équipe « embarquée » ne peuvent accéder à certaines zones et peu ou pas d'entrevues leur sont accordés, alors que les autres, armés et habillés en soldats, sont autorisés à suivre les troupes, rapprochant ainsi le journalisme de la télé-réalité (Buchanan 2011; Fahmy et Johnson 2005; Tuosto 2008; Zeide 2005). Or, ce n'est pas seulement à l'intérieur des zones de conflit que l'appareil militaire facilite l'accès aux médias. L'accès est ouvert, si non plus, aux champs de bataille simulés.

Il semble coutume pour les journalistes qui couvrent les activités de ces camps de se vêtir en soldats pour leur reportage. En fait, les journalistes en sol américain se déguisent en journalistes de guerre. Cette stratégie est très révélatrice des relations publiques en jeu, ces journalistes qui jouent le jeu des « embedded reporters » déployé sur le front participent eux aussi au simulacre. Leur corps et leur identité professionnelle sont instrumentalisés par l'armée afin d'ajouter cette couche « d'authenticité » aux simulations. Comme le notent les

documentaristes Tony Gerber et Jesse Moss, qui ont participé à l'entraînement de pré-déploiement du NTC, l'armée semble plus fière de ses entraînements que de ses missions elles-mêmes : [i]t is one aspect of the war effort that has gone according to plan » (*Salon* 9 juillet 2008). Effectivement, la mise sur pied des faux villages représentait une réponse à une critique interne de l'armée stipulant que la doctrine de contre-insurrection, tel qu'elle était appliquée dans ses débuts, ne faisait pas assez attention à la culture locale (Gregory 2008). Les entraînements ainsi que d'autres dispositifs comme le Humain Terrain System (HTS), programme de collecte de « données anthropologiques » par des « experts culturels » en zone de guerre ayant ses propres scientifiques « embarqués », ont donc été mis sur pied afin de rectifier la direction que prenaient les missions.

6.3.1 Réduire le nombre de victimes

Lorsque les villages orientaux ont fait leur apparition dans le paysage américain peu après l'invasion de l'Irak en 2003, ils ont été décrits comme un entraînement offrant des représentations immersives et réalistes du théâtre d'opérations, incluant celles du terrain humain, afin de mieux préparer les soldats à leur mission et à l'interaction avec les populations locales. Ils reposent sur la doctrine idéalisée des guerres à faibles coûts humains (« low casualty warfare » ou « low intensity conflict »). Les faux villages constituent alors un ensemble de technologies qui ont pour but la conduite plus efficace des opérations, ce qui suppose la réduction de la force létale et, par conséquent, du nombre de victimes.

Toutefois, lorsque l'armée parle de victimes, il s'agit d'abord des membres de leurs troupes et des forces alliées, ensuite de morts civiles sur le terrain – celles dont l'armée et les dirigeants politiques réfèrent en tant que « dommages collatéraux ». Ces pertes civiles, le département de la Défense cherche à s'en dédouaner : les terroristes seraient les vrais responsables et non l'armée d'occupation, discours maintes fois répété au sein de l'Administration Bush. Les insurgés qui doivent être éliminés n'entrent alors pas dans la catégorie « victime » comme en témoignent les propos du Sergent Tramano alors qu'il était interviewé à propos des faux villages de la base de Twentynine Palms : « we don't kill women and children, we kill those

people who are trying to kill us, and that technology helps us do that » (Der Derian, Udris et Udris 2010, 9 min 25 sec.). Ce qui est toutefois laissé de côté dans ces propos est la possibilité de chevauchement entre les catégories « femme », « enfant » et « terroriste ». On ne tue pas d'enfants à moins que ceux-ci ne soient suspectés d'être une menace. Le Colonel Cantlon qui entraîne ses soldats à Fort Irwin raconte dans une entrevue donnée à la National Public Radio (NPR) que la sécurisation de lieux où se mêlent civils et combattants s'avère très mortelle et donne lieu à ce genre de dilemme : « There are incredibly high stakes: Hesitate and you could die; pull the trigger and you *could kill a child* » (*National Public Radio* 19 avril 2014, mon emphase). On « *pourrait tuer un enfant* » si son ontologie n'est pas annihilée par le sujet terroriste, s'il l'est, il n'est plus considéré comme un enfant, mais bien une cible légitime comme une autre. Il en va de même pour les femmes. Lors des entretiens, un participant me parlait des règles d'engagement (ROE pour « rules of engagement »), c'est-à-dire les directives et les conditions qui déterminent lorsque l'usage de la force armée est autorisé en situation de conflit⁸⁸. Les ROE sont pratiquées dans les simulations à travers les « shoot don't shoot scenarios ». Le participant me donne un exemple où un véhicule armé doit continuer sa route en toute circonstance. Une personne qui entrave la route aura plusieurs avertissements pour se retirer du chemin, si au dernier la personne ne se retire pas, le soldat doit utiliser la force contre lui. C'est pourquoi dans les simulations, les soldats font beaucoup d'entraînements de convois et font également des scénarios de points de contrôle (« check point »). Une fois sur le terrain, c'est là que la phrase « hesitate you could die, pull the trigger, you could kill a kid » prend tout son sens⁸⁹. Le participant me décrit une scène, fictive dans son cas, où ce serait un enfant qui courrait devant un véhicule armé, peut-être même enjoué et

⁸⁸ L'Organisation du traité de l'Atlantique nord les définit ainsi : « Rules of Engagement (ROE) - are directives to military forces (including individuals) that define the circumstances, conditions, degree, and manner in which force, or actions which might be construed as provocative, may be applied » (NATO 2016). Il est à noter que celles-ci ne sont pas fixes, elles changent en fonction des missions et des besoins opérationnels (ex. les ROE en Afghanistan et en Irak ne sont pas les mêmes). Elles peuvent aussi changer d'une armée à l'autre (les ROE de l'armée canadienne ne seront pas nécessairement les mêmes que celle de l'armée américaine).

⁸⁹ Bien que les questions d'entretiens étaient dirigées vers les entraînements, les participants faisaient des va-et-vient entre les simulations et le théâtre d'opérations. L'analyse souhaite rendre compte du fil conducteur de leur pensée et fera ainsi quelques allers-retours entre l'entraînement et ce qui se passait sur terrain, l'un pouvant servir à éclairer l'autre.

saluant les soldats. Ce qui est fort probable étant donné les opérations psychologiques qui ont lieu sur le terrain pour gagner les cœurs et les esprits de la population. On n'a qu'à penser à la fameuse scène où les soldats ont offert des ballons de football aux enfants en Afghanistan avec leur signature, le sentiment est donc partagé et les soldats peuvent être perçus comme des héros. Enfin, les militaires vont avertir l'enfant de se retirer du chemin, mais si celui-ci ne bouge pas, on peut imaginer la suite. Le rationnel derrière est qu'arrêter le véhicule mettrait les troupes en danger si jamais c'était une embuscade. Il s'est malheureusement produit les deux cas de figure (ETV-Connor-2014⁹⁰). Cet exemple montre bien que « les enfants » sont vite retirés de la catégorie « victimes innocentes », si ceux-ci représentent une menace terroriste. Il en va de même avec les femmes. Un autre participant m'a rapporté que lors d'un scénario dans lequel il fallait effectuer une fouille de maison, il y avait justement une *role player* femme assise sur un lit. Celle-ci semblait faire quelque chose avec ses mains, jouer avec le bout du drap ou quelque chose, un geste plus ou moins clair, qu'il a interprété comme de la nervosité et donc n'a pas utilisé la force. Il dit que, rétrospectivement, il aurait dû tirer (ETV-Stephen-2014). Un constat plutôt paradoxal puisque la *role player* en question ne s'avérait pas être une insurgée dans la simulation et que son geste n'était probablement pas calculé. Cela dit, le mouvement était vu comme suspect, comme pouvant potentiellement mettre la vie des soldats en danger. Même si la victime est innocente, si les ROE sont respectées, on parle alors de « mauvais choix ». Une grande partie de la rhétorique des entraînements est précisément qu'ils servent à éviter de faire ces mauvais choix. C'est ce que décrit Sgt. Tramano, cité précédemment, qui entraîne ses marines :

You're taking the eighteen, nineteen, twenty-year-old marine. He's got his hands on the butterfly trigger. He has life and death in his hands. He's the one that has to decide, is that a vehicle borne IED or is that a mamma and five kids, just scared and driving erratically? If I show it to them enough in here, which is the difference between the two, then when he gets in country, we have less chance of killing the innocent. We're not killers, we're professional killers (Der Derian, Udris et Udris 9 min. 5 sec.).

⁹⁰ Les noms des participants ont été remplacés par des pseudonymes afin de garder leur identité confidentielle.

Les techniques mises en place par la simulation et la répétition de scénarios aideraient les soldats à faire de bons choix. Ou, en d'autres mots, à faire la distinction entre les vies sacrifiées et sacrificables. L'armée lie ces choix de vie ou de mort à un savoir social et des compétences culturelles. De meilleures pratiques sur le terrain seraient rendues possibles grâce au développement de la sensibilité culturelle des soldats pendant leur entraînement immersif. Ce discours circule à grande échelle à travers différents canaux de communication, notamment sur les sites web des bases militaires, mais aussi à travers les journaux – des journaux à grand tirage comme le *New York Times* à des journaux de quartier. Un autre commandant de Twentynine Palms, Gen. Major O'Dell Jr., n'hésite pas à justifier ces simulations en raison d'une nouvelle époque où le visage de la guerre aurait changé :

we're in a different war, we are in a war that is as much a cultural struggle as it is a military struggle, that demands subtlety, and we're, in the case of this sort of training, not only is the senior leadership needed to put on the battle of diplomacy so as the young corporeals and that is largely the intent of this training (cité dans Der Derian, Udris et Udris 2010 2 min. 44 sec.).

Amanda Kim Stairrett, éditrice militaire pour le *Killeen Daily Herald* et « journaliste embarquée » en Irak, mentionne dans une entrevue à propos de la base de Fort Hood (Texas) que le but des installations orientales est le suivant : « to get soldiers used to life in a complicated combat zone so that, when they deploy, they're better prepared for culture shock and making careful, life-saving decisions under stress » (*BoingBoing* 8 juillet 2010). Le discours que le NTC de Fort Irwin porte sur lui-même abonde dans le même sens :

America's war fighters have been defending our freedoms in Iraq and Afghanistan for more than a decade (...) Our focus is for units to prepare here to save lives while deployed. During their training at the NTC, units must interact with Afghan speaking role players, terrorist cells, insurgents, civilian authorities and military forces (National Training Center s.d.).

Un nouvel entraînement culturel, immersif et réaliste, qui sert à sauver des vies – en éliminant celles qui doivent être éliminées – constitue selon mon analyse le sens préféré que l'armée veut donner à ses faux villages « afghans » et « irakiens ». À partir de ce cadrage, on peut commencer à regarder les performances qui se déroulent au sein des faux villages. Il est pertinent de commencer la discussion en analysant ce qui fait qu'on les reconnaît comme

afghans ou irakiens justement. Je vais prendre le village principal du NTC, *Medina Wasl/Ertebat Shar*, comme point de référence.

6.4 Moyen-Orient et (moyen)orientalité : dénotation et connotation

Au niveau dénotatif, *Medina Wasl/Ertebat Shar* est un « MOUT town », soit un village qui sert à l'entraînement pour les opérations en milieu urbain. Celui-ci présente des référents visuels suggérant qu'on a affaire à la représentation d'un village étranger. En tout cas, ce n'est certainement pas un village américain que l'on retrouverait dans la région de Mojave où il est implanté. Nullement semblable aux petites villes à proximité de la base, comme Barstow, ni aux villes fantômes environnantes qui témoignent d'une ère minière révolue, l'architecture du lieu n'est pas particulièrement distinctive, on ne saurait dire avec certitude où c'est. Toutefois, les différents éléments de la ville fonctionnent en intertextualité, liant les significations les unes aux autres. La présence de ce qui ressemble à une mosquée, à un souk, à des affiches et des graffitis écrits en arabe, tout cela représente une première série d'indices d'un village situé dans un pays de culture arabe et/ou musulmane, un village du « Moyen-Orient » finalement⁹¹. Ce qui renforce cette perception est la présence des habitants qui performent de telles identités ethnoculturelles et religieuses.

En effet les *role players* qui représentent la population sont vêtus d'apparats que l'on pourrait s'attendre à retrouver dans la région. Les hommes portent de longues tuniques qui sont soit des dishdashas (origine arabe) ou des kurtas (origine perse). Quelques hommes portent un keffieh (foulard arabe), d'autres un pakol (coiffe afghane), la plupart arborent la barbe. Les femmes semblent aussi porter des vêtements traditionnels. Ce qui les distingue non pas tant comme Iraquiennes ou Afghanes, mais comme musulmanes est le fait qu'elles portent différents types

⁹¹ On aura remarqué que j'utilise les guillemets. D'origine coloniale, l'expression « Moyen-Orient » est loin d'être neutre. On verra sous peu les implications politiques qui sont sous-jacentes au fait de regrouper sous le vocable « moyen-orientaux » des villages « afghans » et « irakiens ».

de voiles religieux comme le hijab et la burqa. Au-delà des accessoires, certains des *role players* présentent des attributs somatiques correspondant à l'archétype du sujet arabe, musulman ou simplement « moyen-oriental ». Par exemple, plusieurs d'entre eux ont la peau au teint basané (ce que j'ai trouvé de plus proche à l'expression « brown body » qui est courante en anglais). Cet aspect joue un rôle important comme on le verra, car il vient transcender le déguisement et vient brouiller les frontières entre le réel et le simulé.

Un paysage sonore se mêle à ce flot d'images. Celui-ci est constitué par la musique de style moyen-oriental qui joue à travers le marché, par l'appel à la prière qui est lancé à certains moments de la journée (non pas pour suivre les heures de prières, mais pour les besoins des scénarios d'entraînement), ainsi que par les voix de *role players* qui parlent en arabe, en dari ou en pachto. Il leur arrive aussi de pousser des cris de lamentation, soit la première indication d'un drame ou d'un danger à l'horizon. En effet, à cette « banque de sons » qui dénote le Moyen-Orient, s'entremêlent les « sons de la guerre » qui se déclinent notamment par des coups de feu, des tirs en rafale, des détonations et explosions d'IED (Creekmur 2010). Voilà autant de signes sonores qui s'ajoutent aux signes visuels pour signifier un village situé quelque part dans un Moyen-Orient en guerre. Comme l'indique Gressitt-Diaz à propos des productions cinématographiques qui traitent de la guerre contre le terrorisme :

The repetitious association of these Islamic sounds coupled with ominous, dramatic music, and sounds of violence, torture, civil unrest, and war creates sonic connections between Islam and violence, Islam and terrorism, and Islam and physical, emotional and moral destruction. The sounds of Orientalist music, or Middle Eastern- sounding music, and Middle Eastern languages are used in similar ways to create sonic links between Middle Easterners and violence, or the threat of violence (Gressitt-Diaz 2017 : 4).

On retrouve ces combinaisons répétitives de sons qu'on associe aussi bien à l'Islam qu'aux Arabes, aux musulmans et au Moyen-Orient dans les simulations. Dans ce schème de représentations homogénéisant, en quoi seraient-ils plus précisément liés à l'Irak ou à l'Afghanistan?

Ce qui code les villages tels que *Medina Wasl/Ertebat Shar* comme étant « afghans » ou « irakiens » est l'armée qui les présente comme tels ainsi que les médias de masse⁹². On peut lire dans le *New York Times* « Mock Iraqi Villages in Mojave prepare troops for battle » (1 mai 2006), dans *Salon*, « Inside the army's fake Iraq » (9 juillet 2008), dans *Foreign Policy* « My trip to a fake Afghan Village » (18 décembre 2009), dans *The Atlantic* « It's Artificial Afghanistan: A Simulated Battlefield in the Mojave Desert » (18 mai 2013). De plus, les images qui accompagnent ces articles ne détonnent pas avec les perceptions mentales que l'on pourrait avoir en Occident, et particulièrement aux États-Unis, sur l'Irak ou l'Afghanistan, de par les images et les savoirs qui circulent déjà sur ces pays par le biais de différents médias.

Si à chaque fois les médias soulignent le caractère « faux » de ces villages par des qualificatifs comme « artificial », « fake », « mock », « simulated », il ne faut pas perdre de vue que ceux-ci contribuent à un discours sur le vrai. Bien qu'il s'agisse d'une géographie artificielle, les discours qu'elle performe sur la guerre produisent des effets sur le réel. Pour reprendre Baudrillard, « le simulacre est vrai » (1981 : 9), c'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle il importe de prendre au sérieux ces simulations. Comme le rappellent Gregson et Rose (2000), les espaces ne sont pas simplement des contenants, mais sont aussi constitués par des performances sociales et une articulation performative du pouvoir. Les faux villages à travers leurs représentations des politiques de contre-insurrection forment un régime de vérité destinée à justifier et naturaliser les conflits armés. Comme le mentionne Der Derian, ce n'est pas seulement à cause d'un calcul d'intérêts rationnel que nous faisons la guerre, « [p]eople go to war because of how they *see, perceive, picture, imagine, and speak of* others: that is, how they construct the difference of others as well as the sameness of themselves through representations » (2001 : s.p. souligné dans le texte). Les bases militaires qui mettent en scène ces entraînements immersifs, de par leur performance du terrain humain, offrent une pléthore

⁹² Ici, je fais référence au modèle d'analyse communicationnelle « codage/décodage » développé par Stuart Hall (1994). Le codage est fait par les producteurs du message et décodage par les récepteurs.

de représentations en ce sens, levant le voile sur un champ de vision qui soutient les guerres d'Irak et d'Afghanistan à travers la construction de l'autre et sa racialisation.

Au niveau visuel, l'apparence des villages s'inscrit dans les schèmes de représentation dominants façonnés par l'orientalisme classique et remanié au goût du jour par l'orientalisme américain. Il s'agit d'un visuel générique qui répond au sens commun dont les médias et la culture populaire, de *National Geographic* à Hollywood, ont aidé à construire sur l'ensemble des populations arabes et musulmanes⁹³. En fait, on attribue des caractéristiques très générales, et qui peuvent se retrouver dans de nombreux pays (incluant des pays occidentaux), à un endroit spécifique comme l'illustre ce passage de *Wired* : « Junction City [Medina Wasl] has all the trappings of an Iraqi town: a brightly painted mosque; shops adorned with Arabic script; the occasional humvee or tank rumbling by » (25 octobre 2017, mon emphase). Donc, la présence d'une mosquée, d'un marché, de l'arabe et de véhicules militaires sert à dénoter l'Irak et, éventuellement, ces exacts mêmes attributs (sauf la langue, et encore) sont utilisés pour signifier l'Afghanistan. Les premières phrases d'une émission radiophonique, où l'animateur Arun Rath s'entretient avec le commandant en charge du NTC, Maj. Gen. Ted Martin, témoignent de cette interchangeabilité. Ce qui hier était l'Irak devient aujourd'hui l'Afghanistan : « In the middle of the Mojave Desert, between Los Angeles and Las Vegas, there is a place that looks just like Afghanistan. There are villages with houses, shops, a mosque and a marketplace » (*National Public Radio* 19 avril 2014). Le général-major dit que les villages sont là pour rester, et ce, même après que les États-Unis se retireront d'Irak et d'Afghanistan. Le commandant stipule que les villages pourront toujours changer d'usage :

⁹³ Au sujet de *National Geographic*, plusieurs auteurs se sont penchés sur les représentations des Arabes et des musulmans dont Linda Steet (2000) et Hamid Dabashi (2012). Steet (2000) démontre que le magazine a participé à la construction et à la diffusion d'une image négative et menaçante de ces populations. Dabashi (2012) « avance que le *National Geographic* est l'exemple parfait de la manufacture ethnographique des mondes non occidentaux, centrale à la définition de l'Occident. Il définit le magazine comme "le cœur de l'Empire" » (dans Patry 2014 : 37). Pour ce qui est d'Hollywood, les études sont nombreuses, on peut souligner celle extensive de Jack Shaheen dont le titre est évocateur *Reel Bad Arabs : How Hollywood Vilifies a People* (2003) et qui fut aussi l'objet d'un documentaire réalisé par Sut Jhally (2006). *Reel Bad Arabs* analyse plus de 1000 films produits entre 1896 à 2000 qui ont des personnages arabes ou musulmans et examine le corpus d'images et stéréotypes négatifs récurrents d'une production à l'autre.

« [t]hey just happen to look a little like Middle Eastern cities. It doesn't really matter; we can change the name of the cities » (*National Public Radio* 19 avril 2014). Un changement de nom suffirait donc pour la représentation d'un nouveau lieu. Le passage de *Medina Wasl* (nom du principal village du NTC lorsqu'on représente l'Irak) à *Ertebat Shar* (nom du village principal du NTC lorsqu'on représente l'Afghanistan) illustre ce propos. Le même village, deux noms différents. Tel que discuté précédemment, très peu de changements visuels ont été opérés lorsque des simulations pour l'Afghanistan ont commencé à s'ajouter et, ultimement, ont remplacé les simulations irakiennes.

Un changement de vocabulaire significatif s'est opéré dans cette période de transition. L'armée et les journalistes ont certes parlé de « faux villages afghans », mais ils ont surtout eu recours aux termes « moyen-orientaux » pour regrouper ces faux villages sous une même étiquette⁹⁴. Or, parler de villages « moyen-orientaux » pour désigner à la fois des villages irakiens et afghans peut sembler un impair : l'Afghanistan ne faisant pas partie, *a priori*, de la région. Avant 2001, le pays était en effet associé à la région de l'Asie centrale (et l'est toujours selon le contexte). Certes, à l'instar de toutes les aires culturelles et divisions géographiques (comme « Amérique Latine », « Europe de l'Est », « Asie du Sud-Est », etc.), il s'agit de constructions sociales et non pas de données naturels, qui se trouvent imbriquées dans une matrice de pouvoir. Le passage d'un découpage géographique à un autre met alors en exergue les contingences politiques du moment. Lorsque l'armée ramène ses faux villages afghans sous la rubrique « moyen-orientaux », cela est évocateur sur le plan idéologique. Il s'agit d'une représentation soutenue par des ambitions sociopolitiques, mais aussi économiques, comme le projet de former le « Greater Middle East » (projet ensuite rebaptisé

⁹⁴ À titre informatif, outre les articles de journaux, on retrouve des centaines de vidéos sur YouTube qui traitent des entraînements immersifs et qui emploient « mock Middle Eastern villages » dans leur titre ou leur description. Les vidéos ont diverse provenance, chaînes locales, nationales, sources militaires alors que d'autres sont individuelles. Certaines vidéos sont justement des montages des soldats qui se sont entraînés dans les villages ou encore des personnes ayant fait le « Box Tour » du NTC ou de Fort Polk. Encore une fois, je n'ai pas fait de recherche exhaustive et d'analyse de contenu de ces vidéos en ligne puisque cela dépasse le propos de la thèse, mais parcourir leur titre permet d'avoir une idée des termes qui semblent dominer et l'appellation faux villages « moyen-orientaux » est des plus courantes.

le « New Middle East »). L'expression a été formulée par l'Administration Bush pour parler d'un projet visant à élargir la configuration traditionnelle du Moyen-Orient dans le but de redéfinir les échanges entre l'Ouest et la région en vue du G8 (voir Bacevich 2016; Nazemroaya 2019 [2006]). L'Afghanistan est alors inclus dans cette nouvelle configuration, où l'Islam apparaît finalement comme une seule zone géographique⁹⁵.

Il y avait déjà un amalgame dans les représentations populaires entre les catégories « Arabe », « Islam » et « Moyen-Orient » (Naber 2000), et ce, bien avant la tentative de formuler un « Nouveau Moyen-Orient ». L'*ancien* Moyen-Orient, si l'on peut dire, était déjà une catégorie totalisante menant à des amalgames entre ses différentes composantes. La réalité, comme le mentionne Joseph (1999), est que « la majorité des musulmans ne sont ni Arabes ni Moyen-Orientaux, mais bien Indonésiens, Malaysiens, Philippins, Indiens ou Chinois » (dans Naber 2000 : 43 ma traduction). La guerre contre le terrorisme conduite par la puissance américaine et ses alliés a exacerbé cette vision du monde qui associe Arabes, musulmans et Moyen-Orient (Naber 2000). Les Afghans sont ainsi souvent pris pour des Arabes, comme c'est le cas avec les populations des sociétés non arabes à majorité musulmane telles que les Turcs et les Iraniens. La manière dont les entraînements dans les faux villages sont conduits encourage ces amalgames.

Bien évidemment, dire qu'il s'agit de villages moyen-orientaux signifie qu'il y a un consensus autour de l'image. C'est ce que Barthes veut dire lorsqu'il dit que le sens du signe de la première chaîne est « fixé », il y a consentement autour de cette vision hégémonique du Moyen-Orient, signe qui deviendra signifiant de la deuxième chaîne de signification dont le

⁹⁵ L'émergence du terme MENA (pour *Middle Eastern & North Africa*) participe, dans une certaine mesure à ce processus d'homogénéisation de la diversité culturelle et géographique et reflète, lui aussi, les contingences historiques actuelles qui fait de l'Islam un seul territoire. Bien qu'il soit employé dans la littérature scientifique dans un but de distanciation avec le terme colonial « Moyen-Orient » et par les populations concernées qui ont aidé à le définir, le terme n'est pas immunisé contre les usages discutables faisant de ce découpage régional un territoire essentialisé et soutenu par le même imaginaire hégémonique qui alimente le « Nouveau Moyen-Orient », imaginaire ancré dans une économie capitaliste et néocoloniale visant à discipliner la région.

mythe est le résultat. Or, ce consensus est formulé à partir d'un regard occidental. On pourrait faire un parallèle entre les simulations et la célèbre étude de Barthes de Panzani (1964b), où l'auteur montre que l'image publicitaire de la compagnie – présentant dans un filet ses produits côte à côte avec des légumes méditerranéens frais, avec le vert, le rouge et le blanc comme couleurs dominantes de l'image de marque – connote, en plus de la fraîcheur, l'*italianité*. L'italianité, comme l'indique Barthes, « ce n'est pas l'Italie, c'est l'essence condensée de tout ce qui peut être italien, des spaghettis à la peinture » (1964b : 49). Il ajoute que cette italianité de Panzani est imperceptible pour un Italien, celle-ci ne fait sens que pour un public français, car le savoir mobilisé est un « savoir proprement français (...) fondé sur une connaissance de certains stéréotypes » (1964b : 41). Il en va de même ici pour la « moyen-orientalité » ou « orientalité » des villages. En effet, cette essence (moyen)orientale c'est l'Orient théorisé par Saïd (2003), cette vision occidentale sur un monde qualifié d'« arabo-musulman ». Les différents signes dénotatifs qui s'y trouvent comme la mosquée, le marché, les vêtements traditionnels des *role players*, signifient, par métonymie, cette essence orientale qui ne fait sens que pour un œil externe. À titre d'anecdote, j'ai montré les images du terrain à une amie d'origine tunisienne et musulmane⁹⁶ afin qu'elle m'aide à traduire les inscriptions arabes inscrites sur les bâtiments ainsi que pour traduire ce que les *role players* disaient dans les extraits vidéos que j'ai filmés lors de mes deux « Box Tours ». Lorsque mon amie vit la mosquée de *Medina Wasl/Ertebat Shar*, elle s'exclama : « mais c'est quoi ça? Alexandra tu trouves franchement que ça ressemble à une mosquée? Pour moi ça ressemble à la Russie! » Notant non seulement que la forme du dôme est trop arrondie et pointue, mais se trouve à la même hauteur que les minarets, alors que ceux-ci sont censés être plus hauts afin de montrer la connexion au Divin.

Certes, l'objectif n'est pas de regarder la disparité entre la réalité et sa représentation afin de mesurer un quelconque fossé entre les deux qui permettrait de parler de « bonnes » par opposition à de « mauvaises » représentations. Et même si les représentations étaient, si l'on

⁹⁶ La Tunisie est d'ailleurs incluse dans le « Greater/New Middle East ».

peut dire, « fidèles à la réalité », le problème résiderait autre part. Il est ici question d'une volonté d'occupation, de conduire les conduites d'abord des militaires pour ultimement gouverner un territoire et sa population. Si on soulève ces « erreurs d'authenticité », c'est qu'elles sont indicatrices de la façon qu'ont les États-Unis d'imaginer les cultures qu'ils essaient de représenter sur leurs bases militaires. Et pour un entraînement qui se veut culturel, il est plutôt paradoxal de commettre ces impairs.

Le sens étant intertextuel, la (moyen)orientalité des villages naît de la relation entre les corps et l'espace, chacun alimentant la signification de l'autre. La constitution de cette essence ne s'en tient pas seulement à la relation entre les *roles players* et l'espace meublé des villages par les bâtiments, les commerces, les maisons, etc. Au-delà de ces constructions artificielles, il advient aussi que la géographie « naturelle » du lieu, c'est-à-dire le terrain physique, soit insérée dans cette chaîne de signification mythique. On se souvient du soldat qui prit à partie le territoire lors d'un « Box Tour », balayant l'horizon du revers de la main pour s'exclamer « Believe it or not, this is Afghanistan! » – la chaîne de montagnes Calico qui se transformerait en un instant en celle de l'Hindou Kouch. Dans cette mise en scène de la guerre, le paysage environnant se retrouve objectifié. Il en vient, lui aussi, à jouer un rôle, à incarner un personnage.

Dans le cas des simulations qui se déroulent dans l'Ouest américain, le territoire physique a à peine besoin d'être déguisé, contrairement aux structures architecturales et aux acteurs que l'on costume et que l'on maquille. Le désert est déjà *là*, il se joue lui-même. Ainsi, le subterfuge est à peine visible, le désert californien peut facilement en incarner un autre et ainsi brouiller davantage les frontières entre le réel et le simulé. De plus, le désert est le mythe de l'Orient par excellence, toile de fond de presque toutes les histoires orientalistes. La représentation de l'Orient comme un vaste désert a traversé les époques, de l'impérialisme européen au néocolonialisme américain, ainsi que les médiums de représentation. On retrouve l'association intime entre désert et Orient tant dans la peinture orientaliste (Heffernan 1991), la littérature, et ce, particulièrement à travers le sous-genre « *desert romance* » (Téo 2012), la

poésie (Haddad 2017) et, bien entendu, dans l'univers cinématographique. Dans ce dernier cas, Ella Shohat (1991) montre que le désert constitue un motif visuel que l'on présente invariablement comme le décor de l'histoire orientale. À l'intérieur de cette histoire, les Arabes cinématographiques sont systématiquement associés à un monde en sous-développement, alors que les Occidentaux, antithèse du désert oriental, sont présentés comme des pionniers empreints de créativité et qui savent faire un usage rédempteur du désert (Shohat 1991 : 57). Cela est loin d'être une nouveauté, Emily Haddad, qui a regardé la représentation du désert dans la poésie orientaliste du 19^e siècle, abonde dans le même sens : « [the (islamic Middle East's)] quintessential rural landscape, the desert, is typically hostile rather than comforting or inspirational (...) its inhabitants are at worst morally deformed, at best well-meaning but ineffectual » (2017 : s.p.). Haddad conclut : le désert c'est la nature européenne en absence.

Implanter de faux villages afghans et irakiens dans un tel environnement vient appuyer cette imagerie dominante qui essentialise le territoire et ses habitants les réduisant à leur caractère non seulement exotique, mais fondamentalement autre. Lorsque des images alternatives tiennent lieu de décor, l'authenticité est ébranlée. Plusieurs participants qui se sont entraînés dans un environnement non désertique m'ont confié qu'il était plus difficile de croire au simulacre. C'est que le désert en vient à constituer une ressource qu'on mobilise pour ajouter au réalisme de la simulation. Or, cette ressource « naturelle », tout comme les *roles players* originaires des régions représentées, n'est pas toujours à disposition. À l'extérieur des bases de l'Ouest américain, où les participants se sont principalement entraînés comme à Fort Irwin, à Fort Bliss, et à 29 Palms, les autres centres d'entraînement tels que Fort Polk en Louisiane, Camp Shelby au Mississippi, Camp Lejeune et Fort Bragg en Caroline du Nord, doivent faire appel à l'imagination des militaires. Nombreux sont ceux qui m'ont dit que le terrain était moins crédible à cause du paysage environnant. En dépit de la localisation géographique, le paysage ne doit pas être trop « nord-américain », l'armée doit être en mesure de créer l'Orient en Occident. Un vétéran de l'armée canadienne s'étant entraîné au Texas et en Alberta compare ses deux expériences :

Aux États-Unis c'est beaucoup plus réaliste / ça fait plus longtemps qu'ils sont dans cette dynamique / y'a eu d'autres conflits / y'a eu la guerre du Golfe avant // j'pense qu'ils

étaient plus préparés / y'anticipaient un peu mieux les conditions réelles / pis y'a une question de géographie / Wainwright ça ressemble pas à l'Afghanistan autant que le Texas et le Nouveau-Mexique peuvent lui ressembler / tsé y'a un peu plus de sable! (ETV-OL-2014).

Cela montre qu'un environnement désertique, aride, et peu habité, donne un sens d'authenticité, et donc de véracité, aux scénarios d'entraînement, et ce, en dépit de la géographie réelle des territoires représentés qui ne sont pas exclusivement désertiques. Cette représentation ancre les territoires iraquien et afghan dans un stéréotype qui laisse de côté non seulement les grandes villes peuplées, mais aussi les terres les plus fertiles, les forêts et les milieux humides qui, bien qu'ils ne fassent pas l'étendue du territoire, existent. Comme le mentionne l'auteure Ngozi Adichie, le problème avec les stéréotypes n'est pas qu'ils ne sont pas vrais, mais qu'ils sont incomplets : « [t]hey make one story become the only story » (Ngozi Adichie 2009 : 12 min. 57). Ironiquement, la Louisiane et ses marécages pourraient ressembler davantage à un paysage iraquien, qui est bordé au sud par les marais de Mésopotamie, mais ce paysage un peu plus verdoyant tout comme celui du Croissant fertile qui se trouve pourtant au nord et à l'est de l'Irak ne s'arrime pas aux représentations mentales ancrées dans la tradition orientaliste qui a consolidé cette imagerie populaire autour d'un Orient désertique, aride et désolé.

Si les stéréotypes exagèrent ou simplifient certaines caractéristiques, ils ne sont pas fondés sur une ignorance complète, mais plutôt sur une connaissance partielle pensée et vécue comme un absolu. Le processus de formation, mais surtout de réception d'une image stéréotypée implique en effet, une certaine connaissance de structures sociales complexes (Perkins 1979)⁹⁷. Ici, cette connaissance partielle de la géographie des territoires occupés est soutenue par un « réductionnisme topographique » dans lequel une partie de ces territoires est prise pour

⁹⁷ Dans « Rethinking stereotypes », Perkins donne en exemple le stéréotype de « la blonde idiote » (« the dumb blonde »). Elle montre que le stéréotype est bien plus qu'une question de couleur de cheveux et d'intelligence. Il fait référence à son sexe, qui réfère immédiatement à son statut dans la société, à sa relation aux hommes, etc. Il s'agit de cette structure plus profonde et implicite avec laquelle le lecteur doit être familier (Perkins 1979 : 139).

la totalité (Shohat 1991 : 56). Il s'agit donc d'une synecdoque qui, par ailleurs, est un procédé récurrent dans la formation de stéréotypes. Ce réductionnisme consacre ainsi le stéréotype du désert comme le décor unique, immuable et essentiel de tout le Moyen-Orient. Imaginaire occidental qui se matérialise à nouveau à travers la construction des villages orientaux dans le désert de la côte ouest des États-Unis.

Sur cette terre orientalisée, en plus de se jouer un semblant de vie quotidienne dans un décor cinématique mêlant artifices et éléments naturels, s'organise une rencontre culturelle entre la population locale et les militaires occidentaux. Comme il a été exposé, le discours dominant de la doctrine de guerre de contre-insurrection est celui de l'ennemi caché et la nécessité d'obtenir l'allégeance de la population pour le succès des opérations, ce que les troupes auraient eu de la difficulté jusqu'à présent à cause d'une mauvaise compréhension du terrain sur le plan culturel. Comme le soulignaient Miller et Rose (2008), pour agir sur les sphères problématiques de la société, il faut les représenter – ce que fait la mise en scène culturelle des « MOUT towns ». Or, exposer le terrain ne suffit pas, il faut mettre en scène la rencontre entre les soldats et la population locale, afin que ceux-ci puissent pratiquer leurs interactions sociales et culturelles, afin qu'il puisse, selon la formulation de l'armée, « établir le *rapport* ». Dans son manuel sur les guerres non conventionnelles (*Army Special Operations Forces Unconventional Warfare* 3-05.130), il est dit que le rapport entre le personnel et la population, particulièrement avec les dirigeants locaux, se forge ainsi :

by demonstrating an understanding of, a confidence in and a concern for the group and its cause. Building rapport is a difficult and complicated process that is based largely on mutual trust, confidence, and understanding; it is rarely accomplished overnight (US Army 2008 : 56 dans Stone 2018 : 536).

Au sein de l'entraînement, ce serait à travers une rencontre culturelle organisée que le « rapport » se crée. La prochaine section se penche sur les sujets de cette rencontre.

6.5 Les sujets de la rencontre culturelle organisée

Les subjectivités de cette rencontre sont celles des militaires qui font leur entraînement dans les faux villages et de la population civile qui, elle, est jouée par des contractuels privés de la Défense (« Defense private contractors »), les *role players*. Ceux-là, à l'extérieur de la simulation, sont des civils, parfois citoyens américains, parfois en attente d'un statut. Les *role players* sont divisés en trois catégories selon leur assentiment 1) ceux qui sont hostiles aux Américains et leur l'intervention armée dans leur pays (hostiles, mais sans nécessairement être affilié aux terroristes); 2) ceux qui sont non hostiles (ou neutres); et 3) ceux qui sont favorables et qui appuient l'intervention américaine. C'est comme cela que la population civile sur le terrain est catégorisée, l'armée reproduit donc cette taxinomie dans la simulation. En périphérie de la rencontre culturelle organisée entre les soldats et la population civile, il y a une autre subjectivité représentée dans la simulation, soit celle des insurgés, c'est-à-dire des terroristes, ceux que les militaires réfèrent en tant que « bad guys ». On dit que les insurgés se *cachent* dans la population, ce qui les en exclut. En effet, bien qu'il n'appartienne pas à une force étatique, on ne parle pas du sujet insurgé comme d'un civil; le terroriste est à éliminer sans autre forme de procès. Comme on l'a dit, c'est une unité militaire qui est chargée de représenter l'ennemi dans les simulations, l'OPFOR (pour Opposing Force).

Les soldats qui font leur entraînement auront à graviter autour de ces deux groupes (*role players* et OPFOR). Par contre, « l'apprentissage culturel » se fait davantage auprès des *role players* avec qui ils ont un certain niveau d'interactions sociales au sein de la simulation. On retrouve des mises en scène de conversations. Les soldats doivent par exemple s'entretenir avec les aînés du village lorsqu'ils arrivent dans un nouveau lieu, en suivant certaines règles de politesse⁹⁸, tandis que l'interaction avec les OPFOR en est une de combat. Les deux groupes n'ont pas le même statut civilisationnel, le dernier est déshumanisé complètement, comme en témoigne le traitement extrajuridique et extra-constitutionnel des

⁹⁸ La rencontre entre les soldats et les aînés (« elders ») est un exemple qui m'a été souvent donné en entrevue lorsque je demandais le type d'interactions avec les *roles players*.

« combattants ennemis » dans les prisons d'Abu Ghraib et de Guantanamo. Les civils restent toujours à proximité de la déshumanisation, partageant des traits communs, réels ou supposés, biologiques ou culturels, avec l'ennemi (que ce soit la religion, l'origine ethnique, la couleur de peau ou la tenue vestimentaire).

Malgré le discours de compréhension culturelle de l'armée, la simulation perpétue ou, plutôt, remanie au goût du jour ces stéréotypes sur les populations arabes et musulmanes à travers le jeu de ces deux groupes d'acteurs. L'interprétation culturelle est certes plus poussée chez les *role players* que les OPFOR : les premiers sont spécifiquement embauchés pour être les « représentants de la culture », soit une vision amplifiée du fait que certains d'entre eux appartiennent véritablement à la culture donnée. Au demeurant, l'OPFOR se livre également à une performance identitaire puisque les militaires qui constituent cette force opposante doivent incarner, eux aussi, une certaine origine ethnique, culturelle et religieuse. On verra dans la prochaine section que la performance identitaire des *roles players* et des OPFOR suit une structure de sens (re)produisant des représentations altérisantes et minorisantes des sujets représentés, à savoir les Afghans et les Iraquiens et, de manière plus générale, des musulmans et des « moyen-orientaux » ou toute personne perçue comme tel. Ce glissement d'identités spécifiques à identités générales, voire génériques, n'est pas le fruit du hasard. L'un des effets de la racialisation est l'homogénéisation et l'interchangeabilité des personnes racialisées. Dans la simulation, nous avons affaire à l'interchangeabilité des corps, mais aussi de l'espace puisque les États distincts comme l'Iraq et l'Afghanistan deviennent eux-mêmes interchangeables sur la base de leur appartenance imaginée à une terre non moins imaginée de l'Islam. On verra comment les différences parmi les groupes et les espaces se retrouvent ainsi effacées pour créer des entités monolithiques et interchangeables.

6.6 Corps et territoires racialisés

Parmi les différentes pratiques signifiantes racialisantes qui se déploient dans la simulation, l'hybridité des corps et des décors en est une sur laquelle il faut s'arrêter. Comme

je l'ai déjà mentionné, lors de mes visites en 2012 et 2013, l'entraînement était pour l'Afghanistan. Mis à part la présence de quelques *role players* d'origine afghane qui parlaient les langues nationales officielles pendant l'entraînement, soit le dari et le pachto, et quelques inscriptions perses parmi les inscriptions arabes formant la majorité de la graphie du village principal, peu d'éléments propres à l'Afghanistan étaient présents. Le faux village afghan, *Ertebat Shar*, dont le nom ne figure nulle part, est en fait un substitut du faux village iraquien *Medina Wasl* dont le nom est inscrit à l'entrée du marché. De plus, on dit que le village principal fut construit à partir d'images satellites prises au-dessus de la ville de Bagdad de façon à respecter les dimensions des rues et la forme des bâtiments pour ajouter plus de réalisme à la simulation⁹⁹. Le faux village afghan posséderait donc les mêmes empreintes qu'une partie de la capitale iraquienne. Il possède d'ailleurs une boulangerie iraquienne. En effet, on retrouve une affiche dans la rue du souk qui l'annonce. Le nom est d'abord en arabe, suivi de sa translittération en caractère romain « Makhbaz aleraq » et puis sa traduction anglaise « Iraq Bakery » (images 12 et 13, chapitre 4). Cette boulangerie iraquienne est toujours présente lors des entraînements dans *Ertebat Shar* –présente, et « ouverte ». En effet, lors de la démonstration publique, des *role players* étaient postés devant pour nous vendre du pain¹⁰⁰. Il y a aussi la réplique d'une statue iraquienne qui était encore présente (image 17, chapitre 4). Ainsi, plusieurs éléments d'un village iraquien font encore une partie du décor pour la simulation d'un village afghan, y compris les *roles players* d'origine iraquienne, interchangeant les rôles d'Iraquiens à Afghans.

Ici, on ne peut passer sous silence la similarité de cette situation avec celle des expositions coloniales où les troupes « africaines » d'un groupe ethnique donné étaient engagées à jouer le rôle des différentes « tribus » en fonction des besoins du marché colonial métropolitain, de Paris et Lyon, à Bruxelles, à Berlin. Ces « Africains » et autres sujets colonisés, dont l'origine

⁹⁹ Il s'agit d'une information transmise lors du NTC Box Tour de 2012.

¹⁰⁰ À noter que près de la boulangerie, il y a aussi une « société égyptienne de réparation de laveuses et sècheuses », à savoir pourquoi. Il y a peut-être une raison logique, je ne veux donc pas m'avancer dans une interprétation (voir image 33, chapitre 4, le panneau turquoise en deuxième plan).

était rarement mise de l'avant, étaient recrutés pour figurer dans les zoos humains, justifiant la mission civilisatrice de l'Occident (Bancel *et al.* 2004; Blanchard et Deroo 2002, Blanchard *et al.* 2011). Dans un contexte plus local, les performances culturelles des faux villages portent en elles la trace des *Wild West Shows* du 19^e siècle et du début du 20^e, qui mettaient en scène des Autochtones de différentes nations pour « jouer à l'Indien ». Ces performeurs autochtones étaient d'ailleurs appelés dans l'industrie les « Show Indians » (voir Deloria 1998; Moses 1999). Ces *Wild West Shows*, dont le plus populaire était celui de Buffalo Bill, jouaient dans des spectacles épiques les « exploits » des colons blancs lors des guerres indiennes à travers des reconstitutions de batailles, carnavalisant ainsi le génocide autochtone pour le plaisir du public occidental (Dickinson, Ott et Aoki 2005).

Les villages orientaux du NTC sont donc implantés sur un territoire déjà chargé. Le paysage avoisinant, partie intégrante du décor, qui passait pour naturel est lui aussi, *inventé* – comme tous les paysages d'ailleurs. Les *Wild West Shows* – et plus tard les Westerns – ont aidé à consolider le paysage de l'Ouest américain et les représentations mythiques qui lui sont associées. Le paysage évoque non pas les affrontements violents entre les Anglo-saxons et les peuples autochtones, mais les affrontements spectaculaires entre « les cowboys et les Indiens », chorégraphiés par les *Wild West Shows* – site clé de la romantisation de la conquête du territoire (Dickinson, Ott et Aoki 2005). Les spectateurs des *Wild West Shows*, tout comme les visiteurs des expositions coloniales, venaient célébrer la colonisation tout en recherchant une expérience « authentique » des peuples colonisés. Or, les copies sont plus satisfaisantes que les originaux. En effet, le réel déçoit. On n'a qu'à penser à Edward Curtis qui costumait les sujets autochtones qu'il photographiait afin que ceux-ci paraissent plus authentiques. Cette authenticité est le produit du regard colonial. Dans l'œil du colon blanc, les Autochtones véritables sont des Indiens archétypiques. La base de Fort Irwin, qui est installée sur d'anciennes terres autochtones que se partageaient notamment les Nations de Cahuilla et de Mojave, offre des entraînements de pré-déploiement pour l'Irak et l'Afghanistan qui reprennent cette même prémisse. Leur dimension bricolée s'appuie sur l'idée de l'interchangeabilité de l'autre, ce qui efface les histoires, les paysages, les cultures et les populations respectives de ces deux pays.

En 2012 à Fort Irwin, alors que la transition des villages irakiens aux villages afghans était en train de s'opérer, il y avait toujours plus de *role players* d'origine irakienne qu'afghane. Un commandant du NTC a toutefois précisé que le Centre cherchait à embaucher davantage d'Afghans afin de fournir aux soldats la « texture culturelle » (Venue 2012). Bien que le NTC admette n'avoir qu'une minorité d'employés afghans, lors des « Box tours » que j'ai effectués, la majorité des *role players* étaient pourtant d'origine afghane. Ces derniers parlaient majoritairement dari ou pachto, comme si le Centre les avait tous « sortis » à l'occasion de cette démonstration publique afin de les exhiber.

6.6.1 Corps « authentiques » : les « *Foreign Language Speakers* »

La fierté du NTC, tout comme les autres centres d'entraînement, est d'avoir des *role players* qui sont originaires des régions où se déroulent les interventions militaires. Leur présence appuie le justificatif des entraînements culturels : les soldats pourraient apprendre aux côtés des *role players*, qui seraient des interprètes culturels. Les *role players* afghans et irakiens sont mis de l'avant pour montrer le réalisme des entraînements et la proximité avec le vrai terrain. Dans les médias et sur ses propres plateformes comme les pages web des bases militaires, l'armée se vante de la présence de ses « foreign language speakers » (FLS), à savoir les *role players* qui parlent dans les langues vernaculaires des régions occupées, ceux-ci amènent une valeur « d'authenticité » aux simulations. Facteur d'étrangeté, la langue est donc également objectifiée au sein des scénarios. Pour reprendre l'analogie avec les expositions vivantes, le corps dans son entièreté, incluant les compétences linguistiques, est exposé comme un artéfact culturel métonymique qui représente les savoirs sociaux d'un peuple. Les corps des *role players* sont pris comme des objets ethnographiques censés imbriquer et traduire la culture de l'autre.

Conformément aux pratiques linguistiques abordées plus tôt, on se rend vite compte qu'il y a un melting pot d'acteurs de provenances diverses. Il est utile de rappeler que ce sont des

compagnies privées qui embauchent les *role players*¹⁰¹. Celles-ci cherchent certes des Afghans et des Iraquiens, mais lorsque ceux-ci font défaut, les critères de sélection s'élargissent. C'est ainsi que des personnes originaires de l'ensemble du Moyen-Orient se retrouvent à jouer la population de deux pays – et dans ce cas, je n'hésiterais pas à utiliser le terme « Greater Middle East » pour désigner l'origine des *role players*, le « Moyen-Orient » étant plutôt extensible dans le contexte des simulations. La journaliste Anna Merlan qui a également fait le « Box Tour » rapporte que des membres de la communauté égyptienne de San Diego se retrouvent embauchés comme *role players* au NTC (*topic* juillet 2018). Mon accompagnatrice avait d'ailleurs reconnu l'arabe égyptien lors de la simulation de 2013. Considérant le cadre en place homogénéisant, les langues peuvent être un indicateur des origines ethnoculturelles et trahissent l'hétérogénéité des acteurs qu'on aimerait faire passer pour Afghans ou Iraquiens. Cependant, à moins d'être persanophone ou arabophone ou du moins, être familier avec ces langues, il est fort peu probable de reconnaître toute cette diversité. Ce n'est d'ailleurs pas l'objectif des simulations puisqu'il s'agit de naviguer la désorientation, sans nécessairement la dépasser. Les pratiques langagières qui forment ce *soundscape* oriental performant l'altérité et l'étrangeté de l'espace.

On retrouve un usage similaire des langues dans les films d'action américains qui mettent en scène le terrorisme. Corey Creekmur (2010), qui se penche sur l'orientalisme auditif dans les films (qu'il nomme « aural orientalism »), note que la guerre contre le terrorisme performée à l'écran possède non seulement un répertoire d'images, mais également un répertoire de sons orientalisant. Il remarque que lorsque l'arabe, le farsi, l'ourdou ou toute autre langue associée au Moyen-Orient figurent dans ces films, celles-ci ne sont pas traduites ou alors, partiellement traduites (Creekmur 2010 : 89). Dans les versions sous-titrées anglaises, il n'est pas rare de lire « man/woman speaking in Arabic » lorsque des interactions de ce type se présentent¹⁰².

¹⁰¹ Comme la compagnie « Mission Essential » qui est la contractuelle du NTC. C'est avec celle-ci que j'avais initialement conclu l'entente d'être embauchée comme *role player*.

¹⁰² Creekmur (2010) donne l'exemple de la scène d'ouverture du film *Home of the Brave* (2006). Les premiers mots prononcés dans le film sont ceux d'une femme iraquienne qui s'adresse en arabe à un médecin américain

L'absence de traduction est faite pour créer une tension chez le spectateur et intensifier le suspense (Creekmur 2010 : 89). La présence de ces langues vernaculaires – tout comme dans l'entraînement – amène certes une marque culturelle authentique. Or, comme le note Creekmur « the authenticity that their use brings is typically offset by the language's reduction to sound rather than communication, to a signifier of mystery and danger rather than simply untranslated information » (Creekmur 2010 : 89). Cela est également vrai dans les entraînements.

Là non plus, la langue n'est pas un outil de communication. Les messages linguistiques qu'on retrouve dans la simulation sous la forme orale et écrite (graffitis, panneaux) ne sont pas faits pour être compris, mais pour ajouter au sentiment d'étrangeté. Dans le marché, si certaines inscriptions arabes affichent leur translittération et traduction comme c'est le cas pour « *Makbaz aleraq/Iraq bakery* » (image 12, chap. 4), ou encore « *Mahatat el hafelat/Bus station* » (image 19, chap. 4), la majorité des signes arabes ne sont pas traduits. Ainsi, le non-arabophone ne remarquera pas le Café des beaux jours qui est écrit seulement en arabe sur une des façades, ni la pâtisserie de la ville de Lassdar (image 15, chap. 4), ni la Société égyptienne d'électroménagers (image 33, chap. 4), ni le graffiti contre la présence militaire américaine sur lequel est d'ailleurs apposée une croix (image 27, chap. 4). Il ne se rendra pas compte non plus que les produits du marché ne correspondent pas nécessairement aux noms sur les étiquettes, que là où on annonce la vente de céleris se retrouvent en fait des fruits (image 23, chap.4).

S'agit-il pour autant d'un échec de la réception? Cela dépend de ce que l'on considère être « codé » (voir Hall 1994). Ce n'est pas le céleri qui importe, mais la non-familiarité avec la

qui tente de soigner sa fille. Dans la version pour malentendants, seul l'anglais du médecin est sous-titré, pour ce qui est de la femme on retrouve « woman speaking in Arabic », ses mots ne semblent pas être pertinents, plus, ils représentent une nuisance au travail du médecin (Creekmur 2010 : 89).

langue, ce côté inaccessible, exotique au sens propre : étranger. C'est cette étrangeté que l'on veut que le soldat décode, peu importe sa signification linguistique. Certes, les soldats auront quelques cours de langues pour se repérer minimalement (tant dans la simulation que sur le terrain), mais mis à part les salutations de bases, ces cours restent davantage dans la sphère militaire que culturelle, ciblant principalement le respect des règles d'engagement (les soldats apprennent à donner des avertissements dans les langues locales : demande d'immobilisation, de dégager l'espace, de mettre les mains en l'air). S'il y a un mot à connaître, « stop » est celui que tous doivent impérativement apprendre. Un participant me fit part d'un scénario où l'on pratique les règles d'engagement et l'escalade de la violence : « For someone approaching the gate / we tell them to stop / *stop in a foreign language* / that's the most important you need to know / stop / that's the one word everyone knew / if they keep coming closer then you escalate » (ETV-BEN-2014). Ainsi peu importe si les signes visuels dans le village qui désignent tel ou tel espace de la vie culturelle et économique quotidienne comme un café, un restaurant, une boutique, ne sont pas traduits – ou s'ils sont mal traduits –, la fonction est décorative et n'empêche pas l'entraînement tactique.

J'évoque cette notion de mauvaise traduction avec un exemple bien précis en tête. Au quatrième chapitre, j'ai présenté la photo d'une enseigne où on peut lire « *Mahal el eeman le beea alzoohor/in place of the faith to selling of the flowers* (image 14, chap. 4)¹⁰³. La fonction du lieu porte à confusion. De quoi s'agit-il? Un lieu de culte (*el emman* signifiant la foi) ou un endroit pour la vente de fleurs (*le beea alzoohor*)? En fait, il s'agit d'un fleuriste qui porte le nom de « Magasin de la foi ». L'observateur attentif aura remarqué une trace matérielle islamophobe à cet endroit du village. Sur l'écriteau, à droite du mot fleur, on retrouve l'inscription « of evil » rajoutée à la main. On peut donc lire « *flowers of evil* ». Il va sans dire, la boutique simulée a été vandalisée par un graffiti qui associe directement la foi musulmane

¹⁰³ C'est la *Chicano sociolinguistics* de Peñalosa (1980) ainsi que l'analyse de Jane Hill (1998) sur le « mock Spanish » qui m'a sensibilisée à porter attention aux fautes de traduction. Souvent, celles-ci ne sont pas que de simples erreurs indiquant une lacune linguistique, elles traduisent au contraire des rapports sociaux de domination qui existent entre les communautés ethnolinguistiques impliquées et renforcent ces rapports de pouvoir.

au mal. Encore une fois, cela est plutôt contradictoire dans un espace où se performe une rencontre culturelle organisée censée viser une meilleure compréhension de l'autre. Or, comme l'indique Stone (2018), qui est une des rares chercheuses ayant conduit une étude multi-site sur le sujet, il ne faut pas aller trop loin dans la compréhension culturelle, l'empathie demeure, elle aussi, « tactique » :

Yet trainees were always reminded that this affective labor was instrumental and must not go too far. One military instructor in a classroom training cautioned trainees, affirming just what many anthropologists most feared: "You're learning about culture and cultural understanding to implement US policies downrange. We're not trying to make you into lovey-dovey singers of 'Kumbaya' (2018 : 536).

Stone (2017) relate aussi que lors de certains scénarios auxquels elle a participé, les *role players* pouvaient avoir des propos qui n'avaient rien à voir avec l'action en cours. Ils pouvaient dire qu'ils avaient faim, qu'ils étaient fatigués de pratiquer le même exercice, tenir des conversations personnelles entre eux, rire et pleurer en même temps – ce qu'elle a conceptualisé sous le vocable de « laughscream », notion qui exacerbe cette rupture entre ce qui est demandé de faire (crier à la suite d'un drame qui s'est passé dans la simulation, par exemple un attentat) et leur émotions réelles qui émergent de manière spontanée (rires non planifiés que les *role players* tentent de masquer par des pleurs ou des cris). Stone décrit un scénario qui se déroule lors de funérailles, dans une salle de pleurs simulés (« crying room ») :

the role-players have been screaming all day. Amid the ennui of the endless mechanized repetitions, hoarse throats, and the gap between this coffin and the coffins they saw in Iraq, the role-players sometimes stop wailing the classic words of grief. In such moments, muffled laughter can commingle with their cries as a role-player conceals her faces with her veils. In one instance, one role-player shouted in Arabic: "How long until lunch?" (2017 : 165)

Cette *role player* « endeuillée » lui confesse qu'un jour elle cria en arabe qu'elle rêvait d'un hamburger, chose qui l'a fait immédiatement rire réalisant qu'*hamburger* était compréhensible pour les soldats (Stone 2017 : 165). Plusieurs transgressions de ce type peuvent arriver, ce qui témoigne d'une certaine agentivité subversive chez les *role players* et, comme le suggère Stone, une limite au fantasme militaire de transformer des humains en pures technologies (2017 : 164). Certes, cela crée un moment de rupture au milieu de ces répétitions mécaniques

(Stone 2017). Par contre, on peut interroger la portée subversive de ces interruptions. Si celles-ci passent inaperçues et font fonctionner le bon déroulement de la simulation, qu'en reste-t-il?

La consigne semble être : « Say *anything* as long as it's *in Arabic* » (Stone 2017 : 165, mon emphase). C'est précisément l'attente des différents centres d'entraînement vis-à-vis des « Foreign language speakers » (FLS) : ceux-ci doivent parler dans leur langue étrangère afin que les soldats soient déstabilisés. Stone (2017) mentionna ces moments de spontanéité aux instructeurs pour savoir ce qu'ils en pensaient. Ceux-ci lui répondirent que les *role players* pouvaient dire ce qu'ils voulaient pourvu que les objectifs de l'entraînement fussent respectés – et ces moments ne semblaient guère problématiques, ne serait-ce que parce qu'ils passent sous le radar des soldats qui ne parlent pas la langue (2017 : 169). L'un d'eux lui demanda, sans attente de réponse : « if a tree falls in the woods and no one is around to hear it, does it make a sound? » (2017 : 169). Un autre lui rappela que ce qui importait vraiment dans l'entraînement était que les soldats puissent pratiquer leurs façons d'interagir avec la population locale, pratiquer la bonne entente afin de maximiser les bonnes relations une fois sur le terrain : « [a]ll that matters in the training is the soldiers get to practice rapport. All the rest is background noise » (Stone 2017 : 169). Pourvu que ce bruit de fond ne soit pas compréhensible, il est toléré, voire même encouragé puisqu'il participe à l'orientalisation des lieux et y apporte un gage d'authenticité – l'oriental est vraisemblable, l'étrange authentique.

Si les langues arabes et persanes et leurs variantes dialectales sont utilisées de manière interchangeable dans la simulation, un autre exemple éloquent de cette homogénéisation identitaire et territoriale est le recours aux langues qui ne sont aucunement liées aux terrains représentés. Lors de mes entretiens, je demandais aux participants de me parler des *role players*, de me décrire ce qu'ils faisaient dans la simulation, de me parler des interactions entre eux et avec eux. Je leur demandais aussi s'ils savaient d'où ils venaient et de me dire les langues qu'ils avaient entendues, ou cru entendre, pendant leur entraînement. J'allais apprendre que la provenance des FLS dépassait de loin le Moyen-Orient, et même sa version extensible. Par exemple, un participant canadien me raconta que son interprète était joué par

un Bosniaque qui parlait dans sa langue natale. Je lui demandai si le scénario était alors moins crédible – réponse à laquelle je m’attendais. Je reçus toutefois une réponse négative. Il m’indiqua que ce qui comptait était la préparation en vue d’un terrain où les soldats ne seront pas en mesure de se repérer avec les langues locales. L’ancien soldat devenu très critique de l’institution militaire, m’explique cependant la logique interne derrière l’utilisation d’une langue étrangère sans lien avec le théâtre d’opérations.

Pis ça faisait la job / parce que / en bout de ligne c’était de placer le soldat dans une situation où y comprend pas ce qui se dit / et là tu vas pouvoir mesurer ses réactions mesurer son inconfort / lui va pouvoir s’adapter à ça apprendre à focaliser sur le langage non verbal / ça le force à voir des indices / tsé les gens qui se parlent au téléphone / quelqu’un qui parle au téléphone et te regarde en même temps / ça ça remplit l’objectif / ce qui fait que peu importe que ce soit en serbo-croate ou en Arabe peu importe ça (ETV-MAT-2014)

Il ajouta que ce qui n’était pas crédible était plutôt lorsque l’interprète et les *role players* parlaient en anglais ensemble, et que les soldats devaient faire semblant que l’anglais était une langue étrangère qu’ils ne comprenaient pas. En effet, cela peut arriver qu’il n’y ait pas de FLS pour jouer à l’interprète et qu’un autre militaire tienne ce rôle à leur place. Les soldats en entraînement doivent essayer de ne pas en tenir compte et « faire comme si » afin de mettre en pratique ce qu’ils ont appris sur la façon d’utiliser un interprète de manière efficace. Les militaires que j’ai rencontrés m’ont tous expliqué qu’il s’agissait d’une compétence cruciale à acquérir afin de maximiser les relations entre eux et la population locale. Celle-ci est donc pratiquée dès l’entraînement. Par exemple, il est important que le soldat s’adresse directement à son interlocuteur et fasse comme si l’interprète n’était pas là afin de mimer une conversation naturelle. Par conséquent, ces exemples d’interactions dans une langue commune entre le soldat, l’interprète et les *role players* ou encore dans une langue étrangère, mais sans lien avec le théâtre d’opérations, montrent qu’avant le savoir d’ordre culturel, l’utilisation de l’interprète repose surtout sur un savoir-faire technique, qu’on exerce et qu’on répète dans les simulations afin que les soldats en fassent l’intégration.

À travers mes entrevues, j’allais apprendre la présence des personnes hispanophones qui tentent d’incarner les identités des populations irakiennes et afghanes. Un participant venait

de m'attester la présence de *role players* originaires d'Irak au sein de la simulation. Cependant, en creusant la question des langues, il me dit : « interestingly enough (...) a few of our Iraqi role players spoke Spanish fluently and I can't remember exactly why that was / but they knew Spanish » (ETV-Cameron-2014). Du moins, c'est ce que des soldats sous sa supervision avaient mentionné devant lui. Sur le coup, il n'avait pas pensé remettre en question l'origine ethnique de ces *roles players* « irakiens », malgré cette pratique linguistique plutôt inattendue – non pas que des Irakiens ne puissent pas être multilingues et parler espagnol, mais le fait d'échanger entre eux couramment dans cette langue laisse plutôt croire qu'ils ne sont pas arabophones. Étant donné la situation démographique des États-Unis et précisément dans les États du sud-ouest, il est raisonnable de penser que ces *role players* sont plutôt d'origine mexicaine ou latine¹⁰⁴. Je fis part de ma réflexion au participant, lui demandant si c'était possible selon lui. Il me répondit avec un sourire songeur : « Ah! That's possible! ». Puis il reprit pour justifier la faute, « but they were using / I mean we were directly told / at least by our commanders / and other personnel that these folks were from Iraq / again that can be part of the training process / like hey we'll tell these guys but maybe that's not the case » (ETV-Cameron-2014). Puisqu'il s'agissait d'un discours rapporté, je lui demandai quel était selon lui l'objectif des soldats sous son grade de soulever une telle information. Il ne pouvait en être certain, mais se risqua et me dit ceci :

As crazy as it sounds / I think it was something to do with / and again / in the military you have this sort of / I don't know! / this big underground right / scuttlebutt / rumors stuff like that / when it's younger (rises) younger ranks lower ranks / it's called scuttlebutt just rumors / So I remember somebody saying that / because Spanish was / Spanish was fully becoming the / sort of the most spoken language / that for whatever reason a bunch of the Iraqis spoke Spanish (ETV-Cameron-2014).

Ce détail du terrain est non négligeable. Ce que décrit le participant est ancré dans l'idéologie du mouvement « English-only » qu'on retrouve aux États-Unis. Cette idéologie stipule que l'anglais devrait être la seule langue nationale officielle et la seule langue employée dans la

¹⁰⁴ Qu'ils soient immigrants ou non, l'origine peut en effet être ancestrale/historique comme c'est le cas avec les personnes qui préfèrent utiliser le terme « Chicanos » pour se représenter – le terme étant polysémique, une des définitions acceptées fait référence aux personnes nées aux États-Unis, mais d'héritage mexicain ou latino.

sphère publique. Les partisans militent pour des espaces unilingues anglais, comme celui de l'école et du travail. Dans le dernier cas, plusieurs employeurs ont d'ailleurs déjà adopté des politiques « English-only ». Les hispanophones sont le groupe ethnolinguistique principalement visé par ces politiques discriminatoires. Il existe en effet une peur que l'espagnol et les communautés associées, lesquelles sont accolées au stéréotype persistant d'« immigrants illégaux » (Bender 2002) finissent par prendre le contrôle et perturbe l'hégémonie de la langue anglaise (Macedo 2000; Macedo, Dendrinos et Gourani 2003). Est-ce cela qui serait venu à l'esprit du soldat voyant ou plutôt, entendant, ces *role players*? De se dire, non sans crainte, que même les Iraquiens parlent espagnol!

Il s'agit bien entendu d'une spéculation. Le participant, qui semble un peu mal à l'aise après cette confidence, conclut en disant qu'il ne saurait dire avec certitude pourquoi on lui avait dit ça. Il dit que peut-être que ses soldats avaient également parlé avec des militaires hispanophones. Malgré l'incertitude, je relève tout de même cette situation, car elle pose une réflexion sur l'intrication entre deux racismes, celui dirigé envers les communautés mexicaines et latino-américaines et l'islamophobie. Cet enchevêtrement a bien été documenté par Bender (2002) dans son étude sur les conséquences de la guerre contre le terrorisme pour les Latinos et les Latinas aux États-Unis. Ces populations étaient déjà victimes de profilage racial bien avant le 11 septembre, mais avec les politiques de contre-terrorisme qui ont suivi, et tout particulièrement avec le « Patriot act », au stéréotype du sans-papier s'est annexé celui du terroriste (Bender 2002). Parmi les discours qui circulent, Bender (2002) note qu'il y a celui qui stipule que les terroristes financeraient les immigrants mexicains ou latinos sans argent. Ces derniers sont par ailleurs de plus en plus souvent confondus avec des Arabes ou des musulmans et sont à leur tour victimes d'actes islamophobes (Bender 2002). On ne peut plus ignorer le vocabulaire orientaliste qui se déploie à leur endroit. Le terme « caravane » récemment employé pour parler des migrants qui souhaitent traverser la frontière états-unienne en est un exemple éloquent. À cela s'ajoute le fait que, dans le contexte actuel, les partisans du mouvement « English-Only » justifient leurs revendications et pratiques discriminatoires au nom de la sécurité nationale pour être en mesure de détecter des complots terroristes (qui se ferait obligatoirement en arabe), en plus de leurs motivations nationalistes

habituelles (Bender 2002). Ainsi avoir des membres des communautés hispaniques pour incarner des personnages « moyen-orientaux », potentiellement terroristes, pourrait bel et bien rajouter à cette sublimation identitaire.

Il convient de souligner que la perception de l'ethnicité des *role players* comme étant liée au Moyen-Orient parle davantage de la structure des entraînements et de ses cadres représentationnels que des soldats individuellement. Dans les simulations, les entraîneurs présentent les *role players* comme étant Iraquiens ou Afghans. Les entraîneurs veulent que les soldats pensent qu'ils sont déjà sur le théâtre d'opérations. C'est un des objectifs de la simulation, faire oublier que c'en est une. L'exemple précédent, avec le soldat qui pensait que les *role players* hispanophones étaient des Iraquiens, témoigne de la réussite de la simulation. À l'instar de la légende en publicité qui oriente la lecture de l'image, les simulateurs orientent le regard des recrues afin qu'ils voient leurs interlocuteurs comme n'étant nul autre que les membres de la population locale. Il en va de même pour le « Box Tour ». Bien évidemment l'armée ne va pas mettre de l'avant le fait que des personnes d'origine mexicaine ou égyptienne jouent le rôle d'Afghans. La diversité culturelle et linguistique des *role players* en vient à être gommée. Or, comment des personnes qui n'ont rien à voir avec l'Irak et l'Afghanistan en viennent-elles à être codées et décodées comme étant de ces régions?

6.6.2 « Arab face » et mascarade raciale

Plusieurs stratégies sont mises en place pour produire un tel message et assurer sa bonne réception. Les caractéristiques physiques et somatiques des *role players* jouent un rôle déterminant dans la performance de l'autre au sein de la simulation. En effet, recruter des personnes originaires du Mexique et d'Amérique latine pour compléter le bassin de *role players* qui viennent du Moyen-Orient suggère que ce sont d'abord et avant tout des personnes « de couleur » qu'on recherche pour peupler les faux villages, peu importe leur origine ethnique – leur corps racialisé étant objectifié devient interchangeable. Ainsi, il semble que pour jouer un membre de la population locale de ces villages il faut être « basané ». Ce n'est

pas quelque chose d'exceptionnel si on y pense, ni spécifique aux entraînements. Hollywood a sa propre tradition orientaliste en ce sens (voir Bernstein et Studlar 1997; Shaheen 2000, 2003). L'industrie puise dans le même bassin d'acteurs qui pourraient finalement se retrouver dans les simulations militaires pour jouer les mêmes populations visées. Des *role players* basanés de diverses origines sont embauchés pour jouer des « *Arab-looking folks* » lorsque ce ne sont pas carrément des personnes blanches qui tiennent leur rôle et performant un « Arab-face », soit une expression formulée en référence au « Blackface » (comme l'évoquent aussi les expressions « Red-face », « Yellow-face » et « Brown-face »)¹⁰⁵. S'appuyant sur l'étude de Rubin et Melnick (2007) sur l'immigration et la culture populaire américaine, Sunaina Maira examine la pratique du « belly-dancing » et suggère que

Arab-face performances echo the racial impersonation of “acting black” and “playing Indian” (both Native American and South Asian), and perhaps most closely mirror the liberal/hippie interest in Indian spirituality, fashion, and music in the 1960s and '70s, thus domesticating a certain segment of “Asian” culture, free of the anxieties associated with the Vietnam War (2008 : 334).

Maira (2008) qualifie de ventriloquie raciale et de mascarade raciale cette imitation essentialiste des personnes de couleur. Or, cette mascarade ne se limite pas aux personnes blanches qui tiennent le rôle de personnes racialisées, elle se poursuit même lorsque ce sont des individus de la « bonne » origine qui tiennent ce rôle censé représenter le leur. Par exemple, même lorsque ce sont des acteurs d'origine arabe ou musulmane qui sont embauchés pour jouer « leur » propre rôle dans des productions hollywoodiennes, c'est souvent pour mettre en premier plan une essence orientale comme c'est le cas avec les simulations militaires. On « orientalise l'Orient » comme le stipule Edward Saïd (2003). Les acteurs s'adonnent ainsi à une sur-performance identitaire qui est davantage raciale qu'ethnique. Il en va de même avec les acteurs qui jouent la population locale au sein des simulations militaires.

¹⁰⁵ Souvent associé au terrorisme islamique, il est à noter que les « Arab face » peuvent inclure la représentation de musulmans non arabes, comme les Afghans qui sont souvent mépris pour des Arabes. Les Brown-face sont associés à la représentation des personnes basanées au sens général, en dépit de la confession de foi, par exemple lorsqu'il est question d'imiter des Indiens (qu'ils soient hindouistes, chrétiens ou musulmans). Ainsi, dans la simulation, on a affaire simultanément à des « Arab face » et des « Brown face ». La première expression rend cependant mieux compte du lien avec la guerre contre le terrorisme.

De par la sélection de *role players* basanés, leur performance ne propose pas un héritage ancestral commun¹⁰⁶, mais met en relief le phénotype (élément fondamental de la pensée raciale), et ce, alors qu’aussi bien en Irak qu’en Afghanistan la population comprend aussi des personnes qui ont le teint pâle et les yeux clairs.

Cette performance ne doit pas être confondue avec les demandes de justice représentationnelle qui émergent de diverses communautés minoritaires, où il y a une volonté d’autoreprésentation qui critique le fait que des acteurs appartenant à la majorité soient privilégiés pour jouer leur rôle. Pour poursuivre le parallèle avec le racisme d’Hollywood, celui-ci se révèle par un accès limité aux rôles qui sont destinés aux acteurs issus de ces communautés et par les nombreuses pratiques de Black/Brown/Red et Yellow face (Wang Yuen 2016)¹⁰⁷. La différence entre ces revendications d’autoreprésentation et les représentations dominantes que l’on retrouve autant dans les films que dans les simulations militaires réside dans le type de rôle qui est attribué. Si dans le premier cas, ces acteurs minoritaires veulent bien incarner les héros des films qui les représentent dans cette industrie où le racisme structurel et l’ethnocentrisme sont prégnants, les acteurs basanés représentant des Arabes ou des musulmans sont très souvent confinés aux mêmes rôles. L’étude exhaustive de Jack G. Shaheen (2003) – qui analyse, sur plus d’un siècle de cinéma américain, au-delà de 900 films avec des personnages arabes – montre que, mis à part quelques rares exceptions, les personnages arabes tiennent presque toujours le rôle de vilains. L’étude indique que depuis 1986, « filmmakers have collectively indicted all Arabs as Public Enemy #1 – brutal, heartless, uncivilized religious fanatics and money-mad cultural "others" bent terrorizing civilized Westerners, especially Christians and Jews » (2003 : 172). Autant dans les films hollywoodiens que dans les simulations militaires, les corps basanés sont instrumentaux,

¹⁰⁶ On peut rappeler que la « croyance en des ancêtres communs, réels ou putatifs, est ce qui distingue le groupe ethnique d’autres catégories sociales et culturelles (Juteau 1996 : 97).

¹⁰⁷ La critique ne se limite pas aux acteurs blancs qui incarnent les personnes racisées, mais concerne aussi les acteurs cisgenres jouant le rôle de personnes trans, les acteurs non handicapés incarnant des personnages ayant un handicap, ou encore des actrices minces qui jouent le rôle de femmes plus grosses dans un « *fatsuit* », etc.

surtout lorsque vient le temps de jouer des terroristes. Ainsi, dans le cas des faux villages, ce n'est pas une autoreprésentation, mais l'embauche des gens de la « communauté » pour (re)produire des stéréotypes négatifs sur le groupe générique des Arabes et des musulmans. Leur physicalité, simples traits somatiques dénotés, connote non seulement une différence culturelle à domestiquer par le biais de leur mise en scène, mais aussi une identité raciale suspecte, car associée au fondamentalisme religieux. Ainsi, cette performance participe à la racialisation de l'Islam et des musulmans puisqu'elle exacerbe l'altérité de ces derniers et renforce les stéréotypes existants sur ceux-ci, comme le lien entre le corps basané et le sujet terroriste (voir Gotanda 2011; Joshi 2006; Singh 2003).

Bien entendu, le signe n'opère pas seul. Comme on l'a dit, le sens est toujours intertextuel, la signification émerge d'assemblages, de la réunion entre signes – signes dont la valeur mythique n'est certes pas toujours égale. Il advient en effet que certains signes signifient plus que d'autres, c'est le « mode superlatif de la signification » (Barthes 2010 : 60). Outre la couleur de la peau, il est pertinent de s'attarder sur la barbe, les vêtements traditionnels et les différents voiles, car ceux-ci participent pleinement à la construction des stéréotypes qui jouent un rôle important dans l'essentialisation et la racialisation des hommes et des femmes musulmanes, nourrissant le discours islamophobe. Dans l'imagerie occidentale, l'homme terroriste est souvent représenté avec une barbe. Celle-ci ne peut cependant connoter en soi le terrorisme islamique. Une comparaison avec l'examen de l'iconographie de l'abbé Pierre qu'a fait Barthes dans ses *Mythologies* (2010 : 60) le démontre bien. Dans le cas de l'abbé, la barbe participe à la connotation de la sainteté, de la charité, de l'apostolat. Dans les deux cas, le signe visuel dénotatif est le même, mais il participe à deux « circuits mythologiques » (2010 : 61) complètement différents. Dans le cas de l'abbé, on reconnaît un religieux chrétien en raison de l'association de différents signes visuels notamment la croix et l'habit de prêtre. C'est la barbe d'un homme basané combinée avec des vêtements orientaux qui la conduit dans un tout autre circuit mythologique. Si la barbe de l'homme musulman peut connoter une piété, contrairement à celle de l'abbé, il s'agit d'une piété dangereuse et belliqueuse, associée au djihad. Se vêtir avec des vêtements traditionnels ou qui passent comme tels, c'est finalement

se déguiser en ennemi potentiel de la civilisation occidentale, être habillé en Afghan ou Iraquien au sein des faux villages c'est être déguisé en terroriste latent.

Si les corps basanés d'origines diverses sont instrumentalisés pour faire fonctionner la simulation, il est crucial de souligner que des corps non racialisés participent également à la racialisation en place. En effet, il y a aussi des acteurs blancs qui se déguisent afin d'interpréter la population locale afghane ou iraquienne, mettant en exergue les « Arab face » et « Brown face » qui sont performés dans ces entraînements. En absence du corps racialisé, ces acteurs portent des signes racialisant pour signifier leur altérité. Leur performance ne nécessite pas de se foncer la peau comme dans la pratique du « Blackface ». Les acteurs ont recours à d'autres stratégies de « maquillage » pour racialiser un corps autrement blanc. Les costumes sont donc fondamentaux dans cette écriture et lecture d'un Moyen-Orient essentialisé. Par exemple, la *dishdasha*, le *kurta shalwar*, le *keffieh*, le *pakol*, le *hijab*, la *burqa* et même la barbe qui étaient de simples signes dénotatifs dans le langage-objet deviennent les signifiants du langage mythique et se transforment en marqueurs de suspicion racialisée. Il s'avère, par ailleurs, que la plupart de ces signes, connotant cette orientalité dangereuse, soient traduits en termes occidentaux. On n'emploie pas ou peu les noms originaux de ces vêtements. Par exemple, les participants ont souvent eu recours à l'expression « men's robe » pour parler des vêtements traditionnels masculins. La désignation de ces vêtements par un terme « la robe », qui est associée dans la culture occidentale davantage à la féminité qu'à la religiosité, rend les hommes moyens-orientaux également suspects sur le plan sexuel. L'orientalisme en œuvre dans cette mise en scène est ainsi infléchi par des significations genrées et sexuées. L'exception à la règle est certainement la connaissance et l'usage du mot *burqa*. Étant devenu le symbole quintessentiel de l'oppression des femmes musulmanes et dans un contexte où émanciper les femmes de ce vêtement a servi de justification morale de l'invasion de l'Afghanistan suite aux attentats du 11 septembre, il n'est donc pas étonnant que tous connaissent désormais son nom (voir Al-Saji 2010).

Or, il est crucial de savoir *qui* majoritairement est appelé à incarner « *la femme musulmane* » dans ces simulations militaires. En outre, parler des femmes afghanes et irakiennes dans ce contexte implique de parler du « voile », qui fait l'objet d'une panique morale en Occident (Al-Saji 2010). On peut alors poser la question à savoir qui se retrouve « *voilée* » dans les faux villages. L'emploi de l'expression est conscient, dans le but de rendre compte des représentations négatives dominantes qui sous-tendent les mots voile/voilée et qui sont imbriquées dans les performances militaires. Comme le souligne Al-Saji, « [v]eil is a term that recalls orientalist and colonialist images of Muslim cultures, presenting in a homogeneous way what are historically dynamic and culturally distinctive modes of feminine dress (2010 : 878). Au sein des entraînements, bien qu'on évoque une tentative de compréhension, voire de rapprochement culturel entre les soldats et le terrain humain, les pratiques sociales et les dynamiques liées au port du voile sont masquées ainsi que l'agentivité des premières intéressées. Le signe est loin d'être polysémique ici et ne porte qu'un seul sens, celui l'oppression¹⁰⁸.

Pour commencer, il faut rappeler qu'on retrouve beaucoup moins de *role players* femmes que de *role players* hommes dans la mise en scène de la population locale –, et ce, bien que la proportion entre les sexes (sex-ratio) dans les régions représentées ne présente pas d'écart significatif (comme ce serait le cas pour la Chine par exemple). En dépit de quelques contractuelles afghanes et irakiennes, le terrain humain féminin est incarné par les femmes soldates, mais aussi par les épouses de militaires postées sur la base. Si plusieurs femmes blanches participent aux jeux de rôle, aucune femme blanche n'était « visible » dans les

¹⁰⁸ L'objectif de mon propos n'est pas de nier l'oppression qui existe dans les communautés musulmanes, mais de dire que cette oppression est instrumentalisée pour justifier une intervention militaire qui finit par tuer ces corps que l'on dit protéger. De plus, comme le démontre Al-Saji (2010), ce régime de vérité construit autour de la femme musulmane opprimée sert à nier le patriarcat occidental puisqu'on y présente les femmes blanches comme libres et égales. Dans ce schème narratif la femme musulmane se retrouve « dé-subjectifiée » à travers le regard racialisant qu'on porte sur elle, car celle-ci se voit réduite à son voile (Al-Saji 2010). La femme musulmane voilée devient au sein de la modernité occidentale « une allégorie de la différence culturelle non désirable » (Bilge 2010b : 10 ma traduction). De plus, si dans certains contextes politiques comme Afghanistan sous le régime Taliban, les femmes sont contraintes à se voiler, cette obligation teinte la manière de comprendre les femmes voilées qui ne sont pas obligées de le faire en niant notamment leur agentivité religieuse (Bilge 2010b).

simulations auxquelles j'ai assisté. Les femmes racialisées vont porter le hijab, ce qui permet d'exposer leur visage « exotique » et rendre le tout plus « authentique », tandis que les femmes blanches ou celles qui ne pourraient pas passer pour des Orientales vont se retrouver sous la burqa. Andy Rice, qui a fait de l'observation participative à Fort Irwin en tant que contrôleur tactique, rapporte l'expérience de « Jane », une femme blanche originaire de la ville avoisinante de Barstow. Alors qu'on sait à quel point la mobilisation de la langue importe dans la simulation, ici c'est le silence qu'on lui a demandé de performer. Comme le note le chercheur, Jane ne connaissait presque rien de l'Afghanistan ou de l'Islam, cependant « the army allowed her and other local American women to play these roles because, according to script, they said nothing in public, remained anonymous beneath the burqas, and simply followed their husbands (Rice 2016 : 8). Or, la symbolique de la femme blanche sous la burqa est fort chargée sur le plan idéologique. Au-delà de la raison pratique de ne pas se faire *découvrir* en tant qu'Américaine blanche et ainsi, nuire au subterfuge, d'un point de vue herméneutique, il y a dans cette représentation la projection d'une peur occidentale, celle d'« islamisation » de *nos* sociétés. Cette peur prend ancrage dans la notion d'*ennemi de l'intérieur* qui traduirait la machination d'une religion fondamentaliste qui complot afin de « voiler *nos* femmes » (voir Bilge 2010a), ce qui ironiquement est mis en scène par l'armée elle-même¹⁰⁹.

Pour comprendre davantage la logique derrière ces décisions de qui est *voilée* et à quel degré, qui porte le hijab, qui porte la burqa, il faut regarder les dimensions croisées entre le genre, la race et l'économique. On dit que les *role players* sont parmi les contractuels les mieux payés, surtout si ce sont des locuteurs natifs (Rice 2016)¹¹⁰. On comprend alors que les centres

¹⁰⁹ Comme le démontre Sirma Bilge dans son article sur la patrouille des frontières (2010a), le cadrage « égalité-de-genre-et-des-libertés-sexuelles » délimite les frontières du « nous/non-nous » dans les sociétés occidentales. Plus précisément, celles-ci « se construisent à travers la supériorité de notre manière de traiter nos femmes par rapport à leur manière de traiter les leurs » (2010a : 219). La seule présence de la femme voilée en Occident est perçue comme une menace au système de valeur (Bilge 2010a). Il est donc éloquent à cet égard que l'armée « voile » ces femmes non musulmanes pour le besoin de ses entraînements.

¹¹⁰ Dans *Full Battle Rattle* (Gerber et Moss 2008), il est question de 300\$ de rémunération par jour de simulation au NTC. Les plus hautement rémunérés sont par contre les acteurs amputés (*Venue* 2012).

d'entraînement ne veulent pas gaspiller l'opportunité d'exhiber une *role player* de couleur qui, de surcroît, « parlerait » une langue étrangère. Ses traits somatiques et ses compétences linguistiques sont des valeurs ajoutées, des commodités pour lesquelles l'institution paie. En revanche, afin de réduire les coûts, l'armée cherche aussi, et surtout, des bénévoles ou des employés à temps partiel comme Jane pour peupler ces villages (Rice 2016)¹¹¹.

Dans le cadre de l'organisation de cette rencontre culturelle entre les soldats et la population locale, les *role players* voilées ne sont pas simplement là pour représenter fidèlement les femmes irakiennes et afghanes; leur mise en scène, dans le cadre de cette rencontre vise à favoriser la compréhension des militaires du terrain humain et des rapports hommes/femmes dans les sociétés musulmanes. Ici, l'armée *voile pour comprendre*. On pourrait même l'interpréter comme un fantasme colonial inversé si on se rappelle les projets coloniaux de dévoiler les femmes musulmanes. Projet politique organisé comme en Algérie ou encore fantasme cinématographique. Ce dernier se matérialise à travers le personnage de la femme orientale voilée ayant besoin de l'aide et de la protection de la part d'une figure patriarcale colonisatrice (Shohat 1990). Cette femme construite par le cinéma devient en fait la métaphore du mystère de l'Orient et pour le percer, l'Occident n'a nul autre choix que de la dévoiler, pour sa propre compréhension, mais aussi pour assouvir son désir (Shohat 1990 : 40). Ella Shohat réitère ici que le genre et la sexualité sont des marqueurs significatifs du discours colonial. Elle soulève d'ailleurs l'ironie qui suit, les femmes voilées dans la peinture, les photographies et les films orientalistes exposent finalement plus de chair qu'elles n'en

¹¹¹ En fait, il semble que le ratio bénévole/employé rémunéré soit plus élevé chez les *role players* femmes. Je le dis sous toute réserve, à partir de mon savoir expérientiel. Parmi les vétérans rencontrés en entrevues, aucun homme ne m'a parlé d'avoir fait du bénévolat. Lorsqu'ils participaient aux jeux de rôle, ils étaient spécifiquement embauchés pour être dans l'OPFOR. Tandis que les deux femmes qui occupaient des positions de combat (deux sur trois dans l'échantillon, la troisième était infirmière et a donc reçu un entraînement un peu différent) m'ont toutes les deux dit avoir joué aux Afghanes ou aux Irakiennes alors que ce n'était pas leur tâche. Considérant que le fait que les partenaires des militaires sont surtout des femmes et qu'il est une pratique commune pour elles de faire du bénévolat dans les simulations, comme me l'avaient témoigné les deux femmes qui conduisaient la visite du NTC en 2013, il est plutôt raisonnable de penser que bien qu'il y ait moins de femmes dans la simulation, c'est parmi elles qu'on retrouve le plus de bénévoles.

cachent. Elle ajoute que cette exposition du corps féminin, celui de cette « femme autre », et l'exposition de son dénuement est une allégorie de l'homme occidental qui a le pouvoir de la posséder. En tant que métaphore de son territoire, elle est mise à disposition pour la pénétration et domination occidentale (Shohat 1990 : 40). Anne McClintock (1995) abonde dans le même sens et montre que les conquêtes impériales sont genrées, les terres inconnues aux confins de l'Europe sont érotisées, les frontières à la limite du monde connu sont féminisées. Ainsi, « [i]n these fantasies, the world is feminized and spatially spread for male exploration, then reassembled and deployed in the interests of massive imperial power » (McClintock 1995 : 23). Ce n'est donc pas une coïncidence que les terres « découvertes » par les explorateurs européens soient décrites comme étant « vierges »; la conquête impériale est pensée comme une rencontre érotique, voire sexuelle, entre l'Europe masculine et l'autre féminin. À première vue, ce dénuement de la femme orientale et le regard voyeur occidental semblent plutôt absents dans le cadre des entraînements. Malgré ces représentations moins sexualisées du hijab et de la burqa, la sensibilité culturelle par rapport aux voiles religieux ne sert qu'à une compréhension apparente du terrain humain féminin. Il s'agit d'une compréhension de surface dont la représentation repose sur une rationalité similaire de pénétration et de conquête, imbriquée dans une matrice de savoir/pouvoir. Connaître pour mieux dominer. La femme se retrouve à nouveau comme ce qu'avait observé Anne McClintock (1995) pour la colonisation européenne, un marqueur limitrophe de l'Empire, un point de contact qui délimite sa frontière. Dans le contexte néocolonial contemporain, la femme musulmane et son voile représentent une frontière civilisationnelle entre un monde voilé régressif et « pré-moderne » et un monde occidental dévoilé, donc libéral, progressif, moderne et libre – libre, car « sexuellement libéré » (voir Bilge 2010a ; Bilge 2010b, Kiliç, Saharso et Sauer 2008, Phillips 2007). Le voile est une représentation physique d'une différence naturalisée tant sur les plans culturel, religieux, qu'ethnique, il s'agit d'un signifiant qui confirme un différent système de valeurs entre l'Orient et l'Occident (Kiliç, Saharso et Sauer 2008 : 404). Dans le cadre de la simulation, le voile performe les « frontières ethnosexuelles » construites sur le principe d'égalité de genre (Bilge 2010b) que les soldats auront à franchir une fois sur le terrain. Commentant la médiatisation des accommodements raisonnables en matière religieuse aux Québec, Sirma Bilge parle d'une « cadre dramatisant »

ou ce principe d'égalité (qui en fait est une injonction à la visibilité) « paraît être *en péril* » (2010a : 218). Pour reprendre cette image, à travers la représentation genrée et sexuée du terrain humain, il y a une méta-performance de ce cadre dramatisant, où l'égalité de genre et la liberté sexuelle *ne paraissent plus* simplement, mais *sont* carrément mises en péril dans cette mise en scène de l'autre féminin¹¹². L'armée utilise la figure féminine afin de mettre en scène la raison morale des interventions guerrières.

On retrouve des signifiants d'une l'altérité naturalisée et des stratégies racialisantes du côté des hommes également. Le port du keffieh et le port de la barbe en représentent deux qui sont assez caractéristiques. Rafe, un participant devenu activiste anti-guerre après son déploiement en Irak, qualifie ces mascarades de techniques de « camouflage ». En recouvrant une partie du visage, ces deux signes performant la figure inquiétante de l'ennemi caché. Le keffieh et la barbe symbolisent une menace latente. Tous les membres du personnel militaire qui jouent les insurgés possèdent ce foulard arabe et le portent lors des attaques contre les soldats en entraînement. En plus, ils sont plusieurs à se laisser pousser la barbe afin de ressembler davantage aux locaux. Cette imitation de la population dépasse même les frontières de l'entraînement pour se jouer sur le terrain. Rafe qui s'est converti à l'Islam se rappelle amèrement ceci :

Even when I was in Iraq I remember when / we used to joke / like someone / “Hey if we’d grow a beard out we’d look like Iraqi or we’d look like you know” / and then be like “Oh you better watch out because you know if you’d be walking at night they might just put a shot at you because they think you are an Iraqi or something” (ETV-RAF-2014).

La mise en mots de cette expérience est évocatrice sur le plan de la construction de l'inimitié : « we’d look like Iraqi or we’d *look like you know* », la phrase n’a pas besoin d’être complétée. Ce qui est insinué dans cette omission c’est la figure de l’ennemi terroriste. Avec une barbe on

¹¹² Nos soldats occidentaux intervenant en Irak ou en Afghanistan sont présentés comme des héros mettant leur vie à risque pour l'épanouissement des femmes de ces pays (Bilge 2010a). Or, ce discours sur l'égalité de genre et sur les libertés sexuelles, également performé au sein des entraînements, occulte le fait que dans l'armée américaine, les femmes soldats ont plus de chances de se faire agresser sexuellement par leurs pairs masculins que de mourir au combat, tuées par l'ennemi (Dick 2012).

pourrait être mépris pour l'un ou l'autre : Iraquien et terroriste sont ici pratiquement synonymes. La figure fragile du civil se voit absorbée par celle de l'insurgé.

Avec tous ces exemples qui présentent des personnes extérieures aux cultures référencées, on pourrait être porté à croire que les *role players* d'origine iraquienne ou afghane ne sont, en fin de compte, pas si nécessaires. Il ne faut pas se méprendre, la présence d'hommes et de femmes qui proviennent des régions représentées est cruciale, car elle valide l'authenticité des simulations et par voie d'extension, les rend légitimes. Ce ne peut être une caricature orientaliste raciste puisque de « vrais » représentants culturels participent aux entraînements. Si ce n'était que des Américains blancs déguisés en Afghans et en Iraquiens, cette mascarade raciale et raciste deviendrait flagrante et plus sujette à la critique. Or, l'insertion de corps « véritables » dans la simulation – des corps qu'on dit « ethnographiques », porteurs de la culture de tout un peuple et qui deviennent à cet égard des « objets totémiques » comme le suggère Lidchi (1997) dans le cas des expositions vivantes – fonctionne ici comme preuve à l'appui d'un tournant culturel autoproclamé stipulant une guerre moins létale et plus humaine, car sensible sur le plan de la culture¹¹³. De surcroît, la participation bien médiatisée des personnes originaires d'Irak, d'Afghanistan, mais aussi de l'ensemble du Moyen-Orient, envoie le message que les populations locales appuient les interventions militaires américaines dans leur pays et peut-être aussi, quoique de manière plus indirecte, les politiques étrangères des États-Unis dans l'ensemble de la région. L'inclusion de ces corps est donc essentielle, mais n'a pas à être exclusive. Par leur présence, les *role players* qui n'ont rien à voir avec le Moyen-Orient peuvent passer inaperçus. Les *roles players* de toutes les origines deviennent tous « moyen-orientaux » par défaut : Arabes et/ou musulmans par procuration. L'Orientalisme et le racisme sont cachés par cette dimension *vraie*, alors que c'est cette dimension même qui les véhicule.

¹¹³ Étant donné les logiques représentationnelles décrites jusqu'à présent, je crois que toute personne de ladite région du MENA représente un « corps véritable », un corps ethnographique qui a la valeur de totem.

6.6.3 Les simulations langagières et le « Mock Arabic »

La performance du « Arab face » ne se limite pas à l'appropriation vestimentaire, mais implique aussi l'appropriation langagière, celles des communautés représentées. Les *roles players* qui ne sont ni arabophones, ni persanophones, et qui jouent les civils, ainsi que les soldats de l'OPFOR vont utiliser des expressions vernaculaires pour faire semblant d'appartenir aux communautés locales. Les exemples de mots employés que m'ont donnés les participants étaient majoritairement en langue arabe et non persane¹¹⁴. Certes, l'arabe est la langue coranique et donc employé dans le cadre religieux des deux pays, mais au-delà de la question théologique, l'utilisation de l'arabe est orientalisante. L'usage est très restreint, la connaissance d'expressions est limitée. Tous par contre semblent connaître « Allahu akbar » (Dieu est (le) plus Grand). On m'a rapporté que certains allaient même jusqu'à faire semblant de parler la langue, soit en disant quelques mots appris ou encore imitant la sonorité de l'arabe¹¹⁵, il s'en suit bien évidemment une caricature du langage avec la sur-utilisation de ses consonnes gutturales. Or, cette sonorité « gutturale » des langues moyen-orientales est négativement connotée, elle rapproche les locuteurs de ces langues de la barbarie : le guttural n'est pas « civilisé » (voir Gressitt-Diaz 2017). Cette caricature linguistique se joue aussi à travers l'imitation de l'accent arabe lorsque les soldats ou les *role players* vont parler anglais, mais avec un fort accent arabe simulé. On sait de par les nombreuses recherches qui examinent les intrications entre les rapports sociaux et le langage que celui-ci est un « agent actif dans la production et la reproduction [des rapports de pouvoir] » entre les groupes sociaux (Bachmann, Lindefeld et Simonin, 1991 : 113-115), cela n'est pas moins vrai dans le cas d'*imitations* linguistiques.

¹¹⁴ Les exemples de mots perses étaient principalement liés aux règles d'engagement.

¹¹⁵ Cette imitation sonore dévalorisante, voire animalisante, n'est pas sans faire penser au « ching chong » ou « ching chang chong », pratique courante d'imitation des Chinois, ou tous ceux mépris pour des Chinois, exprimant par le fait même la sinophobie dans la culture populaire. L'écrivaine coréenne Mary Paik Lee donne des exemples éloquentes de cette pratique raciste dans son autobiographie *Quiet Odyssey* (1990). Pour une analyse contemporaine sur les contours idéologiques de ce racisme linguistique, voir « the meaning of Ching Chong : Language, Racism, and Response in New Media » d'Elaine W. Chun (2016).

La notion de « mock language », employée en anthropologie linguistique, décrit bien le phénomène qui se passe dans les simulations militaires. L'expression sert à décrire une utilisation parodique d'une langue par des individus qui ne parlent pas la langue en question, comme c'est le cas ici avec l'emploi de l'arabe et qui n'appartient pas à la communauté de locuteurs qu'ils imitent. L'anthropologue Jane Hill a développé ce concept à partir de sa théorisation du « mock Spanish » aux États-Unis. La pratique fait référence à l'incorporation de termes espagnols et pseudo espagnols dans l'anglais américain, par exemple en ajoutant le préfixe « el » ou le suffixe « o »¹¹⁶. Les locuteurs non hispaniques vont soit exagérer l'accent espagnol ou inversement s'adonner à une hyper-anglicisation parodique. Alors que feindre de parler espagnol est désirable pour le locuteur américain anglophone unilingue, cela envoie le message qu'il est ouvert sur le monde, qu'il a « voyagé », l'usage de l'espagnol par les hispanophones eux-mêmes, et particulièrement par les communautés hispaniques historiques (comme les Portoricains et les Chicanos du sud-ouest) est vu comme une menace par la majorité américaine anglophone (Hill 1995, 1998, 2008)¹¹⁷. Hill qualifie la pratique de «“covert racist discours” because it accomplishes racialization of its subordinate group targets through indirect indexicality, messages that must be available for comprehension but are never acknowledged by speakers » (2008 : 683).

Le « mock Arabic », expression typique de l'orientalisme sonore, a peu été étudié, mais les faux villages offrent un terrain fertile pour l'analyse. Certes, les contextes historiques d'utilisation ne sont pas les mêmes et la compétition entre les langues ne porte pas le même

¹¹⁶ Les exemples souvent cités dans la littérature sont : « *mucho trouble o* », « *el cheap-o* », « *buenos nachos* », « *no problemo* », ou encore le célèbre « *hasta la vista baby* », devenue une phrase culte tirée du film *Terminator 2* avec Arnold Schwarzenegger (Hill, 1995, 1998, 2008).

¹¹⁷ Selon Hill (1995, 1998, 2008), l'emploi du « mock Spanish » représente pour son énonciateur une façon de montrer son cosmopolitisme. On pourrait ici nuancer le propos en suggérant qu'il s'agit plutôt d'une aspiration au cosmopolitisme, toute forme de « mock language » performant une *façade cosmopolite*. On pourrait également y voir la performance d'un racisme ironique ou « hipster racism » – comme le notent Dubrofsky et Wood « too hip and self-aware to actually mean the racist stuff one expresses » (2014 : 285). Par contre, la conscience de la nature raciste du propos d'origine, réflexivité au cœur du « hipster racism » – puisque c'est celle-ci qui effacerait « miraculeusement » la nature offensante du propos par cet usage ironique réflexif (Meer 2 janvier 2013) –, n'est pas systématique dans ces pratiques d'imitations langagières.

bagage, toutefois un parallèle est à faire puisque toute forme de « mock language » constitue un discours raciste véhiculant des stéréotypes négatifs dont la fonction principale est d'élever son propre groupe au détriment l'autre, soit ce qui est en jeu dans les villages orientaux. Bien entendu, il ne s'agit pas de n'importe quel groupe, ces formations linguistiques sont imbriquées dans des relations de dominations. Comme Hill le précise, dans le cas du « mock Spanish » aux États-Unis, il s'agit de l'élévation de la blancheur (« elevation of whiteness ») (2008 : 683). Il en va de même avec le « mock Arabic » dans les faux villages.

Ici, il est utile de rappeler que la blancheur ne se réduit pas à la couleur de la peau. Cette précision est d'une importance majeure, surtout dans le contexte d'une institution comme l'armée américaine, où les troupes sont très diversifiées. Selon le rapport « Population Representation in the Military Services » de l'année fiscale 2016, 43 pour cent des hommes et 56 pour cent des femmes disent appartenir à une « minorité raciale » ou « ethnique » (Reynolds et Shendruk 2018)¹¹⁸. Depuis la fin de la conscription en 1973, les femmes issues de minorités raciales et ethniques sont invariablement surreprésentées par rapport à leur pourcentage au sein de la population américaine; dans l'infanterie par exemple il y a presque autant de femmes noires que de femmes blanches (Reynolds et Shendruk 2018). On pourrait alors contester l'argument que la blancheur se voit élevée dans un contexte aussi multiethnique et multiracial que l'armée. Au demeurant, si l'armée représente une institution dont le personnel est en grande partie non-blanc, celle-ci demeure une institution blanche. Celle-ci sert à la reproduction sociale des rapports de pouvoir et de domination, maintenant la hiérarchie raciale en place (Ray 2018). C'est le « visage multiculturel de la suprématie blanche » qui est à l'œuvre, selon l'expression de Ramón Grosfoguel (comm. pers. 2016).

¹¹⁸ Les agences fédérales distinguent minorité raciale et minorité ethnique. La race est divisée en cinq groupes « white, black or African American, American Indian or Alaska Native, Asian, and Native Hawaiian or other Pacific Islander ». L'ethnicité est divisée en deux catégories : « Hispanic or Latino, and not Hispanic or Latino » (Reynolds et Shendruk 2018). Selon le recensement de 2010, les Noirs ou Afro-Américains représentent 12,6 % de la population américaine, les Latinos ou Hispaniques 16,3%, les Asiatiques 4,8%, les groupes autochtones (« American Indian », « Alaska Native », « Native Hawaiian », « other Pacific Islander ») représentent ensemble 1,1% de la population totale (United States Census Bureau 2010).

Cette diversité des recrues masque la suprématie blanche structurelle de l'institution et sert d'alibi à la reproduction des rapports de pouvoir qui privilégient les Blancs et les normes associées à la blanchité. Elle est maintenue et accentuée par les politiques d'intégration de l'institution militaire qui se disent « color-blind », spéculant offrir une égalité des chances à tous, l'institution s'auto-congratule devant le public d'avoir su créer cette « Army of one » (Ray 2018). Jodi Melamed (2006) tient un propos similaire. Selon elle, les références au « multiculturel » efface la position centrale que la race et le racisme occupent dans le néolibéralisme dont les politiques sont présentées comme étant postraciales et donc synonymes de liberté et d'opportunité (2006 : 1). À l'intérieur de ce paradigme, le langage du multiculturalisme

consistently portrays acts of force required for neoliberal restructuring to be humanitarian: a benevolent multicultural invader (the United States, multinational troops, a multinational corporation) intervenes to save life, "give" basic goods or jobs, and promote limited political freedoms (Melamed 2006 :1).

C'est aussi pourquoi, même si aujourd'hui les Latino-Américains, les Mexicain-Américains, les Afro-Américains et les Autochtones représentent ensemble pratiquement la moitié de la population militaire, le mythe du sauveur blanc qui est opéré dans le cadre des guerres en Irak et en Afghanistan n'est pas subverti par ce portrait multiculturel des troupes. Ainsi, bien le visage change, le mythe demeure le même. Il ne faut pas perdre de vue que les mythes sont dynamiques et s'adaptent au besoin des époques et des acteurs qui les racontent et qui se racontent à travers eux (Dickinson, Ott et Aoki 2005).

En entrevue, lorsque j'abordais la question du racisme à l'intérieur des troupes, on m'a souvent répété ceci : « there is no colour in the military, we are all Green ». Cet énoncé, revenu régulièrement sous différentes variantes, montre que le « color-blind racism » (Bonilla-Silva 2015) est intériorisé par plusieurs membres du personnel, et même du personnel racialisé. Or, se pourrait-il que « vert » soit justement la couleur de la blanchité, couleur invisible puisque normalisée? C'est ce que je propose ici. Bien entendu, le racisme persiste au sein de l'institution. Il se traduit notamment par la discrimination à l'accès aux postes plus élevés qui restent occupés principalement par des Blancs ainsi que la difficulté structurelle de

porter des plaintes en matière de harcèlement racial (Ray 2018). Tout en reconnaissant le racisme interne, il faut mettre en lumière un certain bénéfice, une forme fragile d'élévation sociale, certes toujours temporaire, que certains groupes non majoritaires peuvent tirer de l'islamophobie. L'élévation se fait entre autre par le langage. Chacun des participants de cette recherche m'ont témoigné d'un usage généralisé d'un vocabulaire raciste à l'endroit des populations locales.

Il y a un procédé courant au sein de l'idéologie des « mock languages » qui est celui d'ajouter une péjoration sémantique négative aux mots de vocabulaire empruntés, des mots qui étaient autrement neutres, voire positifs dans la langue d'origine (Hill 1998 : 682). L'exemple le plus éloquent dans le contexte des guerres en Irak et en Afghanistan est l'usage dénigrant du mot « hajji » (prononcé hadji et souvent écrit avec un seul j). Le terme a commencé à être employé de manière raciste par les troupes américaines peu après l'invasion de l'Irak en 2003. Les soldats s'en servaient pour désigner péjorativement les Iraquiens. Contrairement à certains discours où les énonciateurs ne reconnaissent pas la valeur négative de leurs mots, tous les soldats à qui j'ai parlé admettaient la connotation raciste du terme. On me dit que ce terme est comparable au « *sand n**ger* », soit une autre expression raciste employée parmi les militaires au côté de « *dune coon* » (parfois orthographié « *dooncoon* »¹¹⁹). Ces deux dernières expressions évoquant des images de sable et de dunes témoignent d'une orientalisation éloquente du racisme anti-noir qui se voit couplé à une icônographie du désert – signe du non-civilisé. Ces expressions ne discriminent pas entre les terroristes et la population civile. Il en va de même avec le mot « hajji » qui est rapidement devenu une manière de désigner tous les Arabes et éventuellement toutes les personnes associées au Moyen-Orient, Arabes ou non, comme les Afghans et les Pakistanais. Alors qu'il s'agit initialement d'un terme hautement

¹¹⁹ Si nécessaire, on peut rappeler que « coon », diminutif de « racoon » (raton laveur), est une expression raciste utilisée aux États-Unis pour désigner les Noirs et les Afro-Américains.

positif, un titre honorifique que l'on donne aux musulmans qui ont complété leur pèlerinage à la Mecque (le rite s'appelant le *hajj*)¹²⁰.

Par la suite, les soldats américains ont inventé l'expression « haji mart » pour parler des petits commerces opérés par les Iraquiens ou encore « haji shop ». Sur le terrain, on dit que « even the smallest base has some form of what soldiers call a “haji shop” or, in more politically correct terms, a shop run by locals. (...) the “Haji” shop would sell everything from cigarettes to knockoff sunglasses to pirated DVDs » (*Global Security* s.d. c). Ces petits commerces sont d'ailleurs mis en scène dans les entraînements et leur présence n'est pas anodine. En 2006, *Medina Jabal*, un des villages préliminaires du NTC, accueillait le « Kamel Dogs Cafe », soit un faux kiosque à hot dogs qui prépare de vrais hot dogs pour les soldats qui arrivent dans le village. On dit que le propriétaire, Mansour Hakim, est un des acteurs qui a « tué » le plus de recrues au sein la simulation. M. Hakim est en fait le nom arabisé du sergent d'état-major Timothy Wilson. Dans le scénario, Hakim/Wilson gagne la confiance des soldats et leur demande la permission d'installer son kiosque à l'intérieur de leur camp militaire, également simulé à l'intérieur du village¹²¹. Après quelques jours sur la base, le temps de gagner la confiance de ceux qui étaient encore suspicieux, lorsque l'auscultation de son kiosque se relâche, il fait exploser ce dernier. Mansour Hakim était en fait un insurgé. On sait que le hot dog est un casse-croûte américain par excellence, il fait partie intégrante de la culture folklorique et commerciale depuis la fin du 19^e siècle; plus encore, il est le symbole de l'identité nationale (Kraig 2009). Le hot dog exprime « the American way of life », ainsi en retrouver dans un village qui simule la mise en scène de la vie quotidienne en Irak vient évoquer un sens de familiarité pour les soldats américains qui y sont en déploiement.

¹²⁰ Le mot arabe et ses variantes traduisent l'idée d'accomplir un pèlerinage ; ainsi il est également employé par certaines communautés chrétiennes orthodoxes qui ont été sous la loi islamique pendant l'Empire ottoman pour parler de leur pèlerinage en Terre sainte (Jérusalem). Certains musulmans l'utilisent aussi comme marque de politesse indépendamment de si la personne a complété ou non le pèlerinage.

¹²¹ Afin d'éviter la confusion, dans ces faux villages qui sont situés sur de « vraies » bases militaires, l'armée va simuler une seconde base militaire, à savoir la « forward operating base » (FOB). La FOB représente un centre stratégique, c'est une base d'appui aux opérations tactiques qu'on retrouve en zone de guerre (*Defence Iq* s.d.).

Personnifiant le chez-soi, son utilisation n'est pas banale. Ce n'est pas un kiosque de falafel. Le hot-dog suscite confiance, la trahison dans ce scénario n'est que plus grande. Comme l'indiquent les journalistes Dexter Filkins et John Burns qui rapportent l'histoire de « Monsieur Hakim »: « The lesson for American soldiers is clear: never trust any Iraqis, no matter how friendly they seem. It is a lesson that, unlearned, has killed many American soldiers on combat duty in Iraq » (*The New York Times* 1^{er} mai 2006). Autrement dit, ne faites pas confiance aux Iraquiens (éventuellement aux Afghans et aux moyen-orientaux de façon générale), et ce, même s'ils ont l'air « *all-American* ». Si la contre-insurrection est une guerre où l'ennemi est caché, il ne s'agit pas de trouver *en qui avoir confiance*, mais plutôt d'avoir une méfiance généralisée à l'endroit de la population locale. Si la conquête des cœurs et des esprits signifie gagner la sympathie et la confiance de la population locale, ces affects sont envisagés à sens unique.

Cette confiance unilatérale se reflète dans la dichotomie *bad guys/good guys*. L'expression « bad guys » est une façon informelle très courante en anglais américain de désigner l'ennemi militaire (ce sens figure d'ailleurs dans le dictionnaire en ligne *Merriam-Webster*). Dans le contexte des guerres d'Irak et d'Afghanistan, terroristes, djihadistes, fondamentalistes, insurgés, et « bad guys » sont synonymes. La grande majorité des personnes interviewées y ont eu recours. On me dit de façon récurrente qu'un des objectifs des entraînements était justement « to find out the bad guys ». Le nombre d'occurrences dans les entretiens est exponentiel par rapport à son expression contraire « *good guys* » qui est pratiquement absente du vocabulaire, seuls deux participants l'ont employé. Selon les logiques de la contre-insurrection qui présentent un ennemi caché dans la population civile, qu'on suppose innocente puisqu'on dit vouloir la protéger, on aurait pu s'attendre à ce que les *good guys* représentent cette dernière. Une variante finalement au concept du « bon musulman ». Il n'en est rien. Le « bon musulman », souvent utilisé en Occident pour décrire le musulman « bien intégré », celui qu'on dit *modéré* (cet adjectif suppose par le fait même que le musulman tout court, celui qui n'est pas doté du qualificatif modéré, est extrémiste par nature) (voir Mamdani 2002, 2005, Maira 2009). Le « bon musulman » est celui qui partage les valeurs occidentales néolibérales et qui, dans le cas des États-Unis, soutiendrait les

politiques intérieures et étrangères qui touchent les communautés musulmanes, un dérivé du stéréotype de la minorité modèle souvent accolé aux Asiatiques (Gotanda 2011). Le « bon musulman » c'est finalement le « *All-American Muslim* »¹²². L'opposition bon/mauvais musulmans prend ainsi surtout place à l'intérieur des frontières nationales et touche aux questions de l'immigration et de la « diversité » et n'est pas transposable à celle « good guys/bad guys », où c'est autre chose qui est à l'œuvre. Lorsque je questionnai les participants à ce sujet, leur reflétant que l'expression *bad guys* revenait régulièrement, chose qu'ils acquiescèrent et les fit sourire, je cherchais à savoir *qui* occupait la figure opposée du « good guy », plusieurs restèrent pensifs, réalisant pour la première fois cette présence absente. Cela souleva des émotions chez certains des participants. Un d'eux, aujourd'hui membre de l'organisme *Iraq Veterans Against the War* (IVAW), se rappela amèrement de son expérience sur le terrain, où tous étaient déshumanisés :

and if / someone / you know / is a bad guy / or it's almost yeah /// yeah it's like there is no / there really was no concept of good guy / in Iraq / you know it's just / do we / is it / like / it's not appropriate to kill this person kind of thing / (sourir) because you would get in trouble but not because they are human being and / you know (ETV-Alex-2014).

Cette triste révélation se reflète parfaitement dans le scénario du vendeur-kamikaze décrit juste au-dessus. Le plus éloquent fut la réplique d'un autre participant, Andy un jeune marine, qui me dit avec beaucoup d'autodérision : « Oh yeah we like to think of us as the good guys ! ». Cette observation est révélatrice par rapport à la construction des frontières Nous/Eux. Plutôt que de mettre en opposition les musulmans « libéraux » et les musulmans « conservateurs », « *good guys/bad guys* » est en fait une opposition binaire entre les terroristes-musulmans et les Américains, ce qui laisse complètement de côté la population qu'on dit protéger ou, plutôt, la contamine. Comme le dit si bien Sara Ahmed, le nom « terroriste » est un signifiant adhésif, un signifiant qui colle : « the word *terrorist* sticks to some bodies as it reopens past histories of naming, just as it slides into other words in the accounts of the wars in Afghanistan and Iraq (such as *fundamentalism, Islam, Arab, repressive, primitive*) (2004 : 131).

¹²² Ce qui d'ailleurs était le titre d'une télé-réalité qui suivait des familles musulmanes aux États-Unis présentée à l'automne 2011 sur la chaîne TLC.

Un autre exemple signifiant dans la construction, *affective* si l'on peut dire, de « l'autre terroriste » est l'usage de l'expression « Allahu akbar » par les militaires au sein de la simulation. Il s'agit d'un autre procédé du « mock Arabic » qui vient naturaliser le lien entre la violence et l'Islam. Dans l'extrait du documentaire *Full Battle Rattle* de Gerber et Moss (2008) sur les faux villages de Fort Irwin, présenté lors du « Box Tour », on voit un soldat américain pratiquer sa prononciation et répéter à nombreuses reprises « *Allah akbar* » – ici j'utilise consciemment la graphie impropre qui traduit une conception non arabophone de l'expression – en vue de préparer une attaque *au nom de Dieu*. En effet, dans la simulation, lorsque l'OPFOR assiège les militaires en entraînement, on les entend chanter ce cri de victoire. Dans ce contexte, « Allahu akbar » n'est plus l'expression de la foi, mais celle d'une langue dangereuse, un cri de guerre. Cependant, la langue tout comme ses accents ne sont le danger qu'en apparence, le cœur du problème est à propos des locuteurs. Il est bien connu dans le domaine de la sociolinguistique qu'une perception négative d'une langue ou d'un accent est en fait une attitude dirigée envers ceux qui la parlent et non envers la langue « en soi » de manière objective et détachée¹²³. L'Islam et les musulmans sont ici inéluctablement associés à une menace et l'utilisation d'*Allahu akbar* dans les entraînements écarte tous les autres contextes d'énonciation, comme ceux de prières et de louange. Cela n'est pas propre à l'entraînement, on retrouve le même phénomène dans les films d'action qui mettent en scène une intrigue terroriste, « Allahu akbar » est très rarement prononcé par d'autres personnages que des vilains lorsque ceux-ci détonnent des bombes ou sont engagés dans toute forme d'actes terroristes contre les États-Unis (Gressitt-Diaz 2017 : 6). Par ces représentations récurrentes, l'Islam et les musulmans sont non seulement associés à la violence, mais à une violence spécialement dirigée contre les Américains (Gressitt-Diaz 2017 : 6). Cette assignation exclusive d'« Allahu akbar » aux terroristes islamistes occulte non seulement la majorité des situations d'allocution qui sont parfaitement pacifiques, mais aussi son usage par les Arabes chrétiens (Kevorkova 2015). Cela renforce une méprise courante en Occident qui croit qu'« *Allah* » est un « Dieu islamique » et donc une imposture illégitime, alors que

¹²³ Sur les idéologies langagières, la représentation des langues et la hiérarchie sociale, voir *Éléments d'une sociolinguistique critique* de Monica Heller (2002).

théologiquement le Dieu des chrétiens, des musulmans et des Juifs est le même. Sa seule prononciation en arabe est suffisante pour créer un climat de suspicion généralisé. Gressitt-Diaz (2017) remarque un procédé similaire avec l'usage de l'*adhan* (appel à la prière) dans les films américains des dernières années, qui surpasse de loin le nombre de sons de cloches d'église :

The *adhan* has come to sonically symbolize Islam, and is thus used strategically as sonic reference to Islam or the Muslim identity of a film's characters during scenes in which Muslims are engaged in terrorism and torture, or are otherwise involved in violence against the U.S. It is often accompanied by ominous or sinister music, and the typical sounds of war, including gunfire, explosions, and screaming (...) In this way the *adhan* totally transcends its practical purpose and meaning (a call to Muslims to pray), and is used purely as a means of evoking emotion and creating sonic links between Islam and violence, war, and terrorism (Gressitt-Diaz 2017 : 13).

L'appel à la prière est également simulé à des fins culturelles dans les entraînements de pré-déploiement afin d'exposer les soldats à la culture de l'autre et à la foi musulmane. Or, comment éviter l'association entre Islam et violence lorsque le signifiant culturel de l'*adhan* et ceux de la guerre sont concomitants? Les signes culturels sont toujours organisés autour des combats qui se tiennent conjointement dans les entraînements. Bien que l'objectif ne soit pas de faire une recherche évaluative de cet entraînement culturel, il est significatif de constater que certains des militaires en sont justement venus à développer une hostilité envers l'appel de la prière une fois sur le terrain (Daughtry 2015). Martin Daughtry, qui a interviewé une centaine de vétérans d'Irak, note que si plusieurs soldats trouvaient une beauté qui transcende la différence dans le son de l'appel à la prière : « other military auditors appear to have heard nothing beautiful in the *adhan*, and to have regarded it as nothing else than sinister signal of Islamic aggression and unbridgeable cultural difference » (2015 : 59). Pour conclure le chapitre, je me pencherai maintenant sur la violence politique que légitime le régime de représentation décrit au fil de ces pages.

6.7 Suspicion racialisée et justification de la violence d'État

Au regard de ce qui précède, on peut argumenter que les villages orientaux, plutôt qu'être une imitation de l'Irak ou de l'Afghanistan sont en fait « une copie de la copie », pour

reprendre les mots de Judith Butler (1990) par rapport à la performance du genre. Butler rappelle que l'acte d'imitation implique un certain effort de fidélité envers un original; or l'original n'existe pas. Comme le propose Licha, les performances spatiales et identitaires des faux villages sont fidèles aux idées que tiennent les États-Unis sur ces originaux :

the mock villages built by the military are not only “simulations” of Iraqi villages, or an attempt to copy what they look like in reality, but rather an idealized version of the reality towards which the US authorities strive. It is Iraq as they would like it to be (Licha 2011 : fig. 3).

Ces idées, ces représentations, se matérialisent dans la mise en scène des scénarios d'entraînement de pré-déploiement. La lutte pour fixer le sens de la « guerre contre le terrorisme » se déploie sur plusieurs champs de bataille, qui ne sont pas sans se superposer, comme les médias d'information et l'univers du divertissement – qui se déclinent eux-mêmes en plusieurs sphères (la presse à grand tirage, les journaux locaux, les nouvelles télévisées, internet, les productions hollywoodiennes, les jeux vidéos). Implantés aux États-Unis quelques années après le début des guerres en Irak et en Afghanistan, les faux villages transforment certainement le territoire pour constituer ce qu'on peut appeler un « paysage militaire », c'est-à-dire un territoire affecté et transformé par la guerre et autre conflit militaire (Semotanová, Chromý et Kučera 2017)¹²⁴. Par contre, les simulations militaires qui s'y déroulent ne sont pas source d'innovation en matière représentationnelle, je dirais qu'elles reproduisent des stéréotypes sur les populations et les territoires représentés plus qu'elles n'en produisent de nouveaux. Comme l'indique Creekmur à propos des représentations soniques sur l'Islam et les musulmans dans la culture populaire américaine, particulièrement dans les films, « rather than being a realm for invention the “sound of the War on Terror” found in popular media already draws upon a repetitive, limited repertoire (2010 : 84). Il en va de

¹²⁴ La transformation peut être sur divers plans : social, idéologique, politique, culturel et même environnemental; Semotanová, Chromý et Kučera qui ont participé à développer le concept précisent que les paysages militaires (« military landscapes ») : « are characterised by the occurrence of military-strategic features, remnants of troop activity (fortification systems, training areas, military-industrial complexes, etc.) and related activities (...), or are filled with symbolic places (...) pointing at the presence of military activities in the past » (2017 s.p.). Leur matérialité témoigne de la présence d'activités militaires dans le passé, mais aussi dans le présent comme c'est le cas avec les entraînements de pré-déploiement qui performent un tel paysage (Martin 2018b).

même des représentations qui circulent dans les entraînements. Ces derniers ne formulent pas un nouveau discours sur la guerre contre le terrorisme – dont le nom a été mis de côté depuis quelque temps avec une préférence pour les « opérations de contre-insurrection », effaçant par le fait même la notion même de guerre. Ils ne font que renforcer le discours hégémonique en place.

Les représentations qui circulent à l'intérieur des simulations comme à l'extérieur traduisent une tendance idéologique à associer Islam et terrorisme et donc, à cadrer le sujet musulman comme une menace pour la sécurité nationale et internationale (mettant en danger, entre autres, la vie des militaires américains déployés ou les ressortissants américains à l'étranger). Les entraînements dans les faux villages constituent une géographie imaginaire, dont les effets sont bien réels. Ils reconduisent les rapports de pouvoir asymétriques entre l'Est et l'Ouest, érigeant une frontière entre « Nous » et « autres ». Le régime de représentation de l'armée met à distance les populations afghanes et irakiennes – et de manière encore plus générale les populations associées au Moyen-Orient. À travers cette représentation d'un terrain humain où l'ennemi est caché, tous deviennent des suspects potentiels, ce qui consolide les discours moraux et sécuritaires qui justifient et légitiment l'intervention militaire des États-Unis et de ses alliés. Lorsque la suspicion est racialisée, toute la population devient *coupable par association*. Le répertoire limité et les associations répétitives de signes et de figures stéréotypées font en sorte que la culture dominante tend à inculper chacun des membres supposés d'un groupe ethnique dont les traits stéréotypés sont associés par défaut aux attentats meurtriers du 11 septembre (Joshi 2006 : 218). Dès les entraînements, les civils afghans et irakiens sont construits comme des terroristes en puissance, alors que le rôle du soldat américain bienveillant est de les cibler et de les éliminer pour le bien commun. Le propos peut sembler cynique, pourtant il traduit le mythe politique moderne de la « bienveillance américaine » qui postule que les États-Unis n'agiraient pas, contrairement aux autres empires, selon leurs propres intérêts, mais seulement pour des motifs altruistes. Tous les signes culturels mis en scène dans l'entraînement (burqa, hijab, langue vernaculaire, appel à la prière, mosquée, souk et ainsi de suite) viennent connoter une identité raciale dangereuse et servent à légitimer l'intervention militaire en la présentant comme juste et allant de soi puisqu'elle est

ancrée dans un discours de protection. Ces signes de la différence culturelle travaillent ensemble pour former un régime de représentation racialisé, où la différence n'est plus seulement culturelle, mais civilisationnelle et hiérarchique.

Le sujet musulman, qui est mis en scène à travers les performances du terrain humain, représente cet extérieur constitutif dont l'Occident a besoin pour exister et sur lequel il fait reposer son identité (voir Al-Saji 2010)¹²⁵. En effet, il ne faut pas oublier qu'en définissant l'autre, on se définit soi-même, ne serait-ce que de façon implicite (Bilge et Forcier 2016). Ainsi, dans les simulations militaires on a affaire non seulement à la racialisation de l'autre musulman, mais aussi, et surtout, à la constitution d'un soi occidental, civilisé, suivant la logique de l'Orientalisme si bien examiné par Saïd (2003). Ce qui complexifie l'analyse du racisme dans ce type de simulations immersives est sa devanture culturelle. Les stéréotypes raciaux ne sont pas toujours évidents lorsqu'ils portent le masque du réalisme et de l'authenticité. En effet, l'armée ne gagnerait pas à avoir des représentations ultra-caricaturales, « cartooniques » si l'on peut dire, le subterfuge serait bien trop évident. L'orientalisme américain des simulations militaires suit la trajectoire du cinéma. Dans les films – tout comme dans l'entraînement de pré-déploiement –, le travail idéologique de l'orientalisme américain contemporain est de communiquer l'altérité plus que l'exotisme (Gressitt-Diaz 2017 : 13). En effet, l'exotisme, l'aventure, la sensualité et la fascination de l'Orient qu'on retrouvait dans les films des années 1950 et 1960 ont laissé leur place à l'intrigue terroriste à partir des années 1970 (Gressitt-Diaz 2017 : 13). On ne retrouve pas dans ces entraînements des clichés aussi patents que dans certaines productions hollywoodiennes qui ont marqué l'imaginaire collectif comme *True Lies* de James Cameron (1994). En brouillant les frontières entre le réel et le simulé dans les entraînements de pré-déploiement par diverses stratégies, l'orientalisme opère sous une forme réaliste qui rend sa critique de plus en plus difficile.

¹²⁵ L'idée d'extérieur constitutif (« constitutive outside ») vient d'Ernesto Laclau et de Chantal Mouffe (1985; Laclau 1990; Mouffe 2000), elle est souvent inexactement attribuée à Butler. L'utilisation d'Al-Saji (2010), qui a repris le concept pour les femmes musulmanes, guide mon propos.

Conclusion

La volonté de savoir de l'armée

Lorsque l'armée américaine fit entrer en scène la culture au sein de ses théâtres de guerre en Irak et en Afghanistan, il était difficile de critiquer cette démarche de l'institution qui, disait-on, visait à « sauver des vies ». Bien que simpliste, « tuer les méchants », comme dans un bon film d'action, semblait être la ligue directrice des scénarios anticipés – du moins ceux que les spectateurs avaient bien voulu acheter –, mais malheureusement aussi, un film d'action comprend ses péripéties. Léger retour en arrière. Le 1^{er} mai 2003, George W. Bush annonce « la fin des opérations majeures de combats » en Irak, la promesse d'une guerre éclair semble tenue, de prime abord le « *sequel* » de la guerre de 100 heures de 1991 est réussi. La performance être digne d'être remémorée. Depuis le USS Abraham Lincoln, vêtu en pilote de chasse, le Président américain annonce à la nation : mission accomplie ! C'est le message que véhiculait la banderole géante accrochée au porte-avions nucléaire qui transportait George W. Bush. Sur la banderole aux couleurs du drapeau américain, on pouvait effectivement lire « Mission Accomplished ». Bush annonce la fin de l'« Operation Iraqi Freedom » (OIF), lancée le 20 mars précédent, mais pas la fin de la guerre contre le terrorisme¹²⁶. Le quiproquo entre la promesse d'une guerre courte avec des pertes minimales et une guerre permanente se matérialise ce jour-là. Sur le terrain, les combats continuent et la guerre conventionnelle qui opposait l'armée américaine contre l'armée iraquienne se transforme en guerre asymétrique, impliquant divers acteurs non étatiques, ce que les analystes militaires qualifient d'insurrection. L'histoire semble se gêner et la suite de « *Desert Storm* » n'est finalement pas le succès attendu. Les États-Unis finissent par s'avouer et avouer au peuple américain que les troupes étaient là pour rester.

¹²⁶ Le discours prononcé par George W. Bush le 1^{er} mai 2003 se retrouve notamment sur le site de *History* sous « George W. Bush Declares Mission Accomplished » <https://www.history.com/speeches/george-w-bush-declaresmission-accomplished>.

Au plan stratégique, l'armée n'avait pas retouché à sa doctrine de contre-insurrection depuis la guerre du Vietnam et les troupes n'étaient pas entraînées pour ce type de combat (Gregory 2004). Les opérations psychologiques (PSYOP), soit un ensemble de techniques ayant pour objectif l'obtention de l'allégeance de la population locale au côté des armées étatiques au détriment des forces insurrectionnelles, ont donc refait surface et la culture a été mobilisée dans le scénario militaire à travers un exemple éloquent du savoir/pouvoir : connaître l'ennemi, mais aussi, et surtout, la population dans laquelle il se cache, afin d'exercer un contrôle sur elle et sur son territoire. Les diverses pratiques qui sous-tendent la notion de « guerre psychologique » vont de la reconstruction d'infrastructures comme des écoles et des maisons, jusqu'à donner des ballons de football, du matériel scolaire et même des friandises aux enfants de la population, c'est ce à quoi l'énoncé « *winning hearts and minds* » renvoie (voir Gurman 2013). La présente thèse s'est penchée sur la mise en scène « culturelle » de la guerre dans les entraînements de pré-déploiement pour l'Irak et l'Afghanistan. Car, à partir de la publication du *Counter-Insurgency Field Manual* (2007) – qui se voulait justement une mise à jour de la doctrine par le Général Petraeus, alors commandant de la coalition militaire en Irak et futur commandant de la U.S. Central Command qui chapeaute les opérations militaires des États-Unis en Irak et en Afghanistan – on commença à parler, autant dans les cercles universitaires que dans le discours public, d'un « virage culturel » de l'armée américaine (dans la langue anglaise, « the U.S. military's cultural turn »). Ce virage s'est articulé autour de la notion de « terrain humain » (« human terrain »). Une variété d'acteurs et de programmes sont associés à ce tournant, mais celui dont on a le plus entendu parler est certainement le Human Terrain System (HTS), dirigé par l'anthropologue militaire Montgomery McFate. Dans la perspective du HTS, le terrain humain est défini comme suit : « as the human population and society in the operational environment (area of operations) as defined and characterized by sociocultural, anthropologic, and ethnographic data and other non-geophysical information about that human population and society » (Kipp *et al.* 2006 : 15). Ainsi, dans son ouvrage *Social Sciences go to War* qui défend le programme, McFate indique que dorénavant, la population civile devient le « centre de gravité », voire de filiation (« kinship ») de cette nouvelle façon de faire la guerre (2015 : 61).

Cette nouvelle façon d’appréhender les interventions armées en tant que conflits « populo-centrés » n’a pas été sans conséquence sur les entraînements militaires. En fait, ceux-ci avaient déjà commencé à changer de visage depuis les années 1990, alors que les théoriciens de la guerre prédisaient la fin du champ de bataille traditionnel et de plus en plus de conflits en milieu urbain (Graham 2004). Dès cette période, des structures ont été mises sur pied pour préparer les soldats à combattre dans les villes. Les « MOUT training » (« Military Operations in Urbanized Terrain ») ont vu le jour sur diverses bases militaires. Des villages artificiels, essentiellement constitués de conteneurs maritimes, ont été aménagés pour l’entraînement des soldats. Après l’invasion de l’Irak en 2003, ces villages se sont tranquillement orientalisés. Par exemple, les militaires qui tenaient le rôle des forces d’opposition (OPFOR) ont commencé à porter des signes connotant une identité « arabe-musulmane-moyen-orientale » comme le keffieh et la barbe. L’architecture des villages s’est également transformée, on est passé de ces conteneurs à des bâtiments qui évoquent le Moyen-Orient. Pour ajouter au réalisme, des contractuels ont été embauchés pour peupler ces villages. Ceux que l’armée appelle des *role players* jouent alors la population locale. Les hommes portent de longues tuniques et les femmes sont voilées. Afin de brouiller les frontières entre la simulation et la réalité, plusieurs d’entre eux viennent réellement d’Irak et d’Afghanistan. On leur demande de jouer leur propre rôle, c’est-à-dire de mettre en scène leur identité ethnique, culturelle, religieuse et même linguistique. En effet, on demande aux *roles players* qui parleraient l’arabe, le dari ou le pachto d’interagir constamment dans leur langue vernaculaire afin de créer une ambiance culturelle étrangère. Les signes de la guerre sont également visibles, carcasses de voiture piégée, explosions, *role players* ensanglantés et parfois amputés forment la scénographie dans un réalisme poussé qui, paradoxalement, rappelle les décors de cinéma. Cela n’est pourtant pas une coïncidence puisque des professionnels de l’industrie hollywoodienne comme des pyrotechniciens et des artistes-maquilleurs s’occupent des effets spéciaux. C’est cette performance de la guerre que la thèse a voulu examiner. Bien que l’argument culturel puisse sembler à première vue une intention noble visant l’amélioration des relations entre les militaires et les populations locales, cette façon d’humaniser la guerre se devait d’être problématisée.

La thèse a étudié de plus près un dispositif d'entraînement situé au National Training Center (NTC) de Fort Irwin en Californie. La base militaire comporte un lieu que l'on nomme « The Box », qui est une fiction de la guerre contre le terrorisme. Cet espace a pour but d'offrir un entraînement immersif aux soldats américains et également aux forces alliées, notamment les forces canadiennes. En 2007, l'armée y a construit son village, *Medina Wasl*, un faux village iraquien, où on met en œuvre des scénarios de combats qui s'entremêlent à la vie quotidienne, avec accents culturels et religieux. On y simule des marchés de rue, des célébrations, ainsi que l'appel à la prière qui est lancé depuis la fausse mosquée du village. *Medina Wasl* fut renommé *Ertebat Shar* qui, pour sa part, représente un faux village afghan. Celui-ci ressemble étrangement à son prédécesseur. Les dimensions hybrides et les amalgames des simulations militaires dans les faux villages tels que *Medina Wasl/Ertebat Shar* ont particulièrement retenu l'attention de cette recherche. En analysant les représentations qui sont (re)produites et qui circulent dans les villages orientaux, la thèse explore la question culturelle à partir d'un matériau empirique qui a peu été étudié. En outre, les études sociologiques conduites au sujet des entraînements militaires discutent majoritairement des nouvelles technologies numériques et virtuelles qui transforment ces derniers (Der Derian 2009). Sinon, la majorité des études ayant théorisé l'intrication entre les sphères culturelle et militaire dans le cadre des guerres d'Irak et d'Afghanistan se sont concentrées sur le HTS qui déployait des anthropologues et autres chercheurs en sciences sociales sur le front aux côtés des soldats (NCA 2009).

Cette étude a porté une réflexion sur ce nouveau type d'entraînement en explorant ses motivations, les scénarios développés, le langage visuel adopté et autres signes participant à cette lutte pour construire et consolider un sens dominant dans cette *mise en spectacle de l'autre*. On reconnaît là le vocabulaire de Stuart Hall. En effet, son héritage intellectuel m'a servi de trajectoire théorique. Le concept de représentation, c'est-à-dire de production de sens à travers le langage (Hall 1997), fut central à l'analyse. Hall postule que la signification qu'on attribue au monde matériel est constitutive de sa représentation. La représentation est donc une pratique *signifiante*, c'est-à-dire qu'elle attribue un sens aux objets, aux événements et aux sujets représentés. J'ai cherché à analyser le régime de représentation de l'armée à travers ses faux villages afghans et irakiens.

Suivant cette perspective, j'entends le dispositif « The Box » comme un média en trois dimensions mettant en scène un conflit, attribuant un sens aux événements le constituant, donnant une signification à ses acteurs et exposant l'altérité de certains d'entre eux. En faisant l'étude des entraînements dans les faux villages, il devient possible d'étudier les discours officiels et les régimes de vérité que les États-Unis portent sur les guerres d'Irak et d'Afghanistan au nom d'une guerre *permanente* contre le terrorisme. Se pencher sur le système de représentation de l'armée américaine, par le biais de cette performance au milieu du désert, permet de cerner le processus d'attribution de sens que constitue ces simulations militaires et les rapports de pouvoir sous-jacents qui favorisent une signification plutôt qu'une autre. La thèse prend ancrage dans une épistémologie postconstructiviste et s'inspire de l'articulation entre le savoir et le pouvoir décrite par Foucault. Quelles sont les rationalités technologies à l'œuvre soutenant la mise en scène culturelle de la guerre dans les entraînements de pré-déploiement?

Afin d'examiner le régime de représentation en place, l'enquête qualitative fut de mise. Celle-ci était constituée d'une observation de courte durée au NTC comprenant la visite de *Medina Wasl/Ertebat Shar*. J'ai mené une analyse visuelle qui fut soutenue par des données secondaires, soit des articles de journaux et des vidéos d'entraînements disponibles en ligne. J'ai aussi conduit des entretiens semi-dirigés avec des militaires, des vétérans d'Irak et d'Afghanistan en grande majorité, qui se sont entraînés pendant cette période de « virage culturel » de l'armée américaine.

J'ai d'abord présenté mon expérience au NTC. En 2012 et en 2013, j'ai participé à ce qu'on appelle les « NTC Box Tours », c'est-à-dire une visite ouverte du Centre d'entraînement incluant une incursion (ou devrais-je écrire une excursion) dans son village principal. À travers la description détaillée du scénario d'entraînement auquel j'ai assisté, j'ai voulu familiariser le lectorat au matériau empirique fondateur. L'analyse fut divisée en deux grandes

sections. La première s'est penchée sur l'intrication entre le divertissement et la sphère militaire, la seconde sur le contenu de la simulation et les représentations hégémoniques.

Dans le chapitre « Les “NTC Box Tours” : un spectacle interactif et une expérience civile de la guerre », je me suis penchée sur les logiques de présentation publique et d'ouverture d'un lieu qui, normalement, aurait été inaccessible à la population non militaire. J'expliquai comment le *militainment* et ses diverses technologies soutenaient l'ouverture au public du Centre d'entraînement. La conceptualisation que fait Roger Stahl (2007, 2010) de ce néologisme a guidé mon interprétation des visites guidées. Stahl stipule que le *militainment*, en plus d'imbriquer les logiques de divertissement aux logiques militaires, représente une expérience civile de la guerre transformant le citoyen en « citoyen-soldat-virtuel » à travers un spectacle interactif de cette dernière. J'ai voulu démontrer comment cela se reflétait dans le « Box Tour ». J'ai proposé que celui-ci constitue un dispositif impliquant le citoyen dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan. En effet, la visite guidée plonge le visiteur dans « la guerre contre le terrorisme » et la violence étatique de manière plaisante. On a vu dans ce chapitre que la guerre contemporaine, tant dans sa version spectacle qu'interactive, fonctionnait à travers la culture de consommation. Dans le cadre du « Box Tour », ce qui est à vendre est bien plus qu'un produit, c'est la guerre en soi. Cette visite ouverte sert entre autres à gouverner les conduites et les émotions du public. La majorité des visiteurs étant justement la parenté militaire, on doit leur présenter une performance convaincante, mais surtout rassurante. Le « Box Tour » représente une machine thérapeutique servant à canaliser l'anxiété des familles.

Ce qui fait la particularité des visites est l'offre d'une expérience concrète et civile de la guerre qui se fait à l'extérieur de cet univers numérique/électronique/informatique, donc au-delà d'une réalité pixelisée. Bien entendu, ces entraînements intègrent ce type de technologies, ne serait-ce que parce que l'entraînement est constamment filmé et observé par les contrôleurs tactiques, on utilise des effets spéciaux du cinéma, les soldats portent des capteurs qui leur indiquent le type et la gravité de la blessure simulée lorsqu'ils sont touchés lors d'un scénario. Cela dit, il reste que le corps du visiteur est transporté dans un lieu physique, matériel, qui

existe au-delà de la réalité virtuelle des jeux vidéos ou des simulateurs de guerre, lui offrant ainsi une performance *encorporée* des guerres d'Irak et d'Afghanistan. J'ai donc proposé que les simulations dans les villages orientaux rapprochent le citoyen de la guerre et de la violence d'État plus que la majorité des technologies de *militainment* ne peuvent le faire.

On a vu que les techniques du *militainment* permettent d'entrer sur le champ de bataille en toute sécurité (Stahl 2010), une rationalité de danger sécuritaire anime donc les visites. Cela concorde avec l'effacement de la violence qui est de mise dans l'éthique des guerres contemporaines, où il faut rendre une version aseptisée de la guerre. Le « Box Tour » présente lui aussi une version propre de la violence étatique, et ce, en dépit de la visibilité et l'audibilité de l'arsenal de guerre. Le techno-fétichisme qui caractérise la guerre interactive (Stahl 2010) se retrouve au cœur de l'entraînement. On offre au public un spectacle interactif séduisant qui l'entraîne dans la machine de guerre. Le village oriental et ses habitants sont faits pour être filmés et photographiés. Le Centre encourage les visiteurs à partager ces images fabriquées de la guerre, de sorte que les membres du public deviennent jusqu'à un certain point des « agents promotionnels » de l'armée, « enrôlés » par les relations publiques. L'esthétique de la guerre interactive est consommable, car elle masque la violence meurtrière de la guerre. C'est d'ailleurs ce qui distingue « réalisme » et « réalité » (Stahl 2010). Le *militainment* doit être empreint de réalisme, mais doit évacuer toute réalité de la guerre. Dans la deuxième partie de l'analyse, j'ai suggéré que c'était précisément ce côté réaliste qui rendait difficile la critique de l'entraînement.

Dans « Exposer le “terrain humain” : Poétiques et politiques des représentations culturelles », je me suis penchée sur les performances mises en scène. Ces performances doivent être comprises comme des pratiques signifiantes, car elles attribuent un sens au conflit et aux acteurs qu'elles représentent. J'ai suivi la proposition de Barthes (2010) et fait un travail de démystification, soit un travail de dénaturalisation qui permet de montrer l'idéologie qui traverse la mise en scène. J'ai postulé que le régime de représentation en place est un régime de représentation racialisé, où la race opère par le truchement de la différence culturelle. En

effet, l'armée ne gagnerait pas à donner une représentation ouvertement caricaturale et raciste des populations afghanes et irakiennes. L'entraînement se voulant une préparation à gouverner le terrain humain, il ne serait pas profitable pour l'institution militaire de transmettre un contenu culturel en totale disparité avec ce que les soldats pourraient être amenés à rencontrer sur le théâtre d'opérations. Se voulant une représentation ethnographique du terrain, les stéréotypes sont moins facilement repérables puisque ceux-ci apparaissent comme des vérités culturelles. L'armée prétend mettre en scène la vie quotidienne, la vie ordinaire des gens. Cela se reflète par la mise sur pied de marchés, de célébrations familiales qui vont des mariages aux funérailles. Les performances qu'on retrouve au sein des villages orientaux cherchent à être vraisemblables.

Si on fait un parallèle avec le domaine artistique, cette poursuite du réel, cette volonté de faire vrai est ce qui était au cœur du courant réaliste qui voulait rompre avec le romantisme afin de montrer les sujets et les thèmes abordés sous une lumière sans artifice (Morris 2003). Les scènes de la vie quotidienne, mais aussi les paysages, se voulaient précis, justes, fidèles à la réalité. Pourrait-on alors parler d'« orientalisme réaliste » afin d'indiquer la quête du réel que semble poursuivre ce type d'entraînement? Lorsqu'on sait l'importance du paysage dans la peinture réaliste, ce n'est pas anodin que la géographie physique environnante, comme les chaînes de montagnes, ne constitue pas les limites du décor mais en fait partie intégrante. Sur son site internet, le NTC présente d'ailleurs son champ de bataille comme un « unforgiving terrain » (NTC s.d.). En effet, le Centre est connu pour offrir des conditions d'entraînement extrêmes aux unités qui y sont déployées. Situer dans le désert de Mojave, les soldats seront confrontés à une chaleur écrasante pendant le jour, puis à une température glaciale pendant la nuit, sans compter d'occasionnelles tempêtes de sable. Ces éléments de la nature, même les imprévus météorologiques, deviennent un accessoire de la mise en scène. Les corps des *role players* entrent en conversation avec l'espace. Le fait que certains d'entre eux proviennent véritablement d'Irak et d'Afghanistan et sont musulmans accentue la naturalisation de la représentation qui paraît alors immédiate.

Si j'ai employé l'expression « orientalisme réaliste », il est cependant à noter que celle-ci n'est pas nouvelle. Non pas employée comme concept théorique, mais comme style de peinture au 19^e siècle. Ces peintures qui se voulaient fidèles à la réalité sont pourtant empreintes d'exotisme, le harem par exemple, sujet de l'attention occidentale, est idéalisé et dramatisé. Si ces images se font le reflet de quelque chose, c'est bien du regard colonial et impérial que portent leurs auteurs sur l'Orient – d'où la pertinence des analyses qui, plutôt que d'étudier le fossé qui existerait entre la réalité et sa représentation, observent la construction de sens à travers le langage de la représentation et analysent la construction des perceptions à travers une phénoménologie du regard posé sur l'autre. La présente thèse cherchait à ce titre à documenter le regard dominant et les représentations hégémoniques que posent les États-Unis sur *ses* territoires occupés. Cela nous informe sur l'histoire du temps présent et particulièrement sur notre « présent colonial » comme l'écrit Grégory (2004).

Bien sûr, j'ai noté une panoplie d' « erreurs d'authenticité ». La plus flagrante est certainement l'interchangeabilité des corps racialisés : à tour de rôle les Afghans jouent les Iraquiens et les Iraquiens les Afghans. Comment ne pas faire un lien, comment ne pas noter un héritage discursif entre ces villages orientaux et les zoos humains d'autrefois (voir Bancel *et al.* 2004; Blanchard *et al.* 2011), où une « ethnie africaine » en jouait une autre, ou encore les *Wild West Shows*, où une « tribu autochtone » en incarnait une autre? La géographie de l'Ouest américain, où se trouvent d'importants centres d'entraînements militaires, comme le NTC, mais aussi 29 Palms, est déjà marquée dans nos esprits, elle évoque un paysage de Western. Le mythe de la frontière se rejoue au sein de ces entraînements. La frontière a toujours été plus que géographique, c'est une frontière allégorique entre un monde civilisé et un monde sauvage. Le mythe se réarticule au début du 21^e siècle dans la formation de l'« axe du mal », nouvelle frontière raciale entre un monde occidental moderne et libéral et un monde barbare en attente d'être « libéré ». La ligne tracée dans le sable par Georges W. Bush suite aux attaques du 11 septembre : « soit vous être avec nous soit vous êtes avec les terroristes » a intensifié un climat de suspicion propice au racisme. En effet, toute personne dont l'identité pourrait passer pour « arabe-moyen-orientale-musulmane », soit un amalgame propre à un « Islam orientalisé » (Saïd 2003) est à risque d'être perçue, mais surtout traitée, comme « autre

terroriste » (« terrorist other »): figure performative de la guerre à la terreur (voir Naber 2000, Gotanda 2011; Joshi 2006; Singh 2003; Puar 2007).

Cette construction citationnelle se reflète autant sur le théâtre d'opérations en Irak et en Afghanistan que dans les entraînements de pré-déploiement sur le sol américain, où la population civile partage avec l'ennemi des signes racialisants qui érigent une frontière civilisationnelle justifiant les opérations guerrières. Comme le suggère Talal Asad, « [w]hat is really at stake is not a clash of civilizations (a conflict between two incompatible sets of values) but the fight of civilization against the uncivilized » (2007: 37-38). Certains signifiants de ce monde « non-civilisé » sont surdéterminés, comme c'est le cas du « voile islamique » (Kiliç Saharso et Sauer 2008). L'armée utilise alors la figure féminine afin de mettre en scène la raison morale des interventions en récupérant une « imagerie guerrière » qui circule déjà dans les médias (Bilge 2010a). S'appuyant sur Sara Ahmed, Jasbir Puar dans son ouvrage *Terrorist Assemblages* reprend l'idée de « sticky signifier », qui opère comme des objets fétiches de la peur (2007 : 187). L'armée mobilise dans ses entraînements ces signifiants qui collent à la peau, lorsque ce n'est pas la peau elle-même et autres signifiants somatiques qui sont instrumentalisés. Ces simples signifiants deviennent des signes de l'altérité, leur matérialité participant à la *reconnaissance* du corps de l'autre comme corps étranger (Ahmed 2000). S'il y a le voile religieux, celui-ci n'est pas le seul, on peut penser à la barbe, aux foulards que portent les hommes, à la « robe masculine » qui, d'entrée de jeu met les hommes « orientaux » à distance, aux langues moyen-orientales, mais surtout à la langue coranique, l'arabe, et l'emploi de certains mots distinctifs comme « Allahu akbar »; ces signes entrent en relation intertextuelle les uns avec les autres, ensemble ils connotent non seulement la (moyen)orientalité, mais le danger qui lui est associé.

A priori, le « virage culturel » de l'armée qui se matérialise sous différentes formes, comme l'implantation de faux villages afghans et irakiens qui servent à la pratique d'interactions sociales entre les militaires et la population, évoque une « volonté de savoir », telle que décrite par Foucault (1976), donc une volonté de classer, de catégoriser, de définir. Dans le cas des

faux villages, on semble être face à la volonté de « savoir l'autre », soit une production de la connaissance qui fait écho au travail des orientalistes du temps passé cherchant à tout documenter de l'« autre oriental », tout connaître de lui, de sa culture, de ses mœurs, etc. C'est ce que ce « virage culturel » laisse sous-entendre en plaçant la notion de « terrain humain » au centre de son discours. Or, à la lumière du portrait dépeint de la mise en scène « culturelle » de la guerre dans les faux villages on pourrait toutefois se demander « la volonté de savoir *quoi* » dans la mesure où le savoir culturel semble demeurer assez superficiel.

De cette volonté de savoir l'autre, de connaître l'étranger, se pourrait-il qu'on passe pratiquement à « un manque de volonté de savoir¹²⁷ »? Alors que les orientalistes classiques ont produit un savoir extensif sur les populations à gouverner, ici on a à faire à une récupération de savoirs plus qu'à une production nouvelle. Ce manque de volonté de savoir a été théorisé par Dabashi (2009) comme un savoir jetable qui est caractéristique de la production du savoir post 9/11. Dans *Post-Orientalism: Knowledge and Power in a time of Terror* (2009), il indique « disposable knowledge production predicated on no enduring or legitimate episteme but (...) provide instant gratification and are then disposed of after one use only » (Dabashi 2009 : 213). Le savoir est jetable, mais aussi instantané, ce qui se voit par la formation d'experts sur mesure qui deviennent spécialistes du Moyen-Orient.

Ce qui semble importer le plus est la connaissance de réseaux, la recherche d'informations : qui connaît qui, qui sait quoi. Finalement, c'est la volonté de savoir *qui sait quoi sur qui*! L'objectif de la connaissance culturelle principale est de ne pas faire de « faux pas » pour ne pas offusquer les gens afin de maximiser les chances de collaborations. Ainsi, ce n'est pas tant

¹²⁷ J'emprunte cette expression à Anaïs Sékiné (2017) qui a mené une étude ethnographique d'un camp de danse suédois spécialisé dans les danses jazz afro-américaines comme le Lindy Hop. L'auteure remarque que le camp a un souci du détail par rapport à ces styles de danses qui sont scrutés à la loupe, il y a une recherche de vérité authentique, alors que les « danses africaines » dont le nom générique « danse africaine » se suffit à lui-même, ne requièrent pas plus de précisions (2017 : 108). C'est ce qui semble à l'œuvre dans les faux villages, où on présente un territoire oriental générique.

une connaissance culturelle qui est visée, mais la connaissance des réseaux par le biais de la culture. Autrement dit, on utilise la culture comme stratégie de guerre pour favoriser le dévoilement.

La thèse s'est concentrée sur le contenu représentationnel des entraînements afin de cerner les imaginaires hégémoniques à l'œuvre dans les simulations. Certains acteurs qui gravitent autour de la simulation et d'autres qui en font partie intégrante n'ont malheureusement pu être rencontrés. C'est le cas des concepteurs et des planificateurs, mais aussi des contractuels de l'industrie culturelle qui se trouvent sur place et bien entendu des *role players*. On peut imaginer que leur expérience de l'entraînement serait venue enrichir les données collectées et aurait offert un éclairage sur des angles non explorés de la recherche. Comme je l'ai mentionné, le milieu militaire est un milieu fermé et difficile d'accès pour les civils, à moins d'avoir des contacts à l'intérieur de l'institution, il est ardu de s'entretenir avec les personnes désirées. Il s'agit là d'une des limites de l'étude. Pour reprendre à nouveau l'idée de Sara Ahmed (2006), les objets n'arrivent pas à leur place au gré du hasard. Une étude menée auprès des contractuels de l'armée permettrait d'avoir un portrait moins partiel des simulations militaires contemporaines. On pourrait par exemple regarder l'arrivée de chaque objet, chaque matériau, sur le terrain qui, ensemble, ont constitué les villages orientaux, depuis les faux bâtiments construits par les firmes d'ingénierie privées, jusqu'aux costumes des *role players* fournis par des compagnies de sécurité privées. Qu'est-ce que la statue de la princesse parthe aurait à raconter? Comment une enseigne de « société égyptienne de réparation de laveuses/sécheuses » a-t-elle fait son chemin jusqu'à un faux village afghan aux États-Unis? Bien entendu, il faudrait s'attarder sur l'arrivée sur le terrain des *role players*, regarder leur parcours depuis la trajectoire d'embauche. Une fois sur place, comment ces derniers vivent-ils cette rencontre culturelle organisée avec les soldats? Interroger tous ces contractuels privés permettrait non seulement d'approfondir les études sur la privatisation de l'armée, mais viendrait enrichir l'examen de la volonté de savoir de l'institution.

De futures recherches pourraient également creuser la réception. La réception par les soldats de ce savoir culturel mobilisé par l'armée au sein des entraînements de pré-déploiement. Comment les militaires, soit les « premiers intéressés », répondent-ils à leur entraînement qui vise à conduire leurs conduites et, a priori, à gouverner leurs compétences culturelles sur le terrain? Si l'institution cherche à augmenter la sensibilité culturelle de ses militaires, comment ceux-ci réagissent-ils au contenu enseigné? Comme le soulignent Christiansen, Galal et Hvenegård-Lassen au sujet des rencontres culturelles organisées :

participants in the encounter may have differing understandings of which script to follow, or may actively attempt to introduce competing discourses or practices into the encounter (...) Whereas the organisers need to manipulate or govern the way in which these other times and spaces fold into the here-and-now, there is always a risk that the conflict, challenge or problem may be reproduced rather than transformed in the organised encounter (2017 : 601).

Se peut-il qu'il y ait ici un écart entre les objectifs, le niveau de formation et la manière dont les militaires reçoivent cet enseignement? Après l'étude du contenu culturel, il serait important de regarder la réception. En interviewant des militaires, j'ai bien sûr touché à cette question, mais son analyse en profondeur dépassait le cadre de cette recherche. En fait, lors des entrevues, j'allais apprendre que la transmission du contenu culturel se fait principalement en salle de classe et non pas pendant les entraînements dans les villages orientaux. Certes, le discours visuel transmet un message aux soldats, mais l'enseignement direct de la culture semble se faire à travers des cours d'histoire, de géographie et de langues. Analyser le contenu de ces cours et leur réception serait un excellent complément à cette recherche. Je sais d'ores et déjà que plusieurs des participants trouvaient que les cours manquaient de profondeur. Quelques uns ont même soulevé leur côté stéréotypé. Une question d'enquête à poser serait certainement sur l'évaluation du contenu culturel. Il semblerait qu'aucun examen sur l'information couverte ne soit passé aux soldats, cela est pourtant étonnant dans un contexte où le discours dominant de la doctrine de contre-insurrection en place est de dire que les soldats ne comprennent pas la culture locale. On dit que ce qui est enseigné dans les salles de classe est testé lors de l'entraînement. Pourtant la dimension culturelle des entraînements était rarement abordé par le participant lui-même lors des entrevues. S'agissant d'entretiens semi-

directifs, je commençais toujours par une question assez large, demandant aux participants de me décrire leur entraînement de pré-déploiement, par exemple les buts, les tâches à accomplir, les scénarios rencontrés lors d'une journée typique. Ce qui était mis à l'évidence se situait principalement au niveau des connaissances tactiques comme sécuriser le périmètre, faire la fouille de maisons, effectuer des patrouilles. Voilà ce qui est principalement testé dans ces « MOUT towns » orientalisés, où on tente de fusionner « mémoire musculaire » et « empathie culturelle ». En effet, l'armée ne cesse de dire qu'elle veut que ses soldats agissent sans penser, qu'ils sachent distinguer les signes d'hostilité et réagir. Savoir distinguer une femme enceinte d'une kamikaze, un enfant apeuré d'un enfant-menace. Tirer quand il faut. La mémoire musculaire est une question de réflexe en situation d'alerte. Or, si l'on quitte le domaine de la sociologie un instant, d'un point de vue physiologique, l'empathie est incompatible avec l'état d'alerte. Les soldats me le témoignaient eux-mêmes. Sur le terrain on ne pense pas, on agit. C'est d'ailleurs pourquoi le retour à la vie civile est si difficile. La majorité m'ont signalé cette temporalité particulière à laquelle ils sont dorénavant confrontés : le temps de penser. Celle-ci hante souvent les militaires après leur déploiement. Ce temps de penser qui est source de souffrance est aussi le moteur de résistance pour plus d'un. La question de la résistance n'avait pas été abordée jusqu'ici. On pourrait me faire la critique d'avoir présenté les faux villages comme des environnements surdéterminés. Cela dit, jusqu'à un certain point, ils le sont. La résistance, dans le cas des militaires – il en va probablement autrement avec les *roles players* –, semble se produire non seulement au-delà de l'entraînement, mais au-delà des déploiements. Au moment du retour. Si je parle de la résistance à la toute fin, c'est que je suis le tracé des participants pour qui la contestation des savoirs et des pouvoirs est venue en dernier, suite à un retour réflexif sur leur vie militaire. Certes, il y a ceux qui ont joint des organisations anti-guerre et qui militent contre l'occupation, mais aussi ceux qui, au plus profond d'eux-mêmes, cherchent à trouver la paix.

Nombreuses sont les études qui critiquent les politiques de la compassion et les guerres menées au nom de celle-ci. Le problème de ces études, si pertinentes qu'elles soient, est qu'elles conduisent à une méfiance généralisée de la compassion. J'ose clore en invitant à un retour vers une compréhension profonde du terme, soit une manifestation de la connexion à la

souffrance de l'autre. Un des soldats m'avait dit : si je pense que la personne devant moi est un père de famille et aux motifs qui l'ont conduit là, je ne tirerai pas. Mais l'armée m'apprend à évacuer toutes zones grises. Donc, je tire. Serait-il possible de penser la compassion comme autre chose qu'un instrument, et d'envisager une compassion plus radicale, qui s'insère dans une quête de justice sociale?

Bibliographie

- Agamben, Giorgio (2003). *Homo Sacer II: État d'exception*, Paris, Seuil.
- Agamben, Giorgio (1998). *Homo Sacer I: Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil.
- Agger, Ben (1992). *Cultural Studies as Critical Theory*, New York, Routledge.
- Agier, Michel (2009). « The Camps of the Twenty-First Century: Corridors, Security Vestibules and Borders of Internal Exile. Managing Migration? The Politics of Truth and Life Itself », *Irish Journal of Anthropology*, vol. 12, no. 3 (numéro spécial), p. 62-73.
- Agier, Michel (2008). *Gérer les indésirables : Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion.
- Agier, Michel (2003). « La main gauche de l'Empire: Ordre et désordre de l'humanitaire », *Multitudes*, vol. 1, no. 11, p. 67-77.
- Ahmed, Sara (2006). *Queer Phenomenology: Orientations, Objects, Others*, Durham, Duke University Press.
- Ahmed, Sara (2004). « Affective Economies », *Social Text*, vol. 22, no. 2 (été), p. 117-139.
- Ahmed, Sara (2000). « Who Knows? Knowing Stranger and Strangeness », *Australian Feminist Studies*, vol. 15, no. 31, p. 49-68.
- Al-Saji, Alia (2010). « The Racialization of Muslim Veils: A Philosophical Analysis », *Philosophy & Social Criticism*, vol. 36, no. 8 (octobre), p. 875-902.
- Allen, Robertson (2013). « Virtual Soldiers, Cognitive Laborers », dans Whitehead, Neil L. et Sverker Finnstrom (dir.), *Virtual War and Magical Death: Technologies and Imaginaries for Terror and Killing*, Durham et Londres, Duke University Press, p. 152-170.
- Allinson, Jamie (2015). « The Necropolitics of Drones », *International Political Sociology*, vol. 9, no. 2, p. 113-127.

- American Anthropological Association (AAA) (2012). « Principles of Professional Responsibility », AAA Ethics Forum, 1er novembre 2012, En ligne, <<http://ethics.americananthro.org/category/statement/>>, consulté le 20 septembre 2019.
- American Anthropological Association (AAA) (2007). « AAA Executive Board Statement on the Human Terrain System Project », AAA, 31 octobre 2007, En ligne, <http://s3.amazonaws.com/rdcms-aaa/files/production/public/FileDownloads/pdfs/pdf/EB_Resolution_110807.pdf>, consulté le 20 septembre 2019.
- Ames, Michael (1992). *Cannibal Tours and Glass Boxes: The Anthropology of Museums*, Vancouver, UBC Press.
- Appadurai, Arjun (1996). *Modernity At Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Arendt, Hannah (1967). *Essai sur la révolution*, Paris, Gallimard.
- Arlen, Michael J. (1966). « Living-Room War », *New Yorker*, 15 octobre 1966, p. 200, En ligne, <<https://www.newyorker.com/magazine/1966/10/15/living-room-war>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Arlen, Michael J. (1969). *Living-Room War*, New York, Viking Press.
- Avruch, Kevin (2001). « Notes Toward Ethnographies of Conflict and Violence », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 30, no. 5, p. 637-648.
- Asad, Talal (2007). *On Suicide Bombing*, New York, Columbia University Press.
- Askoy, Asu et Kevin Robins (1992). « Hollywood for the 21st Century: Global Competition for Critical Mass in Image Markets », *Cambridge Journal of Economics*, vol. 16, no. 1, p. 1-22.
- Austin, John L. (1962). *How to Do Things with Words*, Londres, Oxford University Press.
- Bacevich, Andrew J. (2016). *America's War for the Greater Middle East: A Military History*, New York, Random House Books.

- Bachamann, Christian, Jacqueline Lindenfeld et Jacky Simonin (1991). *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier.
- Bancel, Nicolas, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, *et al.* (2004). *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte.
- Barringer, Tim et Tom Flynn (2012). *Colonialism and the Object: Empire, Material Culture and the Museum*, New York, Routledge.
- Barthes, Roland (2010 [1957]). *Mythologies*, Paris, Seuil.
- Barthes, Roland (1980). *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Gallimard.
- Barthes, Roland (1964a). *Éléments de sémiologie*, Paris, Seuil.
- Barthes, Roland, (1964b), « Rhétorique de l'image », *Communications*, no. 4, p. 40-51.
- Baudrillard, Jean (1991). *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Galilée.
- Baudrillard, Jean (1981). *Simulacre et simulation*, Paris, Galilée.
- Bauman, Zygmunt (2007). *Le Présent liquide: peurs sociales et obsessions sécuritaires*, Paris, Seuil.
- Bauman, Zygmunt (1989). *Modernity and the Holocaust*, Ithaca, Cornell University Press.
- Bazin, Laurent et Monique Salim (2002). « Ethnographie, culture et globalisation. Problématisations anthropologiques du marché », *Journal des anthropologues*, no. 88-89, p. 269-305, En ligne, <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00006504/document>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Beck, Ulrich (2005). « War is Peace: On Post-National Wars », *Security Dialogue*, vol. 36, no. 1, p. 5-26.
- Beck, Ulrich (2003). *Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*, Paris, Flammarion.
- Beckett, Claire et Nuit Banai (2012). « Simulating Iraq: Cultural Mediation and the Effects of the Real », *Public Culture*, vol. 24, no. 2, p. 249-259.

- Bender, Steven W. (2002). « Sight, Sound, and Stereotype: The War on Terrorism and its Consequences for Latinas/os », *Oregon Law Review*, vol. 81, no. 4, p. 1153-1178.
- Benjamin, Walter (2008 [1939]). *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Folio plus philosophie.
- Berger, John (1976). *Voir le voir*, Paris, Moreau.
- Bernstein, Matthew et Gaylyn Studlar (1997). *Visions of the East: Orientalism in Film*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Bhabra, Gurinder K. (2007a). « Sociology and Postcolonialism: Another 'Missing' Revolution? », *Sociology*, vol. 41, no. 5, p. 871-884.
- Bhabra, Gurinder K. (2007b). *Rethinking Modernity: Postcolonialism and the Sociological Imagination*, Basingstoke et New York, Palgrave Macmillan.
- Bigo, Didier (2010). « 14 September 2001. The Regression of Habitus », dans Dal Lago, Alessandro et Salvatore Palidda (dir.), *Conflict, Security and the Reshaping of Society: The Civilisation of War*, New York, Routledge, p. 103-117.
- Bigo, Didier, Laurent Bonnelli et Thomas Deltome (2008). « Introduction: Les libertés sacrifiées au nom de la sécurité? », dans Bigo, Didier, Laurent Bonnelli et Thomas Deltome (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 5-10.
- Bigo, Didier et Rob B. J. Walker (2008). « Le régime du contre-terrorisme global », dans Bigo, Didier, Laurent Bonnelli et Thomas Deltome (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 14-35.
- Bilge, Sirma (2018). « Why Do Critical Ethnic Studies Matter? And Why they Should Matter to Sociology? », dans Gervais, Stéphan, Raffaele Iacovino et Mary-Anne Poutanen (dir.), *Engaging with Diversity: Multidisciplinary Reflections on Plurality from Quebec*, Bern, Peter Lang, p. 97-127.

- Bilge, Sirma (2014). « Whitening Intersectionality. Evanescence of Race in Intersectionality Scholarship », dans Hund, Wulf D. et Alana Lentin (dir.), *Racism and Sociology*, Berlin, Lit Verlag, p.175-205.
- Bilge, Sirma (2013). « Reading the Racial Subtext of the Quebecois Accommodation Controversy: An Analytics of Racialized Governmentality », *South African Journal of Political Studies*, vol. 40, no. 1, p. 157-181.
- Bilge, Sirma (2012). « Mapping Quebecois Sexual Nationalism in Times of Crisis of Reasonable Accommodations », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 33, no. 3, p. 303-318.
- Bilge, Sirma (2010a). « “... alors que nous, Québécois, nos femmes sont égales à nous et nous les aimons ainsi” : La patrouille des frontières au nom de l'égalité de genre dans une “nation” en quête de souveraineté », *Sociologie et sociétés*, vol. 42, no. 1, p. 197-226.
- Bilge, Sirma (2010b). « Beyond Subordination vs. Resistance: An Intersectional Approach to the Agency of Veiled Muslim Women », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 31, no. 1, p. 9-28.
- Bilge, Sirma (2009). « Smuggling Intersectionality into the Study of Masculinity: Some Methodological Challenges », Communication présentée au colloque *Feminist Research Methods: An International Conference*, University of Stockholm, 4 au 9 février 2009. En ligne, <https://www.researchgate.net/profile/Sirma_Bilge/publication/228998452_Smuggling_intersectionality_into_the_study_of_masculinity_some_methodological_challenges/links/55df4e6408ae6abe6e865034/Smuggling-intersectionality-into-the-study-of-masculinity-some-methodological-challenges.pdf>, consulté le 20 septembre 2019.
- Bilge, Sirma et Mathieu Forcier (2016). « La racialisation », *Revue Droits et libertés*, vol. 35, n° 2, En ligne, <<https://liguedesdroits.ca/la-racialisation/>>, consulté le 24 septembre 2019.

- Blanchard, Pascal et Éric Deroo (réalisateurs) (2002). *Zoos humains*, Les Films du Village, ADAV, 52 minutes, En ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=ku16gTHI1c4>>, consulté le 23 septembre 2019.
- Blanchard, Pascal, Nicolas Bancel, Gilles Boetsch, *et al.* (2011). *Zoos humains et exhibitions coloniales : 150 ans d'invention de l'Autre*, Paris, La Découverte.
- Boatcă, Manuela et Sérgio Costa (2010). « Postcolonial Sociology: A Research Agenda », dans Gutiérrez Rodríguez, Encarnación, Manuela Boatcă et Sérgio Costa (dir.), *Decolonizing European Sociology: Transdisciplinary Approaches*, Burlington, Ashgat, p. 13-32.
- Boggs, Carl et Tom Pollard (2016). *The Hollywood War Machine: U.S. Militarism and Popular Culture*, New York, Routledge.
- Boltanski, Luc (2007). *La souffrance à distance: morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Gallimard.
- Bonardi, Christine et Nicolas Roussiau (1999). *Les représentations sociales*, Paris, Dunod.
- Bonhomme, Julien (2007). « Anthropologues embarqués », *La vie des idées*, 4 décembre 2007, En ligne, <<http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html>>, consulté le 5 juin 2018.
- Bonilla-Silva, Eduardo (2015). « The Structure of Racism in Color-Blind, “Post-Racial” America », *American Behavioral Scientists*, vol. 59, no. 11, p. 1358-1376.
- Bonilla-Silva, Eduardo et David Dietrich (2011). « The Sweet Enchantment of Color-Blind Racism in Obamerica », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Sciences*, vol. 634, p. 190-206.
- Bose, Purnima (2009). « A Cosmetic Cover for Occupation », *Solidarity*, no. 142, En ligne, <<http://www.solidarity-us.org/site/node/2368>>, consulté le 5 décembre 2013.
- Bottici, Chiara et Benoit Challand (2006). « Rethinking Political Myth: The Clash of Civilizations as a Self-Fulfilling Prophecy », *European Journal of Social Theory*, vol. 9, no. 3 p. 315–336.

- Bourbon, William (2008). « Les camps de détention illégaux: le cas de Guantanamo », dans Bigo, Didier, Laurent Bonnelli et Thomas Deltome (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 76-89.
- Bricet des Vallons, Georges-Henri (2010). « Anthropologie et contre-insurrection. L'*Human Terrain System* et les faux-semblant de la guerre culturelle américaine », dans Bricet des Vallons, Georges-Henri (dir.), *Faut-il brûler la contre-insurrection?*, Paris, Choiseul, p. 63-110.
- Brown, Blain (2017). *Cinematography: Theory and Practice. Image Making for Cinematographers and Directors*, New York et Londres, Focal Press.
- Buchanan, Paul G. (2011). « Facilitated News as Controlled Information Flows: The Origins, Rationale and Dilemmas of “Embedded” Journalism », *Pacific Journalism Review*, vol. 17, no. 1 (mai), p. 102-118.
- Burawoy, Michael (2000). « Grounding Globalization », dans Burawoy, Michael, *et al.* (dir.), *Global Ethnography : Forces, Connections and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press, p. 343-350.
- Burk, James (2013). *How 9-11 Changed Our Ways of War*, Stanford, Stanford University Press.
- Burk, James (2002). « Theories of Democratic Civil-Military Relations », *Armed Forces & Society*, vol. 29 (automne), p. 7-29.
- Burke, Carol (2010). « Combat Ethnography », dans Higbee, Douglass (dir.), *Military Culture and Education*, Londres, Routledge, p. 29-38.
- Butler, Judith (1993). *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of “Sex”*, Londres, Routledge.
- Butler, Judith (1990). *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Old Saybrook, Tantor Media.
- Butler, Judith (1988). « Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal*, vol. 40, no. 4, p. 519-531.

- Calder, Daniel J. (2008). « “Iraqi Village” on Irwin », United States Army, 31 mars 2008, En ligne, <https://www.army.mil/article/8222/iraqi_village_on_irwin>, consulté le 20 septembre 2019.
- Calhoun, Craig (2010). « The Idea of Emergency: Humanitarian Action and Global (Dis)Order », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 29-58.
- Candusso, Damian (2012). « Aural Landscapes: Designing a Sound Environment for Screen », *Screen Sound Journal*, no. 3, p. 121-133.
- Caplow, Theodore et Pascal Vennesson (2000). *Sociologie militaire*, Paris, Armand Collin.
- Carlson, Marvin (1996). *Performance: A Critical Introduction*, Abingdon et New York, Routledge.
- Chowdhury, Tanzil (2013). « “Exporting Ethics”: The Case Against Human Rights Universalism », *Ceasefire*, 3 octobre 2013, En ligne, <<http://ceasefiremagazine.co.uk/exporting-ethics-human-rights-universalised/>>, consulté le 23 septembre 2013.
- Christiansen, Lene Bull, Lise Paulsen Galal et Kristen Hvenegård-Lassen (2019). *Cultural Encounters as Intervention Practices*, Londres, Routledge.
- Christiansen, Lene Bull, Lise Paulsen Galal et Kristen Hvenegård-Lassen (2017). « Organised Cultural Encounters: Interculturality and Transformative Practices », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 38, no. 6, p. 599-605.
- Chun, Elaine W. (2016). « The Meaning of Ching Chong : Language, Racism, and Response in New Media », dans Alim, H. Samy, John R. Rickford et Arnetta F. Ball, *Raciolinguistics : How Language Shapes our Ideas About Race*, New York, Oxford University Press, p. 81-96.
- Clausewitz, Carl Von (1959). *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit.

- Clifford, James et George E. Marcus (1986). *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- Cohn, Carol (2006). « Motives and Methods: Using Multi-Sited Ethnography to Study US National Security Discourses », dans Ackerly, Brooke A., Maria Stern et Jacqui True (dir.), *Feminist Methodologies for International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 91-107.
- Cole, David D. (2003). « Security and Freedom: Are the Government's Efforts to Deal with Terrorism Violative of our Freedom? », *Canada-United States Law Journal*, no. 29, p. 339-349.
- Commission on the Engagement of Anthropology with the US Security and Intelligence Communities (CEAUSSIC) (2009). *Final Report on the Army's Human Terrain System Proof of Concept Program*, CEAUSSIC, En ligne, <https://s3.amazonaws.com/rdcms-aaa/files/production/public/FileDownloads/pdfs/cmtes/commissions/CEAUSSIC/upload/CEAUSSIC_HTS_Final_Report.pdf>, consulté le 20 septembre 2019.
- Conquergood, Dwight (2002). « Performance Studies: Interventions and Radical Research », *TDR*, vol. 46, no. 2, p. 145-156.
- Coker, Christopher (2013). *Warrior Geeks: How 21st Century Technology Is Changing the Way We Fight and Think About War*, New York, Oxford University Press.
- Coulombe, Sophie (2017). « Femmes, prisons et quotidienneté : feuillets ethnographiques », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Cowles, Kathleen V. (1988). « Issues in Qualitative Research on Sensitive Topics », *Western Journal of Nursing Research*, vol. 10, no. 2, p. 163-179.
- Creekmur, Corey (2010). « The Sound of the "War on Terror" », dans Birkenstein, Jeff, Anna Froula et Karen Randell (dir.), *Reframing 9/11: Film, Popular Culture and the 'War on Terror'*, New York, Continuum, p. 83-93.

- Cuadraz, Gloria Holgín et Lynet Uttal (1999). « Intersectionality and In-Depth Interviews: Methodological Strategies for Analyzing Race, Class, and Gender », *Race, Class & Gender*, vol. 6, no. 3, p. 156-186.
- Dabashi, Hamid (2009). *Post-Orientalism: Knowledge and power in a time of terror*. New Brunswick et New Jersey, Transaction Publishers.
- Dabashi, Hamid (2012). *The Arab Spring: The End of Postcolonialism*, Londres, Zed Books.
- Dal Lago, Alessandro (2008). « La police globale, état de conflit permanent du capitalisme globalisé », dans Bigo, Didier, Laurent Bonnelli et Thomas Deltome (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 36-48.
- Dal Lago, Alessandro et Salvatore Palidda (2010). « Introduction », dans Dal Lago, Alessandro et Salvatore Palidda (dir.), *Conflict, Security and the Reshaping of Society: The Civilisation of War*, New York, Routledge, p. 1-18.
- Daughtry, J. Martin. (2015). *Listening to War: Sound, Music, Trauma, and Survival in Wartime Iraq*, New York, Oxford University Press.
- De Waal, Alex (2010). « An Emancipatory Imperium? Power and Principle in the Humanitarian International », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 295-316.
- Debord, Guy (1992[1967]). *La société du spectacle*, Paris, Gallimard.
- Deep, Alex (2015). « Hybrid War: Old Concept, New Techniques », Center for Security Studies, 20 mars 2015, En ligne, <<https://css.ethz.ch/en/services/digital-library/articles/article.html/189134/pdf>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Defence iQ (2019). « Glossary: Forward Operating Base (FOB) », Defence iQ, En ligne, <<https://www.defenceiq.com/glossary/forward-operating-base-fob>>, consulté le 24 septembre 2019.

- Defense Science Board (DSB) (2009). *Report of the Defense Science Board Task Force on Understanding Human Dynamics*, Washington Office of the Under Secretary of Defense for Acquisition, Technologies, and Logistics, Washington, En ligne, <<https://www.hsdl.org/?view&did=38172>>, consulté le 24 septembre 2019.
- Deloria, Philip J. (2007). *Playing Indian*, New Haven, Yale University Press.
- DelVecchio Good, Mary-Jo, Byron J. Good et Jesse H. Grayman (2010). « Complex Engagements: Responding to Violence in Postconflict Aceh », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 241-266.
- Der Derian, James (2009). *Virtuous War: Mapping the Military-Industrial-Media-Entertainment-Network*, New York et Londres, Westview Press.
- Der Derian, James (2003). « Decoding the National Security Strategy of the United States of America », *Boundary 2*, vol. 30, no. 3, p. 19-27.
- Der Derian, James (2001). « The War of Networks », *Theory & Event*, vol. 5, no. 4, En ligne, <<https://muse.jhu.edu/article/32644>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Der Derian, James (2000). « Virtuous War/Virtual Theory », *International Affairs*, vol. 76, no. 4, p. 771-788.
- Der Derian, James (1997). « The Virtualization of Violence and the Disappearance of War », *Cultural Values*, vol. 1, no. 2, p. 205-218.
- Der Derian, James, David Udris et Micheal Udris (réalisateurs) (2010). *Human Terrain System, War Becomes Academic* [DVD], Bullfrog Films, 82 minutes.
- Derrida, Jacques (1972). *Positions*, Chicago, University of Chicago Press.
- Dexter, Helen (2008). « The “New War” on Terror, Cosmopolitanism and the “Just War” Revival », *Government and Opposition*, vol. 43, no. 1, p. 55-78.
- Dexter, Helen (2007). « New War, Good War and the War on Terror: Explaining, Excusing and Creating Western Neo-interventionism », *Development and Change*, vol. 38, no. 6, p. 1055-1071.

- Diamond, Elin (1996). « Introduction », dans Diamond, Elin (dir.), *Performance and Cultural Politics*, New York, Routledge, p. 1-12.
- Diaz, Frédéric (2005). « L'observation participante comme outil de compréhension du champ de la sécurité. Récit d'un apprentissage de l'approche ethnographique pour tenter de rendre compte de la complexité du social », *Champ pénal/Penal field*, vol. 2, En ligne, <<https://journals.openedition.org/champpenal/79>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Dick, Kurby (réalisateur) (2012). *The Invisible War* [DVD], Cinedigm, Docurama Films, 97 minutes.
- Dickinson, Greg, Brian L. Ott et Eric Aoki (2005). « Memory and Myth at the Buffalo Bill Museum », *Western Journal of Communication*, vol. 69, no. 2, p. 85-108.
- Dickson-Swift, Virginia, Erica L. James, Sandra Kippen, *et al.* (2009). « Researching Sensitive Topics: Qualitative Research as Emotional Work », *Qualitative Research*, vol. 9, no.1, p. 61-79.
- Dickson-Swift, Virginia, Erica L. James, Sandra Kippen, *et al.* (2007). « Doing Sensitive Research: What Challenges do Qualitative Researchers Face? », *Qualitative Research*, vol. 7, no. 3, p. 327-353.
- Dictionary of war (sans date), « Virtuous War », En ligne, <http://dictionaryofwar.org/concepts/Virtuous_War>, consulté le 10 octobre 2013.
- Dini, Rachele (2017). *An Analysis of Walter Benjamin's: The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction*, Londres, Routledge, coll. Macat Library.
- Divided States of Women (2017). « Let's Talk About Disability Porn », Divided States Of Women Podcast, 23 octobre 2017, En ligne, <<https://www.dividedstatesofwomen.com/2017/10/23/16523860/disability-porn-reichard>>, consulté le 26 septembre 2019.
- Donnan, Hastings et Thomas M. Wilson (2010). *Borderlands: Ethnographic Approaches to Security, Power, and Identity*, Lanham, University Press of America.

- Douzinas, Costas (2008). « The “End” of Human Rights », *The Guardian*, 10 décembre 2008, En ligne, <<http://www.theguardian.com/commentisfree/2008/dec/10/humanrights-unitednations>>, consulté le 23 septembre 2013.
- Douzinas, Costas (2007). *Human Rights and Empire: The Political Philosophy of Cosmopolitanism*, Abingdon, Oxford et New York, Routledge-Cavendish.
- Douzinas, Costas et Conor Gearty (2014). *The Meanings of Rights: The Philosophy and Social Theory of Human Rights*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dubrofsky, Rachel E. et Megan M. Wood (2011). « Posting Racism and Sexism: Authenticity, Agency and Self-Reflexivity in Social Media », *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 11, no. 3, p. 282-287.
- Duffield, Mark (2004). « Carry on Killing: Global Governance, Humanitarianism and Terror », *Danish Institute for International Studies (DIIS)*, no. 23, p. 1-24.
- Duffield, Mark (2001). *Global Governance and the New Wars: The Merging of Development and Security*, Londres, Zed Books.
- Mas, Sabine, Vincent Larivière, Christine Dufour et Réjean Savard. 2012. Cinquante ans de recherche à l'EBSI : portrait scientométrique de la dynamique de recherche au sein du corps professoral. *Documentation et bibliothèques* 58, no 4 : 164-175.
<http://www.ost.uqam.ca/Portals/0/docs/articles/2012/Recherche_EBSI.PDF>.
- Duffy, Caroline et Florence Weber (2007). *L'ethnographie économique*, Paris, La Découverte, coll. Repères.
- Dumoulin, André (2001). « Le “zéro-mort” : entre le slogan et le concept », *Revue internationale et stratégique*, vol. 4, no. 44, p. 17-26.
- Dusseault, Ruth (2013). « The Incomplete Illusion Photographing the Training Ground », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 72, no. 3, p. 292-300.
- Dyer, Richard (2002 [1988]). « White », dans Dyer, Richard (dir.), *The Matter of Images: Essays on Representation*, 2^e édition, Londres et New York, Routledge, p. 126-148.

- Ebo, Bosah (1995). « War as Popular Culture: The Gulf Conflict and the Technology of Illusionary Entertainment », *Journal of American Culture*, vol. 18, no. 3, p. 1925.
- Eisenlohr, Patrick (2009). « Technologies of the Spirit: Devotional Islam, Sound Reproduction and the Dialectics of Mediation and Immediacy in Mauritius », *Anthropological Theory*, vol. 9, no. 3, p. 273-296.
- Enloe, Cynthia (2003). « Masculinity as Foreign Policy Issue », dans Hawthorne, Susan et Bronwyn Winter (dir.), *After Shock: Global Feminist Perspectives on September 11, 2001*, Vancouver, Raincoast Books, p. 284-289.
- Esch, Joanne (2010). « Legitimizing the “War on Terror”: Political Myth in Official-Level Rhetoric », *Political Psychology*, vol. 31, no. 3, p. 357-391.
- Espiritu, Yen Le (1999). « Disciplines Unbound: Notes on Sociology and Ethnic Studies », *Contemporary Sociology*, vol. 28, no. 5, p. 510-514.
- Fabian, Johannes (1983). *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press.
- Fahmy, Shahira et Thomas J. Johnson (2005). « “How we performed”: Embedded Journalists' Attitudes and Perceptions towards Covering the Iraq War », *Journalism & Mass Communication Quarterly*, vol. 82, no. 2, p. 301-317.
- Fassin, Didier (2010). *La Raison humanitaire: Une histoire morale du temps présent*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Fassin, Didier (2009). « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, no. 6, p. 1237-1266.
- Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (2010). *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books.
- Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (2010). « Introduction: Military and Humanitarian Government in the Age of Intervention », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 9-25.

- Ferguson, R. Brian (2013). « Full Spectrum: The Military Invasion of Anthropology », dans Whitehead, Neil L. et Sverker Finnstrom (dir.), *Virtual War and Magical Death: Technologies and Imaginaries for Terror and Killing*, Durham et Londres, Duke University Press, p. 85-110.
- Flemming, Brian P. (2011). « Hybrid Threat Concept: Contemporary War, Military Planning and the Advent of Unrestricted Operational Art », Monographie, School of Advanced Military Studies, United States Army Command and General Staff College.
- Forsdick, Charles (2011). « Postface. Situer les zoos humains », dans Blanchard, Pascal, Nicolas Bancel, Gilles Boetsch, *et al.* (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*. Paris, La Découverte, p. 527-542
- Forte, Maximilian C. (2011). « The Human Terrain System and Anthropology: A Review of Ongoing Public Debates », *American Anthropologist*, vol. 113, no. 1, p. 149-153.
- Forte, Maximilian C. (sans date). « The Zero Anthropology Project », En ligne, <<http://openanthropology.org/human-terrain-system.htm>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Foucault, Michel (2004). *Sécurité, territoire, population: Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Seuil/Gallimard.
- Foucault, Michel (2004 [1975]). *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel (1997). « Il faut défendre la société » : *Cours au Collège de France 1976*, Paris, Gallimard/Seuil.
- Foucault, Michel (1994). « *Du gouvernement des vivants* », résumé de cours, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel (1969). *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Foucault, Michel (1966). *Les Hétérotopies*, France-Culture, 7 décembre 1966, transcription en ligne, <<http://oiselet.philo.2010.pagesperso-orange.fr/OC/Foucault.%20Conference.pdf>>, consulté le 30 juillet 2019.
- Franklin, H. Bruce (2000). *Vietnam and Other American Fantasies*, Amherst, University of Massachusetts Press.

- Frye, Marilyn (1983). « On Being White: Thinking toward a Feminist Understanding of Race and Race Supremacy », dans Frye, Marilyn (dir.), *The Politics Of Reality: Essays In Feminist Theory*, Berkeley, The Crossing Press.
- Fukuyama, Francis (1992). *The End of History and the Last Man*, New York, Free Press.
- Geertz, Clifford et Robert Darnton (1973). *The Interpretation of Culture*, New York, Basic Books.
- Gerber, Tony et Jesse Moss (réalisateurs) (2008). *Full Battle Rattle* [DVD], First Run Features, 85 min.
- Gerbner, George (1992). « Persian Gulf War, the Movie », dans Molwana, Hamid, George Gerbner et Herbert I. Schiller (dir.), *Triumph of the Image: The Media's War in the Persian Gulf: A Global Perspective*, Boulder, Westview Press, p. 243-265.
- Go, Julian. (2012). « Sociology's Imperial Unconscious: The Emergence of American Sociology in the Context of Empire », dans Steinmetz, Georges (dir.), *Sociology and empire: The Imperial Entanglements of a Discipline*, Durham, Duke University Press, p. 83-105.
- Go, Julian (2013a). « For a Postcolonial Sociology », *Theory and Society*, vol. 42, no. 1 (janvier), p. 25-55.
- Go, Julian (2013b). « Introduction: Entangling Postcoloniality and Sociological Thought », dans Go, Julian (dir.), *Postcolonial Sociology*, Bingley, Emerald Group Publishing Limited, p. 3-31.
- Goffman, Erving (1959). *Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Anchor Books.
- Goldberg, David Theo (2002). *The Racial State*, Oxford, Blackwell.
- González, Roberto (2015). « The Rise and Fall of the Human Terrain System », *Counterpunch*, 29 juin 2015, En ligne, <<https://www.counterpunch.org/2015/06/29/the-rise-and-fall-of-the-human-terrain-system/>>, consulté le 20 septembre 2019.

- González, Roberto (2013). « Cybernetic Crystal Ball: “Forecasting” Insurgency in Iraq and Afghanistan », dans Whitehead, Neil L. et Sverker Finnstrom (dir.), *Virtual War and Magical Death: Technologies and Imaginaries for Terror and Killing*, Durham et Londres, Duke University Press, p. 65-84.
- González, Roberto (2010). *Militarizing Culture: Essays on the Warfare State*, New York, Routledge.
- González, Roberto (2009). *American Counterinsurgency: Human Science and the Human Terrain*, Chicago, Prickly Paradigm.
- González, Roberto (2008). « Human Terrain: Past, Present and Future Applications », *Anthropology Today*, vol. 24, no. 1, p. 21-26.
- Gotanda, Neil (2011). « The Racialization of Islam in American Law », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, no. 687, p. 184-195.
- Gowan, Peter (2003). « The New Liberal Cosmopolitanism », dans Archibugi, Daniele (dir.) *Debating Cosmopolitics*, Londres, Verso, p. 51-67.
- Graham, Stephen (2004). *Cities, War, and Terrorism: Towards an Urban Geopolitics*, Oxford, Blackwell.
- Graig, Bruce (2009). *Hot Dog: A Global History*, Londres, Reaktion Books.
- Grant, Greg (2008). « Hybrid Wars », *Government Executive*, vol. 40, no. 5, p. 18-24.
- Gregory, Derek (2011). « From a View to a Kill: Drones And Late Modern War », *Theory, Culture & Society*, vol. 28, no. 7-8, p. 188-215.
- Gregory, Derek (2008). « “The Rush to the Intimate”: Counterinsurgency and the Cultural Turn », *Radical Philosophy*, vol. 150, no. 1, En ligne, <https://www.radicalphilosophy.com/article/the-rush-to-the-intimate>, consulté le 20 septembre 2019.
- Gregory, Derek (2004). *The Colonial Present: Afghanistan, Palestine, Iraq*, Oxford, Blackwell.

- Gregson, Nicky et Gillian Rose (2000). « Taking Butler Elsewhere: Performativities, Spatialities and Subjectivities », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 18, no. 4, p. 433-452.
- Gresle, François, David Delfolie et Gérard Dubey (2005). *Sociologie du milieu militaire. Les conséquences de la professionnalisation sur les armées et l'identité*, Paris, L'Harmattan.
- Gressitt-Diaz, Katie (2017). « Sounds of Fear: The Sonification of Middle Easterners and Muslims in Hollywood Film, 1950-The Present », Mémoire de maîtrise, California State University San Marcos.
- Grosfoguel, Ramón (2013). « The Structure of Knowledge in Westernized Universities: Epistemic Racism/Sexism and the Four Genocides/Epistemicides of the Long 16th Century », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, vol. 11, no. 1, p. 73-90.
- Grosfoguel, Ramón (2010). « Vers une décolonisation des “uni-versalismes” occidentaux : Le “pluri-versalisme décolonial”, d'Aimé Césaire aux zapatistes », dans Mbembe, Achille, *et al., Ruptures postcoloniales*, Paris, La Découverte, p. 119-138.
- Grosfoguel, Ramón (2007). « The Epistemic Decolonial Turn: Beyond Political Economy Paradigms », *Cultural Studies*, vol. 21, no. 2-3, p. 211-223.
- Grosfoguel, Ramón, Roberto Hernández et Ernesto Rosen Velásquez (2016). *Decolonizing the Westernized University: Interventions in Philosophy of Education from Within and Without*, Lanham, Lexington Books.
- Guild, Elspeth (2008). « Les étrangers en Europe, victimes collatérales de la guerre contre le terrorisme », dans Bigo, Didier, Laurent Bonelli et Thomas Deltombe (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 139-150.
- Gurman, Hannah (éd.) (2013), *Hearts and Minds: a people's history of counterinsurgency*. New York, The New Press.

- Gusterson, Hugh (2009). « Project Minerva and the Militarization of Anthropology », *Radical Teacher*, no. 86, p. 4-16.
- Gusterson, Hugh (1998). *Nuclear Rites: A Weapons Laboratory at the End of the Cold War*, Los Angeles, University of California Press.
- Gusterson Hugh (1997). « Studying up Revisited », *PoLAR (Political and Legal Anthropology Review)*, vol. 20, no. 1, p. 114-119.
- Gutiérrez Rodriguez, Encarnacion, Manuela Boatcă et Sérgio Costa (2010), *Decolonizing European Sociology: Transdisciplinary Approaches*, Burlington, Ashgat.
- Haddad, Emily (2017 [2002]). *Orientalist Poetics: the Islamic Middle East in Nineteenth-Century English and French Poetry*, New York, Routledge.
- Hajjar, Remi M. (2014). « Emergent Postmodern US Military Culture », *Armed Forces & Society*, vol. 40, no. 1, p. 118-145.
- Hall, Rodney Bruce et Thomas J. Biersteker (2002). *The Emergence of Private Authority in Global Governance*, New York, Cambridge University Press.
- Hall, Stuart (2008 [1977]). « La culture, les médias et l'effet idéologique », dans Glevarec, Hervé, Éric Macé et Éric Maigret (dir.), *Cultural Studies: Anthologie*, Paris, Armand Colin, p. 41- 60.
- Hall, Stuart (2005 [1997]). « Representation and the Media », Media Education Foundation Transcript (MEF), En ligne, <<https://www.mediaed.org/transcripts/Stuart-Hall-Representation-and-the-Media-Transcript.pdf>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Hall, Stuart (1997a). « The Work of Representation », dans Hall, Stuart (dir.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage/Open UP, p. 13-69.
- Hall, Stuart (1997b). « The Spectacle of the Other », dans Hall, Stuart (dir.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage/Open UP, p. 223-279.

- Hall, Stuart (1997c). « Race, The Floating Signifier », Media Education Foundation, En ligne, <<https://www.mediaed.org/transcripts/Stuart-Hall-Race-the-Floating-Signifier-Transcript.pdf>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Hall, Stuart (1994 [1973]). « Codage/décodage », *Réseaux. Communication - Technologie - Société*, vol. 68, p. 27-39.
- Handler, Richard et William Saxton (1988). « Dyssimulation: Reflexivity, Narrative, and the Quest for Authenticity in “Living History” », *Cultural Anthropology*, vol. 3, no. 3, p. 242-260.
- Hawthorne, Susan et Bronwyn Winter (2003). *After Shock: Global Feminist Perspectives on September 11, 2001*, Vancouver, Raincoast Books.
- Heffernan, Michael J. (1991). « The Desert in French Orientalist Painting During the Nineteenth Century », *Landscape Research*, vol. 16, no. 2, p. 37-42.
- Heller, Monica (2002). *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier.
- Hiebert, Ray E. (2003). « Public Relations and Propaganda in Framing the Iraq War: A Preliminary Review », *Public Relations Review*, vol. 29, no. 3, p. 243-255.
- Hiebert, Ray E. (1991). « Public Relations as a Weapon of Modern Warfare », *Public Relations Review*, vol. 17, no. 2, p. 107-116.
- Hill, Jane (2008). *The Everyday Language of White Racism*, Hoboken, Wiley-Blackwell.
- Hill, Jane (1998). « Language, Race, and White Public Space », *American Anthropologist*, vol. 100, no. 3, p. 680-689.
- Hill, Jane (1995). « Mock Spanish: A Site for the Indexical Reproduction of Racism in American English », *Language & Culture*, 9 octobre 1995, En ligne, <<https://language-culture.binghamton.edu/symposia/2/part1/>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Hoffman, Frank (2007). *Conflict in the 21st Century: The Rise of Hybrid War*, Arlington, Potomac Institute for Policy Studies.

- Hoffman, Frank (2006). « Complex Irregular Warfare: The Next Revolution in Military Affairs », *Orbis*, vol. 50, no. 3, p. 395-411.
- Hoskins, Andrew (2004). *Televising War: From Vietnam to Iraq*, Londres et New York, Continuum.
- Human Right Watch (2000). « Civilian Deaths in the Nato Air Campaign », En ligne, <<http://www.hrw.org/legacy/reports/2000/nato/>>, consulté le 2 septembre 2013.
- Huntington, Samuel (1997). *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Touchstone.
- Huntington, Samuel (1993). « The Clash of Civilizations? », *Foreign Affairs*, vol. 72, no. 3, p. 22-49.
- Ignatiev, Noel (1995). *How the Irish Became White*, New York, Routledge.
- Isaacs, Arnolds R. (1997). *Vietnam Shadows: The War, Its Ghosts, and Its Legacy*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press.
- Jabri, Vivienne (2008). « La torture, une politique de guerre », dans Bigo, Didier, Laurent Bonelli et Thomas Deltombe (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l'épreuve de l'antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 63-75.
- Jackson, Richard (2005). *Writing the War on Terrorism: Language, Politics, and Counter-Terrorism*, Manchester, Manchester University Press.
- Janowitz, Morris (1964). *The Professional Soldier: A Social and Political Portrait*, New York, Free Press.
- Shaheen, Jack (scénariste) et Sut Jhally (réalisateur) (2006). *Reel Bad Arabs* [DVD], Media Education Foundation, 50 minutes.
- Johansen, Rino Bandlitz (2014). « Military Identity As Predictor of Perceived Military Competence and Skills », *Armed Forces & Society*, vol. 40, no. 3, p. 521-543.
- Johnson, Barbara et Jill Macleod Clarke (2003). « Collecting Sensitive Data: The Impact on Researchers », *Qualitative Health Research*, vol. 13, no. 3, p. 421-434.

- Joseph, Isaac (1984). *Le passant considérable: essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des méridiens.
- Joseph, Suad (1999). « Against the Grain of the Nation – The Arab », dans Suleiman, Micheal (dir.), *Issues in Arab America*, Philadelphia, Temple of University Press, p. 257-271.
- Joshi, Khyati Y. (2006). « The Racialization of Hinduism, Islam, and Sikhism in the United States », *Equity & Excellence in Education*, vol. 39, no. 3, p. 211-226.
- Juteau, Danielle (1996). « L'ethnicité comme rapport social », *Mots. Les langages du politique*, no. 49, p. 97-105.
- Kaldor, Mary (2007). *Human Security*, Cambridge, Polity Press.
- Kaldor, Mary (1999). *New and Old Wars: Organized Violence in a Global Era*, Redwood, Stanford University Press.
- Kamrava, Mehran (2000). « Military Professionalization and Civil-Military Relations in the Middle East », *Political Science Quarterly*, vol. 115, no. 1, p. 67-92.
- Kaplan, Caren (2018). *Aerial Aftermaths: Wartime from Above*, Durham et Londres, Duke University Press.
- Karp, Ivan et Steven D. Lavine (1991). *Exhibiting Cultures: The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, Smithsonian Institution Press.
- Keen, David (1998). *The Economic Functions of Violence in Civil Wars*, Oxford, Oxford University Press.
- Kellner, Douglas (1992). *The Persian Gulf TV War*, Boulder, Westview Press.
- Kevorka, Nadezhda (2015). « We Palestinian Christians Say Allahu Akbar », RT Question More, En ligne, <<https://www.rt.com/op-ed/227871-palestinian-orthodox-christian-bishop/>>, consulté le 19 août 2019.
- Kiel, John Luran (2007). « When Soldiers Speak Out: A Survey of Provisions Limiting Freedom of Speech in the Military », *Parameters*, vol. 37, no. 3 (automne), p. 69-82, En

- ligne, <<https://ssi.armywarcollege.edu/pubs/parameters/articles/07autumn/kiel.pdf>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Kienscherf, Marcus (2011). « Review of “Human Terrain: War Becomes Academic”, dir. James Der Derian, David Udris and Michael Udris. Bullfrog Films, 2010 », *49th Parallel*, vol. 26 (automne), p. 1-3.
- Kiliç Sevgi, Saharso Sawitri et Sauer Birgit (2008). « Introduction. The Veil: Debating Citizenship, Gender and Religious Diversity », *Social politics*, vol. 15, no. 4, p. 397-410.
- Kindon, Sara (2003). « Participatory Video in Geographic Research: A Feminist Practice of Looking? », *Area*, vol. 35, no. 2, p. 142-153.
- King, Anthony (2015a). « The Female Combat Soldier », *European Journal of International Relations*, vol. 21, no. 1, p. 122-143.
- King, Anthony (2015b). « Women Warriors: Female Access to Ground Combat », *Armed Forces & Society*, vol. 41, no. 2, p. 379-387.
- King, Anthony (2013). *The Combat Soldier: Infantry Tactics and Cohesion in the Twentieth and Twenty-First Centuries*, Oxford, Oxford University Press.
- Klein, Stephen A. (2005). « Public Character and the Simulacrum: The Construction of the Soldier Patriot and Citizen Agency in Black Hawk Down », *Critical Studies in Media Communication*, vol. 22, no. 5, p. 427-449.
- Knoblauch, Hubert (2005). « Focused Ethnography », *Forum: Qualitative Social Research*, vol. 6, no. 3, En ligne, <<http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/20>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Kundnani, Arun (2004). « Wired for War: Military Technology and the Politics of Fear », *Race & Class*, vol. 46, no. 1, p. 116-125.
- Kusmer, Kenneth L. (2003). *Down and Out, on the Road: The Homeless in American History*, New York et Oxford, Oxford University Press.

- Laclau, Ernesto (1990). *New Reflections on the Revolution of Our Time*, Londres, Verso.
- Laclau, Ernesto et Chantal Mouffe (1985). *Hegemony and Socialist Strategy: Towards a Radical Democratic Politics*, Londres, Verso.
- Lawler, Peter (2002). « The “Good War” after September 11 », *Government and Opposition*, vol. 37, no. 2, p. 151-172.
- Le Page, Carine et Jérôme Bensoussan (2010). *Les militaires et leur famille*, Paris, Direction des ressources humaines du Ministère de la Défense.
- Lee, Raymond M. (1993). *Doing Research on Sensitive Topics*, Londres, Sage.
- Licha, Emanuel (2017). « Training the Eye for War: A Politics of Spatial Fictions », *European Journal of Media Studies*, vol. 6, no. 1, p.145-166.
- Licha, Emanuel (2011). « Mirages: An Optical Machine in the Desert », *Philosophy of Photography*, vol. 2, no. 1, p. 33-40, En ligne, <http://www.emanuel-licha.com/Licha_Optical-Machine.pdf>, consulté le 10 septembre 2019.
- Licha, Emanuel (2010). *Mirages*, 20 minutes, En ligne, <<http://www.emanuel-licha.com/mirages-watchfilm.html>>, Consulté le 24 septembre 2019.
- Licha, Emanuel (Sans date a). « Bio », Emanuel Licha, En ligne, <http://www.emanuel-licha.com/CV_francais.html>, consulté le 20 septembre 2019.
- Licha, Emanuel (Sans date b). « Travaux : Pourquoi photogénique? », Emanuel Licha, En ligne, <www.emanuel-licha.com/FR_why-photogenic.html>, consulté le 20 septembre 2019.
- Licha, Emanuel (Sans date c). « Travaux : Mirages », Emanuel Licha, En ligne, <http://www.emanuel-licha.com/FR_mirages.html>, consulté le 20 septembre 2019.
- Licha, Emanuel (Sans date d). « Travaux : Bagdads », Emanuel Licha, En ligne, <http://www.emanuel-licha.com/FR_bagdads.html>, consulté le 20 septembre 2019.

- Lidchi, Henrietta (1997). « The Poetics and Politics of Exhibiting Other Cultures », dans Hall, Stuart (dir.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage/Open UP, p. 151-222.
- Little, Douglas (2003). *American Orientalism: The United States and the Middle East since 1945*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- Long, Olivier (2015). « Au temps des visions, peinture visionnaire et temps », *Pratiques picturales*, no. 2, En ligne, <<http://pratiques-picturales.net/article23.html>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Lutterbeck, Dereck (2013). « Arab Uprisings, Armed Forces, and Civil–Military Relations », *Armed Forces & Society*, vol. 39, no. 1, p. 28-52.
- Lutz, Catherine (2009). « Anthropology in an Era of Permanent War », *Anthropologica*, vol. 51, no. 2, p. 367-379.
- MacAloon, John J. (1984). « Introduction: Cultural Performances, Culture Theory », dans MacAloon, John J. (dir.), *Rite, Drama, Festival, Spectacle: Rehearsals Toward a Theory of Culutral Performance*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues, p. 1-15.
- Macdonald, Sharon (1998). *The Politics of Display: Museums, Science, Culture*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MacDougall, David (1997). « The Visual in Anthropology », dans Banks, Marcus et Howard Morphy, *Rethinking Visual Anthropology*, New Haven et Londres, Yale University Press, p. 276-295.
- Macedo, Donaldo (2000). « The Colonialism of the English Only Movement », *Educational Researcher*, vol. 29, no. 3, p. 15-24.
- Macedo, Donaldo, Bessie Dendrinos et Panayota Gourani (2003). *The Hegemony of English*, New York, Routledge.

- Madison, Soyini et Judith Hamera (2006). « Introduction », dans Madison, Soyini et Judith Hamera (dir.), *The SAGE Handbook of Performance Studies*, Thousand Oaks, Sage publications, p. ix-xi.
- Maguire, Mark (2012). « Biopower, Racialization and New Security Technology », *Social Identities*, vol. 18, no. 5, p. 593-607.
- Mahmood, Cynthia Keppley (2001). « Terrorism, Myth, and the Power of Ethnographic Praxis », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 30, no. 5, p. 520-545.
- Maira, Sunaina (2009). « “Good” and “Bad” Muslim Citizens: Feminists, Terrorists, and U. S. Orientalisms », *Feminist Studies*, vol. 35, no. 3, p. 631-656.
- Maira, Sunaina (2008). « Belly Dancing: Arab-Face, Orientalist Feminism, and US Empire », *American Quarterly*, vol. 60, no. 2 (juin), p. 317-345.
- Makaremi, Chowra (2010). « Utopias of Power: From Human Security to the Responsibility to Protect », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 107-127.
- Mamdani, Mahmood (2005). *Good Muslim, Bad Muslim: America, the Cold War, and the Roots of Terror*, New York, Three Leaves Press.
- Mamdani, Mahmood (2002). « Good Muslim, Bad Muslim: A Political Perspective on Culture and Terrorism », *American Anthropologist*, vol. 104, no. 3, p. 766-775.
- Markee, Patrick (2003). « War and Homelessness. How American Wars Create Homelessness Among United States Armed Forces Veterans », Coalition for the Homeless, En ligne, <https://www.csun.edu/~bashforth/155_PDF/ME2_Fall_SI/AmericanWarsCreateHomelessness.pdf>, consulté le 3 décembre 2016.
- Markham, Monte (2001). « War Games », 43 min, En ligne, <https://www.youtube.com/watch?v=kpteJW6Ru_E>, consulté le 20 septembre 2019.
- Martin, Alexandra (2011a). « Quai Branly Museum and the Aesthetic of Otherness », *St Andrews Journal of Art History and Museum Studies*, vol. 15, p. 53-63.

- Martin, Alexandra (2011b). « Célébrer la diversité au *Museum of the African Diaspora*. La question de l’(auto)représentation culturelle au sein de l’espace muséal contemporain », *Diversité urbaine*, vol. 11, no. 2, p. 91-112.
- Martin, Alexandra (2018a). « Esthétique de la guerre contemporaine : entre aide humanitaire et interventionnisme militaire », *Cycles sociologiques*, vol. 2, no. 1, p. 1-18.
- Martin, Alexandra (2018b). « “Believe It or Not, This Is Afghanistan”. Constructing Meaning Through an Embodied Performance of War in the Mojave Desert, USA », communication présentée à la conférence *Military and Postmilitary Landscapes*, Historical Geography Research Center, Université Charles de Prague, 14-15 février 2018.
- Mattei, Ugo (2010). « Emergency-Based Predatory Capitalism: The Rule of Law, Alternative Dispute Resolution, and Development », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 89-105.
- May Du, Michaël Meyer (2008). « Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville », *ethnographiques.org*, no. 17, En ligne, <<http://www.ethnographiques.org/2008/Du,Meyer.html>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Mbembe, Achille (2006). « Nécropolitique », *Raisons politiques*, vol. 1, no. 21, p. 29-60.
- McClintock, Anne (2013). « Invisible War: Paranoid Empire, Imperial Ghosting and Gender Violence », communication présentée à l’Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia, Montréal, le 17 avril 2013.
- McClintock, Anne (1995). *Imperial Leather: Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest*, New York, Routledge
- McCuen, John J. (2008). « Hybrid Wars », *Military Review*, vol. 88, no. 2, p. 107-113.
- McFalls, Laurence (2010). « Benevolent Dictatorship: The Formal Logic of Humanitarian Government », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of*

- Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 317-334.
- McFate, Montgomery (2005). « Anthropology and Counterinsurgency: The Strange Story of Their Curious Relationship », *Military Review*, vol. 85, no. 2.
- McFate, Montgomery et Andrea, Jackson (2005). « An Organizational Solution for DOD's Cultural Knowledge Needs », *Military Review*, vol. 85, no. 4, p. 18.
- McFate, Montgomery et Steve Fondacaro (2011). « Reflections on the Human Terrain System During the First 4 Years », *Prism*, vol. 2, no. 4, En ligne, <<http://www.ndu.edu/press/reflections-human-terrain-system.html>>, consulté le 30 décembre 2012.
- Mckenna, Joseph (1960). « Ethics and War: A Catholic View », *American Political Science Review*, vol. 54, no. 3, p. 647-658.
- McLarney, Ellen (2009). « The Burqa in Vogue: Fashioning Afghanistan », *Journal of Middle East Women's Studies*, vol. 5, no. 1, p. 2-3.
- McLeroy, Carrie (2008). « History of Military Gaming », *Soldiers Magazine*, 27 août 2008, En ligne, <http://www.army.mil/article/11936/History_of_Military_gaming/>, consulté le 12 décembre 2014.
- McManus, Greg (1991). « The Crisis of Representation in Museums : The Exhibition “The Spirit Sings” », dans Pearce, Susan (dir.), *Museums Economics and the Community*, Londres, The Athlone Press, p. 202-206.
- Meacher, Michael (2004). « Playing Bin Laden's Game », *The Guardian*, 11 mai 2004, p. 21.
- Medina, Richard M. et George F. Hepner (2013). *The Geography of International Terrorism: An Introduction to Spaces and Places of Violent Non-State Groups*, Hoboken, CRC Press.
- Medovoi, Leerom (2007). « Global Society Must Be Defended: Biopolitics without Boundaries », *Social Text*, vol. 25, no. 2 (été), p. 53-79.

- Melamed, Jodi (2006). « The Spirit of Neoliberalism: From Racial Liberalism to Neoliberal Multiculturalism », *Social Text*, vol. 24, no. 4, p. 1-24.
- Melville, Angela et Darren Hincks (2016). « Conducting Sensitive Interviews: A Review of Reflections », *Law and Method*, mai 2016, En ligne, <<https://www.bjutijdschriften.nl/tijdschrift/lawandmethod/2016/05/lawandmethod-D-15-00008/fullscreen>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Military.com (sans date a). « Basic Training Chain of Command », Military.com, En ligne, <<https://www.military.com/join-armed-forces/basic-training-chain-of-command.html>>, consulté le 30 août 2019.
- Military.com (sans date b). « Military Jargon from Iraq and Afghanistan », Military.com, En ligne, <<https://www.military.com/join-armed-forces/military-jargon-from-iraq-and-afghanistan.html>>, consulté le 2 septembre 2019.
- Miller, Peter et Nikolas Rose (2008). *Governing the Present: Administering Economic, Social and Personal Life*, Londres, Polity.
- Mittelman, James H. (2010). *Hyper-Conflict: Globalization and Insecurity*, Stanford, Stanford University Press.
- Morgan, Matthew J. (2004). « The Garrison State Revisited: Civil-Military Implications of Terrorism and Security », *Contemporary Politics*, vol. 10, no. 1 (mars), p. 5-19.
- Morris, Pam (2003). *Realism*, Londre, Routledge.
- Mortensen, Mette (2009). « The Camera at War: When Soldiers Become War Photographers », dans Virchow, Fabian et Debra White-Stanley (dir.), *War Isn't Hell, Its Entertainment: Essays on Visual Media and the Representation of Conflict*, Jefferson, McFarland Publishing, p. 44-61.
- Moses, Lester G. (1999). *Wild West Shows and the Images of American Indians, 1883-1933*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- Moskos, Charles (1977). « From Institutions to Occupation: Trends in Military Organization », *Armed Forces & Society*, vol. 4, p. 41-50.

- Naber, Nadine (2000). « Ambiguous Insiders: An Investigation of Arab American Invisibility », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 23, no. 1 (janvier), p. 37-61.
- Nakayama, Thomas et Robert L. Krizek (1995). « Whiteness: A strategic rhetoric », *Quarterly Journal of Speech*, vol. 81, no. 3, p. 291-309.
- Nazemroaya, Mahdi Darius (2019 [2006]). « Plans for Redrawing the Middle East: The Project for a “New Middle East” », *Global Research*, 18 novembre 2006, En ligne, <<https://www.globalresearch.ca/plans-for-redrawing-the-middle-east-the-project-for-a-new-middle-east/3882>>, consulté le 20 septembre 2019.
- National Training Center (NTC) (sans date). « The NTC Box Tours », National Training Center Fort Irwin, En ligne, <<http://www.irwin.army.mil/Visitors/Pages/TheNTCBoxTours.aspx>>, consulté le 10 avril 2018.
- Network of Concern Anthropologists (NCA) (2009). *The Counter-Counterinsurgency Manual: Or, Notes on Demilitarizing American Society*, Chigaco, Prickly Paradigm Press.
- Ngozi Adichie, Chimanda (2009). « The Danger of a Single Story », TED Conférence, mis en ligne en octobre 2009, En ligne, <https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story/up-next?language=en>, consulté le 2 septembre 2019.
- Nordstrom, Carolyn (1995). *Fieldwork under Fire: Contemporary Studies of Violence and Culture*, Berkeley, University of California Press.
- Noury, Matthieu (2014). « La nanosanté : perspective et enjeux sociologiques de l’application des nanotechnologies à la médecine », Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Olsson, Christian (2008). « Afghanistan et Irak: les origines coloniales des guerres antiterroristes », dans Bigo, Didier, Laurent Bonelli et Thomas Deltombe (dir.), *Au nom du 11 septembre... Les démocraties à l’épreuve de l’antiterrorisme*, Paris, La Découverte, p. 49-62.

- Ophir, Adi (2010). « The Politics of Catastrophization: Emergency and Exception », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 59-88.
- Opinion Research Business (2008). *Survey on Iraq War Casualties*, Londres, mis à jour en janvier 2008.
- Orford, Anne (2010). « The Passions of Protection: Sovereign Authority and Humanitarian War », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 335-356.
- Ortiz, Carlos (2010). *Private Armed Forces and Global Security*, Santa Barbara, ABC-CLIO.
- Osiander, Andreas (2001). « Sovereignty, International Relations, and the Westphalian Myth », *International Organization*, vol. 55, no. 2 (printemps), p. 251-287.
- Pacreau, Xavier (2006). *De l'intervention au Kosovo en 1999 à l'intervention en Irak en 2003*, Paris, L.G.D.J.
- Paik, Mary (1990). *Quiet Odyssey*, Washington, University of Washington Press.
- Paillé, Pierre (2006). « Qui suis-je pour interpréter ? », dans Paillé, Pierre (dir.), *La méthodologie qualitative : postures de recherche et travail de terrain*, Paris, Armand Colin, p. 99-123.
- Pandolfi, Mariella (2010). « From Paradox to Paradigm: The Permanent State of Emergency in the Balkans », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 153-172.
- Pandolfi, Mariella (2002). « “Moral Entrepreneurs”, souverainetés mouvantes et barbelées. Le bio-politique dans les Balkans postcommunistes », *Anthropologie et sociétés*, vol. 26, no. 1, p. 29-51.
- Pandolfi, Mariella (2000). « Une société mouvante et supracoloniale. L'industrie humanitaire dans les Balkans », *Multitudes*, no. 3, p. 97-105.

- Park, You-me et Henry Schwarz (2005). « Extending American Hegemony: Beyond Empire », *International Journal of Postcolonial Studies*, vol. 7, no. 2, p. 153-161.
- Passavant, Paul A. et Jodi Dean (2002). « Representation and the Event », *Theory & Event*, vol. 5, no. 4, En ligne, <http://muse.jhu.edu/journals/theory_and_event/v005/5.4passavant.html>, consulté le 3 septembre 2013.
- Patry, Fanny (2014). « Orientalisme 2.0 : la Révolution verte iranienne en images », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Peñalosa, Fernando (1980). *Chicano Sociolinguistics*, Rowley, Newbury House Press.
- Peretz, Henri (2004 [1998]). *Les méthodes en sociologie. L'observation*, Paris, La Découverte, coll. Repères.
- Perkins, Tessa. E. (1979). *Rethinking Stereotypes*, Londres, Routledge.
- Petti, Gabriella (2010). « Enemies-criminals: The Laws and Courts against Global Terrorism », dans Dal Lago, Alessandra et Salvatore Palidda (dir.), *Conflict, Security and the Reshaping of Society: The Civilisation of War*, New York, Routledge, p. 138-149.
- Phillips, Anne (2007). *Multiculturalism without Culture*, Princeton, Princeton University Press.
- Pilon, Juliana Geran (2009). *Cultural Intelligence for Winning the Peace*. Washington, The Institute of World Politics Press.
- Pinel, Vincent (2012). *Dictionnaire technique du cinéma*, Paris, Armand Colin.
- Pink, Sarah (2008). « Mobilising Visual Ethnography: Making Routes, Making Place and Making Images », *Forum: Qualitative Social Research*, vol. 9, no. 3, En ligne, <<http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1166/2581>>, consulté le 12 septembre 2019.
- Poupart, Jean (1997). « L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques », dans Poupart, Jean, *et al.* (dir.), *La recherche*

- qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, Gaetan Morin, p. 176-206.
- Pradier, Jean-Marie (2017). « De la *performance theory* aux *performance studies* », *Journal des anthropologues*, no. 148-149, p. 287-300.
- Pratt, Mary Louise (1991). « Arts of the Contact Zone », *Profession*, p. 33-40.
- Prévot, Emmanuelle (2010). « Féminisation de l'armée de terre et virilité du métier des armes », *Cahiers du Genre*, vol. 48, no. 1, p. 81-101.
- Puar, Jasbir (2007). *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*, Durham, Duke University Press.
- Ray, Victor Erik (2018). « Rethinking Race in the Military: From Diversity to Racialized Organization », dans Embrick, David G., Sharon M. Collins et Michelle S. Dodson (dir.), *Challenging the Status Quo: Diversity, Democracy and Equality in the 21st Century*, Boston, Brill, coll. Studies in Critical Social Sciences, p. 287-300.
- Reid, R. Pierce (2002). « Waging Public Relations: A Cornerstone of Fourth-Generation Warfare », *Journal of Information Warfare*, vol. 1, no. 3, p. 51-64.
- Reynolds, George M. et Amanda Shendruk (2018). « Demographics of the U.S. military », Council on Foreign Relations, En ligne, <<https://www.cfr.org/article/demographics-us-military>>, consulté le 25 août 2019.
- Rice, Andy (2016). « Weaponizing Affect: A Film Phenomenology of 3D Military Training Simulations during the Iraq War », *Catalyst. Feminism, Theory, Technoscience*, vol. 2, no. 1, En ligne, <<https://catalystjournal.org/index.php/catalyst/article/view/rice/pdf>>, consulté le 24 septembre 2019.
- Richards, Paul (2005). « New War: An Ethnographic Approach », dans Richards, Paul (dir.), *No Peace no War: An Anthropology of Contemporary Armed Conflicts*, Athens et Oxford, Ohio University Press et James Currey, p. 1-21.
- Robben, Antonius C.G.M. (2013). « The Hostile Gaze: Night Vision and the Immediation of Nocturnal Combat in Vietnam and Iraq », dans Whitehead, Neil L. et Sverker

- Finnstrom (dir.), *Virtual War and Magical Death: Technologies and Imaginaries for Terror and Killing*, Durham et Londres, Duke University Press, p. 132-151.
- Robillard-Martel, Xavier (2017). « La formation historique et la structure actuelle du racisme en Louisiane », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Rosén, Frederik (2009). « Third-Generation Civil-Military Relations », *Security Dialogue*, vol. 40, no. 6, p. 597-616.
- Rubin, Rachel et Jeffrey Melnick (2007). *Immigration and American Popular Culture: An Introduction*, New York, New York University Press.
- Rumsfeld, Donald (2002). « Transforming the Military », *Foreign Affairs*, vol. 81, no. 3, p. 20-32.
- Saïd, Edward (2003 [1977]). *L'Orientalisme: L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil.
- Salyer, Lucy (2010). « Review of “*What Blood Won't Tell*”: *A History of Race on Trial in America* by Ariela J. Gross (2008) », *Journal of Legal Education*, vol. 60, no.1, p. 179-182.
- Sarkesian, Sam C. (1972). *The Military-Industrial Complex: A Reassessment*, Beverly Hills, Sage Publications.
- Sarkesian, Sam C. et Robert Connor (2006). *The US Military Profession into the 21st Century: War, Peace and Politics*, New York, Routledge.
- Savoie-Zajc, Lorraine (2009). « L'entrevue semi-dirigée », dans Gauthier, Benoît (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, p. 337-360.
- SBC Gallery of Contemporary Art (2010). « Pourquoi photogénique ? [communiqué de presse] », En ligne, <<https://www.sbcgallery.ca/pourquoi-photogénique>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Schellekens, Elisabeth (2007). *Aesthetics and Morality*, Londres et New York, Continuum.

- Schurr, Carolin (2012). « Visual Ethnography for Performative Geographies: How Women Politicians Perform Identities on Ecuadorian Political Stages », *Geographica Helvetica*, vol. 67, no. 4, p. 195-202.
- Schwartz, Dona (1989). « Visual Ethnography: Using Photography in Qualitative Research », *Qualitative Sociology*, vol. 12, no. 2, p. 119-154.
- Schwarzkopf, H. Norman (1992). *General H. Schwarzkopf: The Autobiography. It Doesn't Take a Hero*, New York, Bantam.
- Segal, Mady W. (1986). « The Military and the Family as Greedy Institutions », *Armed Forces & Society*, vol. 13, no. 1 (automne), p. 9-38.
- Seidman, Steven (1996). « Empire and Knowledge: More Troubles, New Opportunities for Sociology », *Contemporary Sociology*, vol. 25, no. 3, p. 313-316.
- Sékiné, Anais (2017). « Les mondes du Lindy Hop. Appropriation culturelle et politiques de la joie », Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Semotanová, Eva, Pavel Chromý et Zdeněk Kučera (2017). « Military and Postmilitary Landscapes », Historical Geography Research Center, Université Charles de Prague, <<http://www.historickageografie.cz/cechg2018>>, consulté le 19 août 2019.
- Shaheen, Jack (2003). « Reel Bad Arabs: How Hollywood Vilifies a People », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 588 (juillet), p. 171-193.
- Shaheen, Jack (2000). « Hollywood's Muslim Arabs », *The Muslim World*, vol. 90, no. 1-2 (printemps), p. 22-42.
- Shaw, Martin (2002). « Risk-transfer Militarism, Small Massacres and the Historic Legacy of War after Iraq », *International Relations*, vol. 16, no. 3, p. 343-360.
- Shepherd, Laura J. (2006). « Veiled References: Constructions of Gender in the Bush Administration Discourse on the Attacks on Afghanistan Post-9/11 », *International Feminist Journal of Politics*, vol. 8, no. 1 (mars), p. 19-41.

- Shoat, Ella (1991). « Gender and the Culture of Empire: Toward a Feminist Ethnography of the Cinema », *Quarterly Review of Film and Video*, vol. 131, no. 1-2 (printemps), p. 45-84.
- Shohat, Ella (1990). « Gender in Hollywood's Orient », *Middle East Report*, no. 162 (janvier-février), p. 40-42.
- Sieminski, Gregory C. (1995). « The Art of Naming Operations », *Parameters*, Automne 1995, p. 81-98, En ligne, <<https://www.globalsecurity.org/military/library/report/1995/sieminsk.htm>>, consulté le 24 septembre 2019.
- Silverstein, Paul A. (2005). « Immigrant Racialization and the New Savage Slot: Race, Migration, and Immigration in the New Europe », *Annual Review of Anthropology*, vol. 34, p. 363-384.
- Simonsen, Kirsten, Lasse Koefoed et Maja de Neergaard (2017). « Festival as Embodied Encounters: On *Kulturhavn* in Copenhagen », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 38, no. 6, p. 637-650.
- Simpson, Moira (1996). *Making Representation: Museums in the Post-Colonial Era*. New York, Routledge.
- Singh, Amrit pour Open Society Foundations (OSF) (2013). *Globalizing Torture: CIA Secret Detention and Extraordinary Rendition*, En ligne, <<http://www.opensocietyfoundations.org/sites/default/files/globalizing-torture-20120205.pdf>>, consulté le 10 décembre 2013.
- Singh, Jaideep (2003). « The Racialization of Minoritized Religious Identity: Constructing Sacred Sites at the Intersection on of White and Christian Supremacy », dans Iwamura, Jane N. et Paul Spickard (dir.), *Revealing the Sacred in Asian and Pacific America*, New York, Routledge, p. 87-105.
- Sluka, Jeffrey A. (2011). « Virtual War in the Tribal Zone: Air Strikes, Drones, Civilian Casualties, and Losing Hearts and Minds in Afghanistan and Pakistan »,

- dans Stroecken, Koen (dir.), *War, Technologies, Anthropology*, New York et Oxford, Berghahn, p. 21-33.
- Smith, Micheal J. (1998). « Humanitarian Intervention: An Overview of the Ethical Issues », *Ethics and International Affairs*, vol. 12, no. 1, p. 69-79.
- Lennon, J. John et Malcolm Foley (2000). *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, Londres et New York, Continuum.
- Sociologies Militaires. Sécurité, armées et société (sans date). « Actualité de la sociologie militaire », Sociologies Militaires. Sécurité, armées et société, <<http://sociomili.hypotheses.org/>>, consulté le 2 mai 2019.
- Sontag, Susan (2003). *Regarding the Pain of Others*, New York, Farrar, Strauss and Giroux.
- Sorin, Katia (2003). *Femmes en armes, une place introuvable. Le cas de la féminisation des armées françaises*, Paris, l'Harmattan.
- Spivak, Gayatri Chakravorty (1988). *Can the Subaltern Speak*, Basingstoke, Macmillan.
- Stahl, Roger (2013). « What the Drone Saw: The Cultural Optics of the Unmanned War », *Australian Journal of International Affairs*, vol. 67, no. 5, p. 659-654.
- Stahl, Roger (2010). *Militainment, Inc.: War, Media, and Popular Culture*, New York, Routledge.
- Stahl, Roger (2008). « A Clockwork War: Rhetorics of Time in a Time of Terror », *Quarterly Journal of Speech*, vol. 94, no. 1, p. 73-99.
- Stahl, Roger (2007). « Militainment, Inc – Militarism and Pop Culture », 122 minutes, En ligne, <https://www.youtube.com/watch?v=caH_RJZvnnY&t=6453s>, consulté le 23 septembre 2019.
- Stahl, Roger (2006). « Have You Played the War on Terror? », *Critical Studies in Media Communication*, vol. 23, no. 2, p. 112-130.
- Steet, Linda (2000). *Veils and Daggers: A Century of National Geographic's Representations of the Arab World*, Philadelphia, Temple University Press.

- Stone, Nomi (2019). *Kill Class*, North Adams, Tupelo Press.
- Stone, Nomi (2018). « Imperial Mimesis: Enacting and Policing Empathy in US Military Training », *American Ethnologist*, vol. 45, no. 4, p. 533-545.
- Stone, Nomi (2017). « Living The Laughscream: Human Technology and Affective Maneuvers in the Iraq War », *Cultural Anthropology*, vol. 32, no. 1, p. 149-174.
- Suchman, Lucy (2016). « Configuring the Other: Sensing War through Immersive Simulation », *Catalyst: feminism, theory, technoscience*, vol. 2, no. 1.
- Sumera, Matthew (2011). « Music, Aesthetics, and the Technologies of Online War », dans Stroeken, Koen (dir.), *War, Technologies, Anthropology*, New York et Oxford, Berghahn, p. 94-105.
- Teo, Hsu-Ming (2012). *Desert Passions: Orientalism and Romance Novels*, Austin, University of Texas Press.
- The Military Standard (sans date). « Dugway Proving Ground, Utah », The Military Standard, <http://www.themilitarystandard.com/army_base/ut/dpg.php>, consulté le 20 septembre 2019.
- Times Higher Education (2010). « The Counter-Counterinsurgency Manual: Or, Notes on Demilitarizing American Society (book review) », En ligne, <<https://www.timeshighereducation.co.uk/books/the-counter-counterinsurgency-manual-or-notes-on-demilitarizing-american-society/409971.article>>, consulté le 5 juin 2019.
- Tuosto, Kylie (2008). « The "Grunt Truth" of Embedded Journalism: The New Media/Military Relationship », *Stanford Journal of international relations*, vol. 10, no. 1, p. 20-31.
- Turner, Victor (1982). *From Ritual to Theatre: The Human Seriousness of Play*, New York, Performing Arts Journal Publications.
- United Nations (sans date). « Charter of United Nations », United Nations, <<http://www.un.org/en/documents/charter/index.shtml>>, consulté le 20 novembre 2018.

- United States Army/Marine Corps (2007). *Counterinsurgency Field Manual*, Chicago, Chicago University Press.
- United States Department Of State, Bureau of Consular Affairs (2019). « Afghanistan Travel Advisory », avis en date du 9 avril 2019, U.S. Department of State - Bureau of Consular Affairs, <<https://travel.state.gov/content/travel/en/traveladvisories/traveladvisories/afghanistan-advisory.html>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Van Winkle, Elizabeth P. et Rachel Lipari (2013). « The Impact of Multiple Deployments and Social Support on Stress Levels of Women Married to Active Duty Servicemen », *Armed Forces & Society*, vol. 41, no. 3, p. 395-412.
- Vanderbilt, Tom (2010 [2002]). *Survival City: Adventtures among the Ruins of Atomic America*, Chicago, University of Chicago Press.
- Vásquez, Paula Lezama, (2010). « Compassionate Militarization: The Management of a Natural Disaster in Venezuela », dans Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, New York, Zone Books, p. 197-216.
- Venue (2012). « In the Box: A Tour through the Simulated Battlefields of the U.S. Army National Training Center », Venue, <<http://v-e-n-u-e.com/In-the-Box-A-Tour-Through-the-Simulated-Battlefields-of-the-U-S-Army>>, consulté le 2 janvier 2019.
- Wall, Tyler et Torin Monahan (2011). « Surveillance and Violence from Afar: The Politics of Drones and Liminal Security-Scapes », *Theoretical Criminology*, vol. 15, no. 3, p. 239–254.
- Wang Yuen, Nancy (2016). *Reel Inequality: Hollywood Actors and Racism*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- Wells, Donald A. (1969). « How Much Can “The Just War” Justify? », *Journal of Philosophy*, vol. 66, no. 23, p. 819-829.

- Wetta, Frank Joseph et Martin A. Novelli (2003). « “Now a Major Motion Picture”: War Films and Hollywood’s New Patriotism », *The Journal of Military History*, vol. 67, no. 3, p. 861–882.
- Young, Gillian (2006). « Feminist International Relations in the Age of the War on Terror », *International Feminist Journal of Politics*, vol. 8, no. 1 (mars), p. 3-18.
- Zehfuss, Maja (2012). « Culturally Sensitive War? The Human Terrain System and the Seduction of Ethics », *Security Dialogue*, vol. 43, no. 2, p. 175-190.
- Zeide, Elana (2005). « In Bed with the Military: First Amendment Implications of Embedded Journalism », *New York University Law Review*, no. 4, p. 1309-1343.
- Zine, Jasmin (2006). « Between Orientalism and Fundamentalism: Muslim Women and Feminist Engagement », dans Hunt, Krista et Kim Ryzgiel (dir.), *(En)Gendering the War on Terror: War Stories and Camouflaged Politics*, Aldershot, Ashgate Publishing.
- Žižek, Slavoj (2004). « Passion: Regular of Decaf », *In These Times*, 27 février 2004, En ligne, <<https://www.lacan.com/zizek-passion.htm>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Žižek, Slavoj (2002). « Are We in War? Do We Have Enemy? », *London Review of Books*, vol. 24, no. 10, 23 mai 2002, p. 3-6.

Références empiriques - journaux

- Badger, Emily (2012). « Extreme Placemaking: Inside the Army's Mock Afghan Villages at Fort Polk », CityLab, 20 avril 2012, En ligne, <<https://www.citylab.com/design/2012/04/extreme-placemaking-inside-us-militarys-mock-afghan-villages-fort-polk/1796/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Bowman, Tom (2012). « In Mock Village, A New Afghan Mission Takes Shape », NPR, 1^{er} mars 2012, En ligne, <<https://www.npr.org/2012/03/01/147664674/in-mock-village-a-new-afghan-mission-takes-shape>>, consulté le 25 septembre 2019.

- Congrès des États-Unis (2017). *Uniform Code of Military Justice*, Département de la Défense des États-Unis, En ligne, <<https://jsc.defense.gov/Portals/99/Documents/UCMJAsOfFY17NDAA.pdf?ver=2017-02-07-123603-210>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Daily Mail (2014). « Iraq War Video Game Branded 'Crass and Insensitive' by Father of Red Cap Killed in Action », *Daily Mail*, 7 avril 2009, En ligne, <<https://web.archive.org/web/20090501022537/http://www.dailymail.co.uk/news/article-1168235/Iraq-War-video-game-branded-crass-insensitive-father-Red-Cap-killed-action.html>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Delgado, Jérôme (2010). « Beaux mensonges », *Le Devoir*, 1^{er} mai 2010, En ligne, <<https://www.ledevoir.com/culture/arts-visuels/288062/beaux-mensonges>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Département de la Défense des États-Unis (2005). « Wearing of the uniform », Directive 2005DOD instruction DODD 1334.01, En ligne, <<https://www.esd.whs.mil/Portals/54/Documents/DD/issuances/dodi/133401p.pdf>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Dusseault, Ruth et Michael Shanks (2014). « Play War: Homemade Recreational Battlefields », *Places*, novembre 2014, En ligne, <<https://placesjournal.org/article/play-war-paintball-battlefields/?cn-reloaded=1>>, consulté le 20 septembre 2019.
- Epstein, Edward (2002). « Success in Afghan War Hard to Gauge », GlobalSecurity.org, 23 mars 2002, En ligne, <<https://www.globalsecurity.org/org/news/2002/020323-attack01.htm>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Filkins, Dexter et John F. Burns (2006). « Mock Iraqi Villages in Mojave Prepare Troops for Battle », *The New York Times*, 1er mai 2006, En ligne, <<https://www.nytimes.com/2006/05/01/world/americas/01insurgency.html?mtrref=www.google.com&gwh=5B99A3A59D8CC75486E3842B3FBD778C&gwt=pay&assetType=REGIWALL>>, consulté le 25 septembre 2019.

- GlobalSecurity.org (sans date a). « Fort Irwin », GlobalSecurity.org, En ligne, <<http://www.globalsecurity.org/military/facility/fort-irwin.htm>>, consulté le 2 janvier 2014.
- GlobalSecurity.org (sans date b). « National Training Center », GlobalSecurity.org, En ligne, <<https://www.globalsecurity.org/military/agency/army/ntc.htm>>, consulté le 25 septembre 2019.
- GlobalSecurity.org (sans date c). « Slang from Operation Iraqi Freedom », GlobalSecurity.org, En ligne, <<https://www.globalsecurity.org/military/ops/iraq-slang.htm>>, consulté le 25 septembre 2019.
- GlobalSecurity.org (sans date d). « National Training Center Scenarios », GlobalSecurity.org, En ligne, <<https://www.globalsecurity.org/military/ops/ctc-ntc-scenario.htm>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Haaretz (2018). « Jerry Seinfeld and Family Visit Anti-terror Fantasy Camp in West Bank », Haaretz, 8 janvier 2018, En ligne, <<https://www.haaretz.com/israel-news/.premium-jerry-seinfeld-and-family-visit-anti-terror-fantasy-camp-in-west-bank-1.5730080>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Iraq Body Count (2010). « Iraq War Logs: What the Numbers Reveal », Iraq Body Count, 23 octobre 2010, En ligne, <<https://www.iraqbodycount.org/analysis/numbers/warlogs/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Kahn, Eve (2017). « These Simulated War-Zone Villages Train U.S. Soldiers for Deployment », *Atlas Obscura*, 23 août 2017, En ligne, <<https://www.atlasobscura.com/articles/fake-iraq-afghanistan-villages-army-training>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Koerth-Baker, Maggie (2010). « Fake Iraq village Staffed by Actual Iraqis », *Boingboing*, 8 juillet 2010, En ligne, <<https://boingboing.net/2010/07/08/fake-iraqi-village-s.html>>, consulté le 25 septembre 2019.

- Lowrey, Annie (2009). « My Trip to a Fake Afghan Village », *Foreign Policy*, 18 décembre 2009, En ligne, <<https://foreignpolicy.com/2009/12/18/my-trip-to-a-fake-afghan-village-2/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Mallonee, Laura (2017). « These Cities Might Look Real, But They're 100 Percent Fake », *Wired*, 25 octobre 2017, En ligne, <<https://www.wired.com/story/photo-gallery-potemkin-villages/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Maltz, Judy (2017). « Anti-terror Fantasy Camps Are Popping Up Throughout Israel and the West Bank - and Tourists Are Eating It Up », *Haaretz*, 11 juillet 2017, En ligne, <<https://www.haaretz.com/israel-news/MAGAZINE-anti-terror-fantasy-camps-are-popping-up-throughout-israel-1.5492590>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Manauh, Geoff et Nicola Twilley (2013). « It's Artificial Afghanistan: A Simulated Battlefield in the Mojave Desert », *The Atlantic*, 18 mai 2013, En ligne, <<https://www.theatlantic.com/technology/archive/2013/05/its-artificial-afghanistan-a-simulated-battlefield-in-the-mojave-desert/275983/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Mavrikakis, Nicolas (2010). « Emanuel Licha : Soyons réaliste », *Voir*, 13 mai 2010, En ligne, <<https://voir.ca/arts-visuels/2010/05/13/emanuel-liche-soyons-realiste/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- McFadden, Cynthia, William M. Arkin, Kevin Monahan, *et al.* (2019). « With Little Oversight, the Pentagon Uses Role Players for Military Training Exercises », *NBC News*, 17 janvier 2019, En ligne, <<https://www.nbcnews.com/news/military/little-oversight-pentagon-uses-role-players-military-training-exercises-n959906>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Merlan, Anna (2018). « It Takes a Fake Military Village », *Topic*, juillet 2018, En ligne, <<https://www.topic.com/it-takes-a-fake-military-village>>, consulté le 25 septembre 2019.
- NPR (2014). « Training For an Uncertain Military Future in the Calif. Desert », *NPR*, 19 avril 2014, En ligne, <<https://www.npr.org/2014/04/19/304939516/training-for-war-in-the-middle-of-the-mojave>>, consulté le 25 septembre 2019.

- O’Heir, Andrew (2008). « Inside the Army's Fake Iraq », *Places*, 9 juillet 2008, En ligne, <https://www.salon.com/2008/07/09/battle_rattle/>, consulté le 25 septembre 2019.
- RadioFreeEurope et RadioLiberty (2013). « In U.S. Mojave Desert, Afghan and Iraqi 'Villages' », RadioFreeEurope et RadioLiberty, 23 septembre 2013, En ligne, <<https://www.rferl.org/a/25115042.html>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Raz, Guy (2007). « Simulated City Preps Marines for Reality of Iraq », *NPR*, 13 avril 2007, En ligne, <<https://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=9573747>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Roadsideamerica.com (2010). « In the Box Tour : Battles in Fake Iraq », Roadsideamerica.com, En ligne, <<https://www.roadsideamerica.com/story/21564>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Schmitt, Eric et Thom Shanker (2002). « A Nation Challenged: Body Count. Taliban and Qaeda Death Toll in Mountain Battle Is a Mystery », *The New York Times*, 14 mars 2002, En ligne, <<https://www.nytimes.com/2002/03/14/world/nation-challenged-body-count-taliban-qaeda-death-toll-mountain-battle-mystery.html>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Taylor, Alan (2013). « A Replica of Afghanistan in the Mojave », *The Atlantic*, 18 septembre 2013, En ligne, <<https://www.theatlantic.com/photo/2013/09/a-replica-of-afghanistan-in-the-mojave/100593/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Watson, Julie (2011). « \$170 Million Mock City Rises at Marine Base », *NBC News*, 26 janvier 2011, En ligne, <http://www.nbcnews.com/id/41258569/ns/us_news-life/t/million-mock-city-rises-marine-base/#.XN2LI0tKgWo>

Références empiriques – vidéos

- AiirSource Military. « US Marines and Canadian Army Raid Mock Middle Eastern Town », mis à jour le 15 juillet 2016, <<https://www.youtube.com/watch?v=z2A43aeUYfY>>, consulté le 25 septembre 2019.

AirSource Military. « US Marines Assaulting And Clearing A Mock Middle Eastern Village », mis à jour le 16 avril 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=h4kB-5j4PbU>, consulté le 25 septembre 2019.

AirSource Military. « Marines Raid On Mock Village », mis à jour le 11 avril 2015, <https://www.youtube.com/watch?v=1UtpxSzxmo>, consulté le 25 septembre 2019.

Annie Oakley. « Stu Seagall Strategic Operations Video Business Card », mis à jour le 7 janvier 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=FpIkY24xmKQ&t=304s>, consulté le 25 septembre 2019.

Ashley Kamrath. « Blood & Steel - National Training Center », mis à jour le 19 mai 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=zQKYXEkIGEs&t=28s=Dq1ms2JhYBI&feature=related>, consulté le 25 septembre 2019.

Caliber 3 Counter Terror and Security Academy (2015). « Caliber 3 Counter Terror and Security Academy », 7 décembre 2015, En ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=OwEJD1Jebgc&t=12s>>, consulté le 25 septembre 2019.

Canadian Army. « Mock Afghan Village Provides Realistic Training », mis à jour le 21 juillet 2008, <https://www.youtube.com/watch?v=cKTWlqgHYJY>, consulté le 25 septembre 2019.

Christina Pascucci. « I Embedded With the U.S. Army at Fort Irwin, and it Was Awesome », mis à jour le 13 mars 2019, <https://www.youtube.com/watch?v=ed958dC2D7U>, consulté le 25 septembre 2019.

CraigCheatham. « War Games-Fake Iraq Town », mis à jour le 3 novembre 2009, <https://www.youtube.com/watch?v=2A46wGrpIkQ&t=45s>, consulté le 25 septembre 2019.

EWU Crew. « Why Is This Abandoned Fake Mystery Middle Eastern Town in The Middle of Nowhere? », mis à jour le 16 juillet 2016,

- <https://www.youtube.com/watch?v=hxdyAoyLpt0&t=395s>, consulté le 25 septembre 2019.
- Global URBEX. « Fort Irwin “The Box” NTC National training Center (USA) », mis à jour le jour le 12 août 2014, <https://www.youtube.com/watch?v=t-02Ed9EzQc>, consulté le 25 septembre 2019.
- Haaretz.com (2017). « Israel's Newest Tourist Attraction Is Counter-Terror Courses », 10 juillet 2017, En ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=1MJVz1fdEAo>>, consulté le 25 septembre, 2019.
- Henry B. Tindall, Jr. « Fort Polk “Box Tour” », mis à jour le jour le 28 avril 2018, https://www.youtube.com/watch?v=4NwK_Tslk6Y, consulté le 25 septembre 2019.
- Ian Reyes. « Fort Irwin NTC Tour “In The Box” », mis à jour le jour le 15 juillet 2009, <https://www.youtube.com/watch?v=iJ4YYkW5P-M>, consulté le 25 septembre 2019.
- Killeen Daily Herald. « Inside Iraq: Amanda Deploys to Iraq », mis à jour le jour le 16 octobre 2012, Retrieved from <https://www.youtube.com/watch?v=zXDrP4OaAdQ>, consulté le 25 septembre 2019.
- LeakSource2012. « Hollywood Production Studio Using Special Effects to Create Military Training Scenarios », mis à jour le jour le 7 mai 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=wObsQxqW4Iw>, consulté le 25 septembre 2019.
- Lydia Magallanes. « Box Tour at FT Polk October 2016 », mis à jour le jour le 1er novembre 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=ezD26expsNM>, consulté le 25 septembre 2019.
- Mims, Bryan (2009). « Soldiers training to Deal with Iraqis, Afghans », Wral.com, 3 mars 2009, En ligne, <<https://www.wral.com/news/local/video/4660813/>>, consulté le 25 septembre 2019.
- Nick Bruce 2017. « US Army National Training Center Documentary Documentary Films (Official) », mis à jour le jour le 27 décembre 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=834tWmhK8BQ>, consulté le 25 septembre 2019.

PamOfTheDesert. « Stu Segall Military Training - Fox News San Diego », mis à jour le jour le 4 novembre 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=FwTFdDIFPKQ>, consulté le 25 septembre 2019.

Ross. « National Training Center Box Tour », mis à jour le jour le 31 mars 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=IAIH4bh0C0w&t=247s>, consulté le 25 septembre 2019.

Ross. « National Training Center Box Tour », mis à jour le jour le 23 avril 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=IAIH4bh0C0w&t=5s>, consulté le 25 septembre 2019.

Sundevillion. « Fort Irwin Box Tour », mis à jour le jour le 2 novembre 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=a1g5LH25By8>, consulté le 25 septembre 2019.

Tattoo Barbie. « Fort Irwin NTC: Spouse Box Tour », mis à jour le jour le 30 avril 2017, https://www.youtube.com/watch?v=ydta1R_roOw, consulté le 25 septembre 2019.

Tattoo Barbie. « Fort Irwin Tour », mis à jour le jour le 19 août 2017, <https://www.youtube.com/watch?v=F6oY44SMxWw>, consulté le 25 septembre 2019.

TheEventRecorder. « 30 Years – Now and Then – Fort Irwin », mis à jour le jour le 25 mars 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=YzFgMvL8A3U>, consulté le 25 septembre 2019.

VICE News (2014). « Israeli Urban Warfare », youtube.com, 9 juillet 2014, En ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=bzY59IJ1A-w>>, consulté le 25 septembre 2019.

Annexe 1: Page web du « NTC Box Tour » en 2013

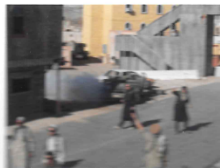


America's war fighters have been defending our freedoms in Iraq and Afghanistan for more than a decade. Did you know that Afghanistan is just a short 20 minute drive from Fort Irwin? Fort Irwin, located 37 miles northwest of Barstow, CA, is home to the National Training Center (NTC). The NTC is renowned by Soldiers Sailors, Airmen and Marines worldwide for its tough, realistic training, unforgiving terrain, and und cluttered space to hone their warrior skills.

Monthly, visitors can experience firsthand how America's warriors prepare for deployment. That preparation is done through our Afghan villages and culture, the austere environment, terrorists, insurgents, local populace, tribal/government officials, and the most technologically advanced and elaborate training facilities in the world.



The National Training Center's mission is to provide tough, realistic joint and combined arms training for units prior to their deployment overseas. Every month an Army unit, along with support from the Marines, Air Force, and the Navy, come together at the NTC and conduct their final preparation exercise prior to deployment. During their two week intensive training at Fort Irwin, units prepare for their "worst day ever" in combat. Our focus is for units to prepare here to save lives while deployed. During their training at the NTC, units must interact with Afghan speaking role players, terrorist cells, insurgents, civilian authorities and military forces.



Annexe 2: Guide d'entretien

Military life (choice-motivation)

- How long have you been in the military?
- What made you decide to join the forces? (and leave? if applicable)
- Where have you been deployed? (how many rotations?)

Description of pre-deployment training

- What pre-deployment training did you have? (how many, how long, where have you trained, types of training)
- When and where did you train in mock Middle-Eastern villages? (Iraqi or Afghan?)
- How do we call/label this specific kind of training?
- Is it considered a « full spectrum training/full scale »? (what is a full spectrum?)
- Can you speak of this type of training in comparison to other types, such as more conventional ones?
- How long did the simulation last? (was it fully immersive or do you have cuts for debrief?)
- Can you describe a day of training – what happens in the field?
- How does the training evolve? (since its continuous – how does the « story » progress)
- Whats are the training objectives?

Use of role players

- Were there « local » role players.
- Where did they come from? (Iraq, Afghanistan, other countries?)
- Were there US military - or spouses - filling any role (replacing missing role player for instance)
- What did role players do?
 - Why are there Afghan/Iraqi role players?
 - What is their role?
 - What do they do in the mock villages?
 - Do you know how they are recruited?
- How are roles distributed? How/why does one play e. g. the chief of police, a politician, a farmer, a taliban, etc.? Is the process random?
- Does the role player's origin/cultural background matter? Why?
- Is it helpful/useful to have Middle-Eastern villagers?
- What do you think of having local role players?
- Do they have to speak their vernacular languages?
- Is the use of local language – dari, arabic - important?
- Can you describe the interaction between soldiers and role players? How do you interact with them?
- Do you have interaction with the role players « outside » of the role play?
- Are the role players considered « cultural advisors? »
- Or are the cultural advisors only the « translators »?
- Who are the cultural advisors?

- Can you speak about the simulation of this cultural encounter between you and the local population?

Other actors

NGO

- Were there NGO role players as well?
- Who are they?
- Can you speak about their role in the simulation?
- How did you interact with them?
- Were you told they were doing the training as well? If so, when did you learn that they are actors and not real doctors, nurses, etc.?

Artists

- Were there professional artists in the simulation (make up artist, pyrotechnicians, set designers, etc.)
- Do you know how they are recruited?
- Can you speak about their role in the simulation?
- What do you think of having these contractors from the cinema industry?
- Do they interact with you a lot?

Setting, and narrative/visual storyline

- Can you describe the set, the costumes, the make ups, the props that are used in the mock villages?
- What can you say about the setting? What did you think of it?
- Can you speak about the storyline of the simulation?
- Can you describe the scenario/script?
- Can you describe what is taking place –events, attacks, interaction between actors?
- What do you think of the setup of the conflict?
- What do you think of the use of local language – dari, arabic?

Immersive training, and public demonstration

- How did you feel in such an immersive environment?
- Was it the most immersive training you ever had?
- Is there a certain loss of connexion with reality? (Do you – or other soldiers – tend to forget sometimes that it is a simulation?)
- Did your facility make any « public demonstration »? (example : The Box Tour in NTC Fort Irwin)
- If so, were you aware that you were watched by visitors?
- What do you think of opening the training to the public?

Organization

- Do you know how these trainings are planned?
- Do you know who chooses the content of the scenario? Who plans these training?
- Who develops the scenario? Who are the scriptwriters?

I think there is a difference between people who are the monitors/supervisors and the planners, between the simulation/executive team and the planning/content team. I want to try

elaborating on these distinctions, and speak about the specific role of each division.

- During the training, who do you interact with?
- Does each military base have its own team of supervisors? Is the training/scenario « customized » from one base to another?

Cultural component, and knowledge transmission

- What cultural competences did you learn and how are they taught?
- How is the « Afghan/Iraqi culture » taught?
- What did you learn about Afghan/Iraqi culture?
- Were you told about the importance of being « culturally aware » (if so, what did the monitors/supervisors tell you about « raising cultural awareness »)?
- What does « raising cultural awareness » mean?
- How is cultural awareness raised?
- What are the pros and cons of adding cultural component into the military?
- Have these cultural trainings changed something for you? (perspective/ideas?)
- Outside of the training in the field (simulation/role play), what other methods are used to teach the culture? Is there cultural training in classroom?

Training in the light of experience overseas

- In retrospect, what would you say about the training since you've seen « the real terrain »?
- What did you learn while you were training that was very useful on the terrain overseas?
- How would you compare the training to the reality?
- What did you find the most representative? The most similar, the least similar (in terms of landscapes, events, etc.) ?
- What are the pros and cons of the training?
- Overall, what do you think about the training?
- If you have done several rotations and did the mock villages more than one time, did you see any changes in the training over the years? Any changes on how the simulations are operated/conducted, changes in the scenario, the storyline, etc. If so, can you speak about these changes through the years?

Annexe 3: Grille d'observation thématique

DESCRIPTION

1 DÉCOR ET SCÉNOGRAPHIE

1.1 Lieu (où se déroule l'action : quels villages, quartiers et endroits spécifiques) :

1.2 Caractéristiques et description des lieux (comment l'espace est-il meublé? Quels sont les éléments qui le composent? Parler de l'architecture, des matériaux, des formes, des couleurs, de la disposition des objets, des accessoires et des acteurs et commenter l'interaction entre ces éléments dans la scénographie. Certains éléments de la mise en scène ont-ils un sens, une symbolique, une fonction, un rôle particulier?)

1.3 Transformations de l'espace scénique (est-ce que l'espace demeure le même ou évolue-t-il au fil de la représentation, à quoi ressemblent les transformations (ex. bombardements alors la scène change)

1.4 Transitions (qu'est-ce qui rythme, qui ponctue la représentation, ce qui assure les transitions entre les différents moments, ce qui coordonne les autres éléments matériels de la représentation)

1.5 Présence de musique, de bruits, de silences (comment et où les sources musicales sont-elles produites, quels sont leurs rôles – créer un rythme, illustrer, caractériser une atmosphère, dramatiser la situation, renforcer l'intensité, donner un aspect réaliste –, à quoi la musique fait-elle référence, comment peut-on la caractériser, quelles sont ses connotations, quelle est sa relation aux autres constituants visuels, quelle est sa conséquence sur la représentation) :

1.6 Présence de technologies et médias (images, enregistrements vidéo) :

1.7 Y a-t-il un espace de répétition (relation entre espace de répétition et espace de jeu)

1.8 Climat général (ambiance) :

1.9 Impact du décor et de la scénographie sur l'action et sur les personnages :

2 PERSONNAGES

2.1 Description des personnages (qui est présent – soldats, « role players » –, nombre approximatif, genre, âge, origine ethnoculturelle)

2.2 Rôles joués et par qui (chef de police, père/mère de famille, alliés, rebelles, médecins, membres d'ONG, Afghans, Iraquiens, Américains)

2.3 Indications données aux acteurs et aux soldats (ce que les personnes responsables leur racontent – que ce soit par rapport à la performance (le jeu) ou à l'histoire (le récit))

2.4 Schéma actanciel – les personnages et leur « mission » (Quelle mission ont les personnages principaux, y a-t-il des personnages secondaires qui aident à accomplir la mission, quel est l'objet de la mission, à qui va-t-elle profiter, qui sont les opposants)

2.5 Apparence physique, gestuelle, mimiques, postures, attitudes, jeux de regards :

2.6 Comment les personnages occupent-ils l'espace (démarches, déplacements, trajectoires, dynamique, contact physique) :

2.7 Commentaire sur la performance (présence de l'acteur, lecture des émotions) :

2.8 Oppositions et ressemblances entre les personnages :

2.9 Texte (texte appris/improvisation/guidelines donnés en fonction du personnage attribué, timbre de la voix, ton, débit, dialogue, communication non verbale)

2.10 Langues présentes (description des interactions linguistiques entre les personnages, impact des langues « étrangères » sur la mise en scène):

2.11 Interactions et conversations entre les personnes présentes – *dans le cadre du jeu de rôle, mais hors jeu aussi* (le verbal – décrire ce qui se dit : ce que disent les leaders, les soldats, les acteurs, thèmes traités, vocabulaire; noter le non verbal, les comportements, les liens entre les différentes personnes impliquées, commenter les interactions entre les acteurs « locaux » (Afghans, Iraquiens) et « internationaux » (ONG)) :

3 LES COSTUMES

3.1 Vêtements, masques, maquillages, perruques, postiches, bijoux, accessoires, voiles, burqas :

3.2 Choix esthétiques (couleurs, formes, coupes, matières) :

3.3 Fonctions du costume (caractériser un milieu social, une époque, un style, donner un repère avec les circonstances de l'action mise en scène) :

3.4 Rapport du costume au corps et à l'espace :

4 LA TRAME NARRATIVE

4.1 Synopsis (résumer l'histoire – une journée à la fois et puis tracer à la fin le synopsis général) :

4.2 Déroulement (description chronologique et détaillée des événements, des activités et des actions, y a-t-il des événements déclencheurs, des péripéties, des dénouements) :

4.3 Épisodes marquants (y a-t-il eu un moment clé dans cette journée d'observation) :

4.4 Le temps (Que peut-on dire sur le temps de l'histoire et de la narration, du rythme général de la représentation) :

4.5 Thèmes exploités :

4.6 Points de vues, discours, messages véhiculés :

5 COMMENTAIRES

5.1 Sur les éléments récurrents (y a-t-il des éléments qui reviennent, des patterns) :

5.2 Sur les éléments particuliers ou événements inattendus (réaction d'une personne à une situation donnée par exemple) :

5.3 Sur les objectifs de l'entraînement :

5.4 Sur les points de vue et discours véhiculés :

5.5 Sur l'aspect mythique (dénotation/connotation) :

5.6 Sur les significations des événements (« sens préféré » ou pourquoi l'histoire est racontée de cette façon plutôt qu'une autre, ce que veulent exprimer les « producteurs » et réception) :

5.7 Sur l'intertextualité (mise en réseau avec d'autres images, textes et discours : comment certains éléments du scénario renvoient-ils à d'autres) :

5.8 Sur les absences (qu'est-ce qui semble être effacé, mis de côté ou négligé) :

5.9 Sur les faits saillants (ce qu'il faut retenir de cette observation) :

6 IMPRESSIONS

6.1 Mes impressions comme observatrice :

6.2 Ce que j'ai ressenti :

6.3 À quoi cela m'a fait penser :

6.4 Ce que j'en déduis :

6.5 Évoquer mes sensations et mes opinions sur ce qui s'est passé :

6.6 Association à des vécus, à des idées, des sentiments, des émotions déjà éprouvées :

6.7 Association à des ambiances :

6.8 Interprétations personnelles ou commentaires supplémentaires :

6.9 Questions qui émergent de cette observation :

Annexe 4: Feuillet synthèse

Pseudonyme	
Mode de recrutement	
Lieu de l'entretien, ville de résidence	
Durée	
Sexe	
Culture d'origine	
Parents militaires ou 1ere génération	
Milieu socio-économique d'origine	
Age actuel	
Age quand a joint l'armée	
Age au moment des déploiements	
Nombre de déploiements,	
Où (Irak ou Afghanistan)	
Domaine(s) de spécialisation	
Occupation actuelle (toujours militaire?)	

Raisons pour avoir joint l'armée

Comment en sont-ils arrivés dans la vie militaire? Explorer les choix, les motivations, les contraintes. Résumer ce qui a influencé la décision – réaction de la famille, des proches. Combien d'années sont-ils restés dans l'armée?

Description entraînement

Résumer ce qu'ils ont à dire sur l'entraînement (et noter ce qu'ils ont été incapables de se souvenir, questions sans réponse).

Par exemple, combien de temps a duré l'entraînement (coupures ou en continu)? Quels étaient les buts/objectifs ciblés? Quels enseignements leur ont été donnés, qu'est-ce qu'on montrait, quelles habiletés/*skills* à développer? Qu'est-ce qui se passait au quotidien (souvent la partie la plus difficile, ils ont un souvenir global, vision d'ensemble, difficile d'aller dans les détails). Quels étaient leur rôle et leurs tâches à accomplir?

Entraînement immersif/full spectrum training – comparaison avec d'autres types d'entraînement (ex bootcamp)

Résumer.

- How did you feel in such an immersive environment?
- Is there a certain loss of connexion with reality?

Trame narrative, histoire

Résumer. Quelles sont les répétitions (y a t-il un « guideline »)?

Jeux de rôle

Résumer ce que les participants ont à dire spécifiquement sur les jeux de rôles. Quelles étaient les mises-en-scène, scénario joué?

« Role player »

Résumer ce que les participants ont à dire sur les « role player ». Y en avait-il? Combien (estimation). Qu'est ce qu'il faisait? Quelles étaient leurs origines (OP force USA ou joué par des contracteurs afghans/iraquiens/autres origines, spouses). Quel est leur rôle? Est-ce que les participants trouvent utile d'avoir des « acteurs sociaux »/human terrain. Est-ce que leur origine importe/ajoute quelque chose à l'entraînement, si oui quoi? « Role player » afghans/iraquiens vs américains vs immigrants autre, ex Mexicains (« figure intermédiaire »)

Ont-il eu des interactions avec les *role player* (out of character). Décrire (amicaux, rivalité?).

Utilisation des langues étrangères

Résumer.

Quelles langues étaient présentes? Quel était l'intérêt?

Setting, décor, architecture

Description visuelle, éléments visuels, description objective du décor, les autres « acteurs » de la simulation les NGO, les artistes...

- Can you describe the set, the costumes, the make ups, the props that are used in the mock villages?

Composante culturelle

Résumer les éléments culturels de l'entraînement.

Transmission du savoir

Classroom vs field

Qui sont les conseillers culturels (role player in the field, ou invités classroom) (*le fait que pas conseiller culturel on the field..)

Qu'est-ce qu'on a appris de la culture afghane et iraquienne?

Moyens de transmission des connaissances (classe, atelier, nombre d'heures estimé).

Human terrain, human terrain system, familiarité avec contre-insurrection (voir si déployé avant 2007, date cruciale!)

Qu'ont-ils à dire sur le principe d'« augmenter la sensibilité culturelle» (raising cultural awareness)?

Que pensent-ils de cette démarche « culturelle » qu'entreprend l'armée?

Est-ce qu'ils pensent que c'est important?

Qu'est-ce qu'ils ont appris et qui leur a été utile une fois sur le terrain?

Points forts/points faibles

- Were you told about the importance of being « culturally aware » (if so, what did the monitors/supervisors tell you about « raising cultural awareness »)?
- Have these cultural training changed something for you? (perspective/ideas?)

Informations sur le déploiement (s'il y a lieu)

Comparer simulation et terrain.

Quelles connaissances/compétence ont été retenues/utiles?

La culture correspond-elle aux attentes?

Organisation

Résumer ce qu'ils savent de l'organisation (qui décide de mettre quoi dans les scénarios).

Démonstration publique

Entraînement ouvert?

Qu'en pense-t-il?

- Did your facility make any « public demonstration »? (example : The Box Tour in NTC Fort Irwin)
- If so, were you aware that you were watched by visitors?
- What do you think of opening the training to the general public?

Pour les militaires qui ont été trainers

Résumer leur expérience

Retour réflexif sur l'entraînement

Ce qu'ils ont appris personnellement pendant l'entraînement

Résumer

Compétences militaire vs culturelles

Résumer

Rétrospective sur l'entraînement et l'expérience militaire

Résumer

Point fort/faible de l'entraînement

(comment voyaient-ils leur mission là-bas)

- What did you learn while you were training that was very useful on the terrain overseas?
- How would you compare the training to reality?
- What did you find the most representative? The most similar, the least similar (in terms of landscapes, events, etc.)?

Qu'est-ce qu'on peut dire sur la simulation d'une rencontre interculturelle entre les militaires et les populations locales?

Raisons pour avoir quitté la vie militaire (s'il y a lieu) et la vie d'après

Résumer

Informations sur la vie et le vocabulaire militaire

Résumer certains termes/concepts expliqués lors de l'entrevue.

Annexe 5: Certificat du CER-SC

12 août 2019

Objet : Certificat d’approbation éthique - 1er renouvellement –

« La performance de la guerre dans les camps d’entraînement militaires: la mise en scène d’une rencontre culturelle entre soldats états-uniens et "populations locales" afghanes et irakiennes »

Mme Alexandra Martin,

Le Comité d’éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC) a étudié votre demande de renouvellement pour le projet de recherche susmentionné et a délivré le certificat d’éthique demandé suite à la satisfaction des exigences qui prévalent. Vous trouverez ci-joint une copie numérisée de votre certificat; copie également envoyée au Bureau Recherche- Développement-Valorisation.

Notez qu’il y apparaît une mention relative à un suivi annuel et que le certificat comporte une date de fin de validité. En effet, afin de répondre aux exigences éthiques en vigueur au Canada et à l’Université de Montréal, nous devons exercer un suivi annuel auprès des chercheurs et étudiants-chercheurs.

De manière à rendre ce processus le plus simple possible et afin d’en tirer pour tous le plus grand profit, nous avons élaboré un court questionnaire qui vous permettra à la fois de satisfaire aux exigences du suivi et de nous faire part de vos commentaires et de vos besoins en matière d’éthique en cours de recherche. Ce questionnaire de suivi devra être rempli annuellement jusqu’à la fin du projet et pourra nous être retourné par courriel. La validité de l’approbation éthique est conditionnelle à ce suivi. Sur réception du dernier rapport de suivi en fin de projet, votre dossier sera clos.

Il est entendu que cela ne modifie en rien l’obligation pour le chercheur, tel qu’indiqué sur le certificat d’éthique, de signaler au Comité tout incident grave dès qu’il survient ou de lui faire part de tout changement anticipé au protocole de recherche.

Nous vous prions d’agréer, Madame, l’expression de nos sentiments les meilleurs. Jean Poupart, Conseiller

Pour le Comité d’éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC)

Université de Montréal

c.c. Gestion des certificats, BRDV

, TGDE

p.j. Certificat #CERAS-2014-15-069-D (1er renouvellement)

Comité d'éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC)

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE
- 1er renouvellement -

Le Comité d'éthique de la recherche – Société et culture (CER-SC), selon les procédures en vigueur et en vertu des documents relatifs au suivi qui lui a été fournis conclut qu'il respecte les règles d'éthique énoncées dans la Politique sur la recherche avec des êtres humains de l'Université de Montréal.

Projet

Titre du projet: La performance de la guerre dans les camps d'entraînement militaires: la mise en scène d'une rencontre culturelle entre soldats états-uniens et "populations locales" afghanes et irakiennes

Étudiante réquérante: **Alexandra Martin** [REDACTED], étudiante au doctorat, Département de sociologie

Sous la direction de: Sirma Bilge, Professeure agrégée, FAS - Département de sociologie

Note:

Financement

Organisme CRSH BESC D

Programme

Titre de l'octroi si différent

Numéro d'octroi

Chercheur principal

No de compte

MODALITÉS D'APPLICATION

Tout changement anticipé au protocole de recherche doit être communiqué au Comité qui en évaluera l'impact au chapitre de l'éthique. Toute interruption prématurée du projet ou tout incident grave doit être immédiatement signalé au Comité.

Selon les règles universitaires en vigueur, un suivi annuel est minimalement exigé pour maintenir la validité de la présente approbation éthique, et ce, jusqu'à la fin du projet. Le questionnaire de suivi est disponible sur la page web du Comité.



Jean Poupart,

12 août 2019

1^{er} septembre 2020

Conseiller en éthique de la recherche Pour le Date de délivrance du Date du prochain
Comité d'éthique de la recherche – Société et renouvellement ou de suivi
culture (CER-SC) la réémission*

Université de Montréal

26 juin 2014

1^{er} septembre 2020

Date du certificat
initial

Date de fin de validité

*Le présent renouvellement est en
continuité avec le précédent certificat

Annexe 6: Formulaire de consentement



CONSENT FORM

The Performance of War in Military Bases: A Simulated Cultural Encounter Between US Soldiers and Afghan and Iraqi Populations

Researcher: Alexandra Martin, Ph. D. Student, Department of Sociology, Université de Montréal

Thesis Director: Sirma Bilge, Associate Professor, Department of Sociology, Université de Montréal

.....

A) INFORMATION FOR PARTICIPANTS

1. Research goals

This study is about the representation of war and its actors in military simulation. It is an ethnographic study of mock Middle Eastern villages where soldiers train prior to their deployment in Iraq and Afghanistan. It seeks to understand and analyse the visual representation, convention and iconography of this immersive environment.

2. Participation in the study

You will participate in a 90 minutes interview with the researcher. In the interview, you will be asked to talk about your career, your role, and your experience in the mock Middle Eastern villages. You will be asked to describe the military simulation, the mock villages, and the role play. This interview will be recorded and transcribed with your permission. The place and time of the interview will be determined with the interviewer, depending on your availability.

3. Confidentiality and use of material

All of the personal information you provide to the researcher will be kept confidential. The transcribed interviews and recordings will be kept in a safe place. No information that would allow you to be identified in one way or another will be made public. Any personal information allowing you to be identified will be destroyed seven years after the end of the project. When we use extracts from the recorded interviews, your name will be replaced by a pseudonym. Only the researcher will have a list of participants' names and corresponding pseudonyms. Only data that does not identify you will be kept after this period.

4. Advantages and disadvantages of participation

By participating in this study, you will be contributing to a better understanding of the military culture and US politics about war. There are no risks or real inconveniences involved in participation in this study. If, however, your participation in the study were to evoke any uncomfortable feelings, we ask that you feel free to talk about these with the researcher.

5. The right to withdraw from the study

Your participation is completely voluntary. You are free at any time to withdraw from the study, simply by saying so. You will not be asked to justify your decision. If you do decide to withdraw, please contact the researcher at the phone number provided at the bottom of this document. We will ask if you prefer that all of the data be destroyed or if you would agree to let us use what was collected until the decision to withdraw. However, when the publication process starts (where only information that does not allow to identify you will be disseminated), it will be impossible to destroy the analyzes and results based upon your data.

B) CONSENT

I have clearly understood all of the information provided above and have received answers to any questions that I might have regarding participation. I fully understand the goals, the nature of the study and the advantages and inconveniences of being involved in this study.

I consent freely to participate in this study. I understand that I can withdraw from the study at any time without prejudice and without having to justify this decision.

I agree that my interview will be recorded: Yes ___ No ___

Name (family name and first name) : _____

Signature : _____ Date : _____

I declare that I have explained the nature, the advantages and inconveniences of participation in this study and to have answered to the best of my ability any questions raised by the participant.

Name (family name and first name) : _____

Signature : _____ Date : _____

For any further questions, or if at any time you wish to withdraw from the study, please contact Alexandra Martin at the following phone number: [REDACTED] or at this email address: [REDACTED]

If you wish to make a complaint in respect to participation in the study, please contact the ombudsman at the University of Montreal at the following phone number 1(514) 343-2100 or at this email address: ombudsmand@umontreal.ca

Annexe 7: Confirmation de réservation au NTC Tour

From: Ft. Irwin [REDACTED]
Date: 2012/8/15
Subject: Re: Alexandra Martin Tour - Sep 1st
To: Alexandra Martin [REDACTED]

Alexandra,

Welcome to the NTC Tour! You are confirmed for 2 seats for the tour on September 1st.

As a reminder, these are the mandatory requirements for the tour:

- (1) Arrive at Painted Rocks by 9:15. * Please do not park directly in front of the rocks since this is a popular photograph location. You may park next to the fence line off to the right side of the rocks.
- (2) Wear **closed toe shoes** and bring **eye protection** (glasses or sunglasses). Individuals who are not wearing closed toe shoes will not be allowed to board the bus.
- (3) You **must have a government issued ID** (military ID or driver's license for US citizens; passport for non-US citizens). Individuals without ID will not be allowed onto the installation.
- (4) Bring bottled water.

Lunch will be at the Dining Facility on post. It is a **cash only facility** (\$5 per person should be sufficient). Also bring cash if you'd like to purchase items in the Museum Gift Shop at the end of the tour.

Tour timeline:

9:30 a.m.	Depart Painted Rocks
9:50 a.m. - 11:15 a.m.	Overview of NTC operations and training by the Commanding General
11:30 a.m. - 12:10 p.m.	Lunch
1:00 p.m. - 2:30 p.m.	Observe training in "the Box"
3:00 p.m. - 3:30 p.m.	Visit the National Training Center and 11th Armored Cavalry Regiment Museum
3:45 p.m.	Return to Painted Rocks

If your plans change and you are not able to attend the tour on the scheduled day, please let us know as soon as possible. We want to allow someone else to take your seat for the tour.

Thank you for your interest in our Army! See you on the 1st of September.

NTC Tours Staff

Annexe 8: Emplacement de *Medina Wasl* sur Google Maps

